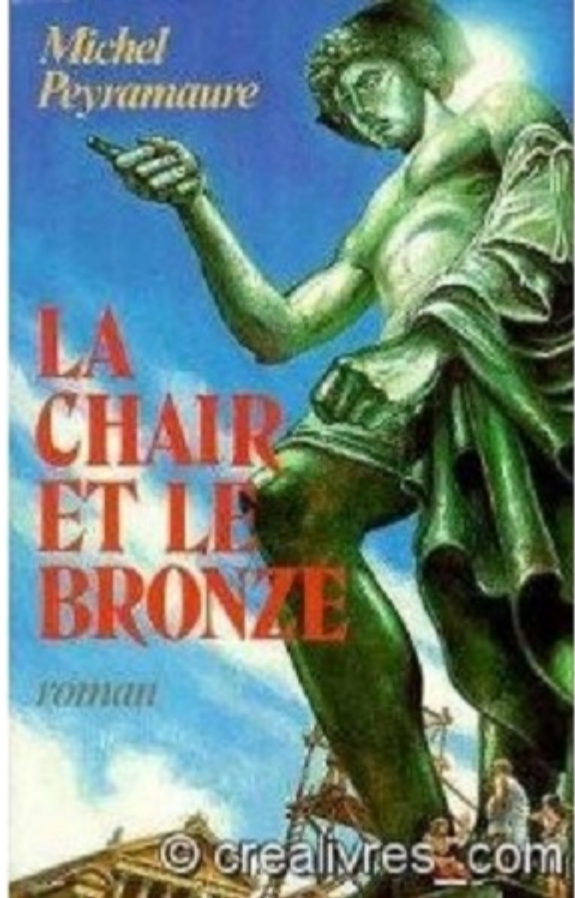


*Michel
Peyramaure*

LA CHAIR ET LE BRONZE

roman

© creativres.com



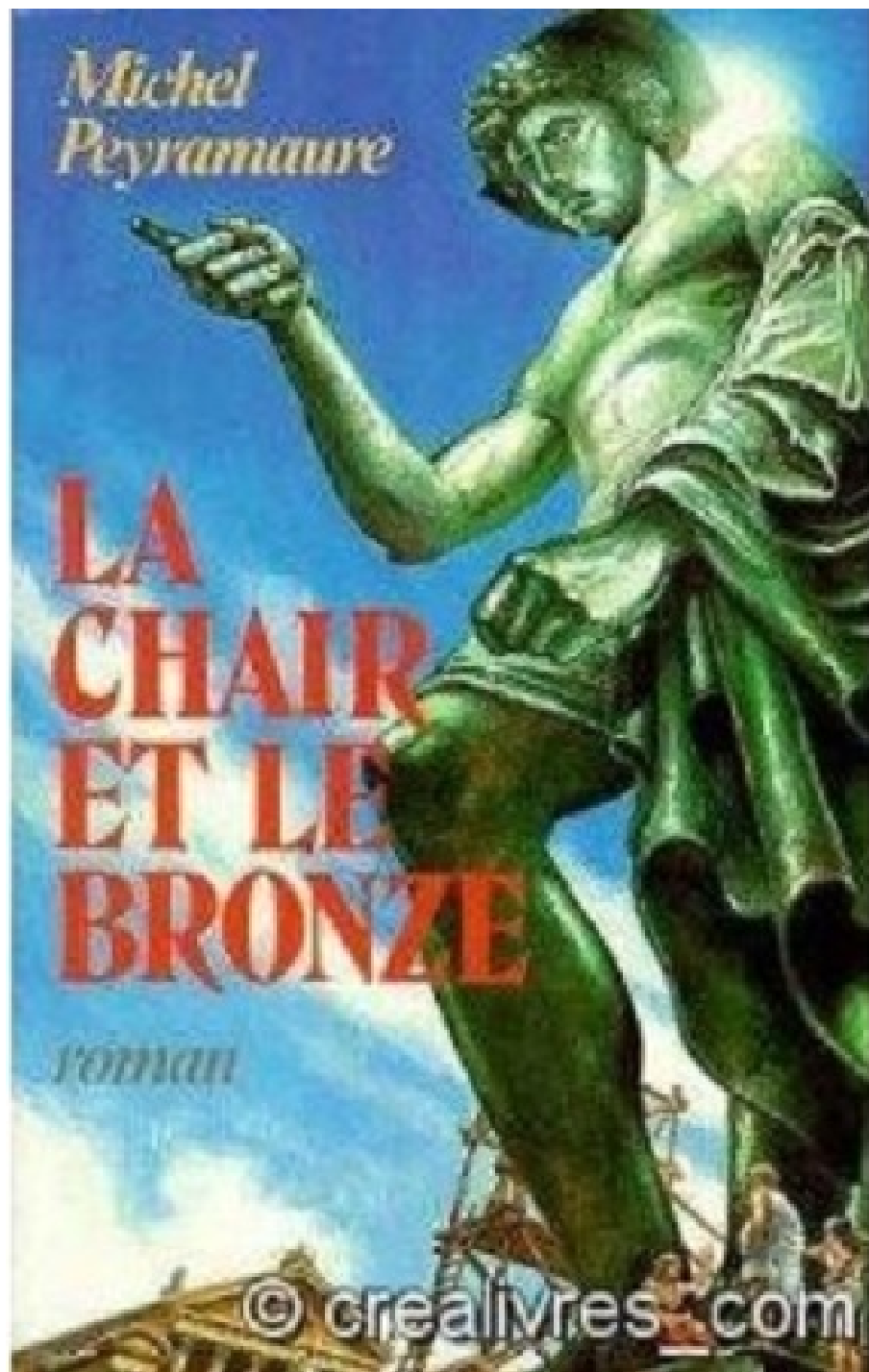


*Michel
Peyramaure*

LA CHAIR ET LE BRONZE

roman

© creativres.com



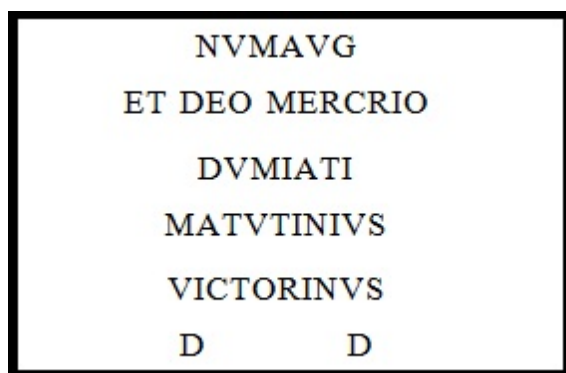
MICHEL PEYRAMAURE

LA CHAIR
ET LE BRONZE

roman

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

© Éditions Robert Laffont,
S.A., Paris, 1985 ISBN 2-221-04645-5



*Temple élevé par Matutinius Victorinus à la divinité
d'Auguste et au dieu Mercure Domien.*

Plaque de bronze avec traces de dorures, trouvée en 1874 dans les ruines du temple de Mercure, au sommet du Puy-de-Dôme, et conservée au musée de Clermont-Ferrand.

« ... La dimension de toutes les statues (de ce genre) a été surpassée de notre temps par le Mercure que Zénodore a fait pour la cité gauloise des Arvernes, au prix de 400 000 sesterces pour la main-d'œuvre, pendant dix ans. Ayant suffisamment fait connaître son talent, il fut mandé par Néron à Rome, où il exécuta le colosse destiné à représenter ce prince. Cette statue, haute de cent dix pieds, est aujourd'hui un objet de culte, ayant été consacrée au Soleil après la condamnation des crimes de Néron.

« Nous admirions dans son atelier (de Zénodore) la parfaite ressemblance, non seulement du modèle d'argile, mais encore des essais en petit, premières esquisses de l'ouvrage. Cette statue montra que le secret de la composition de l'airain (précieux) était perdu ; car d'une part Néron était disposé à fournir l'or et l'argent, et d'autre part Zénodore ne le cédait à aucun des anciens statuaires pour l'art de modeler et de ciseler.

« Pendant qu'il travaillait à la statue des Arvernes il copia pour Dibius (ou Vibius) Avitus, gouverneur de la province (d'Aquitaine), deux coupes ciselées par Calamis, que Germanicus César, qui les aimait beaucoup, avait données à son précepteur, Cassius Silanus, oncle d'Avitus. L'imitation était si parfaite qu'à peine pouvait-on apercevoir quelque différence avec l'original.

« Ainsi, plus Zénodore avait de supériorité dans son art, plus on peut reconnaître que le secret de l'airain était perdu... »

Pline l'Ancien : « Histoire naturelle »

(traduction de Littré).

Environ 250 après J.-C.

Jamais les pentes de la montagne ne leur ont paru aussi faciles à escalader. Une véritable promenade. Les jeunes, devant, fouettant de la main les touffes de genêt ; les femmes ensuite, par groupes, riant et jacassant ; puis les hommes, plus silencieux et décidés, gardant leur colère en eux, derrière leurs dents serrées, pour ne pas la gêner. Ils viennent de divers endroits et ne se connaissent pas ; certains ont fait des lieues pour assister à cette fête.

Lorsque l'évêque Austremonne leur a ordonné de laisser leurs carrioles au bas de la côte pour ne pas encombrer le sommet du puy, ils se sont fâchés : il y avait tant de richesses à piller, là-haut, qu'ils ne pourraient les emporter sur leur dos ! Il a beau dire, l'évêque, qu'on n'est pas venu pour piller mais pour renverser les idoles et christianiser ces lieux encore voués au paganisme ; il a beau menacer de leur envoyer les gardes du sénateur Cassius – un converti de fraîche date –, ils ont bien l'intention de ne pas revenir chez eux les mains vides. Quoi qu'on en dise, les trésors amassés au cours des siècles par ces païens n'ont pas tous disparu dans les fontaines, les lacs et les abîmes. C'est là-haut que doivent se trouver les statues d'or massif de Mercure et des autres dieux, les coffres bourrés de sesterces et de bijoux, sans compter les yeux du colosse, dont on dit qu'ils sont faits de diamants et de pierres précieuses – mais qui donc se

serait risqué à aller y voir de plus près ?

Quelques jours avant la date fixée pour la « fête », quelques curieux se sont hasardés, en suivant les drailles, jusqu'au sommet du Dumias ; ils ont traversé comme de simples visiteurs le village de huttes, parcouru l'espace du plateau balayé par le vent, entre l'auberge encore fermée aux pèlerins et le colosse, écouté le murmure des prières flottant autour des péristyles déserts et du péribole de buis limitant l'enceinte sacrée ; ils ont regardé de loin les soldats paresser au soleil, leur lance entre les jambes, assis sur les marches de la grande terrasse dans les rainures desquelles poussait une herbe rousse.

Là, jadis, à la belle saison, des foules de pèlerins venus des trois provinces de la Gaule se pressaient autour des autels pour assister aux sacrifices ; l'air sentait le crottin, l'encens, la cire chaude, autour de la statue colossale, la plus grande du monde, disait-on, et qui avait coûté des centaines de milliers de sesterces aux Arvernes ; du printemps à l'automne, autour de l'effigie de Mercure, dieu des commerçants et des voleurs, montaient les hymnes, les prières des adorateurs d'idoles, et des trésors s'entassaient dans les coffres de la questure sacerdotale.

En revenant chez eux, ils en rajoutaient : ce désert habité par une poignée de prêtres et de gardes armés « sentait » l'or. Et tous ces hommes qui escaladaient la pente par ce beau jour de mars, s'accrochant aux touffes de myrtilles et de genêts, piétinant les gentianes et les violettes, se disaient que, même en faisant la part de la vantardise et de l'exagération, il devait bien rester dans le temple quelques bribes de la fortune du dieu. Alors, certes, on allait renverser cette

idole païenne, comme disait l'évêque d'Auvergne, détruire ce temple, réceptacle des erreurs et des superstitions d'une autre époque, planter sur les ruines la croix du Christ, mais si l'on mettait la main sur le trésor, ce ne serait pas pour l'abandonner à l'évêque ou aux vagabonds.

— « Deo gracias ! Deo gracias ! » Chantez, mes amis ! Que Dieu entende votre voix !

Chanter ! Il en a de bonnes, ce moine qui se tient juché sur l'arête d'une tranchée taillée dans le roc au-dessus de la route des pèlerins, les bras écartés, brandissant une croix. Chanter alors que l'on a la gorge sèche comme si l'on avait respiré tout un jour la poussière de blé sur l'aire, alors que l'on perd toute son eau à progresser sur cette voie dallée, creusée de deux sillons, ou parmi la rocaille et la végétation sauvage ! On chantera une fois arrivés au sommet, s'il reste un peu d'eau dans la gourde. On se tape dans le dos, on s'interpelle : « Eh ! dis... Si le grand prêtre nous attendait avec une barrique de vin frais ? » « Deo gracias », donc, et en avant les gars !

Parfois, sur le chemin, au milieu des colonnes qui progressent lentement vers le sommet, apparaissent des cavaliers venus de Clermont ou de l'un de ces opulents latifundia des Limagnes où l'on balance encore entre le culte des anciens dieux et celui du Dieu unique, prêché par Austremoine. On entend crier : « Place ! Place ! Écartez-vous ! » Pour qui se prennent-ils, ceux-là ? Ils veulent être les premiers pour s'approprier la grosse part du magot. C'est à qui arrivera avant les autres pour s'en fourrer plein les poches !

Austremoine se retourne, contemple l'armée de Dieu en marche. Combien sont-ils ? Des milliers ! Ils affluent par tous les versants de la montagne, porteurs de sacs, de besaces, traînant des brouettes ; ils s'arrêtent devant les moines qui jalonnet la route, immobiles, pareils, dans leur bure, à des troncs d'arbres foudroyés. « Bénissez-moi, mon père ! » « Et faites, mon Dieu, songe Austremoine, qu'un petit filet d'or coule dans la bourse de ces malheureux. »

A mi-pente, on commence à apercevoir les toits de plomb du temple, cette immense bâtisse, plus vaste que la Maison Carrée, à Nîmes, plus somptueuse que les temples de Rome. Quelques harmonieux mouvements de portiques dansent sur les boqueteaux de hêtres et de bouleaux, dominés par le torse du dieu de bronze dont le regard de diamant pétille dans la lumière du printemps, et dont la tête où, dit-on, dix hommes vivraient à l'aise, s'arrondit comme un soleil vert. Il en a de bonnes, l'évêque Austremoine ! « Renverser les idoles... » Il n'a que ces mots à la bouche. C'était facile quand il s'agissait des statues du « Vasso Galate » de Clermont, dont aucune ne dépassait la taille d'un homme. Celle-ci, il a fallu dix ans pour la construire et on ne l'abattra pas d'une chiquenaude. On s'arrête, on s'éponge le front, on contemple l'image colossale. Le dieu regarde d'un œil ironique l'armée du Christ et semble dire : « Vous perdez votre temps, mes petits. Je suis debout pour une éternité. » Cette vieille fripouille de Mercure...

Ah ! le regard du dieu païen... Ses yeux sont faits, dit-on, de milliers de diamants et de pierres précieuses, gros comme des œufs de pigeon ; leur éclat, lorsque le soleil les illumine, est visible à des

lieues à la ronde. Le trésor des trésors. Mais comment y accéder ? La statue est creuse. A l'intérieur, ça pue la pourriture païenne, la chair morte, la merde des sorcières, les menstrues des « martres ». Qu'importe ! On dressera des échelles et c'est bien le diable si l'on n'arrive pas jusqu'au tambour de bronze du crâne, jusqu'aux fenêtres des yeux et si l'on ne rebrousse pas chemin avec des diamants plein sa bourse. On fera brûler quelques livres d'encens et le corps du dieu ne sera plus qu'une immense caverne vide, désensorcelée. On pourra même célébrer une messe autour du socle.

Les premiers arrivés se sont arrêtés, interdits.

La surprise ne vient pas seulement de ce cordon de soldats et de prêtres mais plutôt du silence pétri de vent tiède, de soleil, de cette lumière de printemps qui palpite autour du colosse incrusté dans le ciel froid et qui regarde avec indifférence l'au-delà des montagnes et des volcans. Elle vient aussi de l'harmonie puissante de ce temple qui s'oppose aux mouvements désordonnés du paysage. Un moine surgit derrière les cavaliers. On l'entend aboyer :

— Nous venons au nom de la Croix ! Le règne de vos idoles est révolu. Nous les arracherons à cette terre qui est celle du Christ.

Comme personne, en face, ne répond, l'évêque s'avance pour parler au « Grand Prêtre ». Il s'exprime d'abord dans le latin châtié de Rome, puis en langue vulgaire, mais sans succès. Il croise les bras et attend. Un homme s'avance : un vieillard coiffé de l'apex et vêtu de la toge sacerdotale dont un pan est replié sur son bras gauche, suivi d'un cortège de néophytes, les mains croisées sur le ventre. Les soldats, eux, restent

immobiles : ils sont une dizaine, en comptant ceux qui se trouvent sur les marches du temple, et ne semblent pas surpris, comme s'ils attendaient cette marée humaine.

— Si vous venez faire vos dévotions au dieu Mercure, dit le Grand Prêtre, soyez les bienvenus. Sinon, rebroussez chemin ! Il n'y a pas ici d'autre dieu que celui que nous servons, et cette montagne est son domaine. Nous n'attaquons pas vos sanctuaires. Laissez les nôtres en paix.

L'évêque s'empêtre dans un interminable discours où il est question de détruire les « sentines du vice et de l'ignorance » et de « renverser les idoles » – une expression qui lui est chère.

— Nous sommes l'armée innombrable du Christ, dit-il, et nous venons au nom du Vrai Dieu. Souviens-toi de Gomorrhe, de Sodome et de Capharnaüm !

— Vous pourriez être cent mille, vous ne parviendriez même pas à ébranler l'effigie du dieu. Il a résisté à deux siècles d'orages et de tempêtes. Ce n'est pas un troupeau de braillards avinés qui pourra le détruire. Si ton dieu ne fait pas un de ses miracles qui lui sont, dit-on, coutumiers, autant repartir tout de suite.

L'évêque se tourne vers la multitude qui se répand autour de l'auberge, la prend à témoin de l'injure qui lui est faite. Une telle jactance ne mérite-t-elle pas que l'on se venge de cette Babylone du péché et de ceux qui la servent ? Une immense clameur roule sur la montagne. « Vengeance ! Vengeance ! » Un homme s'avance sur son cheval qui lâche son écume à chaque pas : c'est une sorte de paysan parvenu, aux mains rouges, au visage envahi par une barbe jaune. Sans

empressement, il s'avance vers le prêtre, lui intime l'ordre de s'écarter pour lui livrer passage, puis, n'obtenant qu'un sourire de mépris, il tire son épée et, d'un revers violent et précis, il lui fait sauter la tête hors des épaules.

A peine le prêtre s'est-il écroulé, une dizaine de sagaies sifflent en direction du cavalier qui chancelle sous le choc, lâche son arme et vide les arçons.

Tout s'est passé très vite. Il se fait ensuite un lourd silence avec, au loin, le ronflement du vent sous les portiques, comme un essaim d'abeilles dans la première chaleur du printemps.

Après, c'est la curée.

Des idoles à renverser, il n'en manque pas ! Des Bacchus, des Diane, des Minerve, des Apollon de bronze ou de pierre. Les hommes s'y attachent par grappes, poussent avec un grand « ahan » et la divinité rebondit, se démembre sur les dalles. Ce qui reste on le brise à coups de pierres. Les moines ne restent pas inactifs ; ils sont comme possédés par une colère divine : c'est leur jour de gloire, Dieu est avec eux, guide leur bras, leur dicte ses ordres. Ils ont laissé à la populace, pour qu'elle s'en amuse, les soldats et les néophytes, et c'est le carnage ; des têtes coupées roulent sur le sol, clament une terreur muette à la pointe des sagaies et des piques ; des femmes galopent comme des furies en brandissant des paquets de tripailles ; des enfants exultent en agitant des mains coupées, encore vivantes.

Maintenant, la multitude grouille autour du temple comme des vers autour d'une charogne. On entend de grands cris scandés, puis un coup de tonnerre : des

costauds s'en prennent à la grande porte qui se contente de frémir sous le choc. Qu'importe, on y mettra le feu ! C'est plein d'or, là, derrière ; les hommes le reniflent et l'odeur imaginaire leur monte à la tête et les rend fous. Ils déferlent sous les voûtes du péristyle, fouillent les exèdres, escaladent terrasses, perrons, escaliers encombrés de débris, plongent dans les couloirs qui aboutissent à des salles désertes, refluent vers la cella dont la porte brûle trop doucement, cherchent, à défaut d'or, de quoi boire et manger. On fouille les cabanes des prêtres et des soldats dont on vole les casse-croûte, dont on vide les gourdes, avant de mettre le feu partout. Sur le parvis principal, des hommes se battent pour une statue d'or ; on gratte : ce n'est que du bronze doré.

Contre la porte de la cella, toute noire d'incendie, des madriers utilisés en guise de béliers mènent une danse sauvage. On se dit qu'une simple fissure dans les lourds panneaux de chêne bardés de bronze, et l'or coulera à flots, comme d'une fontaine.

Un battant s'écroule à l'intérieur dans un bruit de tonnerre et pas une pépite d'or ne se libère. Le vide, une telle épaisseur de silence et de pénombre que la frange de la masse humaine se fige sur le seuil, endiguant la multitude qui pèse derrière. Les plus courageux hasardent quelques pas sur le marbre froid où jouent les reflets du sinistre. Il n'y a rien à voler. Si, tout au fond, sur son socle, une statue du dieu, de la dimension d'un homme, identique point par point au colosse, se dresse dans sa carapace verte, derrière un autel hérissé de chandelles de cire rouge. Sur le pourtour de la cella, dressées sur des colonnes ou installées dans des exèdres dotées de petits bancs de

pierre, de modestes effigies de pierre et de métal semblent s'animer dans la clarté vacillante. Autour, un mystère épais comme du miel.

— L'or ! crie une voix. Il doit être derrière l'autel !

On s'y rue avec pics et pioches. Rien. On gratte les statues : du bronze. Et pourtant l'or doit bien être quelque part, depuis deux siècles au moins qu'on l'entasse aux pieds du dieu. Dans l'autel, peut-être. On le défonce : ce n'est qu'un caisson de pierre.

— J'ai trouvé ! lance une voix.

L'homme disparaît dans une salle souterraine aménagée sous l'autel, réclame une torche, plonge dans un escalier étroit. La crypte est vide. On frappe le sol du pied, on creuse, et que trouve-t-on ? une longue dalle de pierre pourrie qui distille l'eau des derniers orages.

— Là-bas, dans le fond ! crie une femme. Ces jarres...

De nouveau, l'or brûle dans les têtes. On enfonce une jarre, puis une autre. La dernière rend un peu d'eau : ce qui reste de la réserve amassée l'été passé pour la subsistance des gardiens du temple, le sommet du Dumias, excepté une mouillère, n'ayant ni source ni fontaine.

La tête basse, ils remontent en se disant qu'ils auraient dû épargner au moins un prêtre, afin de lui faire avouer où se trouve le magot.

— Rien ! les gars, ni or ni argent. On s'est bien foutu de nous, ou alors le trésor est bien caché.

On cherche encore. L'or, il est peut-être derrière ces plaques de marbre de toutes couleurs et de toutes variétés. On arrache à la pioche, au couteau, on brise à la masse les mosaïques et les stucs aux motifs patinés,

on travaille du pic pour écrêter les murailles, faire basculer du haut des terrasses d'énormes blocs de domite si bien jointoyés qu'il ne passerait pas entre eux la lame d'un couteau, si bien accrochés l'un à l'autre par des crampons de bronze que la moindre de ces masses demanderait pour être déplacée l'effort de plusieurs hommes.

Un groupe revient d'inspecter les abords du colosse et la statue elle-même. Le socle de moellons n'est pas creux, comme on le pensait ; il a fallu une échelle pour accéder au talon du géant : à l'intérieur, c'est une nuit épaisse, humide, puante ; se hisser jusqu'aux étages supérieurs, qui oserait s'y risquer ? Ceux qui en reviennent baissent la tête. Des yeux de diamant ? Ils n'y croient plus.

Il n'y a pas d'or dans ce lieu maudit ? Alors on se contentera du bronze. Les plus malins ont fait main basse sur les petites effigies épargnées qu'ils sont allés dissimuler dans les buissons de myrtilles : ils en trouveront un bon prix parmi les collectionneurs de Clermont et les riches curistes des villes d'eaux des environs. L'or ? Ils le laissent aux naïfs. L'or, c'est-à-dire le vent.

— D'où sort-il, celui-là ?

Des femmes l'ont déniché au fond d'une excavation creusée dans la roche, derrière des jarres à huile et des barriques, allongé sur la bouche d'un silo abritant la nourriture des prêtres et des soldats. C'est un adolescent blême de peur, au crâne rasé sous l'apex qu'on lui a arraché. Elles le poussent à coups de pied au cul. Lorsqu'une grosse main de paysan s'approche de lui trop près, il abrite son visage dans ses bras

comme un gamin pris en faute.

Sur le parvis où on l'entraîne, un type lui demande où se trouve le trésor. Oui, l'or du dieu ! Inutile de faire l'innocent. Qu'il parle et on l'épargnera. Il reste muet.

— Tu comprends, morpion ! Est-ce que tu comprends ?

Il fait signe qu'il comprend, mais aucun son ne peut sortir de sa bouche. Il regarde cette horde de déments, les cadavres, le temple en train de brûler, le colosse qu'il semble surpris de voir encore debout et intact. Un homme qui porte une énorme pioche à l'épaule, de la poussière de stuc jusque dans les sourcils et les cheveux, le prend par l'épaule, gentiment, et lui dit :

— Écoute, mon garçon, nous ne te voulons pas de mal et nous te laisserons en paix si tu nous dis où est le magot. L'or, tu entends ? C'est l'or que nous voulons !

— Il n'y a pas d'or ici, dit le néophyte. Demandez au Grand Prêtre.

— Pour ça, il faudrait le ressusciter.

— Il n'y a pas d'or, répète le garçon. Il n'y en a jamais eu. L'argent des fidèles est dans un coffre, à Clermont. Je vous le jure !

L'évêque Austremoine fend la foule, s'approche.

— N'importunez pas cet innocent, dit-il. Il ne vous raconte pas de mensonge. D'ailleurs nous ne sommes pas venus pour chercher de l'or mais pour consacrer ce lieu au Vrai Dieu et y planter la Sainte Croix. Retirez-vous, mécréants ! Vous en avez déjà trop fait !

La croix vient d'arriver. Elle se dégage lentement de la tranchée qui marque, au bas de l'auberge des

pèlerins, le débouché de la voie romaine. On a vu surgir l'attelage d'abord, puis les grandes structures qui ballent de chaque côté du puissant fardier à quatre roues.

— Sur la croix, le païen ! hurle la foule.

— Sacrilège ! crie l'évêque. Vous êtes pires que ces adorateurs d'idoles !

Le grondement de la foule couvre sa voix. On ne l'écoute plus. On traîne le garçon à travers le péribole jusqu'au pied de la grande terrasse qui donne sur l'orient, à l'emplacement choisi pour y planter le symbole du Sacrifice. Déjà des hommes ont creusé à la pioche et à la pelle un espace suffisant pour insérer la base de la croix. Ils n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine pour desceller les blocs de pierre du dallage et creuser jusqu'au roc. Ils construisaient solide, ces « Romains » ! Aucun tremblement de terre n'aurait pu venir à bout de cet amas de blocs parfaitement équarris, posés sur des lits de mortier plus dur que la pierre elle-même et liés avec des crampons de fer.

Par le grand escalier, ils se sont mis à une vingtaine pour hisser la pièce de bois préalablement ajustée. Avec précaution, ils couchent la croix sur le sol, la base au ras de l'excavation, amènent les cordes et soufflent un peu. Ils ont bien mérité le vin qu'on leur sert dans des coupes de terre. Ils avaient bon goût, ces païens ! Fameux, leur vin. C'est la fête. On chante, on danse, plus bas, au milieu des buissaies, autour d'une futaille que l'on a roulée jusque-là et des corbeilles de mangeaille que l'on s'arrache joyeusement.

Quand on leur a présenté le rescapé du massacre, les hommes de la croix n'ont pas été longs à comprendre. Ils regardent le néophyte, puis les lourdes

traverses de bois. Ce n'est qu'un enfant ? Qu'importe ! Ce morveux, c'est de la graine d'idolâtre ! Ce monument de bois brut, taillé le matin dans le chant des « Deo gracias », on va l'habiller à la mode chrétienne. L'évêque et les moines, le visage congestionné, ont beau brandir leurs croix, crier au sacrilège, les hommes haussent les épaules et rigolent en s'envoyant des bourrades. On a bien donné au Christ, comme compagnons de supplice, des voleurs ! Barabbas !

— Alors, morpion, dit l'homme à la pioche, la mémoire ne te revient pas ?

Il secoue la tête. Il ne sait rien. Il n'est là que depuis peu et ce n'est pas à lui qu'on aurait confié le secret du trésor. Quand on le saisit aux bras et aux jambes pour le coucher sur la croix, il se débat, appelle sa mère, son dieu, sa nourrice. Et il pleure.

— C'est pas tout, dit l'homme à la pioche, mais il va nous falloir des clous.

On se regarde. Pas plus de clous que d'or. L'homme à la pioche hausse les épaules, sort son couteau de sa ceinture. Ça fera l'affaire. Il étire le bras du garçon, enfonce la lame à travers la paume de la main en pesant de tout son poids. Ça tient. Un autre fait de même pour l'autre main. Si le garçon se laisse faire sans broncher, c'est qu'il a perdu connaissance. Il est très facile, dès lors, de joindre les pieds en les superposant, mais là, il faut taper à la masse sur le couteau pour qu'à travers os et chair la lame pénètre profondément le bois. Des femmes déshabillent le garçon, ne lui laissant autour des reins qu'un tortillon d'étoffe pour cacher son bout de sexe. L'une d'elles tombe à genoux, pleure, se frappe la poitrine, se signe,

prie, les mains crochetées sous le menton – la mère du Christ. Des hommes se détournent, gênés, regardent le ciel menaçant, l'horizon où commencent à se tasser les épaisses brumes du printemps. Et s'il se déclençait un orage, comme le jour du Golgotha ? Certains commencent à se dire qu'on est allé un peu loin, que les moines avaient raison, que l'évêque va les excommunier, et ils se retirent, penauds. On ne joue pas avec le mystère ; on ne laisse pas le troupeau suivre ses instincts. Il y a la Loi, et l'on ne peut la transgresser sans risquer sa vie éternelle.

Maintenant, tout est accompli. Les cordes grincent, se tendent, la croix vacille sur sa base au moment de s'encastrent dans l'excavation. Il faut six hommes pour la mettre d'aplomb, quelques autres pour en bloquer le pied avec des débris de dalles et de statues, des fragments de stuc et de marbre que l'on tasse à grands coups. Il pleut sur les ouvriers des gouttes de sang.

Les cordes retirées, les hommes contemplent l'œuvre accomplie. Le supplicié a retrouvé ses esprits ; il tourne la tête, regarde ses mains saignantes, ses jambes souillées d'urine, ses pieds cloués ; il tend son corps pour éviter le fléchissement des genoux ; à une douleur répond une autre douleur plus aiguë, mais l'immobilité est pire, avec la sensation d'un lent arrachement des muscles et de la chair. Il n'a plus la force de crier ; il geint, la bouche grande ouverte, et murmure des mots que personne n'entend.

Quelqu'un a parlé d'éponge et de vinaigre, mais allez trouver l'une et l'autre ! Reste la lance : le coup de lance au foie. On déniché un gars qui, pour faire le faraud, s'est coiffé d'un casque prélevé sur le cadavre du centurion commandant le détachement ; avec le

pilum, il mime une danse guerrière. On l'amène, à moitié ivre ; il regarde la croix, le garçon, et se demande ce qu'on attend de lui. On lui explique : le Golgotha... le soldat romain... Il rigole. Lui ? Pourquoi lui ? Cette lance qu'il brandit, il ne saurait pas en faire usage, sinon pour tuer un poulet.

— Montre que tu es un homme et un bon chrétien ! Dieu t'a choisi pour venger le Christ. Vise bien le foie.

Le pilum est trop lourd et pas assez long. On fait la courte échelle au soldat. Il vacille, vise mal, frappe au ventre et dégringole en s'esclaffant. Un grand type le hisse sur ses épaules, conseille :

— Juste sous les côtes, à droite. Là, oui, là...

Le « Romain » prend son élan, vise et plonge son arme dans la chair. Le supplicié se cambre et hurle comme un chien blessé.

Il n'y avait pas de trésor, mais quelle fête ! De surcroît, on a fait œuvre pie : le Seigneur est bien vengé.

Le soir commence à tasser ses pavés d'ombre dans la plaine, autour des massifs et des volcans que baigne une lumière dorée. On a abattu toutes les idoles, sauf la principale : ce colosse de bronze qui semble toujours narguer le troupeau du Seigneur et regarde vers le couchant avec ses yeux de pierre. Il ne perd rien pour attendre. Un de ces jours, on reviendra avec des échelles, des cordes, des masses, et c'est bien le diable si l'on n'en vient pas à bout. Mêlée aux fumées rouges de l'incendie, une légère brume irisée a noué à son cou une écharpe de lumière.

LIVRE PREMIER

LE PRINTEMPS DU FLEUVE

Printemps 49 ap. J.-C.

Les nautes d'Arelate^{1} avaient bien fait les choses. C'était une corporation sérieuse, établie sur des siècles de traditions gauloises, puis gallo-romaines. Ces gens ne plaisantaient pas avec le fleuve ; ils ne se seraient pas risqués à lâcher aux naseaux de ce taureau sauvage de grosses plaisanteries de mariniers ou de l'injurier pour ses colères et ses caprices. Derrière ce puissant muscle d'eau étiré à l'infini ils devinaient la présence d'un dieu susceptible. Pour ménager ses humeurs, au départ d'un voyage de remontée ou de descente ils jetaient un présent au fleuve : les pauvres un morceau de leur casse-croûte ; les riches une pièce de monnaie, mais ils faisaient rarement fortune, ces nautes d'avant la conquête, ces colosses moustachus, forts en gueule, portés sur le vin, la bouffe et les filles, âpres à profiter de la vie, persuadés – ce qui manquait rarement de se produire – qu'ayant vécu du fleuve ils finiraient par lui, allongés sur ses eaux comme les troncs d'arbres qu'il charriait.

Le convoi de la Poste impériale, les « *nautae rhodanici* » l'avaient doté de leurs plus robustes haleurs. Pas de ceux qui mettent à profit l'étourderie d'un garde-chiourme pour prendre congé : des Helvètes et des Allobroges qui savent se servir de leurs jambes et de leurs épaules.

Ce « *cursus publicus* » était chargé de porter aux Armées du Rhin des consignes impériales, avec un contingent de jeunes officiers instructeurs formés à

Rome dans la Garde prétorienne. Par faveur spéciale de la curie romaine ou de l'empereur Claude, quelques notables y avaient pris place et conversaient familièrement. Tous sauf un.

C'est à Arelate que cet étrange passager avait pris place sur le navire. Depuis, seul à la proue, près de la quille où s'amarrent les cordes de halage, lourde masse inerte de vêtements crasseux, il ronflait en cuvant son vin, ne sortant de sa torpeur que pour boire un coup à sa gourde ou lorsque, ayant, dans son sommeil, roulé jusqu'à la rambarde, il gênait la manœuvre.

Lors de l'embarquement, le patron lui avait déclaré que la compagnie ne prenait pas de vagabonds. L'épouvantail avait tiré d'un baluchon de pauvre un pli graisseux portant le sceau du secrétariat de l'empereur Claude. Le patron apprit ainsi que ce curieux passager s'appelait Zénodore, qu'il était d'origine grecque, professait la sculpture et la statuaire et se dirigeait vers l'Auvergne.

— Tu descendras au Confluent, lui avait dit le patron, à Lugdunum^{2}, si tu préfères, et, de là, tu piqueras droit sur un patelin qu'on appelle Forum Segusiavorum^{3}.

Le passager, ayant trouvé un coin d'ombre, s'était remis à boire, indifférent à la manœuvre de haute volée, digne de celles qui marquaient, à Ostia, le départ en croisière de l'empereur. Le patron, Sosio, l'un des meilleurs des cinq ou six « navicularii » groupés en « corpora », avait tenu à accompagner lui-même ce voyage, afin d'honorer les grands personnages qu'il convoyait. Il avait mis à leur disposition une nave retapée de frais : coque calfatée de filasse neuve, grande voile fleurant le chanvre brut

et la peinture dont on l'avait ornée pour la circonstance : les armes de la ville et l'aigle de Rome.

Sosio était un petit monsieur très vif. Il se confondait en courbettes devant ses passagers et en coups de gueule pour ses mariniers, débardeurs, portefaix, acconiers et toute la clique obscure et puante des manœuvriers. Il parlait un latin vulgaire, fortement altéré par le piment de la Provincia, avec des effets de style et de grossières marques de déférence qui faisaient rire les passagers. Il semblait être de ceux qui savent à propos placer leur compliment. A seule fin de se donner de l'importance, il s'était mis en personne au gouvernail-aviron axial pour prendre le fil du courant à la sortie du débarcadère. Il fit larguer la voile pour profiter d'un léger « africus » et lança des ordres en direction du maître haleur. Les hommes passèrent la grosse bricole de cuir autour de leur poitrine, prirent leur bâton, s'arc-boutèrent, et la nave partit d'un bel élan souple, sans gémir. Sosio attendit des compliments qui ne vinrent pas.

Zénodore risqua un œil par-dessus les cordes qui grinçaient au-dessus de la rambarde, interrogea le soleil pour savoir l'heure, promena un regard morne sur le paysage. Il avait négligé de participer à la petite cérémonie propitiatoire de l'embarquement et avait gardé dans sa bourse la piécette qu'il aurait dû, mêlé aux autres passagers, jeter au fleuve, où des enfants nus s'apprêtaient à aller les pêcher.

Zénodore était moitié malade, moitié ivre. La traversée d'Ostia à Forum Julii^[4] sur une méchante galère de marchand lui avait retourné le cœur. Il avait

passé une nuit dans une auberge d'Arelate, couchant sur la terrasse pour trouver un peu de fraîcheur dans cette nuit orageuse, sans un souffle d'air, et ne s'était levé que pour aller pisser dans le fleuve et vomir, la tête pleine de nuages et le ventre de tourbe.

— Il faut manger, lui avait dit l'entrepreneur d'amarrage. Manger et boire. Si tu n'as rien dans le ventre, tu ne coupes pas au mal de mer, mais sur le Rhône, tu n'auras pas ce genre de déboires.

Les odeurs de friture venues du port l'indisposaient mais la soif le tenaillait. Lorsqu'il entendit sonner la trompe annonçant le départ, il alla prestement faire remplir sa gourde et s'acheter un en-cas. Bien qu'il ne fût pas superstitieux, il versa quelques gouttes de vin dans les remous fangeux, en franchissant l'échelle de coupée. En revanche il refusa de participer à la cérémonie organisée par le patron.

Sosio avait tenu à avoir tout ce beau monde à sa table. Lui qui, d'ordinaire, se contentait d'un oignon, d'une saucisse fumée et d'un gobelet d'eau claire, fit les choses en grand : il avait fait dresser sur le pont, devant sa cambuse, une table recouverte d'une nappe et abritée par un vélum rapiécé, sous lequel on fit bombance. Il avait hésité à inviter ce rustre de Grec mais s'y était résolu en songeant au sceau impérial.

— Que me veux-tu ? bougonna Zénodore. Pourquoi est-ce que tu m'invites ?

— C'est la coutume, dit le patron, comme de jeter une obole dans le fleuve avant d'embarquer.

Le Grec accepta de mauvaise grâce. Il avait la barbe précocement brûlée ; des cheveux bruns et raides lui tombaient aux épaules ; sous le vêtement de drap rude et le manteau grisâtre qui lui servait de

couverture, on devinait une majestueuse ampleur de torse que confirmaient les larges mains aux ongles courts. Il pouvait approcher la quarantaine, mais avec un regard de vieux noceur, que Sosio attribua à la fatigue.

— Si tu es malade, dit le patron, il vaut peut-être mieux rester où tu es. Je t'excuserai auprès de ces messieurs. Mais, si tu acceptes, ne va pas dégueuler devant tout le monde. Aujourd'hui, j'ai du beau linge.

— Si ma présence te dérange à ce point, on peut faire une entorse à la coutume.

— J'en serais désolé. On dit que tu es un grand artiste.

— Qui a dit ça ?

Sosio désigna le groupe des notabilités de la Poste impériale. Zénodore haussa les épaules, poussa du pied son baluchon contre la rambarde et suivit Sosio. Le patron ne l'avait pas trompé : c'était un fameux repas. Les vins ? De la grosse marchandise massaliote trafiquée et poissée plus que de raison, mais la chère était digne de la grande auberge de Parme où Zénodore avait fait halte, le temps de passer un contrat tacite avec un affranchi, le « libertus derarius » L. Furius Optatus, maître bronzier qui viendrait le rejoindre en Auvergne.

— J'ai entendu parler d'un Zénodore, à Rome, dit le questeur militaire responsable du convoi des jeunes officiers. Il était sculpteur et demeurait dans une rue proche du Forum.

— Ça ne peut être que moi, dit Zénodore.

— J'ai eu connaissance de ton sauf-conduit, et j'ai appris que tu es en affaire avec le gouverneur de l'Aquitaine, le légat de Rome, Vibius Avitus, qui

demeure à Burdigala^{5}. Comment se fait-il que tu n'aies pas pris au plus court, par Narbo^{6} et Tolosa^{7} ?

— C'est en Auvergne que je dois me rendre, répondit Zénodore. Pas à Burdigala.

Ce n'est qu'aux fromages que le questeur militaire osa pousser un peu plus loin sa curiosité, malgré l'air rogue de son interlocuteur.

— Si je ne suis pas trop indiscret, que vas-tu faire en Auvergne ?

— Ce que toi tu vas faire aux Armées du Rhin : mon boulot.

Et l'on devinait bien qu'il n'en dirait pas davantage.

La nave avançait lentement, d'une allure régulière.

Le repas terminé, Zénodore s'endormit dans le feulement léger de l'eau divisée par l'étrave en grosses moustaches grises. Il faisait un temps moite. Les haleurs peinaient sur le chemin de rive qu'ils martelaient de leurs sandales et de leurs bâtons, rythmiquement, avec parfois un chant lent et lourd, la « celeusma », qui ne leur donnait ni force ni élan, mais qui devait les faire rêver.

Le soir, Zénodore refusa de partager de nouveau la table du patron, préférant utiliser les dernières heures du jour à lire dans un petit livre, au pied du mât central et à respirer l'air du soir. Il refusa même de descendre à terre avec les autres personnages, lorsque la nave fit escale devant une opulente auberge assise au pied d'une falaise, où l'on semblait mener grand train. Il ne descendit que le temps de faire remplir sa gourde, et s'endormit alors que la chiourme, la nuit tombée, s'engouffrait dans le ventre du navire. Il

s'éveilla, transi de froid, à mi-sommeil. Guidé par la lumière des fanaux qui fumaient et rougeoyaient à la poupe et à la proue, il écarta l'écoutille et descendit à tâtons dans la cale. Il y faisait chaud et il en montait de grosses odeurs d'hommes fatigués, ce qui lui plaisait davantage que le parfum musqué d'Amonius et de ses petits officiers. Il plaça son baluchon sous sa tête, avec, à portée de la main, son couteau dont il savait d'avance qu'il n'aurait pas à se servir.

Zénodore s'endormit avec un sourire satisfait. Il aimait assez ce mystère qu'il suscitait, consciemment ou non, et prenait plaisir à voir ceux qui l'entouraient se poser des questions auxquelles il était bien décidé à ne pas apporter de réponses, ou du moins à donner des réponses qui ne feraient qu'accentuer le mystère. Il aurait pu leur expliquer l'objet de sa mission mais il y répugnait : il n'aimait pas les curieux bien qu'il n'eût rien à cacher. Cette attitude lui apparaissait, selon son humeur, tantôt comme un jeu, tantôt comme une tournure naturelle de son caractère.

Zénodore se dit que, peut-être, à la longue, on se déciderait à l'oublier, mais c'était mésestimer l'atmosphère confinée du voyage, l'ennui qui suscite la curiosité, les journées interminables avec, comme seuls divertissements les étapes dans les auberges, les facéties des haleurs lorsqu'on leur distribuait la nourriture et le vin. Il sentait se resserrer autour de lui une curiosité souvent hostile mais il s'en amusait. Sachant qu'on le traitait d'ivrogne dans son dos, il buvait au-delà de son envie ; parce qu'on se bouchait le nez en passant près de lui il évitait de se laver ; sous prétexte qu'on le disait taciturne il jouait les sourds-muets. Il finit par trouver un plaisir ineffable à la

provocation.

Déjà, Zénodore regrettait Rome.

Un vertige l'étourdissait en songeant qu'il avait franchi pour plusieurs années – huit, peut-être plus – les portes de l'Urbs et qu'il lui serait sans doute impossible d'y retourner avant la fin de son contrat.

Une envie irrésistible l'avait pris de refuser. Quelle idée de vouloir l'envoyer en Auvergne ? Et pourquoi pas en Calédonie ? Refuser ? C'était facile à dire. Comment refuser une fortune qui vous tombe du ciel, même s'il faut la payer d'un exil provisoire ? Comment écarter la possibilité d'accomplir son grand œuvre alors que l'on a gâché ses meilleures années sur des ouvrages de commande pour des sénateurs, des fonctionnaires, des marchands ? Peut-on refuser quatre cent mille sesterces et, par-dessus le marché, la satisfaction de donner au monde « la plus belle et la plus grande statue jamais réalisée » ?

En sortant d'une partie fine chez un aristocrate enrichi dans le trafic des animaux de cirque avec la Libye, Zénodore avait trouvé la lettre déposée à son domicile. Elle venait de Gaule par la Poste impériale et était signée de la main d'un certain Vibius Avitus, « légat de Rome et préteur de la Gallia Aquitania », résidant à Bordeaux.

Sa première réaction avait été de songer à une farce. Il avait souri à la lecture du pathos formulé d'un ton très militaire, qui lui semblait s'adresser à un autre personnage ; il avait même failli jeter la missive au ruisseau mais s'était contenté de la ranger sur une console.

Réveillé tard dans la matinée, il se prépara pour se

rendre aux thermes avant de se remettre au buste de ce gros bouffi, marchand de volailles du Piscenium, qui le lui avait commandé pour sa villa de Baies. Il décida de faire un crochet par la librairie de son ami R. Claudius Novatus, qui tenait boutique dans le quartier de l'Argilète, derrière le temple de Minerve, pour lui demander son avis sur ce document.

— Irréfutable ! conclut Novatus. Ce sceau est authentique et cet Avitus est bien ce qu'il prétend être : le neveu de Cassius Silanus, jadis précepteur de Germanicus. Par Zeus ! On te propose quatre cent mille sesterces...

— C'est ce qui m'a paru louche. Une telle somme pour une seule statue alors que je devrais trimer jusqu'à la fin de mes jours pour amasser un tel pécule.

— Avitus n'est pas du genre à plaisanter. Tu seras bientôt riche et célèbre !

— Riche et célèbre... en Gaule !

— Tu y resteras quelques années seulement et tu nous reviendras couvert d'or et d'honneurs. Tu auras toutes les femmes de Rome à tes pieds et d'illustres personnages se disputeront tes faveurs.

La lettre portait un post-scriptum : le porteur prendrait contact avec Zénodore sans tarder afin d'obtenir une réponse.

Zénodore ne se plaît que dans la compagnie des haleurs. Lorsque la nuit n'est pas trop fraîche, il va dormir avec eux, sous les arbres de la rive, sinon dans la cale, au milieu du fret : étoffes, céramiques et futailles. Il n'envie pas ceux qui, là-haut, sur le pont, boivent dans des coupes de verre le vin du patron, à la lumière des lanternes, en racontant des histoires de

militaires. Ces gueux l'ont accepté. Au début, ils se méfiaient, se demandant s'il ne se mêlait pas à eux pour les espionner, mais leur suspicion s'est vite dissipée dans les tournées de vin qu'il offrait généreusement ; dès lors, ils ne lui mesuraient ni leur odeur ni leur chaleur, y ajoutant même à l'occasion un brin d'amitié. Ceux qui baragouinaient le latin vulgaire des provinces lui parlaient de leurs femmes et de leurs enfants, de la vie âpre qu'ils menaient dans les domaines de montagne, à la morte saison. Ce n'étaient pas des esclaves. Il se dégageait de leur présence une rude fraternité.

A trois reprises, avant le Confluent, Zénodore leur fit une infidélité pour aller passer une nuit à l'auberge. Les filles, c'est ce qui lui manquait le plus depuis son départ de Rome. Il faisait une toilette rapide dans le fleuve ou à la fontaine, s'offrait un bon repas et choisissait sa compagne de la nuit parmi les servantes de la gargote.

Le printemps faisait fondre le paysage qu'une caresse de soleil suffisait à barbouiller de tendresse. Dans l'air plein d'un léger brouillard de pollen, on voyait neiger des flocons de saule et dériver des abeilles engourdis. Parfois Zénodore se faisait descendre sur le chemin de rive par un petit canot qu'on appelait « phaselus » et marchait en compagnie des haleurs. Il ignorait tout du pays où il avait rendez-vous. De l'Auvergne, l'envoyé du gouverneur d'Aquitaine, un nommé Valérius, lui avait dit peu de chose. Ce Valérius était un personnage un peu distant, du genre « je-m'en-tiens-aux-consignes » : il avait reçu mission d'informer Zénodore de la nature et des conditions de son travail, de lui faire signer un contrat,

de lui remettre un acompte important, et non de lui faire un cours de géographie. Zénodore avait relu les Commentaires de César sur la guerre des Gaules et avait frémi : le tableau était sinistre, mais il s'était passé un siècle depuis que le conquérant avait pris la pile devant Gergovie ; la Gaule avait changé, s'était ouverte à Rome, au point que les seules garnisons étaient celles que l'empereur maintenait sur le Rhin, face à cette menace permanente : la Germanie. Les dieux latins avaient remplacé les dieux barbares ; les druides s'étaient fondus dans les forêts à la suite du décret de Claude qui condamnait leurs pratiques, et ils ne reparaitraient sans doute plus. On observait bien, parfois, à la surface de cet océan paisible, des frissons précurseurs de tempêtes, mais elles ne compromettaient pas la cohésion de l'Empire. On voyageait sans trop de risques à travers le pays pacifié, Rome ayant fait paver les anciens chemins gaulois et rayonner, autour des grandes cités qui avaient remplacé les oppida, des voies nouvelles aux assises indestructibles. Les aristocrates gaulois portaient des noms empruntés à leurs anciens vainqueurs, s'habillaient à la romaine et envoyaient leurs sénateurs à la curie. Propriétaires d'opulents latifundia, ils avaient introduit dans l'agriculture et l'élevage des méthodes nouvelles.

Voilà ce que le libraire Novatus avait appris à Zénodore, ajoutant avec une pointe d'ironie :

— Les taureaux sauvages de la Gaule sont devenus des bœufs gras. Regarde les sénateurs que les Gaules nous envoient : ils sont plus Romains que les Romains de vieille souche, prêts à renier leurs origines et leur nationalité. Même l'empereur, bien que né à

Lugdunum, ne se sent pas, sous la pourpre, la moindre fibre gauloise. Le Mercure dont tu dois faire la statue est le dieu des bœufs gras.

— Tu me conseilles de refuser ?

— On ne refuse pas quatre cent mille sesterces et la célébrité de surcroît. Pars, mais reviens vite car tu me manqueras beaucoup. Veille surtout à ne pas devenir toi-même un bœuf gras.

Il s'absenta pour servir un client. Zénodore le suivit de l'œil dans l'atelier des copistes où une vingtaine de scribes ponçaient le parchemin et faisaient grincer le calame. Il évoluait avec aisance, malgré son embonpoint, au milieu de l'atelier, entre les rangs serrés des tables et des bancs, jetant au passage un regard sur les copies. Lorsqu'il se penchait, son crâne nu, lisse comme une feuille de « volumen », recevait de plein fouet un bel éclat de jour rose. Il semblait porter intérêt aux progrès de son dernier apprenti (sa « dernière conquête », songea Zénodore avec une pointe de jalousie), un scribe de quatorze ans, Ninus, que lui avait adressé un ami sicilien et qui tournait déjà la cursive comme un vétéran. Zénodore le vit enlever d'une étagère une boîte de cuir ronde contenant des rouleaux posés comme des flèches dans un carquois, et faire observer au client qu'il avait pris soin d'oindre le verso de chacun d'un soupçon d'huile de cèdre pour protéger ces précieux documents de l'humidité et des insectes.

— A propos, dit-il en revenant vers Zénodore, ton absence a été très remarquée, hier soir, chez Vindus. Nigrina était folle de rage. Elle prétend que tu lui fermes ta porte et que tu la négliges. Lydé a pleuré en apprenant que tu allais partir pour plusieurs années, et

Naevia, elle, a carrément refusé de croire cette nouvelle. Ton départ va briser bien des cœurs ! Il n'est pas jusqu'à Ninus... Vois avec quel air d'adoration il te contemple. Si tu étais resté, il ne tenait qu'à toi de...

Zénodore soupira :

— Je commence à regretter de m'être engagé sans prendre le temps de la réflexion, mais tu connais mes ennuis d'argent. Ce lèche-bottes de Valérius m'a versé en guise d'acompte, contre ma signature, dix mille sesterces ! Toutes mes hésitations se sont envolées du coup. Mes dettes réglées, il me restera assez d'argent pour un repas d'adieux et pour le voyage. Et pourtant ces dettes étaient ma vie. Grâce à elles, je me sentais bien vivant, rattaché en permanence à cette ville, à ces gens, à cette existence, à ma superbe pauvreté, entouré d'amis vigilants dont j'étais l'obligé. Toi-même, Novatus, m'aimerais-tu autant si je ne te devais pas ces deux mille sesterces que tu m'as gagnés au jeu ? En un seul jour, j'ai amassé plus qu'en dix ans, mais j'ai perdu presque tous mes amis. Désintéressés, je ne compte plus pour eux. Je ne serai plus, demain, l'obligé de personne et l'on m'oubliera.

Novatus sourit, posa sa belle main aux ongles roses, pavoisée de ses bagues d'hiver sur le bras de son ami.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, et aussi longtemps que durera ton absence, tu resteras mon ami. Continue à me devoir ces deux mille sesterces, car notre amitié n'a pas de prix. Surtout, je t'en prie, donne souvent de tes nouvelles.

Au fur et à mesure que la nave se rapprochait de Lugdunum, après d'interminables escales, les eaux du fleuve devenaient de plus en plus tourmentées. Cette

fête de vagues et de remous plaisait à Zénodore : il découvrait enfin le Rhône dans sa splendeur sauvage, à l'image d'un taureau ; déjà il imaginait l'apparence qu'il lui donnerait s'il devait le fixer dans la pierre ou le bronze, en supputant les difficultés qu'il affronterait pour suggérer une image à la fois puissante et animée. Il jeta quelques croquis rapides sur la tablette de cire qu'il portait toujours à sa ceinture. Le Rhône, était-ce l' « Eridan aux profonds tourbillons » dont parlait Hésiode dans sa *Théogonie* ? Eschyle penchait pour le Rhin. « Rhône aux cinq bouches ! » s'exclamait Thimée. « Aux deux bouches », rectifiait Polybe. Ces anciens Grecs n'avaient guère le souci de la précision ; ils se contentaient de donner aux spectacles du monde les formes et les couleurs de leur imagination ; leur seul souci était la poésie.

Débarqué à Lugdunum, Zénodore, après un adieu distrait aux petits officiers et à ses autres compagnons de route, alla rendre visite à l'autel d'Auguste, orgueil de la cité du Confluent. Pris dans la foule, il se contenta d'admirer de loin les structures lumineuses qui dominaient le fleuve, au milieu des demeures de notables et des jardins empanachés d'une verdure toute neuve. L'île des Canabae, où il alla flâner un moment lui déplut : il n'y vit qu'un repaire de marchands qui n'avaient d'yeux que pour leur balance et leur bourse. Il trouva difficilement à se loger chez un marchand d'oignons qui le fit déguerpir aux aurores comme un lépreux. La fontaine voisine, où il alla faire ses ablutions, lui renvoya, sur fond de ciel, l'image d'un faune barbu jusqu'aux yeux. Après le casse-croûte, au soleil, parmi les gueux, sur la grève d'un petit port de passeurs, il se mit en quête du

quartier des putains. L'île n'en manquait pas. Il lui suffit de faire briller une petite monnaie du pays, bien propre et bien franche, pour qu'un adolescent le guidât à travers la vieille bourgade fondée par Munatius Plancus, plus grouillante et plus sale que les pires quartiers pouilleux de Rome. Comme il n'avait pas fait l'amour de trois jours il se donna du bon temps.

Avant leur séparation, Sosio lui avait dit :

— Pour te rendre à Augustonemetum^{8}, tu empruntes la grande voie de Burdigala. Par la Poste impériale il te faudra trois ou quatre jours pour arriver dans tes montagnes, car la chaussée est de bonne qualité. Tu trouveras la Poste à moins d'une lieue gauloise. Montre tes paperasses et attends. Avec la foire qui se tient ces jours-ci à Forum Segusiavorum il y a au moins une voiture par jour. Les dieux soient avec toi !

La main de Sosio se referma comme les pinces d'un crabe sur la pièce que lui tendait Zénodore ; il remercia d'une courbette un peu servile.

Au sortir de l'agglomération, après deux heures passées chez les filles, Zénodore tomba sur la première borne miliaire : elle était haute de sept à huit pieds et fort bavarde. Toutes les villes de quelque importance de l'Occident gaulois, jusqu'au fin fond de l'Aquitaine et de la Saintonge, y étaient mentionnées, avec les distances. Zénodore jeta son baluchon dans son dos et s'enfonça dans la chaleur fiévreuse de l'après-midi, les pieds chaussés de cothurnes de plomb, comme s'il avait baisé une dizaine de garces. Autour de lui, parallèlement à la ligne brisée des tombeaux, circulaient deux files de véhicules, de toutes les

variétés que les Gaulois, experts en matière de transports, pouvaient produire, des lourdes « petorita » à quatre roues où logeaient des familles entières avec leurs poules et leurs porcs, aux légères « essada » fringantes, conduites par des esclaves somnolents, en passant par les somptueuses « carruca » ornées de bronze des riches trafiquants, les « benna » transportant des voyageurs endormis, les « clabula » chargés de bidasses hébétés dans leur tenue d'hiver.

Une paysanne portant sur la tête un couffin de salade lui indiqua le prochain « mansio » : ce vaste bâtiment à allure de caravansérail à demi dissimulé derrière une île d'arbres d'un vert acide, à moins d'un quart de lieue, au bas d'une colline.

Le bâtiment lourd et bas, à un seul étage, semblait prêt de crouler sous les pesantes toitures de tuiles grises. C'était à la fois une auberge, un poste de garde militaire, une douane, un octroi, un relais de chevaux, un magasin général, une réserve pour les impôts en nature et un bordel. Ce fut toute une affaire pour trouver le poste militaire, plus difficile encore de s'y introduire. Un factionnaire lui fit signe de prendre le large, mais Zénodore montra ses lettres patentes et le soldat s'écarta pour lui livrer passage.

Le poste sentait la sueur, la soupe et le cuir militaire. Zénodore salua d'un geste l'un des passagers de la nave de Sosio qui négociait son transport. C'était un personnage de bonne apparence malgré son visage constellé de boutons. Zénodore s'avança vers la tunique sale d'où émergeait la trogne d'un scribe militaire qui fronça les sourcils et, d'une voix rogue, lui demanda ce qu'il voulait.

— Une place dans la prochaine poste pour

Augustonemetum.

Le scribe le regarda d'un air soupçonneux et soupesa de l'œil le sac du voyageur. Il devait être de ceux qui jugent la condition des clients au volume et à la qualité de leur bagage.

— Tu repasseras demain, dit-il. Aujourd'hui, c'est complet. Ouste !

Zénodore sortit de sa ceinture le petit « volumen » d'où les sceaux pendaient comme des cerises. L'autre s'en empara, parcourut le document d'un air sceptique, puis croupionna deux ou trois fois sur son siège d'osier.

— Rien à dire. Tu es en règle. Nous partons demain à l'aube. Si tu n'es pas là, nous partons sans toi. C'est dix sesterces, plus un pour le « service ».

Le « service » que le scribe avait étouffé dans sa barbe, Zénodore se doutait bien qu'il n'irait pas dans la caisse impériale. Il s'installa sur un banc, près de son compagnon de route qui paraissait lui témoigner beaucoup d'attention. A lui aussi, se dit-il, on avait fait le coup du « service », mais il prenait la chose avec indulgence – ce devait être un fonctionnaire habitué à ce genre de pratique.

Il restait deux bonnes heures avant le repas du soir. Zénodore alla retenir sa place à l'auberge qui portait sur son enseigne un affreux Mercure aux ailes vertes. Pour tuer le temps, il se fit servir une cruche de vin. Le « fonctionnaire » le rejoignit et lui offrit de payer sa tournée.

— Lors de mon premier voyage, dit-il – il y a vingt ans de cela – il n'y avait pas l'ombre d'un cep de vigne sur ces coteaux, et maintenant ils en sont

couverts.

La lumière du soir veloutait les collines qui reverdissaient allègrement, bien nettes, avec, ici et là, de petites taches de cabanes rondes, dispersées comme des galets sur une grève.

— C'est le meilleur vin de la Gaule, ajouta le « fonctionnaire ». Voilà qui ne fait pas l'affaire de nos viticulteurs et de nos marchands italiotes, mais ce sont les lois du commerce. Tu verras qu'on plantera de la vigne jusqu'à Lutèce, jusque chez les Belges, peut-être.

Ils burent une cruche chacun, puis une autre. Le « fonctionnaire » décréta que c'était du « taburnum » mais opta finalement pour un « sotanum ». Il valait le vin de la Narbonnaise, trop souvent maquillé à la fumée et un peu lourd. Celui-ci, passé dans un filtre de neige, était un régal des dieux.

« Le goût que doit avoir le bonheur », se dit Zénodore. Il observait la foule, civils et militaires mélangés, avec une certaine sympathie et fondait des projets pour la nuit en observant les servantes et les putains qui riaient aux fenêtres et sur le pas des portes. Du bâtiment affecté aux redevances en nature de l'annone, où l'on déchargeait des marchandises, venaient de grosses voix de soldats. Sa journée terminée, le scribe militaire s'était assis sur un banc, devant la porte, et donnait de l'air à son ventre en faisant palpiter les pans de sa chemise.

— Tu n'es pas porté aux confidences, dit le « fonctionnaire », mais je te connais et je n'ignore rien du but de ton voyage. Les nouvelles vont vite à Rome et j'ai des relations à la chancellerie impériale, sans vouloir me vanter. Lorsque j'ai appris que nous voyagerions de concert, j'ai voulu en savoir plus sur

toi et sur ta mission. On ne m'a rien caché parce qu'il n'y avait rien à cacher. Alors, pourquoi ce mystère où tu sembles te complaire ?

— Il n'y a pas de mystère. Je suis ainsi, et si j'ajoute que ce voyage, je l'accomplis par obligation, tu comprendras ma réserve.

— Par obligation, vraiment ? Je connais des gens qui, pour quatre cent mille sesterces, iraient à pied à travers les déserts de Libye, et l'Auvergne n'est pas le bout du monde...

Ils commandèrent une autre cruche de vin.

— L'Auvergne, dit Zénodore, c'est où et c'est quoi ? Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? Quelle vie et quelles gens ? Quand on entreprend de traverser la Libye, on sait qu'on aura du soleil sur la tête et du sable sous les pieds. J'aime les certitudes et pourtant j'ai signé ce contrat à la légère.

— Tu sais au moins que tu auras à exécuter une statue de cent pieds de haut, la plus grande qu'on ait jamais vue. Lorsque tu retourneras à Rome, tu seras un artiste riche et comblé d'honneurs.

« Plus grande, se répéta machinalement Zénodore, à travers les brumes du vin, que le colosse de Rhodes, que le Jupiter de Lysippe à Tarente, que le Zeus Chriséléphantin d'Olympie... ». Avant de quitter la Grèce où il avait fait un bref séjour dans sa jeunesse, Zénodore, de passage à Olympie, s'était rendu à une heure matinale, afin de n'être pas importuné par la foule des fidèles, au temple où se trouvait la statue de Phidias, célèbre dans le monde entier. Il s'était assis, seul, face à l'effigie géante faite de bronze, d'or et d'ivoire. La moindre caresse de lumière la faisait étinceler et vivre ; la moindre brume d'encens la

diluait dans le mystère des origines. Le silence dont elle s'enveloppait ce matin-là lui conférait une dimension prodigieuse, semblait susciter la promesse d'un dialogue, ouvrir des portes fermées aux témoignages ordinaires de la foi, dépasser la simple notion d'échange entre le dieu et le fidèle. Sceptique de nature, Zénodore s'était senti, peu à peu, projeté hors de lui-même, convié à une communion étroite entre la divinité et la beauté, au banquet des entités suprêmes, et il n'arrivait pas à les dissocier, à leur faire jouer leur propre musique, chanter leur propre chant. A sa grande confusion, il se sentait inféodé tantôt à l'une, tantôt à l'autre, lui qui n'était qu'un regard et qu'une âme. De ce jeu confus il était sorti malade de colère contre lui-même, avec l'impression d'avoir outrepassé ses limites humaines et laissé éclater sa prétention, lui, simple faiseur d'image, lui, le jeune homme déjà perdu de vices et de dettes.

Il faillit baiser les mains du vieux prêtre qui venait, en traînant ses sandales sur le marbre, de le tirer de sa torpeur éblouie.

Le « fonctionnaire » se nommait Sabidius. Comme l'auberge était comble il proposa à Zénodore de partager la table et le lit. Ils étaient tellement ivres l'un et l'autre, l'heure du coucher venue, que toute présence féminine eût été superflue. Zénodore s'amusa de voir Sabidius aligner sur une étagère les petits dieux lares qui ne le quittaient pas et allumer à grande-peine une chandelle en leur honneur ; il mit du temps à ranger, suivant un critère mystérieux, la statuette en bronze de Minerve, le chien de terre cuite protecteur du foyer, un Mercure de plâtre jaune et son coq familial, deux coupelles minuscules garnies de sel et

de farine, sous une sorte de fronton en bois doré, à colonnes, qu'il avait déplié dévotement. Après une brève prière jaculatoire et des ablutions rapides dans une cuvette ébréchée, il s'allongea près de Zénodore et lui dit, en soufflant la lampe :

— Dors sans crainte, je te réveillerai à l'heure prévue. Je suis réglé comme une horloge. Zénodore dormait déjà.

Le bruit précipité des « solea » chaussant les pieds des chevaux tira Zénodore de son sommeil. Ouvrant les yeux il constata que Sabidius l'observait et il en éprouva un malaise. Il n'aurait pu préciser s'il ressentait pour ce visage boutonneux de la sympathie, de l'antipathie ou de l'indifférence. Sabidius était assis en face de lui, dans la lourde « rheda » à quatre roues de la Poste impériale dont le conducteur, à la faveur d'une ligne droite et d'un faible encombrement, lançait l'attelage au galop en direction de Forum Segusiavorum, capitale des Ségusiaves, alliés et clients des Arvernes. La ville était proche de deux ou trois miles et des frises de montagnes bleues commençaient à moutonner à l'occident. Assis entre un sénateur indigène loquace et un chevalier taciturne qui regardait le paysage en bâillant, Sabidius, les mains posées à plat sur ses genoux, ne quittait pas Zénodore des yeux, comme s'il le harcelait d'interrogations muettes mais intenses. Zénodore referma les yeux, fit mine de se rendormir, poussant même l'astuce jusqu'à incliner sa tête vers l'épaule d'une matrone qui pouvait être l'épouse du sénateur, puis, par la rainure entre ses paupières, observa son compagnon de route : le regard de Sabidius semblait s'agripper à lui (« comme une araignée guettant sa proie », se dit Zénodore). Il se souvint de ce que Sabidius lui avait dit la veille : « Dors, je te réveillerai... » Il était beaucoup moins ivre qu'il voulait le laisser croire. Zénodore ferma les yeux pour de bon, les rouvrit brusquement, bien décidé à

demander à Sabidius les raisons de cette insistance, mais son compagnon dormait, la bouche ouverte, ou faisait semblant.

Le petit jeu se renouvela plusieurs fois au cours de la journée.

On ne s'arrêta à Forum Segusiavorum que le temps de changer l'attelage et de casser la croûte, au pied d'une gigantesque borne miliaire ornée du dieu de pierre Quadrivia, qui, récuré de frais, brillait comme nacre après une averse matinale. Le marché, qui s'étendait sur de vastes espaces, bourdonnait dans la chaleur et la puissante odeur des porcs.

Zénodore se disait que les fardiens qui amènent aux marchés de Rome, chaque matin, les fruits, les légumes et la volaille, devaient être plus confortables que cette « rheda » tirée par quatre chevaux attelés de front par couple ; elle épousait impitoyablement le moindre accident de la chaussée qui, contrairement à ce que lui avait affirmé le patron de la nave, n'avait pas dû être réparée depuis Auguste. En revanche, on ne perdait pas de temps bien que les arrêts fussent fréquents aux « mansiones », pour laisser reposer les chevaux et se détendre les voyageurs. On trouvait de ces gîtes d'étape tous les dix miles. Les paysannes venaient y proposer aux voyageurs des cruches de vin, de la bière gauloise et des pâtisseries au miel.

Sabidius ne quittait pas Zénodore d'une semelle, mais avec une sollicitude assez discrète pour que Zénodore renonçât à l'éconduire. Il parlait d'ailleurs fort peu, et jamais de lui ; ce détail sembla suspect à son compagnon, qui en était réduit aux conjectures : Sabidius devait être un questeur, un adjoint de questure, ou quelque chose de ce genre.

A l'étape du soir, au milieu d'un aimable pays de collines brasillant de tous les feux d'une pluie récente, Sabidius retint de son propre chef, sans en informer son compagnon, une chambre chez l'habitant. Ils dînèrent à table d'hôte, burent d'abondance, si bien que Zénodore abandonna sa réserve. L'attitude singulière de Sabidius lui revint à la mémoire : il buvait moins que lui et, malgré de louables efforts pour le faire croire, il n'était pas ivre. Le « mystère » dont Sabidius reprochait à Zénodore de s'entourer, c'est lui, en fait, qui en était enveloppé. Était-ce un compétiteur camouflé en « fonctionnaire », un espion de la curie arverne chargé de sa surveillance, un inverti assez patient pour attendre son heure ?

Prétextant un besoin pressant, Zénodore se leva avant l'aube, fit glisser subrepticement son bagage hors de la chambre et chercha refuge pour le reste de la nuit dans le fenil, au-dessus des écuries.

Éveillé par une rude averse matinale crépitant sur les tuiles, il constata que tout se passait comme il l'avait prévu : Sabidius arpentait la cour en tous sens dans la lumière des lanternes, le bas de sa tunique relevé sur ses mollets maigres à cause de la boue mêlée de crottin et de fiente de porc, criant son nom, se querellant avec le conducteur d'attelage qui refusait d'attendre plus longtemps ; il resta quelques instants sur le marchepied, un pan de sa tunique sur la tête pour se protéger du déluge et s'engouffra avec un mouvement de rage à l'intérieur du véhicule qui démarra dans un cinglon de fouet et un tintement de grelots à travers la brume d'eau qui noyait la chaussée.

— Bon vent, mon bonhomme ! dit tout haut Zénodore.

Il respira en frissonnant une goulée d'air vif, but une rasade de vin à sa gourde et se replongea avec délices dans son nid de foin où il somnola jusqu'au milieu du jour.

Repartir seul supposait l'achat d'un cheval. Son hôte lui indiqua un domaine où l'on en élevait de fort beaux, à deux miles du « mansio », vers l'occident, à l'endroit d'où montait, au-dessus des brumes, un joli panache de fumée. L'éleveur fournissait les Armées du Rhin ; on pouvait lui faire confiance. Zénodore inventoria le contenu de sa bourse : il devrait se satisfaire d'une mule ou même d'un bourricot, car les chevaux qu'on lui montra étaient trop chers ; d'ailleurs, mal attifé comme il l'était, on l'eût pris pour un voleur. Avec un vrai talent de Grec, il marchandait et repartit sur une vieille mule nonchalante.

Curieux pays... Pas de villes ni de villages : simplement des gîtes d'étapes à intervalles réguliers ou, au loin, à l'écart de la route, des « latifundia » écrasés derrière leurs boqueteaux de chênes et de hêtres, sous leurs carapaces de tuiles rosâtres. Les vignes étaient abondantes sur les coteaux.

La nuit le surprit alors qu'il approchait d'un pays de montagnes dont il jugea prudent de reporter le parcours au lendemain. Dans une auberge de pèlerins il obtint non sans mal une mauvaise paillasse et une souillon pour la nuit, avec en prime un avertissement du patron : s'il se rendait à Liuzanum⁽⁹⁾ il devrait traverser de méchants pays et il serait prudent qu'il voyageât de concert avec les gens de ce groupe, au fond de la salle, qui menait joyeuse vie.

Au matin, Zénodore repartit seul.

A diverses reprises il eut l'impression d'être suivi, sans en éprouver de crainte – il ne possédait que sa mule, son misérable bagage et quelques monnaies de Lugdunum. La chaussée se vidait de son affluence et les gens qu'il rencontrait marchaient comme s'ils avaient une tornade à leurs trousses. Trois fois au cours de la journée il aperçut, juché sur une hauteur, un cavalier solitaire qui paraissait l'observer. Pour se garder des surprises d'une nuit dans une auberge de brigands, il dormit dans une hutte de pierre. Le vin lui manquait et il se réveilla à plusieurs reprises, la gorge aride.

Au matin, le cavalier était posté à une centaine de pas et tourna bride dès qu'il l'aperçut.

Ce jour-là, Zénodore voyagea une partie de l'après-midi avec un affranchi qui allait se louer pour les travaux de printemps dans les vignobles.

— Lorsque je suis né, au début du siècle, dit l'affranchi, il n'y avait pas un pied de vigne dans la Gaule « chevelue », et les Gaulois devaient payer le vin au prix fort aux négociants de la Narbonnaise ou de Massalia. Aujourd'hui, c'est nous qui leur en vendons. J'ai toujours vécu dans ces contrées, entre Rhône et montagne, mais mon rêve, c'est d'aller finir mes jours dans les plaines de Burdigala, où, dit-on, la vigne pousse comme du chiendent. Je commence à me faire vieux et j'ai du mal à escalader ces montagnes.

Zénodore apprit qu'on pouvait cultiver la vigne « en artiste », avec amour et délicatesse, faire d'un cep une œuvre d'art et du vin un poème.

— As-tu remarqué, dit-il, ce cavalier qui nous suit et nous observe ? Cela fait deux jours que je l'ai à mes

trousses. Tiens, regarde-le, derrière ce chêne !

— Ne t'inquiète pas. Les gens de ce pays sont très curieux. Dès qu'apparaît un voyageur, les voilà aux fenêtres ou derrière un arbre. Curieux comme des écureuils ! Toi, de toute évidence, tu ne vas pas faire tes dévotions à Mercure ou prendre les eaux.

Ils se quittèrent au sortir des montagnes, au seuil d'un pays de plaines et de vallées paisibles, qui sentaient bon la bouse fraîche et les genêts en fleur : des odeurs qui rassurent.

— Si tu couches ce soir à Liuzanum, dit le vigneron, arrête-toi à l'auberge du « Barbu » et demande du vin de Ris. Tu penseras à moi en vidant ton pot. Ce vin-là, c'est mon enfant chéri : il est pour ainsi dire sorti de mes mains. J'en ai planté les ceps il y a vingt ans.

Il tendit à son compagnon une main crevassée comme une écorce et sourit en montrant une petite croupe sur laquelle veillait, dans la lumière de l'après-midi, le cavalier mystérieux.

Liuzanum était une ville de potiers. On en comptait une bonne centaine, répartis de chaque côté des rues boueuses et défoncées par les charrois d'argile. Ils travaillaient comme des fourmis dans de petits ateliers et des cours encombrées de monceaux de glaise fraîche de couleurs variées. La ville possédait un petit temple dédié à Mercure, dans lequel on adorait une statue de pierre aux formes massives qui représentait le dieu à la mode arverne, vêtu d'une longue robe à plis, vieux, barbu, raide comme la justice. Zénodore, amusé, en fit un croquis ; le colosse qu'il allait édifier sur le Dumias ne ressemblerait pas à

cet épouvantail.

La statue du temple, il en retrouva l'image peinte sur l'enseigne de l'auberge du « Barbu » où il se recommanda du vigneron. On le reçut comme un seigneur ; il mangea dans de la vaisselle à l'image du Mercure arverne, retrouva ce personnage dans la transparence des verres où il savoura le vin de Ris qui chatouillait agréablement le palais et il eut le dieu pour compagnon de nuit, placé dans une niche et veillant à la sécurité des voyageurs.

En se déshabillant à la lumière de la chandelle, Zénodore songea brusquement qu'il lui faudrait sans doute lutter pour faire valoir ses conceptions. Il s'imagina face à un aréopage de sénateurs, de prêtres, de fonctionnaires impériaux qui tiendraient à défendre leur propre idée d'un Mercure arverne, vêtu et barbu, rigide comme un cippe, sévère comme un flamme, revêché comme un questeur. Il n'était pas homme, lui, Zénodore, à faire des concessions à ces Gaulois sous prétexte qu'ils le payaient pour exécuter un travail. Il se répéta une vieille ritournelle : un artiste n'est pas un marchand de soupe ; sans une certaine liberté il devient médiocre ou stérile. Une fureur prémonitoire lui faisait flamber les joues ; il rassemblait ses arguments comme un gladiateur inspecte ses armes. Et s'il n'était pas suivi ? Et si ces épiciers, ces fonctionnaires le mettaient en demeure de rembourser l'avance qu'on lui avait consentie et dont, maintenant, il se sentait prisonnier ?

Il s'éveilla, jurant qu'il n'irait pas plus loin, qu'il en avait assez appris sur le goût des Arvernes en matière de statuaire, et que tous ces fabricants de pots de chambre de Liuzanum ne valaient pas le plus

misérable potier des Abruzzes.

Il régla l'aubergiste, sonda le fond de sa bourse, réfléchit : en vendant sa monture, son petit couteau et quelques impédiments, il lui resterait à peine de quoi regagner le Rhône.

Maussade, furieux contre lui, il reprit la route.

Au sortir de Liuzanum, il se retourna et aperçut le cavalier solitaire sur le seuil de l'auberge. Il amorça une volte-face, tenta de faire prendre le galop à sa mule qui refusa. Lorsqu'il arriva devant l'auberge, le cavalier avait disparu. Il parcourut la bourgade, interrogeant les indigènes, sans obtenir la moindre indication précise.

Il reprit la route en direction d'Augustonemetum, but de son voyage. Il savait que, jusqu'au terme du trajet, il serait prisonnier de cette présence indéfinissable et mystérieuse.

LIVRE DEUXIÈME

UNE PRISON DORÉE

Mercure est le roi de ce pays. Il a son temple, là-haut, dans les nuages : une construction plus vaste que la Maison Carrée de Nemausus^{10} plus riche de marbre et d'or que le temple de Jupiter, à Rome : une merveille à ce qu'on dit, mais Zénodore demeure sceptique. La Gaule est prospère, soit, l'argent y coule à flot, à rendre jaloux les Romains, mais c'est une richesse de négociants, de gros propriétaires terriens, de ces rustres dont il a appris à apprécier les goûts artistiques. Plus il avance, plus l'idée d'un retour précipité le hante. Pourtant le pays lui plaît et le Dumias semble lui faire signe. Comme le cavalier mystérieux, il apparaît brusquement au coin d'une forêt, s'épanouit dans une lumière brumeuse de printemps, se voile de nuages, reparaît dans une gloire de rayons, trop lointain encore pour qu'on puisse distinguer les structures du temple. Le Dumias, la montagne sacrée des Arvernes, domine un pays qui semble rayonner autour de lui comme autour d'un essieu. Ce n'est pas le plus haut sommet du pays mais c'est le plus impressionnant : une sorte de piédestal conique qui n'attend que sa statue, et cette statue, c'est Zénodore qui doit la lui donner. Quelques idées volettent dans sa tête ; il s'arrête pour les griffonner sur une tablette. Ridicule ! Avant d'entreprendre le moindre projet il doit rencontrer celui qui sera son compagnon, peut-être son ami, durant des années : Mercure. Et s'il se prenait d'aversion pour lui ? Et si ce dieu aux multiples visages lui devenait antipathique ?

Et s'il devait travailler sous surveillance, respecter les idées et les consignes des négociants en gros d'Augustonemetum ? Il se sent avec angoisse projeté dans une aventure redoutable, sans la moindre maîtrise sur les événements. Il était si tranquille, à Rome, avec sa modeste notoriété, ses amitiés indéfectibles, ses petites maîtresses, ses gitons, enveloppé dans le réseau inextricable des dettes qui le reliaient, à la vie, à la mort, à la bonne société romaine. Il était heureux. Dès lors, pourquoi avoir cédé au démon qui le poussait vers ce désert hanté de bœufs gras et de bouseux qui adoraient un Mercure à leur image, vers cette sauvagerie où il risquait de se perdre corps et âme ? Il avance sans empressement, déchiré entre des sentiments contraires : la crainte, la fureur, l'enthousiasme, la tristesse...

Au milieu du jour, en vue d'une aimable bourgade à pèlerins, non loin de la capitale de la cité arverne, il aperçoit de nouveau son mystérieux compagnon de route, dressé sur une éminence, si près qu'il pourrait distinguer la couleur de sa monture. Il lui fait un bras d'honneur et lui crie :

— Va te faire foutre !

L'opulence coule autour de l'ancien « nemeton », le bois sacré, sanctuaire des dieux de la Gaule, mais c'est une opulence à la gauloise, rude et grasse. Le printemps se pavane dans l'odeur du fumier, autour des résidences de pierres brunes qui s'étagent sur la colline, au centre d'un immense cirque de montagnes, avec des jardins clôturés de murs croulants pavoisés de grands arbres qui commencent à reverdir. Du balcon des gynécées à la romaine on doit apercevoir des

troupeaux et des vachers vieux comme le monde, émergeant des époques où les premières armes de bronze sortaient des fours de terre.

A part quelques « latifundia » et des villas de parvenus, le pays n'a guère dû changer depuis que César lui a imposé sa loi. L'oppidum de Gergovie n'est pas loin : peut-être cet immense navire figé dans une mer de brumes, qu'il aperçoit vers le sud. Le Dumias, lui, est tout proche, et Zénodore peut apercevoir quelques portiques et des arêtes de terrasses sous la butte de terre et de roc qui semble préfigurer le piédestal de son œuvre.

Franchi la zone des résidences, on entre dans la ville par des portes massives ouvertes dans des remparts de pierres noires et gardées par des factionnaires somnolents. Zénodore franchit l'une d'elles sans plus de difficulté que pour entrer dans une auberge de campagne.

La proximité du soir semble ranimer une fourmilière dont on ne distingue ni l'origine ni les motivations : chaque fourmi traîne son barda ou pousse son charreton ; on croise peu de chevaux mais beaucoup de mules et de bourricots. Rien de comparable avec les foules que Rome vomit chaque soir par ses portes, dans un nuage de poussière dorée : les gens d'ici regardent droit devant eux et n'ouvrent la bouche que pour rouspéter contre les traînants – à voix basse et sans colère – parce qu'on leur fait perdre du temps. Ni rires ni chansons : une précipitation aveugle d'insectes qui remuent des odeurs de sueur et de suint. Tandis que les ouvriers libres de quelque manufacture de tissage ou de poterie regagnent leur faubourg, des esclaves encadrés de gardes-chiourmes

arrivent des domaines pour apporter à la ville des chargements de lait.

Zénodore, fatigué, las d'être bousculé, décide, avant de trouver un gîte pour la nuit, de faire une promenade à la paresseuse. Il sent pour cette cité la curiosité que l'on peut témoigner à une grosse fille campagnarde que l'on vous jette dans les bras pour que vous en fassiez votre épouse, sans vous demander votre avis. Cette fiancée n'est pas laide ; elle affecte même une certaine élégance un peu rude mais aimable. Le soir tombant enveloppe des grâces de jardins, des coquetteries de fontaines de lave noire, des gentilleses et des sourires dès que l'on aborde les quartiers de marchands et qu'il y a des filles sur les seuils – pas très belles d'ailleurs, avec leurs têtes rondes et leurs tailles massives, mais avenantes.

Zénodore ne s'est pas trompé : le nid des migrants du soir est, extra muros, le quartier des potiers dont on est en train de fermer les portes alors que les fours fument encore dans le ciel rose ; on a pavé les abords avec de la poterie brisée qui forme une croûte rugueuse et brunâtre.

En montant vers le sommet de la colline, empanaché de vieux ifs mordus par le gel et tordus par le vent, vestiges des anciens sanctuaires gaulois, on pénètre dans le quartier des lieux publics : thermes, auberges, cabarets et, dans les venelles obscures, déjà éclairées par des lanternes, des bordels pleins de cris et de rires.

Mercure est là chez lui. Il figure sur la plupart des enseignes, barbu et engoncé dans sa tunique : Mercure voleur, Mercure hâbleur, Mercure voyageur, Mercure conducteur d'âmes, Mercure pèlerin. Coiffé de pétases

de fantaisie ornés d'ailes de poulet, il tient à bout de bras la bourse arverne grosse comme une amphore et le caducée qui semble fait de sarments de vigne plus que de serpents entrelacés. Une odeur d'eaux sales et de chair grillée – on doit incinérer un mort derrière les remparts – se mêle aux effluves des cuisines.

Au terme de son périple, au pas lent de sa mule, Zénodore cherche un lieu pour la nuit. Comme il reste un peu de jour, il pousse jusqu'aux bâtiments de préfecture où il doit se rendre dès son arrivée. C'est une sorte de caserne aux murs grisâtres, donnant sur la rue par une unique fenêtre, au premier étage, et une porte rébarbative au-dessus de laquelle, sur un linteau de pierre noire, s'ébat un peuple incertain d'ours ou de dieux. Au-dessus du mur de clôture un orme déploie sa verdure lumineuse qui semble capter la dernière clarté du jour et suggère des espaces de jardins.

Son cœur se serre. C'est là, derrière ces murs, qu'il a rendez-vous avec le destin.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Me voici devant ce papier comme une lampe sèche. Si je m'écoutais, je me contenterais d'aligner des jurons de tisserand, mais ce n'est pas ce que tu attends de moi, après cette lettre de Lugdunum où je te disais mon amitié et mon espoir dans la vie nouvelle qui m'attend ici. Mon « genius » était alors dans sa fleur ; aujourd'hui, il est en moi comme une pomme pourrie à laquelle aucun printemps ne pourrait rendre sa fraîcheur. Que n'ai-je suivi tes conseils et jeté au ruisseau la lettre du gouverneur d'Aquitaine ! Je serais en train de respirer l'avril romain, sous ce pin du Janicule qui est mon lieu de méditation favori, en me

reposant d'une nuit d'amour avec Nigrina ou ton petit Ninus.

« Repartir... Repartir... J'y songe à chaque heure de chaque jour et cette idée me réveille la nuit. Mais voilà, mon bon Claudius : je suis prisonnier. Certes, ma geôle est agréable : une grande et belle chambre dans le palais du « magister pagi » des Arvernes, un nommé Caius Julius Damon, préfet de la cité, qui se targue de sa « trianomina » et la chante à qui veut l'entendre, sur tous les tons et toutes les musiques, mais que je soupçonne de n'être qu'un bouseux parvenu qui a trafiqué de son cul et de ses relations dans un obscur cabinet de Rome où il suffit de se dire Gaulois, depuis les décrets de Claude, pour voir s'ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune, avec l'espérance d'une laticlave sur sa tunique et des souliers rouges.

« J'ai de plus en plus l'impression de m'être fourvoyé dans un piège. Damon n'en a pas fait mystère : je suis libre de revenir à Rome et de résilier mon contrat, mais ce contrat, l'avais-je bien lu ? Et avais-je la possibilité de rembourser l'acompte que l'on m'a octroyé ? Tu me connais, Claudius, et tu sais que l'argent me brûle les doigts. Ce pécule, je l'ai dépensé depuis belle lurette.

« Il ne me reste qu'à dire, comme Virgile : “Courage, enfant !”, mais, de courage, il m'en reste tout juste pour accepter de vivre.

« Comment en suis-je arrivé là, trois jours après être tombé dans ce repaire de vachers. Aurai-je la force de te raconter jusqu'au bout mon aventure ? Il le faut bien, pourtant, car qui d'autre que toi, mon ami, mon frère, pourrait entendre sans rire ou sans bâiller, les plaintes d'un pauvre fou ?... Adieu ! »

Il attendit deux heures avant d'être reçu. Le préfet Damon était un personnage très sollicité et très occupé. L'antichambre sinistre de ses services ressemblait à un corps de garde. On avait négligé de ranimer les braises de l'unique réchaud de terre cuite et il faisait un froid de loup. Zénodore patientait en compagnie d'un prêtre vêtu de la toge et coiffé de l'apex, deux négociants en charcutaille, un maître potier, un tribun militaire et une grosse femme qui ronflait sans retenue, une grappe d'enfants morveux dans son giron. Les négociants devaient être des indigènes car ils parlaient la langue vulgaire, avec des chuintements atroces.

Le tribun passa le premier, puis vint le tour de la matrone. On appela ensuite Zénodore, mais il dut tendre l'oreille car l'huissier écorchait son nom.

Le cabinet du préfet n'était guère plus avenant que l'antichambre, quoique confortable et chauffé. L'unique fenêtre y dispensait une lumière jaunâtre. D'antiques enseignes de légions ayant occupé le pays après la conquête, deux étendards dorés (« des vexilla de cavalerie », observa Zénodore) occupaient l'espace, derrière la table de travail. Sur le mur d'en face s'écaillait un trompe-l'œil verdâtre représentant une assemblée de dieux sur un Olympe arverne.

— Je suis ravi de savoir que tu as fait bon voyage, dit suavement le préfet.

Zénodore se demanda ce qui pouvait bien l'autoriser à cette constatation, alors qu'il n'avait parlé à personne de son équipée. Damon l'observait avec un sourire narquois. C'était un homme de quarante ans, rasé de frais, aux cheveux coupés court, à la romaine,

avec un cou un peu gras et de belles lèvres rouges bien dessinées, qu'on aurait dit fardées. Il portait souvent sa main droite contre sa bouche en parlant, pour cacher une dentition défectueuse.

— Ce qui m'intrigue, dit Damon, c'est que tu aies jugé bon de quitter le « *cursus publicus* » à mi-chemin. Sans doute le trouvais-tu inconfortable ou trop lent à ton gré ? Ou peut-être certain compagnon de route t'importunait-il ? Mais l'essentiel est que tu sois arrivé sans encombre et que nous puissions nous concerter. Notre contrat a toujours ton agrément, puisque te voici, dans les délais que nous avons prévus. Je t'en fais compliment.

Zénodore se dit que le préfet devait être accoutumé à poser des questions dont il connaissait d'avance la réponse, persuadé sans doute que nul ne se risquerait à le contredire.

— Cette ville, poursuit Damon, te fera-t-elle oublier Rome ? Nous nous efforcerons de rendre ton séjour agréable, en respectant dans la mesure du possible ta façon de vivre et de travailler. Nous avons obtenu, non sans mal, que cette effigie de Mercure soit implantée ici, sur le Dumias. D'autres cités d'Aquitaine la revendiquaient, mais, grâce aux insistentes de notre curie sénatoriale, le gouverneur Vibius Avitus nous a donné gain de cause. Ce projet va imposer de lourds sacrifices à notre cité. Il ne manque pas d'esprits chagrins pour critiquer notre initiative : nous avons des routes à construire, des temples et des lieux publics à édifier, mais nous tenons à ce projet car il se révélera rentable à la longue, lorsque les foules des pèlerins viendront admirer ton œuvre. Mon obstination tient au fait que je suis né dans les

parages. L'un de ces « vexilla » de cavalerie a appartenu à mon aïeul qui s'est battu dans la fameuse légion des « Alouettes », sous César, après la conquête.

Il ajouta en se levant :

— Comment as-tu été traité à l'auberge ? Je veillerai à ce que tu jouisses, dans ma propre résidence, non loin d'ici, en dehors des remparts, d'un logement digne de ta condition et de ton talent. Viens dîner à la maison, ce soir. Tu passeras par ma garde-robe, car je suppose que la tienne est restée à Rome. En te retirant, arrête-toi dans le jardin. Tu seras surpris d'y rencontrer une de tes relations de voyage.

Éberlué, Zénodore se retrouva hors de la salle d'audience en constatant qu'il n'avait pas eu à ouvrir la bouche, mais il se dit qu'il n'aurait pu répondre aux banalités du préfet que par d'autres banalités. Il longea le portique donnant sur le jardin, aperçut, près du bassin, un homme en train de contempler les évolutions des carpes et s'approcha.

— Sabidius ! Toi, ici ?

— Cela te surprend ? Je te croyais plus perspicace.

— C'était donc toi le cavalier qui me suivait comme son ombre ? Tu attends peut-être que je te présente des excuses pour t'avoir faussé compagnie ? N'y compte pas. Je déteste l'hypocrisie. En revanche, j'aimerais connaître les raisons de ton insistance.

Sabidius rejeta dans son dos les pans de l'épaisse saie de laine qui l'enveloppait. Il était rasé de frais et avait poudré ses joues où saignaient des boutons qu'il pressait avec une petite « sudaria ».

— Le hasard n'avait aucune part à notre rencontre, dit-il, tu dois en convenir à présent. Si je n'avais pas peur des mots, je dirais que j'étais chargé, à la fois, de

t'espionner et de te protéger contre toi-même et contre les dangers de la route.

— Suis-je donc un personnage si important ?

— Un personnage qui vaut quatre cent mille sesterces est d'une importance capitale. C'est pourquoi j'ai veillé sur toi comme sur un trésor, même lorsque tu me croyais loin. Je ne t'ai pas perdu de vue plus d'une couple d'heures. Lorsque tu dormais dans une auberge, j'étais dans la chambre voisine – et pardonne-moi – je pouvais t'entendre ronfler ou baiser les filles. Je pourrais dire combien de fois tu t'es levé pour pisser, telle ou telle nuit. J'ai payé le vigneron pour te faire un brin de conduite à travers la montagne. Lorsque tu as franchi la porte de la ville, j'étais à quelques pas de toi, déguisé en marchand de fromages, et j'ai constaté qu'il ne fait pas bon te marcher sur les pieds.

— J'ai donc, maintenant, de bonnes raisons de te détester. Quand je songe que j'ai eu quelques remords à te fausser compagnie ! Maintenant que, grâce à toi, le « trésor » est en de bonnes mains, je souhaite ne plus te trouver en travers de ma route. Ave !

Sabidius rattrapa Zénodore par le bras.

— Pas si vite, mauvaise tête ! Tu n'es pas encore débarrassé de moi. Je n'ai pas, de gaieté de cœur, accepté la mission que Damon m'a confiée, avec l'assentiment du gouverneur. Je ne suis qu'un obscur employé aux écritures, mais il se trouve que Damon a fait de moi son homme de confiance. S'il m'a affecté à cette mission qui ne me plaisait guère, c'est que je m'y connais en hommes et que j'ai appris à voyager. Nous nous reverrons souvent, que cela te plaise ou non. Je servirai d'intermédiaire dans tes rapports avec le

gouverneur Avitus, le préfet Damon et la curie arverne.

— Je ne suis donc pas libre de choisir mes relations ?

— Je le regrette, mais c'est ainsi. Tu es un homme trop précieux pour qu'on ne garde pas un œil sur toi et qu'on ne surveille pas tes fréquentations. Notre projet a beaucoup d'adversaires, le seigneur Damon te le dira. J'ajoute que je n'ai pas une attirance particulière pour toi et que, de mon propre chef, je n'aurais pas recherché ton amitié.

— Voilà qui est clair. Nous nous entendrons au moins sur ce point. Mais cette vigilance n'est pas incluse dans le contrat. Je peux donc le résilier.

— A ton aise ! Mais ta liberté te coûtera les dix mille sesterces de ton acompte. Peux-tu les rembourser ?

— Si c'est un piège, il est bien manigancé. Je suis donc votre prisonnier ?

— Cela peut s'entendre ainsi, sauf que la porte de ta prison est ouverte. Permits cependant un conseil dicté par la raison : tu aurais tort de te libérer de tes engagements. Où et quand retrouverais-tu la chance qui se présente à toi de devenir riche, célèbre, et surtout de réaliser l'œuvre de ta vie ? Je te connais mieux que tu ne l'imagines. Durant des semaines, à Rome, je t'ai vu vivre et travailler, de loin. Dans toute la ville, je n'ai trouvé personne qui te vaille et qui convienne à ce que nous souhaitons. Dans ton art, tu es exigeant. Je t'ai vu briser la statue d'un sénateur que tu trouvais laid, sot et prétentieux. J'aime cette exigence qui fait que tu répugnes à asservir ton art. Et tu refuserais la chance que nous te proposons ?

Ébranlé, Zénodore se mordillait la barbe. Sabidius, il en convenait, avait raison.

— Au moins, dit-il, aurais-je la liberté de concevoir et de réaliser cette œuvre à ma guise ?

— Je vais te décevoir une nouvelle fois. Le pactole que nous t'offrons suppose de notre part certaines conditions. Tu devras nous soumettre divers projets et tenir compte des observations qui te seront faites. Les clauses figurent sur notre contrat.

La colère à fleur de peau, Zénodore éclata :

— J'étais un homme libre. Vous avez acheté ma liberté et fait de moi un esclave !

— Un esclave qui va s'enrichir de quatre cent mille sesterces, cela ne s'est jamais vu.

— Je connais des hommes libres qui refuseraient l'esclavage pour beaucoup plus !

— Nous en reparlerons ce soir, si tu veux bien, au cours de la « cena », chez Damon. Il y aura à notre table quelques sénateurs de la curie et deux édiles de la cité, plus quelques personnages subalternes, dont moi.

— Je n'ai aucune envie de rencontrer ces gens !

— Tu ne peux refuser. Ignores-tu qui est Caius Julius Damon ? Il a été nommé par l'empereur Claude lui-même, et il est légat de rang prétorien. A l'issue de son mandat en Auvergne il sera appelé à de hautes fonctions à Lugdunum, puis à Rome. Il n'est pas de ceux auxquels on peut impunément refuser une invitation à dîner. J'ajoute que ton refus risquerait de me coûter cher. C'est moi, malgré l'aversion que je ressens, pour ta personne, depuis que je te connais, qui t'ai proposé. Tu me mettrais dans une situation difficile.

— Vraiment, Sabidius ? Alors nous serions quittes.

Une prison dorée. De la terrasse tantôt baignée de soleil, tantôt balayée par des giboulées, se déroule l'immense paysage de la plaine, avec, en face, image vivante du remords, le pic du Dumias, qui joue à s'entortiller de nuages, à se vêtir de saies de brume, à se dénuder dans le soleil. Une sentinelle monte la garde à la porte ; une autre dans le jardin ; la nuit, un couple de chiens féroces grogne dès qu'il met le nez dehors.

La chambre est agréable, malgré les trompe-l'œil barbouillés par des artistes locaux qui ne font pas oublier ceux de Baies ou de Pompéi : nymphes arvernes à gros tétons, dieux bâtis comme des vachers, horizons couleur de mélasse sous des ciels à vomir, et l'inévitable Mercure barbu qui semble narguer Zénodore. Le lit est douillet mais la solitude est une rude épreuve ; certains soirs, en entendant les filles de la maison pouffer de rire derrière sa porte, Zénodore cogne le mur d'un poing furieux. La nourriture est passable mais le vin lui est interdit et cela le rend fou – une torture savante. En revanche, il a pu obtenir une table, du papier, de l'encre et un calame de roseaux, plus quelques livres.

— Je ne t'interdis pas d'écrire, lui a dit Damon. Je suis même satisfait que tu aies pris cette décision car la lecture et l'écriture peuvent ramener quelque lueur de raison dans ta pauvre tête et t'inciter à prendre conscience de tes erreurs.

— Combien de temps vas-tu me garder, seigneur ?

— Le temps que tu te rendes à nos avis ou que tu rembourses la somme que nous t'avons octroyée. Cela dépend de toi seul. Je ne suis pas pressé mais comme, de toute manière, il faudra bien que tu cèdes, je te conseille de te mettre dès maintenant au travail. Tu pourrais, par exemple, réaliser quelques ébauches que je soumettrai au gouverneur dont nous aurons la visite d'ici peu.

— Pourrais-je avoir du vin ? Cela m'aiderait dans ma tâche.

— Je m'y oppose. C'est sûrement l'abus de cette boisson qui t'a aigri le caractère.

— Des femmes ?

— Pas davantage.

— Tu me tortures à plaisir, seigneur.

— Vraiment ? As-tu idée du sort que nous réservons habituellement aux escrocs qui refusent de payer leur dette ?

— Suis-je un condamné ordinaire ? J'ai de bons amis au Sénat de Rome et ils pourraient bien te demander des comptes lorsqu'ils apprendront les traitements que tu m'infliges.

— J'ai aussi de solides relations, jusque dans l'entourage de l'empereur, mais restons-en là. Ne compte pas me fléchir. Pour le vin et les femmes, cela dépend également de toi et de ton comportement. Quant à ta liberté, un mot de toi suffirait à te la rendre. Ces ébauches, quand comptes-tu me les soumettre ?

— Dès que le vin m'aura délié l'esprit et que les femmes auront apaisé la fièvre qui me consume, seigneur.

— Je vais réfléchir, mauvaise tête !

— C'est un compliment que m'a déjà décerné ton espion, Sabidius. Non seulement je le mérite mais je le revendique.

Alors que Damon se retirait, pâle d'exaspération, Zénodore lui exposa une requête : le préfet pouvait-il faire acheminer des courriers pour Rome ?

— Je ne te promets rien. Cela dépendra de mes dispositions à ton égard. Pour le moment, elles ne sont guère favorables.

— Reviens me voir dans deux jours, dit Zénodore. Tu auras tes premières ébauches.

Il y eut quelques jours de très grands froids et de neige.

Un soir, une jeune esclave, Riata, apporta dans la chambre de Zénodore un brasero de bronze et du vin. Elle resta toute la nuit, s'éclipsa au matin et revint peu après apporter la nourriture du jour et un pichet de vin.

— C'est tout ? dit Zénodore. Le double suffirait à peine à me délier l'esprit et à me réchauffer les membres. Touche mes doigts, ils sont glacés. Va me chercher un autre pichet et reviens vite, le lit est encore chaud.

Riata revint, porteuse d'une seconde ration de vin mais refusa de s'attarder. Ordre de sa maîtresse.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— C'est la dame Sasia. Mon maître a pu, par faveur spéciale de l'empereur, la faire venir de Rome où elle attendait son retour.

— Comment est-elle ?

— Tu peux la voir chaque matin, juste avant le « prandium ». Elle fait une promenade dans le jardin

avec ses chiens et ses enfants. Lorsque le temps le permet, que les paons sortent de leur volière, elle vient leur distribuer du pain. Tu n'as jamais remarqué sa présence ?

— Non. Et elle ?

— Si. Lorsqu'on t'a conduit ici.

— Elle t'a parlé de moi ?

— Oui. Elle te trouve laid.

Elle ajouta à voix basse :

— Ne révèle à personne ce que je viens de te dire. On me fouetterait. C'est vrai, dis, que tu es grec ?

— Mon père, oui. C'était un affranchi qui possédait des jardins maraîchers au bord du Tibre, près de Rome. Il voulait que j'apprenne le métier et que je lui succède, mais il est mort avant que je sache distinguer une rave d'une carotte. Je n'avais pas la vocation. Et puis les bords du Tibre puaient, avec tous les cadavres qu'on y jetait et qui achevaient d'y pourrir. J'ai abandonné l'affaire à mes cadets et commencé à faire des portraits sur les places. Maintenant je suis connu de tout Rome, et un jour je ferai le buste de l'empereur Claude, s'il n'est pas mort, le pauvre, avant mon retour.

— Il est aussi laid qu'on le dit ?

— Pire ! De plus il bégaye, il boite, il bave et hoche toujours la tête en parlant, comme certains idiots, mais il est plus intelligent et érudit que tout le Sénat réuni. Maintenant, viens faire l'amour.

— La nuit prochaine. Ma maîtresse m'attend.

— Dis-lui de m'envoyer trois ou quatre jeunes esclaves, des mâles dans les seize à dix-huit ans, parmi les moins laids. Explique-lui que je ne peux travailler sans modèles.

— Déshabillez-vous ! dit Zénodore.

Ils s'observèrent, interloqués, puis se poussèrent du coude en riant. Une fantaisie de Grec ! Qu'allait-il bien leur demander ? Ils regardaient le lit défait, puis cet ours mal léché, aux cheveux longs, à la barbe hirsute, enveloppé d'une saie appartenant au maître.

La dame Sasia avait bien choisi. C'étaient de superbes mâles. L'un d'eux avait le ventre un peu lourd, un autre la poitrine trop athlétique, le troisième était trop gracile. Le choix de Zénodore se porta sur un adolescent aux fesses bien rondes, légèrement rosées, à la poitrine épanouie, juste ce qu'il fallait pour un dieu qui n'était pas Hercule. Il s'appelait Vibo, du nom qu'on lui avait donné lors de son acquisition sur un marché de Narbo. Il ne se souvenait ni de son nom d'origine, ni du pays d'où il venait car Damon l'avait acheté alors qu'il était enfant, à son retour de Libye.

— Place-toi devant le brasero, dit Zénodore. Tu auras moins froid. Tu seras mon modèle pour les ébauches que ton maître m'a demandées et qui serviront à réaliser le Mercure du Dumias. Ne fais pas cette tête ! Je ne suis pas un monstre. Et enlève tes mains de ton bas-ventre. Je ne vais pas te bouffer les couilles !

Il lui fit prendre la pose : jambe droite légèrement fléchie, pied en retrait, main droite détachée du corps, avant-bras gauche tendu à l'horizontale, comme s'il tenait une bourse, tête légèrement inclinée sur le côté droit. Il lui jeta sur l'épaule gauche un linge qu'il disposa en forme de chlamyde.

— Bien ! dit-il. Ne bouge pas avant que je t'en donne la permission. Retiens bien la pose. Je n'aime

pas répéter mes ordres.

Zénodore s'installa à une petite table rapprochée de la terrasse pour profiter de la lumière grise de la matinée. Tout en dévorant le pain frais qu'il trempait dans une cruche de vin, il déroula le rouleau de papier vierge, qu'il maintint avec la cruche, et commença à faire courir la mine sur le papier d'une main fiévreuse.

À la fin de la matinée, il se leva, donna à Vibo la permission de se détendre, et s'avança sur la terrasse. En fouillant le jardin du regard, il aperçut la dame à une cinquantaine de pas, accompagnée de ses chiens et de quelques esclaves. Elle était occupée à donner à manger aux paons et aux cygnes qui nageaient dans un bassin sauvage à moitié envahi par les herbes et les roseaux. Elle lui tournait le dos et, pour éviter de sembler porter trop d'intérêt au prisonnier, elle avait dû demander à Riata de la prévenir, car la jeune esclave, lorsqu'il s'avança sur la terrasse, se pencha à l'oreille de sa maîtresse qui jeta dans le bassin ce qui lui restait de pain et se retourna pour partir. Elle marchait les yeux baissés, tenant les pans de sa saie de laine rouge bien fermés devant elle, sa capuche rabattue sur le front. « Elle veut simplement se montrer à moi », se dit Zénodore. De tout le temps qu'elle mit pour franchir la distance entre le bassin et l'« atrium », elle ne le quitta pas des yeux. Elle était jeune mais pas très attirante avec son visage lourd au niveau du menton et du front, sa peau mate, son nez sémitique, mais les lèvres épanouies et les paupières brunes sous les sourcils épilés rachetaient certaine disgrâce. Elle leva les yeux vers lui, hardiment, en arrivant sous la terrasse, mais les baissa de nouveau avec un signe de la main : ils étaient d'un brun

profond.

— Décidément, dit Riata en venant rejoindre Zénodore, ma maîtresse ne te trouve guère à son goût.

Zénodore faillit répliquer qu'elle n'était pas non plus de ces femmes qui inspirent des folies, mais il se dit que ces propos seraient rapportés et qu'ils risquaient de lui aliéner une complicité éventuelle. Riata avait ajouté que la dame s'était déclarée curieuse de connaître le caractère du prisonnier, ses comportements, ses habitudes et même si Riata prenait plaisir à se livrer à lui.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Qu'il m'est plus agréable de faire la chose avec toi que de balayer les terrasses.

Zénodore apprit de Riata que Sasia avait été mariée dès sa puberté avec Caius Julius Damon qui avait séjourné à Mediolanum Santonum^{11} où on lui avait confié la surveillance des travaux de construction d'un pont sur la rivière calme, verte et sinueuse, qui traversait la ville. Son père portait la trianomina : Caius Julius Ricoveriugus et les titres de Premier Flamine Augustule, curateur, questeur et vergobret ; il faisait partie de l'illustre tribu santone des Voltinia. Mariée à Damon, Sasia l'avait suivi en Libye, puis à Rome, et enfin à Augustonemetum, où elle s'ennuyait.

L'amour avec Riata changeait Zénodore des étreintes furtives des filles de service ou des gitons à bas prix traînant entre les tables d'auberges, qu'il avait connus depuis son départ de Rome. Elle était fraîche, rose, potelée sans être grasse, avec des langueurs un peu trop étudiées et des épanchements excessifs.

— Où as-tu appris à faire l'amour ? lui demanda

Zénodore. Dans le lit de ton maître ?

Elle s'esclaffa. Zénodore n'était donc pas au courant ? Damon avait fait trois enfants à son épouse, puis avait viré de bord à la suite de la rencontre, en Libye, d'un jeune chef indigène. Il honorait encore sa femme de temps à autre, lui manifestait même une certaine tendresse, mais il réservait l'essentiel de ses attentions à ses esclaves mâles. Vibo était de ceux-là mais la vue de son maître déguisé en femme suscitait en lui des fous rires qui s'achevaient sous le fouet.

— Damon déguisé en femme ! J'aimerais assister à ce spectacle. Et ta maîtresse, comment prend-elle la chose ?

— Elle a eu avec un intendant, il y a deux ans, une aventure qui a failli mal tourner. Damon l'a chassé, car il est, au fond, très jaloux. Lorsqu'il s'absente, elle rejoint dans sa chambre le précepteur des enfants, Epicharos.

— Un Grec ?

— Autant que je peux l'être ! C'est un nom d'emprunt. Cet affranchi originaire de Massalia est un ancien galérien. J'ai vu la marque de deux croix au fer rouge sur son épaule. C'est un imposteur, mais tout le monde feint de l'ignorer car Epicharos est aimable avec tous.

Riata enveloppa la tête de Zénodore de ses bras, la pressa contre ses seins moites.

— Je t'en conjure, garde le silence sur tout ce que je t'ai révélé des secrets de cette maison. Je ne tiens pas à être fouettée nue devant toute la maisonnée, comme cela m'est arrivé pour avoir refusé de participer aux ébats entre mon maître et Vibo.

— C'est promis. Mais pourquoi m'as-tu raconté

tous ces secrets ? Après tout, je ne suis qu'un prisonnier.

— C'est que, toi, tu ne me traites pas comme une esclave mais comme une vraie femme.

Ils rejetèrent les couvertures et, malgré la fraîcheur de la nuit venteuse d'avril, s'enlacèrent de nouveau, nus dans la lumière de la lampe à huile. Le vent tonnait sous les portiques, jetait des postillons de neige contre les vitres, soufflait sous la porte de la terrasse, narguait les chiens qui gémissaient et aboyaient.

Zénodore la repoussa brutalement.

— Qui me dit que toi aussi, comme Sabidius, tu ne m'as pas été envoyée pour m'espionner ?

— Tu as deviné, avoua Riata, mais je ne te trahis pas. Je ne dis que ce que je veux bien dire. Et c'est déjà beaucoup.

Elle ajouta que sa maîtresse était désireuse de le rencontrer pour qu'il lui montre ses ébauches.

— Elle sera déçue. Mon Mercure n'a de la barbe qu'autour des couilles.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Mon "anaeu serenus", aussi attentif que peut l'être un préfet des vigiles dans l'Urbs, n'a pu me promettre que mes lettres te seraient adressées, et j'ai de bonnes raisons de supposer qu'elles te sont parvenues, dans le meilleur des cas, expurgées. Tu connais mon franc-parler, ma "mauvaise tête", comme on dit ici, et tu sais combien il m'est difficile de maîtriser mes humeurs.

« Ma captivité ne me pèse pas trop. J'ai du vin en quantité raisonnable et je peux, en économisant sur mes rations, prendre, un soir sur deux, une cuite convenable. Cela ne fait pas l'affaire de Riata. Hier

soir, elle a pleuré en constatant que l'ivresse avait réduit mes attributs à leur plus simple expression, malgré ses efforts méritoires pour leur redonner force et vigueur. Je n'ai pas osé lui avouer que, quelques heures avant, je m'étais dépensé avec Vibo et que cet animal aux yeux innocents a plus d'un tour dans son sac.

« Rome me manque. Je dessine dans ma tête ses temples, ses palais, ses portiques, ses femmes. Je m'inonde de chaleur ; je me donne des fêtes de soleil, des orgies de printemps, à m'en rendre fou. Je crois que je ne tiendrai pas une semaine de plus, tant j'ai besoin de marcher, de courir, de me baigner, d'embrasser de vastes espaces.

« Ma première sortie sera pour monter au sommet du Dumias. Il me tarde de voir le temple dédié à Mercure. Au dire de Sabidius, qui en a vu beaucoup dans sa vie, c'est le plus beau du monde. J'ai dû insister pour que Damon accepte de me laisser partir. Je lui ai dit : "Comment voulez-vous que je réalise les ébauches d'un projet dont j'ignore l'environnement ?" Il en est convenu, tout en s'obstinant à refuser les esquisses que je lui ai soumises. Il tient à son Mercure barbu, engoncé dans sa saie gauloise. Nous avons failli en venir aux injures et, sans doute, des injures, aux mains.

« Et la porte de ma prison s'est refermée sur moi...

« Hier, j'ai reçu, en tout bien tout honneur, la visite de la dame Sasia. J'ai appris d'elle que ce nom, dans la vieille langue celte, signifie "Fleur de seigle". Adieu. »

Elle entra, précédée de Riata portant sur un plateau

une cruche du meilleur vin de la maison ; elle était vêtue d'une longue tunique couleur de soufre sur laquelle pendaient jusqu'à la ceinture des colliers délicats mêlant l'or et la pierre colorée, qui abondent l'un et l'autre dans le pays. D'une voix très sèche elle ordonna à Vibo de se rhabiller et de déguerpir.

— Ne te fais pas d'illusion sur le motif de ma venue, dit-elle. C'est avec l'accord de mon époux que je te rends visite. Il m'a raconté l'altercation violente qui vous a opposés hier soir. Permits-moi de te dire que tu t'y prends mal avec Caius Julius. Un homme aussi obstiné que mon époux, on ne le heurte pas de front !

Zénodore observa que Sasia ne s'était pas fardée, sauf un trait de mine pour souligner les sourcils et un soupçon de carmin aux lèvres. Il s'installait peu à peu dans l'idée qu'elle n'était décidément pas très attirante et qu'il n'éprouvait nulle envie de la séduire, mais il respirait en sa présence ce parfum de scandale, souvent irrésistible, qui émane comme un fluide de la femme adultère, et cela le troublait.

Elle s'assit sur un tabouret, très droite, repoussa du pied un sac bourré de chiffons et lesté d'une grosse pierre.

— Qu'est ceci ?

— La bourse de Mercure. Elle fait partie, comme tu le sais, des attributs du dieu. Vibo doit la tenir durant la pose. C'est nécessaire pour que je me rende compte, du fait de son poids, de la contraction des muscles.

— Tu es un artiste consciencieux.

— Ce qui me reste de conscience, je dois le consacrer à mon œuvre. On me paie assez cher pour ça.

— Veux-tu me montrer ces ébauches qui ont suscité une telle colère chez Caius Julius ?

Elle avait des yeux admirables et une voix bien modulée, quoique placée un peu trop bas, comme si elle prenait élan pour s'exprimer. Il lui tendit une liasse de feuillets qu'il avait coupés dans un rouleau. Intensément, il guetta sur son visage les réactions que suscitaient ses œuvrettes. Son profil très accusé, discrètement sémitique, se contractait ou se détendait ; ses lèvres s'étiraient dans un sourire tantôt railleur, tantôt satisfait.

— On ne nous avait pas trompés, dit-elle. Tu es décidément un grand artiste, Zénodore, mais...

— Dis franchement ce que tu penses. J'en ai tant entendu hier que plus rien ne pourrait me surprendre ou m'irriter.

— Tu as tort de t'obstiner. Jamais tu ne parviendras à convaincre mon époux d'ériger sur le Dumias un Mercure nu et imberbe. Son Mercure, il le veut arverne des pieds à la tête.

Les poings serrés, Zénodore se contint pour ne pas laisser éclater la colère toute neuve qu'il sentait monter en lui. Il dit posément, d'une voix volontairement traînante et martelée :

— Je m'appelle Zénodore et je suis grec. Mon nom est connu, soit dit sans forfanterie, de Chypre à l'Espagne. Mes œuvres figurent dans toutes les grandes villes de l'Occident, à Rome en particulier, et ce sont des œuvres qui ne sacrifient pas aux modes locales ou aux circonstances. Dans ses représentations, où qu'il se trouve, Mercure est figuré nu ou vêtu d'une chlamyde légère jetée sur l'épaule. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans cette province ? L'Aquitaine ne ferait-elle

pas partie de l'Empire ? Ses dieux seraient-ils à ce point englués dans la terre grasse de leur pays qu'il faille les chausser de sabots de bois ? Craignent-ils à ce point la pluie et la neige qu'il faille les vêtir comme des vachers de haute montagne ? As-tu oublié que, les uns après les autres, les dieux indigènes se romanisent ? Pourquoi Mercure resterait-il en dehors de ce mouvement ? Souhaites-tu que les pèlerins qui viendront de Bretagne, de Germanie, des rives du Danube, s'esclaffent devant ce paysan barbu ?

Il fit claquer sèchement ses mains sur ses genoux avant d'ajouter :

— Le Mercure arverne dont on m'a confié l'exécution sera ainsi que je le concevrai ou ne sera pas. Et tu ne trouveras personne d'assez fou pour entreprendre à ma place cette œuvre colossale. Tu te le tiens pour dit. Je ne changerai pas d'opinion.

La main de la dame se posa sur la cuisse de Zénodore. Elle dit en riant :

— Pourquoi te mettre en colère ? Je suis d'accord avec toi et mon bon Caius Julius n'est qu'un rustre !

Zénodore reçut l'aveu de plein fouet comme une bouffée d'air frais. Il pâlit, rougit, éclata de rire, saisit la main de la dame et la porta à ses lèvres.

— Tu as raison pour presque tout, dit-elle. Mercure nu ? D'accord. Sans barbe ? Toujours d'accord. Mais, si j'en juge par tes ébauches, ton Mercure est triste et manque d'élan. As-tu oublié qu'il est le patron des pèlerins, des voyageurs, des marchands, de tous ceux qui ont des ailes aux talons et à qui la terre brûle les orteils ?

Zénodore se gratta la tête, reprit ses dessins, les examina un à un, fronça les sourcils, se mordilla

nerveusement la barbe, arpenta la pièce à pas lents, avant de se laisser tomber sur le bord du lit.

— Tu as sûrement raison, soupira-t-il. Envoie Riata dire à Vibo qu'il revienne.

L'esclave de nouveau dévêtu, il lui fit prendre quelques poses moins figées et un air moins maussade. Au fur et à mesure, il crayonnait au revers de ses premières feuilles d'esquisses, non sans solliciter de temps à autre l'avis de la dame. Il gourmandait Vibo, lui criait :

— Laisse-toi aller, animal ! Lève davantage ta jambe gauche en arrière, ton bras droit à l'horizontale, et tâche de garder l'équilibre, on dirait que tu as bu ! Rentre ton ventre et cesse de bander ! Ce n'est pas une statue de Priape que je dois exécuter...

— Voilà qui est mieux ! dit la dame. Tu n'as pas oublié la bourse. C'est un attribut important. On peut se passer du caducée, du coq et du chien qui accompagnent parfois le dieu, mais, sans la bourse, Mercure ne serait plus Mercure. La chlamyde et le pétase me semblent également nécessaires. Pourquoi les as-tu éliminés ?

Zénodore convint que la dame avait raison. Il réalisa une nouvelle série de croquis, y inclut la chlamyde à laquelle il donna un joli mouvement de retombée sur le bras gauche, mais la convainquit qu'il valait mieux renoncer au pétase et se contenter de deux petites ailes au sommet du crâne.

— Prends ton temps ! dit la dame. Nous ne sommes pas pressés. Le gouverneur d'Aquitaine s'est mis en route aujourd'hui et n'arrivera que dans une semaine. Il vient spécialement pour te rencontrer.

Zénodore eut un geste de découragement. Et si son

avis rejoignait celui de Damon ? La dame sourit.

— Ne crains rien. Avitus est homme de goût. Je crois pouvoir affirmer qu'il ne partagera pas les exigences de mon époux. C'est un homme de son temps et un vrai Romain. Il a parcouru le monde et n'a pas les yeux dans sa poche. Si tu voyais son palais de Burdigala...

Le gouverneur Vibius Avitus était un homme simple. D'allure jeune encore malgré son âge, athlétique même, il voyageait à cheval, et la neige, la pluie ou le vent ne lui faisaient pas peur. Son escorte se composait en tout et pour tout d'une vingtaine d'hommes, mais armés en guerre, car on signalait dans le pays des révoltes de paysans et des exactions de bandes organisées opérant sous les ordres d'un ancien druide. Durant son voyage il ne subit qu'une alerte, dans la région des Lémovices où sévissait une sévère disette.

Au débotté, il rendit visite au prisonnier, fronça le sourcil en apprenant que Zénodore n'était pas libre de ses mouvements.

— Le temps d'un petit somme, dit-il, et nous nous retrouverons pour la « cena ». Je souhaiterais, mon cher Damon, que nous soyons seuls avec Zénodore pour cette première entrevue. Pour respecter les formes, nous rencontrerons plus tard les sénateurs, les édiles et toutes les personnes intéressées à notre projet. Pour ce soir, je me contenterai d'une table frugale. Tu connais mes goûts spartiates. Garde les trésors de tes réserves et de ta cave pour éblouir tes visiteurs romains.

Avant de se retirer, il feuilleta la liasse de dessins, posa ses deux mains de soldats sur les épaules de

Zénodore.

— J'ignore encore pourquoi on t'a privé de ta liberté, dit-il, mais à partir d'aujourd'hui, tu peux te considérer de nouveau comme un homme libre.

Suivant le désir du gouverneur, la dame Sasia avait fait dresser la table dans une petite salle aux murs ornés de tapisseries gauloises bariolées, confectionnées dans un atelier de Gergovie avant la conquête, où s'entrelaçaient des motifs allégoriques. Des braseros entretenaient dans la pièce une chaleur douce. Pas de lits à la romaine, mais des sièges autour d'une table de dimensions moyennes, recouverte d'une nappe brodée ; pas de luxe excessif mais le nécessaire. Pour la nourriture, le gouverneur avait gardé ses goûts de soldat et se contentait d'une saine frugalité.

Une heure environ avant la « cena », Riata vint apporter à Zénodore les vêtements que la dame avait prélevés dans la garde-robe de son époux. Là encore, la simplicité avait commandé son choix : des braies chaudes dont le bas s'insérait dans des bottes de cuir souple, une tunique à manches courtes, de couleur bise, doublée de laine, ornée de franges dans le fond, et une pèlerine pour le cas où Zénodore n'aurait pas suffisamment chaud.

— Comment me trouves-tu ? demanda Zénodore.

— A mon goût, mais il faudra tailler ta barbe et tes cheveux. Tu ressembles à un paysan, et le seigneur Damon ne tolère pas les négligences vestimentaires aux repas. Tu devrais prendre un bain avant de passer à table. Tu sens le bouc.

Elle fit monter un baquet de bois et des brocs d'eau

très chaude, ferma la porte au verrou et, s'étant mise à l'aise, aida Zénodore à faire une toilette complète. Il bougonnait :

— Je me trouve bien dans ma crasse. A Rome, je ne me lavais qu'une fois par mois, lorsque mon ami Novatus, le libraire, me forçait à le suivre aux thermes. Cette crasse, cette odeur sont à moi et je me fous de ceux que cela pourrait incommoder ! Ils n'ont qu'à fermer les yeux et se boucher le nez. Une de mes petites maîtresses, Nigrina, m'aimait ainsi et ne supportait pas de me voir ébouillanté, poncé et parfumé. Elle jouissait rien qu'à respirer mon odeur. Tu ne me crois pas ?

— Non ? dit Riata. Tu mens comme un Grec que tu es.

— Tu as tort. J'exagère à peine. Il n'y a qu'un bienfait que je reconnaisse à ces ablutions : elles chauffent le sang. Regarde !

Riata caressa de la pointe de la langue le sexe turgescent qui surgissait de l'eau grisâtre, mais elle refusa de se déshabiller tout à fait pour le rejoindre dans son bain. Zénodore éclata : il n'était plus un prisonnier mais un homme libre auquel une esclave comme Riata devait obéissance. Il jaillit de son baquet, lui arracha le savon des mains, et, sans daigner s'éponger, il la coucha sur le lit.

— Mon cher Damon, dit Avitus, rien ne t'oblige à suivre mon exemple et à infliger à notre ami Zénodore une sobriété à laquelle il n'est pas habitué. Me prends-tu pour un tyran ? Envoie donc un esclave chercher, s'il en reste, une bouteille de ce vin des bords de la Garonne dont je te fis présent pour la naissance de ton

dernier enfant.

— Il doit m'en rester quelques bouteilles, seigneur. Je n'en use que dans les grandes circonstances.

Avitus, sans façon, rompit le pain, le distribua autour de lui et entama le jambon en le serrant contre sa poitrine. Il n'était guère délicat dans sa tenue à table et avait un solide appétit. Il mâchait lentement, en silence, d'un air réfléchi, comme si la nourriture qui lui était dispensée était un don des dieux et qu'il la vénérât. De grosses veines saillaient de chaque côté de son crâne massif, coiffé de cheveux tondus presque ras et qui commençaient à grisonner. Il avait des yeux très bleus et très vifs, dans un visage hâlé, dur et lisse comme un galet de rivière.

Il avala quelques gorgées d'eau et s'appuya sur ses avant-bras musclés, constellés de tatouages représentant des enseignes de légions.

— Je connais le différend qui vous oppose, dit-il en faisant siffler l'air dans une dent creuse, et je n'irai pas par quatre chemins. Tu as eu tort, Damon, de garder captif un artiste tel que Zénodore. Si ton acte était connu de certains milieux romains, tu ne tarderais pas à sombrer dans le ridicule sous la plume de certains lettrés, et je ne pourrais plus répondre de ta carrière.

Il se tourna vers Zénodore.

— Quant à toi, j'estime que tu as manqué de souplesse et de diplomatie. Tu t'es enfermé toi-même dans un piège dont tu risquais de ne pas sortir si la justice s'en était mêlée. Avant de poursuivre, je souhaite que, l'un et l'autre, sans arrière-pensée, vous fassiez amende honorable et vous reconcilieiez.

Deux mains molles et froides s'effleurèrent au-dessus de la table.

— J'ai examiné minutieusement tes ébauches, ajouta le gouverneur. Il y a du bon, du moins bon et de l'exécrable. Mais le bon l'est vraiment et nous pourrons faire notre choix dès ce soir si vous en êtes d'accord, mais je vous préviens ; je ne souffrirai pas la moindre entorse à ce choix lorsqu'il sera conclu.

Il sermonna vigoureusement Damon pour son obstination à exiger que Mercure portât la barbe et le manteau. Il fallait laisser s'éteindre l'image des anciens dieux « barbares », écarter délibérément tout ce qui rappelait les époques qui avaient suivi de peu la conquête. Il appuya sur le mot « barbare » qu'il prononça avec une expression de mépris, comme s'il portait en lui un goût nauséabond.

— L'art, dit-il en posant ses mains à plat sur la table, ne doit pas tenir compte des modes, des coutumes, des particularismes régionaux ou nationaux. Rome dicte les goûts qui doivent être ceux de tout l'Empire.

Habiller une statue qui sera présente aux yeux des hommes des siècles futurs, c'est la démoder à l'avance et la rendre ridicule. L'art, c'est la nudité éternelle. Le corps humain est une merveille de la nature, à l'égal de l'animal ou de la plante, qu'il ne viendrait à l'idée de personne d'affubler de vêtements à la mode. Le vêtement ne peut intervenir que pour souligner cette nudité, le plus discrètement possible. Je connais comme toi, Damon, ce Mercure arverne, qui porte la barbe et le manteau. Il me fait beaucoup rire, et j'en demande pardon au dieu. Ton Mercure, Zénodore, sera donc nu.

Il se retourna, fit signe à son ordonnance de lui apporter la liasse qu'il avait déposée sur une console.

Il prit un feuillet, le brandit en s'esclaffant :

— Qu'est-ce donc que ce Mercure-ci, Zénodore ? J'ignorais qu'il fût le patron des danseurs de corde et des équilibristes !

Zénodore lança à la dame Sasia, inspiratrice de cette pose, qui se tenait debout, derrière Avitus, un regard empreint d'un reproche attristé.

— Et celui-ci, poursuivit Avitus, qui ressemble à une courtisane ivre en train de danser la cordax ? Aux abîmes ! En revanche, j'aime bien la série des Mercure campés sur leurs jambes, solidement mais sans raideur. Un peu tristes, peut-être, la tête un peu trop inclinée, le ventre par trop proéminent. Je te prie de rectifier ces quelques défauts et de préparer pour demain un projet dans ce style et nous nous entendrons sûrement.

On apporta une oie rôtie dont Avitus s'attribua un pilon. Il se servit copieusement de marrons et, tout le temps qu'il mangea, ne prononça plus une parole. Zénodore fit peu honneur aux mets ; en revanche il but d'abondance de ce vin de Garonne qui le changeait de l'âpre ordinaire de Damon et lui mettait des idées de bonheur dans la tête, d'autant qu'il portait encore en lui la chaleur épanouie du bain. Le malaise qu'il avait éprouvé en s'atablant s'estompait ; ces cheveux rafraîchis et peignés, cette barbe rectifiée et parfumée, ces ongles coupés court et libérés de leurs alluvions, ces vêtements qui ne lui appartenaient pas lui donnaient l'impression désagréable d'habiter un autre corps que le sien et de donner une image fallacieuse de son personnage.

— Je sais beaucoup de choses sur toi, dit Avitus en se curant les dents avec une esquille. Tu es, dit-on, une

mauvaise tête et une opiniâtre nature de mécréant. Tu ne vénères pas les dieux et tu es indifférent aux sacrifices et aux présages. Autant de signes néfastes pour l'exécution de l'œuvre que nous t'avons confiée et qui doit être entreprise avec amour. Es-tu aussi sceptique qu'on le dit ?

« On », c'était, à n'en pas douter, cette canaille de Sabidius.

Zénodore reconnut de mauvaise grâce qu'on avait fait de lui un portrait relativement fidèle, mais il refusa le terme de « mécréant », préférant celui de « sceptique », plus conforme à la réalité de sa nature. Il était artiste avant tout et, s'il croyait à quelque chose, c'était avant tout à son œuvre. La divinité de Mercure ne le motivait guère : il n'y voyait qu'un sujet comme un autre. Pouvait-on exiger davantage de lui ?

— Non, rien d'autre, convint Avitus. Après tout, si tu réalises une belle œuvre, de quoi pourrions-nous nous plaindre ?

— Je te promets d'y mettre tout mon cœur, dit sottement Zénodore, qui se sentait un peu ivre.

— Maintenant, dis-nous comment tu comptes procéder. La somme que nous t'avons proposée te convient-elle ? Penses-tu qu'un délai de huit mois est raisonnable pour mener ton œuvre à bien ?

Zénodore opina, demanda une avance supplémentaire, qui lui fut accordée, et ajouta :

— Dès que possible, je dois me rendre sur le Dumias pour voir l'endroit où s'érigera notre Mercure, ce que je n'ai pu faire à ce jour, tu sais pourquoi, seigneur. Ensuite il faudra construire, outre les bâtiments du chantier de fonderie et le réceptacle de la statue, un village pour moi et mes ouvriers, dont

certains viendront avec leur famille. Je dois ensuite recruter des spécialistes dans tous les corps de métiers que nous emploierons, en me réservant le soin de les choisir. Je ne veux pas d'esclaves qui travailleraient sous la contrainte, et donc mal, mais des hommes libres qui croient à ce qu'ils font et ne répugnent pas à la tâche.

Zénodore manifesta les mêmes exigences pour les matériaux. Il ne voulait que du « premier choix ».

— Il me faut, primo, de l'argile pour une première maquette de dimension naturelle, je veux dire de la taille d'un homme. Nous en ferons ensuite la reproduction en bronze dont l'œuvre définitive sera, en grandes dimensions, la réplique parfaite. Secundo, il faudra du bois, beaucoup de bois, mais nous n'en manquons pas ici. Tertio, les métaux : du fer pour les structures, du cuivre d'Espagne et de l'étain des îles Cassitérides, au sud de la Bretagne, pour les pièces de bronze.

Il regarda Damon droit dans les yeux avant de poursuivre :

— J'ajoute qu'une fois mon projet agréé, je veux avoir les coudées franches. De moi-même, lorsque le besoin s'en fera sentir, je solliciterai des avis et j'en tiendrai compte, mais je ne tolérerai pas qu'on entrave, sous quelque motif que ce soit, la bonne marche du chantier.

— Fort bien ! dit le gouverneur. Voilà un homme qui sait ce qu'il veut. Damon, qu'as-tu à répondre ?

— Zénodore sera son maître, sous réserve qu'il s'en tienne aux termes de notre contrat. Il devra travailler sous « ma tutelle » et celle de la curie, laquelle sera placée sous ton contrôle, seigneur. Zénodore sera

satisfait dans la mesure où ses prétentions n'excéderont pas les limites financières qui lui sont précisées.

— Es-tu d'accord ? dit Avitus.

— Certes, à condition que toi seul juges en dernier recours en cas de différend.

— Ce projet est trop important, dit le gouverneur, pour que je m'en désintéresse après en avoir eu l'idée. Je serai présent lorsque vous le jugerez nécessaire, mais je vous en conjure : que la bonne entente qui semble devoir renaître entre vous se confirme et demeure.

Il fut convenu que la maquette de bronze serait achevée pour les premiers jours d'août, date à laquelle le gouverneur d'Aquitaine devait se rendre à Lugdunum pour assister au conseil des Gaules et aux fêtes augustales. Il viendrait donner son avis.

— Et maintenant, dit-il en se tournant vers la dame Sasia, fais-nous servir de ce gâteau aux raisins dont tu as le secret. Ensuite je te demanderai, Damon, la permission de me retirer car je suis rompu.

Accompagné de Riata, Zénodore regagna sa chambre en titubant. Il tint à aller pisser dehors, contre la colonne supportant un buste d'Apollon, en marbre, qu'il trouvait hideux et qui, de plus, était ridicule avec son toupet de neige. Il jeta quelques injures dans le vent glacé aux chiens qui grognaient et montraient les dents. En remontant à l'étage, il entonna en l'honneur du préfet quelques chansons de soudard qu'il avait entendues à Rome durant les parades sur le Champ-de-Mars.

— Vas-tu cesser de hurler ces chants orduriers ! dit

Riata. Tu vas réveiller toute la maisonnée.

Il dormait avant que Riata eût fini de le dévêtir. Brusquement éveillé par une nausée, il vomit dans le pot de chambre, se rendormit profondément, rêva qu'il se battait contre un peuple de statues qui avaient toutes le visage de Damon et d'Avitus. Il faisait à peine jour et la neige recouvrait le jardin et les alentours lorsqu'il s'éveilla pour de bon, la tête douloureuse, le ventre torturé mais l'esprit lucide et des démangeaisons au bout des doigts. Tout dormait encore, sauf dans le gynécée où une lampe venait de s'allumer et où commençaient à babiller et à courir les enfants. Zénodore appela Riata à tue-tête et n'eut de cesse qu'elle fût là, le visage barbouillé de sommeil, les lèvres blanches.

— Vibo ! cria-t-il, va chercher Vibo tout de suite. Nous avons à travailler. Tu ranimeras ce brasero et tu m'en apporteras deux autres, avec du vin chaud.

Hagard, Vibo monta en titubant jusqu'à la chambre de Zénodore, fit la grimace lorsque le sculpteur lui ordonna de se mettre nu et de prendre la pose.

— Non ! dit-il. Je ne veux pas crever. Il fait trop froid et j'ai encore sommeil.

Une gifle le projeta contre le mur.

— Moi aussi, hurla Zénodore, j'ai froid et sommeil !

Pour montrer qu'il était insensible à la température il ôta ses vêtements. Tandis que Riata ranimait les braseros avec une tige de roseau, il fit boire un vin chaud à Vibo, en but lui-même la moitié d'une cruche, puis il alluma les quatre mèches de la lampe dont la clarté semblait lutter avec celle de la neige et du petit jour. Ayant coupé des feuillets au rouleau en se

servant de l'arête de la table, il posa sa planche sur ses genoux, et, assis sur le bord du lit, se mit à crayonner furieusement, brisant à plusieurs reprises sa mine dans sa précipitation. Il jurait, froissait la feuille, la jetait à ses pieds, reprenait son esquisse. De temps à autre il gourmandait Vibo.

— Rentre ton ventre, tas de merde ! Tiens ta tête moins penchée. Tourne-toi en gardant la même pose ! Contracte tes fesses, elles sont molles comme un cul de matrone ! Fais saillir tes muscles ! Ma parole, tu dors debout ! J'ai dit : le dos bien droit, les épaules plus soutenues ! Tiens ferme ta bourse ! On dirait qu'elle pèse dix livres...

La maison commençait à s'animer. On entendait les cris des enfants qui jouaient avec la neige, dans le jardin. Par Riata, Zénodore fit dire au gouverneur qu'il souhaitait le voir dès que possible.

— Il est dans la salle de gymnastique.

— Dis-lui de venir dès qu'il aura fini.

Avitus survint quelques instants plus tard, rose de l'effort accompli, des perles de sueur aux sourcils.

— Tiens ! dit Zénodore en lui tendant une dizaine de feuillets. Fais ton choix. Je parie qu'il rejoindra le mien.

Avitus parcourut les ébauches, en tendit une à Zénodore qui sourit.

— Nous sommes du même avis. Regarde ! J'avais marqué ce croquis d'un signe, au verso. Tu as le coup d'œil, seigneur. Je suis persuadé de réaliser un chef-d'œuvre, à condition que Damon me laisse agir à ma guise.

— Prends le temps nécessaire. A partir de cette esquisse, je veux dès ce soir des dessins avec tous les

détails. Les Mercure que tu m'as présentés hier étaient trop lourds ; celui-ci est un peu trop gracile. Il doit avoir une carrure d'homme : ni Hercule, ni Adonis, ne l'oublie pas...

Le bruit d'une chute l'interrompit. Glacé jusqu'à la moelle malgré les braseros qui dégageaient une maigre chaleur, Vibo venait de s'écrouler.

— C'est sans importance, dit Zénodore, je n'en ai plus besoin pour le moment. Tu vois, je suis aussi nu que lui, et pourtant je ne grelotte même pas.

— C'est vrai, dit Avitus, mais toi tu es habité par un double feu : celui du génie et celui de la passion...

Le vertige, oui, une espèce de vertige.

Cette étrange sensation l'a saisi brusquement, peu après le départ du gouverneur qui emportait dans ses bagages un rouleau d'esquisses définitives, agréées par la curie arverne, non sans grincements de dents, afin de les montrer à son conseil et à ses proches. Cela l'a pris alors qu'il se tenait à la fenêtre de sa chambre, le nez contre un carreau dégivré par la buée de sa bouche et un revers de poignet, sans qu'il puisse s'en expliquer l'origine.

A travers le rond pratiqué sur la vitre se dessine un immense paysage de neige dont la pureté répond à celle de l'azur balayé par des vols d'oiseaux noirs. Au loin se dresse le Dumias, cône d'améthyste ourlé à sa base d'une légère couronne de brume ; on distingue parfaitement la structure du temple, éclatante sous le soleil, et la boursofflure de la butte qui servira de socle au colosse dont la silhouette sera visible de toute la ville.

Zénodore, les yeux fermés, les mâchoires et les pupilles contractées, sent un souffle de folie lui balayer le crâne. Il se dit qu'il n'aurait pas dû s'engager dans cette aventure impossible, mais dans son assentiment, outre l'attrait de la somme qui lui était proposée, il devinait une sorte de défi : on lui eût demandé de construire tout un Panthéon de dieux de bronze, il eût accepté. Fou ! Fou ! Fou !

Cette œuvre gigantesque, il comprend maintenant, mais trop tard, qu'aucun artiste, aussi génial fût-il, ne

saurait la mener à bien. Voilà trois nuits qu'il ne dort plus, qu'il se lève entre deux sommes, la sueur aux tempes, marche à travers la pièce comme un ours en cage, cogne le mur à coups de poing, se traite de vaniteux, de présomptueux, de niais ! L'envie le prend de faire son baluchon et, sans attendre le jour, de disparaître, mais pour aller où, et avec quels moyens ? Damon se ferait une joie de le faire rechercher par son limier, Sabidius, de le jeter en prison pour le restant de ses jours ou de lui faire trancher les poignets, avec l'assentiment d'Avitus ! A ce jour, aucune difficulté sérieuse ne s'est présentée mais déjà le découragement le submerge. Pour cette œuvre surhumaine, on peut lui confier les meilleurs techniciens, il n'en viendra jamais à bout. Il a surestimé ses compétences et sa constance, lui qui n'a guère exercé ses modestes talents que sur des bustes de sénateurs, bâclés sans conviction à seule fin de réduire ses dettes, et sur des œuvres d'art plus ou moins imitées de Phidias ou de Scopas. Il sait trop bien qu'il n'est pas capable d'entretenir en lui le feu de la création et de répondre aux exigences d'une œuvre de longue haleine.

Zénodore allume sa lampe à huile, contemple les planches approuvées par Avitus qui, en bon fonctionnaire, a apposé son sceau au verso de chacune d'elles et a exigé la signature de l'artiste. Ces documents ont scellé le destin de Zénodore, lui ont ouvert les portes de la folie et refermé celles de la liberté. Brûler ces feuilles ? Avitus, prudent, a emporté les doubles, émargés de la même façon.

Un matin, Zénodore a demandé à voir Damon d'urgence. Ivre de sommeil, de fatigue et de vin, il a bredouillé :

— Seigneur Damon, il faut que je retourne à Rome. Il faut que je rencontre Pline afin qu'il me conseille. Lui seul...

— C'est impossible, tu le sais bien. J'ai reçu l'ordre du seigneur Avitus de te faire surveiller, au moins durant quelques mois, jusqu'à la réalisation de la première maquette de bronze. D'ailleurs, notre contrat est formel. Il stipule...

— Je me fous de ce morceau de papier ! Je m'en torche le cul ! Si tu ne me laisses pas partir, je ferai un scandale. J'ai besoin de rencontrer Pline, je...

— Tu as surtout besoin de repos. La neige ne va pas tarder à fondre. D'ici peu nous monterons ensemble jusqu'au Dumias et je suis persuadé que ton comportement actuel changera vite.

La dame Sasia lui avait rendu visite un matin qu'il était déjà ivre, moins de vin que de désespoir. Elle avait pris ses mains dans les siennes, l'avait enveloppé de son regard de biche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu étais tout feu, tout flamme, et brusquement, te voilà comme une lampe qui manque d'huile.

— Je suis fou d'avoir accepté. J'ai relu mot à mot le projet de construction du colosse, et je me suis demandé si, lorsque je l'ai rédigé, lorsque j'ai aligné ces mots et ces chiffres, j'avais toute ma raison. Maintenant je suis comme au fond d'un piège, à vingt pieds sous terre. Ce matin, j'ai failli m'ouvrir les veines, et je l'aurais fait si je ne t'avais pas aperçue, en train de te promener au soleil, avec tes enfants et tes chiens. C'était une telle image de bonheur que j'en ai pleuré. On ne peut pas souhaiter mourir après avoir vu

cela. Et puis mes noirceurs m'ont envahi de nouveau.

— Tu devrais essayer de boire moins. Ça ne te réussit pas.

— Si je cessais de boire, ce serait pire.

Les mains de Sasia s'étaient contractées autour des siennes.

— Zénodore, mon ami, j'aimerais que tu fasses mon buste avant d'entreprendre ton Mercure.

— Un buste ? De toi ? Mais, Damon...

— Damon acceptera. J'en fais mon affaire. Et je te paierai le prix que tu demanderas. Je poserai autant que tu voudras et je serai très raisonnable. Tu veux bien ?

Zénodore avait jeté un regard mouillé à droite, à gauche. Que dire ? Il devait réfléchir. Il fallait trouver de la pierre. Du marbre...

— Ne t'inquiète pas. Il reste de très beaux blocs inutilisés depuis la construction du temple, au fond du jardin de la préfecture. Le printemps est là. C'est la dernière neige qui vient de tomber, la « neige des coucous », comme on dit dans le pays. Dès qu'il n'y aura plus de congères, nous irons visiter le temple et ses abords. Il est temps que tu reconnaisse l'emplacement de ton futur chantier...

Par-dessus les buissons de framboisiers sauvages et d'épilobes bourrus, le vent frais giclait comme de l'eau. Les mules avançaient avec précaution sur le pavage fait de larges dalles de domite, encore laquées de gel.

Derrière l'auberge des pèlerins qui portait un nom cocasse : « Au Dieu des Voleurs » et l'image d'un Mercure aux ailes de vautour, s'amorçait une belle

montée rectiligne. Puis la route dessinait des sinuosités capricieuses où les montures ne progressaient que lentement car on devait s'arrêter souvent pour les laisser souffler.

Damon allait devant, emmitouflé et encapuchonné comme un pèlerin ; lorsqu'il se retournait on ne distinguait de son visage qu'un nez violacé où pointait une perle cristalline. Sasia et Zénodore chevauchaient côte à côte. Le paysage prenait, à chaque tournant, davantage d'ampleur et de profondeur, révélant d'immenses espaces de plaines bleues, de forêts enneigées, de plateaux aux formes de péniches alternant avec des volcans ouvrant leurs gueules comme des poissons morts. Au-dessus dansaient d'aimables chaînes de montagnes couleur de jade et d'améthyste. On était comme dans le corps d'un dieu de cristal, aspiré vers les sommets où s'élaboraient des mystères, où des nœuds de vie se nouaient et se dénouaient dans un air qui avait parfois des colères de chien et parfois des douceurs féminines. On ne pouvait distinguer les bras du dieu mais on devinait qu'ils s'étendaient sur ce pays démesuré ; on ne voyait pas sa tête mais on l'imaginait plongeant jusqu'au zénith dans le glacier du ciel. Un dieu ? Quel dieu ? Mercure, patron des marchands de fromages et de bestiaux, des pèlerins, des brigands, des proxénètes, des peseurs d'or, des contrebandiers ? Mercure protecteur des troupeaux de bœufs gras ? Non : plutôt Jupiter, maître du ciel et de la terre, ou, avant lui, le grand Lug gaulois qui jonglait avec les étoiles, la lune et le soleil. Quelle (idée saugrenue d'avoir, dans cette splendeur sauvage, édifié un temple à ce dieu qui rassemblait en sa personne les attributions dont les autres membres

de la famille olympienne n'avaient pas voulu ?

— Le temple, dit Zénodore, on ne le voit pas...

— Patience ! dit Asia. La montée est rude mais brève. Tu l'apercevras une fois que nous aurons franchi cette « cheire », la cascade de pierres noires que nous allons atteindre.

Il suffit en effet de quelques dizaines de pas pour que le temple jaillît d'une plage de neige éblouissante.

— Nous ne l'abordons pas du bon côté, dit Asia. Si nous étions montés par l'autre versant, tu en aurais eu le souffle coupé.

Sans les fumées s'élevant des cabanes où, durant la belle saison, s'installaient les prêtres et le collège des néophytes qui, en hiver, demeuraient au pied de la montagne sacrée, le sommet du Dumias eût semblé privé de vie. Un chien aboya, surpris de voir, malgré la neige, surgir des visiteurs. L'auberge du sommet était déserte, fenêtres et portes condamnées par des croisillons de lattes. Une forme sombre se montra sur le seuil d'une cabane ouverte au soleil. Il faisait presque doux alors que, dans la plaine, il gelait à pierre fendre.

L'homme s'avança, les épaules basses, le visage ridé, encadré par le capuchon serré, qui ne devait pas laisser passer le moindre filet de vent.

— C'est mon vieil ami, le grand prêtre de Mercure, le « pontifex maximus » Anko, souffla Damon qui paraissait d'excellente humeur. Il a si mauvais caractère qu'il lui arrive de se prendre de querelle avec le dieu lui-même et de l'injurier lorsque la saison de pèlerinage n'a pas été assez fructueuse à son goût. Laisse-moi faire. Nous allons lui tendre un hameçon, à ce vieux grigou !

Déguisant sa voix sous la capuche toujours baissée, il répondit au flamme, lui demandant d'un ton rogue les raisons de sa présence, qu'il souhaitait sacrifier un coq au dieu pour s'attirer ses faveurs.

— Vous auriez dû vous renseigner à l'auberge ! Le temple est fermé. Revenez dans une semaine ou deux. Je suis ici pour une simple inspection. Salut !

— Vraiment ! protesta Damon. Il faut maintenant tenir compte du calendrier, de la saison et de l'heure pour faire ses dévotions ! Et si je brûle, moi, de rendre hommage au dieu, de lui faire un présent afin qu'il daigne favoriser certaines transactions ?

Les yeux du flamme clignèrent.

— Un présent, dis-tu ?

— Crois-tu que j'aurais osé me présenter les mains vides au dieu des voleurs et à ceux qui le servent ?

— Ce présent, peut-on en voir la couleur ?

— Contente-toi de savoir qu'il est inestimable mais que, pour l'heure, ni toi ni moi ne pourrions l'évaluer, ni même le contempler.

— Je ne suis pas d'humeur à écouter des devinettes. Tu te moques de moi. Le temple est fermé. Ave !

Quelques prêtres de moindre importance et des gardes qui tenaient leurs lances sur l'épaule comme des cannes à pêche étaient sortis à leur tour des cabanes et s'avançaient lentement vers les visiteurs, attirés par le bruit de la dispute. Soudain, le visage du flamme s'illumina d'un sourire qui fit aussitôt place à une expression de dépit.

— C'est toi, Damon, préfet de mes fesses ! Tu ferais mieux de faire réparer nos toitures qui prennent l'eau et les murs du temple, qui pourrissent, plutôt que de te

livrer à des plaisanteries stupides.

— Calme-toi, dit Damon, qui sentait s'envenimer la dispute. Nous ne venons pas troubler ton hibernation, vieux crapaud. Je voulais simplement montrer à mon ami Zénodore l'endroit où il doit édifier le colosse.

— Si c'est ça, ton présent, tu peux le retourner à l'envoyeur !

— Eh là ! bonhomme... gronda Zénodore.

— Laisse ! dit Damon. Anko montre souvent les dents mais il n'a jamais mordu personne. D'ailleurs, avec ce qui lui reste aux mâchoires...

— Si vous venez pour une visite, dit Anko, à votre aise, mais je vous préviens, nous n'avons rien à vous offrir.

Il se tourna brusquement vers ceux qui l'entouraient.

— Et vous ! Qu'est-ce que vous fichez là ? Prenez les balais et les pelles et allez dégager les terrasses. Cette neige pourrit la pierre.

— Voici notre temple, dit simplement Damon.

Zénodore rabattit sa capuche dans son dos et reçut une grosse caresse de soleil tiède sur le visage. Au-dessus du péribole constitué de buissais torturés par le vent et le gel, le temple s'épanouissait dans la lumière de la matinée. En face du village des prêtres s'ouvrait un large escalier donnant accès à une première terrasse puis, par une autre volée majestueuse de marches encore enfouies sous la neige, à un parvis de vastes dimensions, encadré de balustrades surmontées de place en place par des dieux et des déesses de pierre et de bronze. Le temple dressait au-dessus ses lignes pures et harmonieuses et

couvait, derrière le péristyle, comme une grosse poule, l'œuf mystique de la « cella » tapie dans l'ombre.

— Quelle merveille ! s'exclama Zénodore. A Rome même il n'a pas son pareil. Comparée à lui, la Maison Carrée de Nemausus est triste et froide comme une caserne. Quel en est l'auteur ?

— Un modeste architecte du temps d'Auguste, dit Damon. Il se nommait Matutinus Victorinius. Tu peux lire son nom sur cette plaque de bronze, à l'entrée du grand escalier. Il avait du talent.

— Il faut plus que du talent pour construire avec un tel sens de la mesure et de la beauté : il faut du génie. L'espace et le relief du plateau sont utilisés avec une remarquable efficacité. Chaque statue est à sa place et le socle de chacune d'elles a la proportion juste, nécessaire pour respecter l'harmonie de l'ensemble. Et que dire de ce parvis ouvert sur l'orient, de ce bain de lumière avant la pénombre du « pronaos » et la nuit de la « cella », de ces revêtements de marbre, de ces escaliers majestueux ?

— Les constructeurs, ajouta Damon, ont employé, dit-on, soixante variétés de marbre en provenance de Gaule, d'Italie, de Grèce, de Libye... C'est une des premières choses que j'ai apprises en arrivant, l'année passée. Les Arvernes sont très fiers, à juste titre, de ce monument.

— J'aurais aimé rencontrer ce Matutinius Victorinus. Ensemble, nous aurions réalisé de grandes choses. Notre colosse, qu'ajoutera-t-il à tant de beauté et d'harmonie ? Ce point de perfection atteint, on n'y devrait plus toucher.

Zénodore mesura du regard la colline qui surplombait le temple, haussa les épaules, secoua

tristement la tête, les épaules basses, comme accablé soudain par un fardeau de fatigue et de désespoir. A pas lents, il gravit le grand escalier, parcourut les terrasses, le parvis, les déambulatoires, les exèdres pleines d'une ombre glacée, caressa de la main les statues ourlées de neige : des Mercure, des Diane, des Vénus et des Jupiter et même une Rosmerta, qui était, en Gaule, la parèdre de Mercure. Les yeux clos, il s'arrêta au bord de la grande terrasse orientale pour écouter vivre le silence de la montagne et le corps du dieu.

Damon s'apprêtait à le rejoindre, mais Sasia arrêta son élan.

— Laisse-le, dit-elle. Il a besoin d'être seul.

— Auras-tu suffisamment d'argile ? demanda Damon.

— Plus qu'il n'en faut.

— Souhaites-tu autre chose ?

— Je te répondrai comme Diogène à Alexandre : « Que tu t'ôtes de mon soleil. »

Zénodore avait demandé à s'installer dans une pièce donnant sur l'atrium, avec de la lumière en quantité convenable pour travailler. Sur le panneau extérieur de la porte, il avait dessiné au charbon une image de chien féroce, avec une inscription : « Cave canem ! » et cette précaution avait amusé les enfants. On ne le dérangeait plus que pour des affaires urgentes, comme lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de L. Furius Optatus, le maître bronzier de Parme, qu'il avait rencontré avant de s'embarquer pour la Gaule. C'était un beau garçon timide, dont le visage rosissait à la moindre émotion sous des cheveux

coupés presque ras. Il passait pour le meilleur bronzier, entre Nikaia et Pompéi. A peine était-il arrivé, Zénodore l'avait mis au courant, avec plus de précision, du projet auquel ils allaient travailler, des conditions du contrat, puis il lui avait conseillé d'aller reconnaître l'emplacement du chantier où les matériaux commençaient à affluer, et d'aller recruter, dans les parages d'Alésia et de Bibracte, les bronziers qui le seconderaient dans sa tâche.

Un mois fut nécessaire à Zénodore pour mener à bien sa première maquette de terre, en dimensions naturelles. Il semblait avoir oublié le buste qu'il avait promis à Sasia qui, trop heureuse de le voir à la tâche, ne lui en avait pas reparlé.

Il se protégeait rigoureusement de tout regard étranger : quand on frappait à sa porte, il se hâtait de recouvrir d'un linge son ébauche ; il ne quittait jamais son atelier improvisé sans emporter la clé et voiler la fenêtre d'un rideau. Parfois on l'entendait chanter à tue-tête des chansons du Péloponnèse ; parfois on percevait les rumeurs de ses colères ponctuées de jurons épais. Lorsqu'il sortait de son antre, les yeux rouges de fatigue, barbouillé d'argile sèche, il faisait peur aux enfants.

Son travail achevé, il invita Optatus, retour de sa tournée, à venir le voir, avant toute autre personne.

— Fort bien, dit Optatus, de sa voix hésitante. Cependant, pourquoi tient-il sa bourse au creux de la main ? Pourquoi avoir donné tant d'importance à la retombée de la chlamyde ? Et je ne vois pas...

Zénodore l'interrompt d'un geste :

— J'attendais ces observations et je comprends ta surprise. J'ai simplifié la figuration du dieu, non par

souci d'économie mais pour ne pas alourdir cette effigie dans son élan et ne pas laisser le regard des fidèles s'arrêter à des détails sans importance. Je n'ai pas voulu de bourse à la gauloise pour ce dieu de Rome ; je la lui ai placée dans le creux de la main pour qu'il ne semble pas revenir d'un champ de betteraves. Le pli de la chlamyde, qui retombe presque jusqu'à terre, équilibre le corps et pourra, éventuellement, former étau, et j'en ai supprimé les ornements : simplement une agrafe sur l'épaule et un galon retombant sur le torse. Quant au caducée, il est laid, encombrant et difficile à réaliser dans la dimension qui nous est imposée. De même, je n'ai pas voulu du coq, animal stupide et prétentieux, ni du chien dont le symbolisme est obscur. J'ai choisi de placer les ailes sur la tête plutôt qu'aux talons, sans le pétase, trop grec. Tout cela avec l'accord de la curie et du gouverneur. Qu'en dis-tu ?

— Ces ailes lui vont bien, mais je trouve ton Mercure un peu gras.

— C'est la seule concession à la mode du pays que j'ai consentie. J'ai obtenu d'éliminer la barbe et le manteau gaulois mais je ne puis oublier qu'il s'agit d'un Mercure arverne. « Deo Mercuri Dumiat... » Nos Arvernes sont ainsi pour la plupart. C'est un pays de mangeurs de lard, qui, pour la morphologie, n'ont guère de rapport avec les Grecs, les Siciliens ou les Cypriotes.

— Il reste à savoir si le colosse, ainsi conçu, tiendra en équilibre, exposé aux vents comme il le sera une fois planté sur le Dumias.

Durant l'absence de son ami Optatus, Zénodore avait débattu du problème avec deux techniciens de

Lugdunum, qui s'étaient livrés à des calculs compliqués, durant des jours et des jours : un ingénieur, Sétugobio, et un architecte, Triméméto, qui ne lui avaient proposé que des retouches sans importance. Il déroula un papyrus sur lequel figuraient les études de ces deux importants personnages. Les ébauches étaient emprisonnées dans un réseau de lignes et saupoudrées de signes et de chiffres comme un arbre qui se mettrait à bourgeonner. Optatus hocha la tête, émerveillé ; il appréciait ce travail en connaisseur, mais il restait sceptique quant à l'intérêt de faire glisser le pli de la chlamyde jusqu'à terre.

— C'est pour la majesté, dit Zénodore. Un beau drapé peut faire du garçon de ferme qu'est mon modèle, Vibo, un arbitre des élégances, mais rien ne nous empêche de revoir ce détail si tu y tiens. Après tout, ton avis a autant d'importance que le mien.

— Telle qu'elle est, ta maquette est une réussite, du point où nous l'examinons, mais n'oublions pas que les fidèles qui se presseront autour d'elle la verront par en dessous. Ça peut changer beaucoup de choses dans la perspective. Le moindre défaut pourrait avoir des conséquences désastreuses.

— J'y ai pensé, Furius. C'est pourquoi nous allons hisser cette maquette sur le plus haut mur du jardin et la regarder comme plus tard la verront les fidèles : avec la tête dans les nuages.

Fatigué, malade, fiévreux à la suite de son périple en pays éduen, Furius garda la chambre une dizaine de jours, buvant des tisanes au miel et se nourrissant de soupes de légumes. Lorsqu'il se leva, il constata que le Mercure avait été juché au point le plus élevé du mur

de clôture, à une vingtaine de pieds environ au-dessus du niveau du sol. Toute la maisonnée, esclaves compris, était présente pour la cérémonie de présentation, et une procession s'organisa : elle sortait du jardin par une porte voisine, revenait par une autre, trébuchant dans les orties et les ronces, mais Zénodore ne tira des spectateurs que des appréciations sommaires et de pure convenance. Seul, Epicharos, le précepteur des enfants, se montra critique, mêlant à son commentaire un filet de vinaigre.

— Ton Mercure, dit-il, ressemble à un gladiateur qui aurait trop forcé sur la cochonnaille. Il a des cuisses de matrone et son ventre est celui d'un gros buveur de kourmi.

Zénodore avala sa déception sans sourciller et dut convenir que le précepteur avait raison. D'ailleurs Damon, Sasia et Optatus lui firent les mêmes observations.

Il décida, la rage au cœur, qu'il devait détruire cette première maquette et repartir de zéro. Il s'enferma dans son atelier, se plongea dans les études des techniciens et commença l'ébauche de sa deuxième maquette.

Tandis qu'il opérait, enfermé dans une solitude de plus en plus exigeante, Optatus prit en main, avec ses bronziers, la construction d'un four, sur un espace de terrain plat situé derrière le mur de clôture. Il fit creuser une fosse de dimensions suffisantes pour recevoir la potée qui envelopperait le modèle. Non sans mal il parvint à réunir l'énorme quantité de cire nécessaire à la coulée, dressa sur une grande plaque d'argile recouvrant un support de bois, le réseau compliqué qui aboutissait aux trous de jets et aux

événements, les broches destinées à maintenir le noyau d'argile, et l'armature qui maintiendrait le bloc énorme de la potée. Sous forme de lingots arrivèrent les premiers chargements de cuivre et d'étain : les premiers, d'Espagne où Damon les avait commandés peu après la venue de Zénodore, les seconds de l'île de Bretagne.

Lorsque Zénodore consentit à lui ouvrir sa porte, Optatus dit simplement :

— Rien à reprendre. C'est la perfection. Tu as supprimé la retombée de la chlamyde et tu as bien fait.

Le creusement de la fosse n'avait pas été une mince affaire : on avait trouvé la roche à cinq ou six pieds sous l'humus et il avait fallu faire travailler au pic et à la pioche, jour et nuit, une équipe de terrassiers. C'était une belle fosse, ronde et régulière. Optatus avait installé au-dessus une vaste et haute structure de bois, aux aîtres puissants, dotée d'un mécanisme complexe de courroies, de cordes, de poulies et de treuils. On fit un essai avec une énorme masse de roche : tout fonctionnait à la perfection et Optatus était radieux.

Restait, pour Zénodore, un travail fastidieux : réaliser une réplique en cire s'inspirant, avec le plus d'exactitude possible, de la statue de terre qui avait repris place dans son atelier, après une nouvelle exposition. Jamais encore il n'avait travaillé dans d'aussi grandes dimensions. Il avait beau se répéter : « Ne fignolons pas : c'est simplement une maquette », il aplanissait, modelait avec minutie la couche de cire enveloppant le noyau de terre brute où l'on avait

ménagé des orifices pour les broches. Sa porte était devenue plus hermétique que celle des enfers ; ni Sasia ni Riata n'avaient pu la franchir, et moins encore Damon qui pestait contre cette inflexible exigence ; pas même Optatus qui, n'ayant plus rien à faire que d'attendre, passait la majeure partie de son temps à préparer le grand chantier du Dumias, où la noria des pèlerins avait repris, et à surveiller les maçons qui avaient commencé à construire les fondations du piédestal dont les dimensions n'étaient pas loin d'atteindre celles de la demeure de Damon, et dont l'épaisseur des murs était au moins du double.

Un matin, après qu'elle eut frappé à la porte de Zénodore les trois coups annonçant qu'elle déposait devant l'atelier la nourriture de la journée, Riata n'obtint aucune réponse. Après avoir cogné plus fort, sans autre succès, elle alerta la dame Sasia qui se présenta, sa toilette à moitié faite, cheveux défaits, et fit poser une échelle contre le mur extérieur dont la fenêtre haute ouvrait sur le jardin, pour y faire grimper un esclave. Zénodore était allongé à terre, le visage dans les déchets de cire. L'esclave enjamba la fenêtre, contourna prudemment le corps comme il eût fait d'un fauve endormi, et ouvrit la porte.

— Il est mort ! se lamenta Riata.

— Mais non, sotté ! Simplement évanoui. Va chercher du vinaigre et des linges mouillés.

La cire mêlée à la crasse avait fait au sculpteur un masque blafard et rendu la barbe rigide comme du lichen. Depuis sa retraite, il avait renoncé à se laver et à changer de vêtements et dégageait une odeur de bouc. Dans sa chute, il s'était blessé à la pommette

droite en heurtant le socle, et la peau avait éclaté en étoile. Il mit si longtemps à retrouver ses esprits que Riata eut le temps d'enlever le plus gros de la saleté. Ce fut une autre affaire lorsqu'il émergea de l'inconscient : son visage prit une telle expression de fureur que Riata, qui le soutenait contre son genou, faillit le lâcher, et que la dame Sasia recula.

— Qu'est-ce que vous foutez là ! gronda-t-il. Où vous croyez-vous ?

Il se releva péniblement en s'aidant des rebords du baquet contenant la cire, arracha de sa ceinture une spatule acérée comme un poignard.

— Dehors, tous ! s'écria-t-il. Le dernier qui reste, je l'éventre !

— Tu aurais préféré qu'on te laisse crever comme un chien ! riposta la dame. Regarde-toi ! Tu es dégoûtant, tu sens mauvais et, de plus, tu tiens à peine debout sur tes jambes !

— Un chien ! Tu as raison. Un chien ! C'est exactement ce que je suis. Et regarde la merde que je viens de pondre !

— Tu veux te laisser mourir ? C'est bien ça ?

— Exactement ! Et ça ne regarde que moi. Vous me tenez en votre pouvoir et vous avez tous les droits, sauf un : celui de m'empêcher de crever !

— Pauvre fou... Te voilà repris par les idées noires. Tu as besoin de repos et il faudra bien t'y résoudre. C'est à peine si tu peux serrer cette spatule dans ton poing.

Zénodore voulut s'avancer vers elle. Il fit deux pas et s'effondra de nouveau.

— Cette fois, dit la dame, il a son compte. Qu'on le fasse porter dans sa chambre.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Toujours sans nouvelles de toi, mon cher Novatus. De toi et de Rome. C'est comme si l'air se raréfiait autour de moi. Pourquoi n'écris-tu pas ? Es-tu fâché que je ne t'aie pas rendu, avant mon départ, les poèmes de Virgile que je t'avais empruntés et dans lesquels, d'ailleurs, je n'ai pas mis le nez depuis que je croupis dans ce cul-de-basse-fosse ? Je n'ai plus envie de lire, de manger, de faire l'amour. Je ne désire que revoir Rome, ta villa de Baïes, nos petites putains, ma Nigrina et ton petit Ninus. Envie de mourir quand je pense que des années me séparent de mon retour et que je risque même de ne plus te revoir.

« Si je croyais aux dieux, je dirais qu'ils m'ont abandonné, même cette crapule de Mercure, pour qui je commençais à ressentir une certaine amitié, et même un brin de tendresse. Ne ris pas ! Lorsque je le retrouvais à mon réveil, tout frais de la nuit comme au sortir d'un bain, un jeu subtil reprenait entre nous : il me provoquait, me mettait au défi de terminer dans la journée telle ou telle partie de son corps. Un jeu amoureux, comme celui qui liait Pygmalion à son œuvre. Jamais auparavant je n'ai ressenti des rapports d'une telle intensité. Ces fluides qui évoluent de la terre à la chair et de la chair à la terre nous lient l'un à l'autre, nous emprisonnent dans un orbe de sentiments qui ressemblent à de l'amour, mais j'ai vite compris que la joie puissante que j'éprouvais n'était qu'un leurre de mon invention, une illusion née dans une tête folle, que le dieu ne faisait que répercuter comme un miroir ce que je ressentais. Nous avons beau faire, nous, les artistes, les « créateurs », comme on dit

pompeusement : rien de vivant n'est sorti et ne sortira jamais de nos mains. La moindre vachère de ces montagnes est plus apte que nous à créer de la vie. Il faudrait être un dieu pour prétendre insuffler un soupçon de vie à un tas de boue ou de cire artistement modelé, et je ne suis pas un dieu mais un chien. Oui, mon bon Claudius, un chien ! Peut-être suis-je en train de perdre la raison, mais l'idée s'ancre chaque jour plus profond et plus solide en moi que je suis un être immonde, pouilleux, hargneux, livré aux sempiternelles obsessions de l'impuissance et de la mort.

« On m'a retrouvé l'autre jour, inanimé, dans ma bauge, alors que j'étais en train de préparer le modèle de cire pour la coulée, que Furius Optatus attend avec l'impatience que tu devines. On m'a réinstallé dans la chambre que j'occupais lorsque je t'ai écrit ma dernière lettre. Depuis, je n'ai pas plus de vie et de ressort que les poireaux du jardin. Il me reste moins d'une semaine de travail mais le courage me manque pour retrouver mon atelier et, avec lui, mes obsessions. Damon est bien près de penser que, par mon inertie, j'ai trouvé un bon moyen de lui échapper. Il me rend visite chaque jour et je lis sur ce visage de vieille putain une colère glacée dont je me délecte.

« Une lettre de toi, Claudius, par pitié !

« Comment se porte notre empereur Claude ? Les nouvelles de l'Urbs que distille mon geôlier ne sont que des communiqués insipides issus de l'alambic frelaté d'un fonctionnaire de l'Empire.

« Je fais des rêves étranges. Je me vois, marchant comme un somnambule sur la crête d'un mur étroit, entre deux gouffres : dans l'un, les démons de la folie poussent des cris de singes en rut ; dans l'autre, des

cadavres s'agitent dans leur suaire et me tendent leurs bras décharnés.

« Le mur est de plus en plus étroit, mes jambes de plus en plus faibles, et le vertige tourne dans ma tête.

« Je te quitte, Claudius. Le calame me tombe des mains, je n'ai plus d'encre dans mon encrier et pas le courage d'en préparer.

« Si cette lettre te parvient, dis-toi que ce sera peut-être la dernière. Quand tu liras cet "au revoir", dis-toi que c'est peut-être un "adieu" qu'il fallait lire. »

Un matin de juin, alors que rien ne le laissait prévoir, Zénodore s'éveilla avec le sentiment qu'un prodige venait de s'accomplir durant la nuit. Il bandait ! Il prit son sexe tiède et raide entre ses mains jointes avec une sorte de dévotion, le caressa, constata que cette érection n'avait aucun rapport avec une envie d'uriner qu'il avait satisfaite avant le lever du jour. Il regarda d'un œil nouveau Riata en train de vaquer aux soins du ménage mais se maîtrisa pour ne pas l'inviter à venir constater le prodige et la faire participer à ce renouveau.

Contrairement à son habitude, il s'entretint longuement avec Optatus rayonnant, tout rose de la chaleur du premier jour d'été. Il consentit même à se nourrir convenablement. Dans la journée, la dame Sasia vint lui apporter des fleurs, sous prétexte que l'on entrait dans la fête des Florales. Il lui embrassa les mains pour la remercier : elle sentait bon le jardin et la vie. Damon faillit tout compromettre : il s'exclama sur la bonne mine du « miraculé » et manifesta avec bruit son désir de le voir retourner à son travail. Un doigt devant sa dent noire, il lui confia

en minaudant que le gouverneur d'Aquitaine faisait demander de ses nouvelles par le courrier du matin.

Ce n'est que le lendemain que Zénodore se hasarda à honorer Riata qui ne fit pas de manières. Elle ôta sa tunique et s'allongea près de lui avec une grâce de Vénus au bain. Le prodige, c'est par elle qu'il se confirma. Avant de la prendre il resta un long moment à caresser l'intérieur des cuisses, lisse, frais et blanc comme ces neiges de printemps qui se tassent dans les creux humides. Il lui parla en la pénétrant avec douceur et la sentit fondre de plaisir entre ses mains, et il l'entendit pousser de petits cris de gorge, la bouche entrouverte, sans cesser de le regarder entre ses paupières mi-closes, une larme au bord des cils, bougeant avec une lenteur de vague, accrochée à lui comme si elle craignait de voir se fondre au-dessus d'elle ce beau nuage d'homme.

— Tu es ma vie, Riata, dit-il. J'étais mort et, grâce à toi, par toi, j'ai ressuscité. Tu sens comme mon cœur bat, comme ma chair regorge d'amour ? Tu le sens, dis ? Regarde la paume de mes mains, touche cette sueur, cette rosée qui les recouvre. C'est ma sève qui éclate, c'est ma vie qui revient...

Elle prit dans les siennes la main qu'il lui tendait, la caressa comme une coupe, la lécha, respira la vieille odeur de terre, en recouvrit son visage pour cacher ses larmes. Elle savait bien que ce chant d'amour, ce n'est pas à elle qu'il s'adressait mais, à travers elle, à toutes les femmes qu'il avait eues et qu'il aurait.

Zénodore n'avait pas revu Sabidius depuis deux mois. Le « fonctionnaire », qui était allé négocier des achats de matériaux, revenait avec ce qu'il appelait des « bonnes nouvelles ». Une mine entière du pays lémovice était réquisitionnée pour fournir l'étain nécessaire. Zénodore fronça les sourcils.

— De l'étain lémovice ? J'avais pourtant exigé du minerai des îles Cassitérides, le seul qui vaille. As-tu parlé à Optatus de cette « bonne nouvelle » ?

Sabidius rougit violemment.

— Certes ! Il prétend que cet étain est de bonne qualité.

Zénodore, voulant en avoir le cœur net, décida de rendre visite sur-le-champ à son ami bronzier, qui travaillait sur le Dumias. Optatus prit deux poignées d'étain concassé, sur des tas différents, les montra à Zénodore.

— Ça, dit-il, c'est de l'étain du pays lémovice. Et ça, c'est du minerai des Cassitérides. Avec le premier, tu pourrais fabriquer des casseroles de bonne qualité, mais, pour des œuvres d'art, et de grandes dimensions de surcroît, c'est celui-ci qui convient. Si tu le désires, je peux t'expliquer les raisons de cette différence.

— Suis-moi ! dit Zénodore. Nous allons régler cette affaire tout de suite !

Ils se rendirent à la préfecture, firent chercher partout Sabidius qui était devenu introuvable. Au domicile de Damon, ils aperçurent le préfet sortant des thermes et des jeux, tout rose, drapé dans une tunique

verte très élégante.

— Eh bien ! dit-il joyeusement, que vous arrive-t-il, mes amis ? En voilà des mines longues !

— Regarde ! dit Zénodore. C'est de l'étain. L'un est excellent. L'autre, c'est de la merde. Souhaites-tu qu'on construise ton colosse avec de la merde ? As-tu envie de le voir s'effriter, se rider comme le cul d'une vieille, s'effondrer ? Ce que je veux, c'est de l'étain de Bretagne, le seul qui convienne. C'est stipulé dans notre contrat.

Damon parut ébranlé. Il tenta d'ergoter : les Cassitérides, c'était au bout du monde et les mines des Lémovices se trouvaient seulement à une ou deux journées. L'un coûtait très cher et l'autre bon marché. Peut-être en le raffinant, ou en opérant un mélange... Et puis, que diable ! il fallait bien faire travailler les gens du pays...

— Pour ce qui est du cuivre, dit tranquillement Optatus, il n'y a rien à dire. Pour l'étain, c'est autre chose. Si tu maintenaes tes exigences, je serais contraint de renoncer à la tâche qu'on m'a confiée.

— Nous serions deux à partir, dit Zénodore, et cette fois-ci, tu ne pourrais pas nous retenir.

Damon faillit éclater : les sesterces ne coulaient pas des coffres de la curie arverne comme l'eau des fontaines d'Aquae Calidae^{12} ! Ces artistes, ces artisans étaient d'une prétention, d'une arrogance ! Pour qui se prenaient-ils ? Oubliaient-ils à qui ils s'adressaient ?

— Ce sera l'étain des Lémovices ou ce ne sera rien ! s'écria-t-il.

— Alors, ce ne sera rien, dit posément Zénodore. Tu viens de rompre notre contrat. Nous prendrons demain, Optatus et moi, la route de Burdigala pour

exposer notre problème au juge et arbitre qu'est le gouverneur et lui présenter nos regrets d'avoir à le quitter.

Damon leva les bras au ciel, gesticula, bouscula outrageusement les plis harmonieux de sa tunique. Il glapit :

— Eh bien ! vous l'aurez, votre étain breton, mais je vous préviens, c'est la dernière concession que vous obtiendrez de moi. Maintenant, vachez à vos occupations et laissez-moi m'occuper des miennes ! Ave !

Quand ils furent seuls, Zénodore dit à Optatus :

— Cette affaire dégage une singulière odeur de prévarication et doit dissimuler d'obscures magouilles. Cet escroc croyait nous berner aisément, et c'est nous qui l'avons confondu. Il faudra désormais ouvrir l'œil et examiner avec soin tous les chargements de minerais qui nous parviendront.

Le lendemain, tout miel, tout sourire, Damon s'excusa de sa colère qu'il mit sur le compte d'ennuis administratifs. Pour sceller leur réconciliation, il offrit à Zénodore et à Optatus un repas sous la treille qui prolongeait l'atrium en direction du jardin ; il se montra aimable, prévenant, volubile et fit servir son meilleur vin. Il faisait un temps de haut été, plein de souffles tièdes et d'odeurs suaves. Au loin, de petits nuages de verre bleu dansaient autour du Dumias ruisselant de sombres forêts. Le bonheur. Seule la dame Sasia semblait préoccupée : elle dirigeait vers son époux des regards sans complaisance lorsqu'elle le voyait prendre des poses de « magister pagi », affecter des mines d'inverti, faisant mine de ne pas se souvenir du nom de ses esclaves comme s'il en avait une légion,

distribuant à ses invités, du bout de ses doigts aux ongles peints en rouge et revêtus de leurs bagues d'été, de petits cadeaux qu'il sortait d'un coffre, comme si l'on fêtait les Saturnales.

« Décidément, songeait Zénodore, nous ne nous trompions pas : cet étain lémovice sent de plus en plus mauvais... »

Zénodore s'était remis à la tâche, mais sans tomber dans les excès qui avaient failli lui coûter la vie.

Les couleurs lui étaient revenues au visage, avec un certain bonheur de vivre. Il s'était pris pour Riata d'une aimable attirance qui n'allait pas au-delà du simple plaisir du lit mais qui l'aidait à vivre. Il lui avait enseigné quelques raffinements qu'elle mettait à profit avec beaucoup d'application, car elle était très douée pour l'amour, sous ses airs de vierge sage. Elle avait obtenu qu'il renonçât à Vibo et à ses saouleries et il avait accepté sans trop de mauvaise grâce.

De passage en Auvergne au retour de Lugdunum où s'était tenu le « Concilium » des Trois Gaules, le gouverneur Vibius Avitus avait arrêté son véhicule chez Caius Julius Damon. Il se montra satisfait du modèle de cire, approuva les quelques modifications que le sculpteur y avait introduites, mais regretta le retard dont souffrait la réalisation de la statue, dont il accusa sévèrement Zénodore et ses « caprices ». Il s'informa de la date de la coulée.

— Il faut compter un mois, dit Zénodore.

— Je serai présent. Préviens-moi. Quand commencerez-vous à couler au sable les premières pièces du colosse ?

— A la fin de l'année, sans doute, mais il reste

encore beaucoup à faire pour organiser le chantier. Il faut activer la construction du village des ouvriers, renforcer la route qui conduit au sommet. Tout le bois dont nous aurons besoin pour les structures, le fer nécessaire pour les principales armatures, devront être en place dès l'automne, sinon, avec les difficultés de charroi en hiver, nous risquons de perdre des mois, et j'avoue que, par ma faute, nous avons déjà pris du retard.

— Tiens-moi au courant. Je veux être informé chaque semaine de la progression du chantier. Durant le « Concilium », nous avons évoqué ton œuvre, si bien qu'aujourd'hui, toute la Gaule est au courant. Dès le printemps prochain, tu recevras des visites. Le questeur de la curie vous versera, à toi et à Optatus, un nouvel acompte. N'as-tu pas d'autres requêtes à formuler ?

— J'aimerais recevoir des nouvelles de Rome et avoir la certitude que mes courriers sont acheminés normalement.

Vibius fronça les sourcils.

— J'aviserais. Tu n'es plus au secret, n'est-ce pas ?

Quelques instants plus tard, Zénodore perçut des rumeurs de conversation animée au fond du jardin de Damon. A travers les feuillages des troènes, il vit le préfet s'agiter dans sa tunique safran autour du gouverneur, comme un gros papillon tombé à terre et incapable de reprendre son vol.

Au moment de repartir, le gouverneur remit à Zénodore un paquet de rouleaux.

— Voici quelques-unes de tes lettres et celles que tu as reçues de Rome, dit-il. Damon prétend qu'il agissait pour ton bien en les retenant par-devers lui.

En te coupant de ton passé, dit-il, il t'obligeait à ne songer qu'au présent et à ton œuvre. Cela partait d'une bonne intention mais le procédé est détestable. S'il récidive, il s'en repentira. Je l'ai prévenu, il ne recommencera plus. Quant à toi, fais en sorte que seule compte ton œuvre et oublie Rome, si tu le peux.

— Dis-lui adieu, murmura Furius Optatus. Tu ne la verras plus.

Il caressa de la main et du regard l'effigie de cire jaune d'abeille employée à l'état sauvage, qui brillait d'un éclat mat dans l'atelier. Elle paraissait plus vivante que son modèle de terre cuite dont elle reproduisait les moindres détails avec une parfaite fidélité, très harmonieuse malgré les broches de fer qui la traversaient de part en part en plusieurs points comme un guerrier nu hérissé de flèches barbares et qui la maintiendraient dans le moule de potée dont on allait la revêtir.

— C'est bien, dit Zénodore. Tu peux commencer.

Aidé d'un autre bronzier, Optatus se mit à enduire la maquette d'une couche de barbotine, un mélange d'argile fine, d'eau soigneusement dosées de manière à épouser les moindres reliefs de la cire sans l'abîmer, et de farine cuite destinée à éviter une dessiccation trop rapide. Peu à peu la maquette disparut, ses détails s'estompèrent sous la couche légère, et elle ne fut bientôt plus qu'un bloc informe, une chape gluante qui suait son eau sur les dalles.

— Maintenant, dit Optatus, il faut que ce premier moule sèche lentement. Laissons la pièce où elle est, car la température de cette salle convient parfaitement. D'ici quelques jours nous procéderons à

la coulée.

Tout était en place sur le chantier aménagé derrière le mur du jardin de Damon. Les ouvriers chargés du maniement des treuils et des poulies avaient si longtemps répété leurs gestes qu'ils auraient pu déposer n'importe quelle charge à moins d'un pouce de l'emplacement convenu, au fond de la fosse.

La confection du moule de potée était une opération longue et difficile. La couche de barbotine une fois sèche, Optatus avait fait remplir plusieurs baquets de terre mêlée à du crottin de cheval qu'on avait fait collecter dans les écuries de la ville par les esclaves de Damon. On brassa ce mélange puant pour en enrober la statue en ménageant les conduits destinés à la coulée et à l'évacuation de l'air, des gaz et de la cire.

— J'ai failli, dit Optatus, utiliser de la bouse pour ce mélange, car elle est plus facile à trouver, mais elle ne vaut pas le crottin. J'ignore pourquoi, et personne ne le sait vraiment, mais c'est la coutume, depuis les maîtres grecs.

On ne distinguait plus rien de l'effigie de cire sauvage. Elle dormait comme une momie au creux de cet énorme paquet de boue verdâtre, emprisonnée dans une armature de vieille ferraille qui maintenait l'habillage en place. On distinguait ici et là, aux endroits convenus, les diverses embouchures : trous de coulée, jets et événements.

Le jour de la coulée venu, devant le gouverneur, toute la maisonnée, quelques sénateurs et édiles, le moule de potée fut précautionneusement allongé sur la plate-forme d'un fardier, maintenu aux ridelles par des cordes et protégé des cahots par un épais matelas de

feuilles. A la moindre traction par trop brutale des manœuvres chargés du transport (trois devant et trois derrière) à la moindre accélération trop rapide, Zénodore se mordait les lèvres. On avait dû élargir, en abattant les piliers, la porte du jardin donnant sur le chantier pour que le convoi pût la franchir sans encombre. Le plus ardu consistait à faire rouler le véhicule sur la pente, en direction de la fosse et du four géant que l'on avait construit avec des briques habillées de terre réfractaire, dont la chaleur rayonnait et dont on distinguait, par les interstices, de chaque côté du tablier, les regards de braise. Arc-boutés sur les manches des freins, les manœuvres maîtrisaient la progression et maintenaient une allure lente et régulière.

Optatus avait conçu et réalisé un astucieux système de rails qui devaient insérer le bloc, au sortir du chariot, sans à-coups, sur un socle creux installé au fond de la fosse, de manière à recevoir l'épanchement de cire liquide lorsque la chaleur la ferait s'écouler et libérerait ainsi la place pour le bronze en fusion.

Un cri monta de l'assistance lorsqu'un madrier, cédant sous le poids du moule, craqua et fit pencher dangereusement le fardeau qui roula de quelques pousses sur le côté.

— Mânes de Lysippe, de Phidias, de Praxitèle, gémit Optatus, veillez sur nous !

Il fit effectuer un recul au moule, l'immobilisa dans sa position initiale puis, avec l'aide de quelques ouvriers, étaya d'un madrier vertical le rail qui avait cédé mais qui, heureusement, taillé dans un bois encore vert et fibreux, ne s'était pas rompu net. Le bloc, ayant retrouvé son assiette, reprit lentement sa

progression, pouce par pouce, franchit sans encombre les derniers pas qui le séparaient de la fosse et se retrouva bientôt pris dans un réseau de cordes sur son réceptacle. Le maître bronzier posa sur la sole supérieure un brin d'herbe dont il observa la dessiccation, afin de vérifier le degré de chaleur du foyer.

La cire commençait à fondre en grésillant.

— Nous coulerons demain, dit Optatus.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« J'ai peine à tenir mon calame. Mes doigts tremblent et les mots se bousculent dans ma tête, et pourtant il faut que je t'écrive, que je te parle. A qui donc pourrais-je me confier ? Qui d'autre que toi pourrait m'entendre et me comprendre ?

« Je viens de quitter mon Mercure de bronze. Damon l'a fait dresser dans l'atrium de sa demeure où le gouverneur ne s'est pas privé de l'admirer. Pour être seul avec lui, j'ai préféré attendre que le soir tombe et que l'atrium soit désert. Les chiens m'importunaient : je les ai chassés. Assis sur les premières marches de l'escalier qui accède aux chambres, j'ai regardé le dieu qui me regardait. Dans la lumière veloutée du crépuscule, il paraissait vivant, mais d'une vie qui n'est pas humaine. Il bourdonnait autour de lui une rumeur, un murmure, peut-être un chant. Ne ris pas, Claudius. Ne va pas imaginer que j'étais ivre. De trois jours, tout le temps qu'a duré l'opération de coulée, je n'ai pas bu une goutte de vin, pas touché une femme, tant je souhaitais, pour cette confrontation entre moi et la statue, me sentir pur et ne pas devoir mes émotions à des dispositions artificielles.

« Jamais, Claudius, je n'ai ressenti cette impression de faire corps avec une œuvre, de pouvoir établir entre elle et moi une constante osmose, de dialoguer avec le dieu comme avec un ami ou un confident – comme avec toi. L'amour que tu me connais pour la matière noble et les formes harmonieuses a débordé ses limites banales. Lorsque, dans mon atelier de Rome, au milieu de mes aides et de mes élèves, j'avais réalisé une œuvre dont j'étais satisfait, je croyais avoir accédé aux extrêmes frontières du bonheur. Aujourd'hui, maintenant, à cette heure, je conçois que le bonheur peut révéler d'autres horizons plus vastes, riches et profonds qu'on ne l'imaginait, qu'il peut en explosant libérer d'autres chaleurs, d'autres lumières, susciter d'autres émotions, jusqu'à faire délirer le pauvre homme qui s'y hasarde et le projeter dans une ivresse sacrée.

« Cet étrange silence entre le dieu et moi tenait du prodige. Les dieux ne parlent que dans les comédies et les rêves ; leur état naturel est le mutisme ; seule leur présence est éloquente : ils apparaissent et le monde se tait au point qu'on pourrait entendre pousser l'herbe entre les dalles du temple, et l'air bouger. Le silence de l'éther et des domaines chthoniens enveloppe leur présence, mais un geste, un regard peuvent suffire pour déclencher des orages d'amour ou de haine.

« Me croiras-tu, Claudius, si je te dis qu'en un instant mon scepticisme a volé en éclats, que je me suis senti effleuré par la grâce ? Cet état va-t-il durer ? Les circonstances de ma vie ne se chargeront-elles pas de dissiper ce qui n'est peut-être qu'une illusion ? Ne me retrouverai-je pas, demain, enfermé de nouveau dans ma vieille peau de mécréant, dans ma prison de

scepticisme ? Au moins, si cet état de grâce se dissipe, aurai-je connu cette impression d'être projeté dans un univers où le prodige s'élabore, un domaine où il n'est pas nécessaire d'être un "pontifex maximus" pour être admis.

« Il me semble t'entendre : "Tu n'as été sensible qu'à la beauté de ton œuvre. L'émotion qui t'a étreint n'a rien d'un prodige. Tu attendais avec tant d'impatience ce rendez-vous avec le dieu que tu t'es cru transporté dans le monde des élus." Tu ne me crois pas. Personne donc ne pourra me croire. Tant pis. Et pourtant...

« Tes lettres, Claudius, m'ont fait du bien. Elles m'ont permis de respirer l'air de Rome, entendre ses bruits, ses voix, sentir ses parfums et ses odeurs, retrouver ses visages, éprouver de nouveau ces joies quotidiennes qui étaient ma nourriture.

« C'est à peine si je puis relire les mots un peu fous qui coulent de mon calame. Il fait presque nuit à présent. La demeure de Damon recompose ses rumeurs autour de moi, sans moi. Je suis ailleurs. Je ne suis plus moi.

« C'est demain que la grande aventure commence... Adieu ! »

LIVRE TROISIÈME

LE DIEU DES VOLCANS

Printemps 50.

Zénodore se souvient : l'attente, l'impatience, l'angoisse, une amertume dont il s'est nourri des jours et des jours.

Il a vu la cire s'écouler du moule, la potée se libérer de cette fiente jaunâtre et fumante. Il a assisté sans en perdre un détail, le lendemain, à l'opération de coulée. Il voit encore Optatus, une plaque de verre coloré devant les yeux, penché au-dessus des creusets où s'élaborait le bronze, étudiant la couleur du métal liquide, veillant à ce qu'il soit consciencieusement écrémé. Optatus, les traits tirés, surveillant la régularité du coulage, penché au-dessus de la fosse pleine de vapeurs, d'odeurs âcres, de lumière orangée et de bouquets d'étincelles bleues. Optatus dressant l'oreille pour écouter le travail du métal qui, affronté aux parois d'argile, prenait la place laissée libre par la cire fondue. Optatus, ivre de fatigue et d'appréhension, s'écroulant sur le bord de la fosse, serrant entre ses bras, comme on étreint une branche pour ne pas sombrer dans un gouffre, la jambe de Zénodore, debout près de lui. Il parlait d'une voix hésitante, brisée :

— Tout devrait se passer au mieux, mais sait-on jamais ? La matière a des caprices imprévisibles, et c'est la première fois que je travaille dans cette dimension.

Il a fallu attendre, de nouveau. La statue était semblable à un tronc d'arbre foudroyé. Il montait du fond de la fosse des bruits étranges, des vapeurs et des fumées jaillissant de l'écorce crevassée. Le travail de démoulage a duré une journée pleine et toute une matinée. La carapace tombait pièce à pièce sous les coups de mailloche et de burin, dégageant la structure complexe des conduits qui partaient en tous sens et de l'armature métallique. Tout le temps qu'a duré l'opération, Zénodore n'a pas quitté Optatus. Il admirait les garçons d'atelier qui opéraient sans hâte, avec régularité, veillant à ne pas détériorer le métal sous la couche de barbotine sèche, à ne pas blesser la chair tiède du bronze.

Lorsqu'il ne resta plus rien de la potée, que les formes et la matière de l'œuvre commençaient à se dégager du magma, Optatus fit reposer ses aides et dormit lui-même quelques heures.

— En apparence, dit-il, la coulée est réussie. Nous allons en avoir le cœur net. Envoie chercher le gouverneur. Il ne nous pardonnerait pas d'avoir effectué sans lui la dernière opération.

Avitus, flanqué de Damon et de Sabidius, arriva peu après pour assister à la dernière phase de démoulage. Une lèpre de terre grisâtre recouvrait encore la statue, lorsque Optatus déclara :

— Nous avons réussi. Ce sera une œuvre sans défauts.

— Tu te moques de nous ! s'exclama le gouverneur. C'est cette horrible chose que tu oses appeler une « œuvre sans défauts » ?

Le rire amusé du maître bronzier...

— Ce que tu vois là est l'œuvre brute de coulée. Il

va falloir lui donner sa forme définitive, la peaufiner. Les réparateurs, les ciseleurs vont couper les broches, effacer quelques bavures, polir la matière. Crois-tu que l'enfant qui sort du ventre de sa mère soit beau à voir, avec ces glaires qui dégoulinent de lui. Bientôt tu ne reconnaîtras plus ton Mercure, je puis te l'affirmer.

Avitus parti, Optatus montra à Zénodore un espace de la cuisse gauche, à l'arrière du genou, deux ou trois pouces plus haut.

— Il y a un sérieux défaut de coulée à cet endroit-là, dit-il. Écoute...

Il cogna légèrement du plat d'une marteline autour du défaut : le métal donnait un son très différent ici ou là. Ce n'était rien de grave ni d'important, mais il valait mieux n'en rien dire au gouverneur. Il promena sa main sur les parties dégagées de la croûte terreuse.

— C'est beau, le bronze. Celui-ci, soit dit sans me flatter, est de première qualité. Touche-le, on dirait qu'il vit. Souviens-toi de ce qu'a écrit Ovide : « Si les portes de nos temples sont pour la plupart en bronze, c'est que ce métal porte en lui des principes bénéfiques, qu'il chasse les mauvais sorts. Il est la chair des dieux. »

Le gouverneur revint trois jours plus tard, à l'issue d'une tournée d'inspection à travers la province arverne.

Damon avait fait installer la statue au centre de l'atrium, de telle manière que toutes les parties du corps fussent éclairées avec la même intensité. Mercure paraissait plus grand que nature, plus majestueux que son modèle en terre, plus vivant. La lumière glissait sur sa peau comme l'eau d'un torrent

sur une roche lisse, tournoyait autour des épaules drapées et du cou, piquait des éclats dans les cheveux, jouait avec le sexe aux poils bouclés, s'enroulait autour des jambes musclées, faisait vibrer les ailes plantées dans la chevelure drue et courte.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, dit le gouverneur. Même à Rome. Même à Pompéi. Si votre colosse a cette qualité de formes et de matière, il sera digne de figurer parmi les merveilles du monde, et ce sera ma gloire suprême que d'avoir aidé à sa réalisation.

Il ajouta :

— J'ai convaincu les sénateurs de vous attribuer une prime. Ils y ajouteront un supplément pour vos ouvriers.

Ils remercièrent le gouverneur mais se mordirent les lèvres lorsque l'index recourbé d'Avitus heurta certaines parties du corps afin d'apprécier la qualité et la régularité du son.

— J'en tremble encore, dit plus tard Zénodore, mais nous allons oublier notre fatigue et nos angoisses. Ce soir, je t'invite. Nous ferons une fête dont tu te souviendras toute ta vie. L'auberge d'abord, les bordels ensuite. Je connais les bonnes adresses...

Ils s'étaient retrouvés au petit matin, roulés dans leur manteau, au fond d'une écurie des faubourgs, après avoir tenté vainement, ivres comme ils l'étaient, de découvrir leur chemin dans la nuit épaisse, les flambeaux allumés au coin des rues principales étant éteints depuis longtemps. Ivres et malades à crever, sans le moindre souvenir agréable à ruminer.

— Tes bonnes adresses, protestait Optatus, je les

retiens !

Dans la meilleure auberge de la ville, « Au chien jaune », ils s'étaient gavés de charcutailles, avaient pris à partie le patron sous le fallacieux prétexte qu'il mouillait son vin et, en entendant les souliers de fer de la patrouille alertée, ils avaient déguerpi par une cour sombre et puante. La rue chaude n'était pas très éloignée. Ils s'y étaient engouffrés, avaient cogné à la première porte venue et s'étaient trouvés devant une telle collection d'horreurs qu'ils avaient battu en retraite. Les autres lupanars ne valaient guère mieux.

Ils s'étaient arrêtés dans un bouge qui ne payait pas de mine, où la qualité du vin incitait à l'indulgence quant à la beauté des filles. Ils en avaient retenu quatre, triées sur le volet, et qui paraissaient saines, avaient payé rubis sur l'ongle pour le vin et pour le reste, mais ils étaient tellement ivres qu'ils s'étaient endormis sans consommer et s'étaient retrouvés sur le pavé sans s'expliquer ce qui leur arrivait. Après avoir déambulé dans des ruelles sordides puant le rat crevé, ils avaient frappé à la porte d'un autre bordel d'où sortaient des chants et des airs de flûte. Ils y avaient bu quelques coupes de vin chaud aux épices, avant de faire le coup de poing avec un groupe de muletiers de la Narbonnaise qui, bons garçons, leur avaient payé un dernier verre avant de leur mettre des filles dans les bras.

Comment ils s'étaient retrouvés au matin dans cette écurie, au milieu des mules, souillés de fiente et de pissat, ils n'auraient pu l'expliquer. Ni quel malfaiteur les avait délestés de leur bourse.

Il avait fallu trois bonnes journées à Zénodore pour

retrouver son assiette. Quant à Optatus il ne tarda pas à gémir en contemplant son sexe rouge et purulent. Il se lamentait :

— Je crois bien que j'ai attrapé le mal d'Hérode.

Zénodore se maîtrisait pour ne pas éclater de rire.

— Tu en présentes tous les symptômes. Bientôt tu verras ta queue se couvrir d'asticots et pourrir lentement avant de se détacher. Et je ne parle pas de l'état de délabrement dans lequel le reste de ton corps va sombrer. Tu devrais aller voir le Syrien.

— Cet escroc ? Ce boucher ? Jamais !

— On m'a indiqué une sorcière, une vieille « medica » qui a mal tourné, Tatinia. Elle habite une hutte dans la campagne, non loin d'ici. Je peux t'y conduire.

Ils empruntèrent aux écuries de Damon une paire de mules et partirent dans la grande chaleur d'août où les insectes faisaient une musique d'enfer.

La cabane était de façon gauloise, comme dans les époques révolues. Elle s'écrasait dans l'ombre d'une forêt, face à des espaces de pâturages.

En les entendant approcher, la sorcière ouvrit le battant d'un fenestron placé près de la porte et leur demanda sans aménité ce qu'ils voulaient. Ils s'expliquèrent et elle répliqua qu'elle avait autre chose à faire ce matin et qu'ils n'avaient qu'à repasser dans l'après-midi. Le battant, tenu par une ficelle, se rabattit bruyamment.

— Que ça lui plaise ou non, dit Zénodore, il faudra bien qu'elle nous reçoive !

Il se mit à cogner à toute volée, des pieds et des poings, contre la porte, jusqu'à ce qu'enfin elle s'ouvrît. Il recula, effrayé : la vieille piquait sur sa

ceinture une vieille lance gauloise à lame en feuille de laurier. Comme il n'était pas armé, il préféra négocier : son compagnon souffrait d'un mal terrible et risquait de pourrir sur pied si l'on n'intervenait pas rapidement ; on n'était pas des gueux ; on avait de quoi payer. Le regard de la vieille se porta avec vivacité de l'un à l'autre avant de s'arrêter sur Optatus.

— C'est toi, le malade ? C'est du ventre que tu souffres, hein ? Et même un peu plus bas. Tu as attrapé une vérole carabinée, mon gars ! Bon. Entre. Toi, le barbu, tu attends dehors. J'ai des choses à te dire, si tu souhaites les entendre.

La sorcière n'avait pas d'âge. Elle semblait être vieille comme le monde, et ratatinée comme la Sibylle de Cumes qui, dit-on, s'était tellement rongée d'impatience dans l'attente de son bien-aimé Apollon qu'elle était devenue petite et maigre comme une cigale et qu'elle chantait au fond d'un pot. Ses paupières sans cils étaient bordées d'un liséré rouge et elle portait au menton une barbe de poireau. L'intérieur de la hutte sentait les simples qui tapissaient en touffes le plafond et la fumée du maigre feu qui vivotait sous une marmite de terre.

Elle s'assit sur un coin de l'âtre, face à Optatus, et dit simplement :

— Montre ton zizi.

Il s'exécuta avec répugnance, laissa les mains sèches et noires de la vieille tourner et retourner le membre.

— Mon gars, c'est bien ce que je pensais, dit-elle.

— Comment as-tu deviné, avant ?

— A ta façon de te tenir, les jambes un peu écartées, de te gratter, à ton air un peu honteux, et à

d'autres choses qui ne te regardent pas. Tu n'es pas le premier qui vient me voir, tu sais. Depuis le début de l'été J'en reçois plusieurs chaque semaine, et pas fiers, tous gâtés par une fille, mais va savoir laquelle et où ! Ces bordels, c'est une vraie saloperie de merde. Mais c'est pas mes oignons et d'ailleurs ça fait mon affaire. Cette maladie-là, je la guéris mieux que le Syrien et ça coûte moins.

— Ce n'est pas le mal d'Hérode ?

— Hérode ? Connais pas. C'est une chaude-pisse, un point, c'est tout. Dans huit jours tu pourras pisser sans douleur et baiser à ta guise. Te voilà de la pommade et des herbes. Tu donnes ce que tu veux. En sortant, dis au barbu qu'il peut entrer.

Zénodore se plia en deux pour franchir la porte basse, le front soucieux sous le regard de la vieille, posé sur lui comme une ventouse, au point qu'il sentait qu'il se vidait de son sang et de sa volonté. Sans le quitter des yeux, elle lui fit signe de s'asseoir sur une fascine de genêt, s'accroupit en face de lui, les jambes croisées. Elle tira un bon coup pour décrocher d'une poutre le rhombe accroché à une mince ficelle de cuir tressé. Elle prit la plaquette de bois entre ses mains, la réchauffa de son souffle puis se mit, lentement, à la faire tourner au-dessus de sa tête comme une fronde. Cette course circulaire provoquait un ronflement assez harmonieux qui pouvait, à la longue, incliner à la somnolence ou à la méditation.

— Toi, dit la vieille sans cesser son tourniquet, tu n'es pas n'importe qui, je l'ai constaté du premier coup d'œil. Si je ne m'en étais pas aperçue, tu aurais peut-être le fer de ma lance dans les tripes, et tu ne serais pas le premier. Je distingue une auréole autour de ta

tête. En ce moment, je la vois bleue, avec un peu de vert autour. C'est rassurant, mais attention ! J'aime pas ce rouge qui est en train de la bouffer par en dessous comme une tranche de melon. Toi, tu es né pour accomplir de grandes choses, malgré ta mauvaise tête. On parlera de toi dans les temps à venir à cause d'une montagne et d'un dieu. Tu seras riche et célèbre. Je vois dans ton entourage des gens très importants qui sont aux petits soins pour toi...

— Des gens très importants, dis-tu ? Qui donc ?

Elle relança le rhombe à toute vitesse.

— Ferme ta grande gueule si tu veux savoir la suite. Tu vas en baver, mon joli, oh là là ! Méfie-toi ! Ton foutu caractère va t'attirer des ennuis, beaucoup d'ennuis. C'est comme si... comme si tu escaladais une montagne en poussant devant toi un rocher et que les pierres dégringolent au fur et à mesure sous tes pas, et que les frelons te piquent les fesses, et que...

— Sisyphe...

La vieille ne parut pas entendre. Le rhombe bourdonnait au-dessus de sa tête, si vite qu'il dessinait l'image continue d'une ombrelle, comme celle que la dame Sasia portait en se promenant dans le jardin par temps chaud. Sa voix se brisait en chuintant à travers ses chicots noirs, son regard s'embrumait, vacillait, tandis que sa main libre s'agrippait à sa tunique maculée de taches, comme si elle souhaitait s'en défaire. Elle avait renoncé inconsciemment au latin vulgaire qu'elle employait avec une joviale verdeur, pour débiter son charabia dans un idiome inconnu, peut-être l'ancienne langue gauloise, mêlé à des rires aigrelets, des airs menaçants, des soupirs tremblés, sans quitter un seul instant Zénodore de ses yeux

rouges. Il avait envie de se lever, de partir, de crier qu'il en avait assez de ces propos de charlatan, mais une force dont il n'était pas maître le maintenait immobile, l'enfermait dans un bloc de cristal et lui interdisait le moindre mouvement.

Le mystère oppressant se délia de lui-même lorsque la sorcière ralentit insensiblement le mouvement du rhombe jusqu'à ce qu'il tombât à ses pieds comme un oiseau mort. Elle paraissait exténuée et respirait avec peine.

— Eh bien, mon gars, quel voyage ! J'en ai vu de toutes les couleurs. Qu'est-ce que tu fous dans ce pays de sauvages ? Moi, à ta place, je prendrais le large, et tout de suite. C'est comme si tu avais les yeux plus gros que le ventre, que tu veuilles entasser une montagne sur une autre Ça me surprend guère : tu as la tête un peu fêlée. Ce serait pas toi, par hasard, ce Zéno... je ne sais plus quoi, qui va construire un monument sur le Dumias ?

Zénodore hocha la tête. Elle glapit :

— Gare au piège ! Tu as déjà un pied dedans. Je te vois sortir vainqueur, mais dans quel état ! Si tu aimes la bagarre, tu seras servi, mon gars. Méfie-toi surtout des femmes, sinon elles te détruiront. Tu les aimes, hein ? Et elles, alors... Tu n'es ni jeune ni beau mais tu es « quelqu'un », et tout ce qui brille attire les pies. Bon. Fini pour aujourd'hui. Salut ! Garde ton argent : ton copain a donné pour deux.

— Mon pire ennemi, celui dont j'aurai le plus à me méfier, c'est qui ?

— C'est toi, pauvre couillon !

Avec la nouvelle avance que le questeur de la curie

leur avait uttribuée à la requête d'Avitus, Zénodore et Optatus s'étaient acheté, dans un élevage des environs, qui fournissait les légions de la Narbonnaise, deux chevaux plus solides qu'élégants, faits pour les longues chevauchées mieux que pour la parade, mais de bonne race, et qui trottaient sans se faire prier. Ils les affublèrent de noms empruntés aux écuries du Soleil : Bootès pour celui de Zénodore, Xanthus pour l'autre. Ils les ferrèrent avec soin et firent confectionner deux selles confortables plus que luxueuses, car ils ne tenaient pas à attirer l'attention des brigands en faisant figure de seigneurs. Ces deux montures leur étaient nécessaires pour les déplacements fréquents entre le Dumias et la ville.

L'été s'acheva sur un incident qui faillit mal tourner.

Damon avait pris l'habitude de faire admirer par les visiteurs, sénateurs, fonctionnaires et militaires de passage, le Mercure de bronze qui ornait son atrium. Le moment venu de regagner son chantier du Dumias, Zénodore émit la prétention d'y faire transporter la statue, en attendant – ce qui avait été convenu – d'en faire don au gouverneur.

— A quoi bon ? dit Damon. Contente-toi du modèle de terre, puisque c'est sa réplique exacte.

Zénodore maintint fermement sa prétention, rappela la promesse faite à Vibius Avitus.

— Avitus ! protesta Damon. Son palais de Burdigala regorge de statues. Une de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui fera son bonheur. Nous verrons plus tard. En attendant, cette statue restera là où elle est. Relis notre contrat : tout ce qui sortira de tes

moins sera notre propriété...

— Nous réglerons cette affaire avec le gouverneur. En attendant je vais faire prendre livraison de mon Mercure, que ça te plaise ou non.

Lorsque les bronziers et les manœuvres se présentèrent avec des grues et un puissant fardier capitonné comme un berceau, Damon fit intervenir sa garde pour s'opposer à l'enlèvement, Zénodore fit mine de prendre son parti de ce refus mais, profitant de l'absence du préfet, parti en tournée d'inspection dans les Limagnes, il mit son projet à exécution avec la complicité de la dame Sasia qui fit en sorte d'éloigner le portier et les deux factionnaires.

Quelques jours plus tard, elle avoua à Zénodore que Damon était fou de rage.

— Il a failli me tuer ! dit-elle. J'ai apaisé sa colère en lui affirmant que j'avais laissé faire pour son bien, car en fait c'est le gouverneur qui a tous les droits et lui, simple préfet, celui de se taire. D'ailleurs je n'aurais rien pu faire...

— Je sais ce que je te dois, dit Zénodore.

— Pourtant je ne semble guère compter pour toi. Tu as oublié ce buste que tu m'avais promis.

— J'y pense toujours et je tiendrai parole.

— Tu auras tout le temps, cet hiver.

Elle fit un pas vers lui et, avant qu'il ait pu s'étonner de ce geste, elle lui prit la main, posa son front contre son épaule et lui dit :

— J'aimerais tant que tu réussisses.

Le chantier de construction du socle avait pris du retard en raison d'une période de pluies violentes qui avait marqué la fin de l'été.

Zénodore s'interrogeait : il était arrivé depuis un an, et qu'avait-il réalisé ? Une maquette. A ce train-là, il finirait son existence sur le Dumias. Il bouscula les carriers, les maçons, les maîtres d'œuvre, un nommé Mato, bon Gaulois ventru et moustachu, lui reprochant de s'intéresser davantage à la bouteille qu'à son chantier ; il sema la panique chez les tailleurs de pierre du Puy Clierzon, un jour de bruine où ils étaient en train de jouer aux dés au lieu de tailler des blocs de domite.

— Je te donne deux mois pour en finir avec ce travail, dit-il à Mato. Si tu n'y arrives pas, je te fais renvoyer mais, avant, je te casse la gueule.

Zénodore mit à profit une période de mauvais temps pour se rendre chez les Lémovices, en secret, accompagné d'Optatus, dans le but de tirer au clair l'affaire du marché d'étain qui lui était restée en travers de la gorge.

Il ne regretta pas ces quatre jours de promenade sous la pluie, à travers des territoires d'une grande sauvagerie, tout en plaies et en bosses, sur lesquels stagnaient les premiers brouillards de l'automne.

Le patron de la mine employait une vingtaine d'esclaves qu'il menait au fouet. Par bonheur, cette brute ne savait ni lire ni écrire, seulement compter, mais très correctement, à l'aide d'un boulier. Il ne marqua aucune surprise lorsque Optatus lui mit sous les yeux un faux ordre de mission cacheté du sceau du préfet d'Auvergne, « emprunté » par Zénodore.

— J'ai une mauvaise vue, dit le patron, qui se nommait Dalagno, et le temps est sombre. Lisez-moi ce qui est écrit sur ce papier.

— Il va nous falloir beaucoup de métal, dit

Optatus. Les quantités sont mentionnées ici. Mon maître te fait dire aussi qu'il lui faudra une rallonge pour sa petite commission.

— Quelle commission ? Je suis un honnête homme.

— Fort bien, dit Optatus en repliant le document. Alors mon maître trouvera une autre mine. Il n'en manque pas. Ou bien il fera venir le minerai des îles de Bretagne...

— Vous m'écorchez la peau des fesses ! gémit Dalagno.

— Nous voulons simplement te faire réaliser une bonne affaire, et sans risque. Il te suffira d'augmenter un peu tes prix et de remettre la différence au seigneur préfet. Tu lui ristournais combien ?

Le patron jeta un chiffre à mi-voix, d'un air méfiant. Il pourrait aller Jusqu'à...

— C'est correct, dit Optatus. Nous allons noter tout ça dans ta cabane.

Ils s'installèrent commodément. Zénodore sortit de sa selle du papier, un calame, un encrier et se mit à écrire les conditions que lui dictait Dulagno. Pour cent livres, tant... Pour mille livres, tant... Au-dessus, tant... Commission pour le seigneur préfet, tant... Il protesta :

— Vous écrivez tout ça ? Il avait été dit que tout se passerait en paroles !

— Il faut bien, pour la régularité des comptes, dit Zénodore. Maintenant, signe ici.

Dalagno fit mine de parcourir le document, soupira, haussa les épaules et dessina au bas de la feuille un joli « D », avec une petite fleur au-dessus.

— Maintenant, dit Optatus, patience. Fais travailler ferme tes esclaves et attends la commande.

Sur le chemin du retour, Optatus demanda à

Zénodore à quelle occasion il comptait faire usage de ce document.

— Je n'en sais rien encore, mais il me fallait une arme contre Damon. Maintenant, je l'ai.

Les séances de pose terminées, Vibo s'était fondu au groupe des esclaves. Il avait assisté de loin à l'opération de coulée de la statue et on l'avait congratulé : elle était assez ressemblante. Il avait acquis auprès de ses pairs un prestige qui lui montait à la tête. Dans la demeure du préfet, on disait de lui : « C'est un esclave de première classe. » Zénodore avait eu à plusieurs reprises, en le rencontrant, l'impression qu'il voulait lui parler, ou du moins solliciter son attention, mais il s'en souciait peu.

Un matin, alors que le sculpteur flânait dans le jardin en attendant son ami Optatus, il aperçut Vibo qui venait vers lui en prenant soin de ne pas se faire remarquer.

— Seigneur, dit-il, j'aimerais te parler.

— Tu as encore mangé de l'ail ! Tu sais pourtant que je déteste cette odeur.

— C'est important, seigneur. Daigne m'écouter. J'aimerais quitter cette maison.

— Tu as trouvé une bourse pleine de sesterces pour racheter ta liberté ?

— J'aimerais devenir ton esclave. N'es-tu pas satisfait de mes services, pour les séances de pose et... pour le reste ?

— Certes, je ne suis pas mécontent de toi, mais tu as eu ta récompense. Dix pièces d'or, ce n'est pas rien ! C'était mieux, en tout cas, que de curer les étables. Je n'ai pas besoin d'esclave. J'en suis un moi-même. Si tu avais lu mon contrat, tu le saurais. L'argent n'y fait

rien.

Vibo était un ancien « verna », une de ces bêtes de somme qui travaillent à deux ou trois pour de petits propriétaires. Damon, l'ayant remarqué au cours d'une inspection et l'ayant examiné soigneusement, l'avait racheté pour en faire son giton. Vibo détestait Damon et ses exigences : il avait notamment horreur de se déguiser en femme, de danser, de chanter, de s'accroupir, le cul en l'air, pour satisfaire les caprices érotiques du seigneur Damon.

— Te racheter à Damon ? Il refusera.

— Pas si tu insistes. Je peux te rendre de nombreux services. Je connais ce pays comme si j'y étais né. Je ne rechigne pas au travail, je suis docile comme un chien – ça, tu le sais.

Il coupa une branchette de troène qu'il se piqua au-dessus de l'oreille, et poursuivit :

— Tu sais que tu peux tout me demander : faire le ménage et la cuisine, coudre, laver. Il n'y aura pas de femmes avec toi, là-haut.

— Si j'avais besoin de femmes, je saurais où en trouver.

— Tu veux parler de Riata ? Elle a quitté ton service.

Zénodore se dit qu'en effet il ne l'avait pas revue depuis le voyage en pays lémovice. Lorsqu'il requérait sa présence, on lui répondait qu'elle était occupée ailleurs. Lorsqu'elle le voyait paraître, elle se dérobait.

— D'où tiens-tu cela ?

— Tout finit par se savoir dans cette maison. La maîtresse a interdit à Riata de te revoir. C'est tout ce que je peux te dire. Ne le répète pas, seigneur, tu me ferais fouetter.

Le sourire de Vibo en disait assez long pour que Zénodore n'eût pas de doute sur les motifs de cette consigne : c'était la jalousie. Sasia, jalouse de Riata ! Le souvenir de son geste de l'autre jour lui revint en mémoire avec un effluve de plaisir.

— Alors, seigneur, insista Vibo, tu me rachèteras à mon maître ?

— Nous verrons, dit Zénodore. Je ne peux rien te promettre. J'ai horreur des mangeurs d'ail.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Je ne suis plus de ce monde, cher Claudius. Mort ? Pour ainsi dire. Souviens-toi de ce petit singe que nous avons vu lors d'une promenade, dans le Piscenium, je crois, le printemps d'avant mon départ. Il grelottait sous la pluie au bout de sa chaînette, battu de verges par son maître parce qu'il refusait de danser et de faire la quête. Aujourd'hui, ce singe, c'est moi.

« Sur le sommet du Dumias, je suis prisonnier de la brume, de la pluie, des nuages, du vent. J'ai contracté un mal de poitrine qui m'a tenu dix jours au lit avec la fièvre, sous la surveillance de mon esclave, Vibo, que j'ai racheté à Damon, ainsi que je te le disais dans ma dernière lettre. Vibo insistait pour me faire transporter à la ville où j'ai loué une chambre dans une insula, afin de ne plus être à la charge de Damon. J'ai refusé en me disant qu'il fallait laisser faire le destin. "Alea jacta est", comme disait César. En fait, j'étais incapable de la moindre décision tant j'étais faible. Le sort a décidé que je ne mourrais pas dans cette cabane de rondins et de planches que le vent fait grincer comme un navire dans la tempête. Je vis, ou plutôt j'existe, car la vie, c'est le mouvement, l'action, la

pensée, autant de choses qu'il m'est difficile d'assumer.

« La fièvre m'a fait délirer des jours et des nuits durant. La vieille sorcière dont je t'ai parlé, Tatinia, est venue me porter des herbes et me passer au cou une amulette enfermée dans un petit sachet, en me priant de ne la montrer à personne car ces pratiques sont interdites par l'empereur Claude. Je lui ai fait remettre une pièce d'or. Ce matin, elle a fait prendre de mes nouvelles par une adolescente, Bulluca, un nom qui, en langue gauloise, veut dire "petite pomme". J'ai encore son sourire en moi. Jolie ? Oui, d'une certaine manière, mais acide comme un fruit sauvage. Je n'ai retenu que son sourire et la caresse de sa petite main lorsqu'elle a oint ma poitrine d'une pommade dont je garde encore la chaleur. Bulluca reviendra ; elle me l'a promis. La dame Sasia est venue, elle aussi, alertée par Optatus, mais j'étais inconscient lors de sa visite. De même cette fripouille de Sabidius.

« Le délire occasionné par la fièvre peut avoir du bon. Je me souviens d'avoir, durant plusieurs jours, baigné dans une atmosphère de béatitude comparable à celle qui m'imprégnait, au cours de ce voyage en Grèce, jadis, devant la statue géante du Zeus de Phidias. Mercure était devenu mon ami. Son immense corps de cristal brûlait dans le ciel profond et immobile, et je me contentais de l'habiller. Tu as bien lu, Claudius Novatus : de l'habiller ! Les pièces de bronze sortaient des fours sans qu'on eût le moindre effort à fournir, se propulsaient miraculeusement à travers l'espace, allaient se poser l'une après l'autre, comme des écailles, sur le corps du dieu. Un vêtement de bronze pour un dieu de cristal. Dans mon délire, je riais, je chantais, je plaisantais avec Mercure, et le

dieu me souriait, me tendait la main, m'attirait vers lui, me pressait contre sa poitrine et je ronronnais comme un chaton.

« A mon réveil, les sueurs brûlantes, la pénombre enfumée, la coupe de tisane amère que me tendait Vibo...

« Hier, j'ai hasardé mes premiers pas autour de ma cabane et jusqu'au pied de la butte où les maçons de Mato posent les dernières pierres. J'ai voulu monter jusqu'au parvis oriental du temple, mais Vibo m'en a dissuadé : je n'en aurais pas eu la force. Quelque chose m'attirait pourtant vers ce lieu. Cela va te faire sourire, mon bon Novatus, toi qui connais mes rapports distants avec les dieux. Quelque chose a bougé en moi depuis le jour où je me suis trouvé en face de mon Mercure de bronze, dans l'atrium de Damon, et que j'ai "cru" dialoguer avec le dieu. J'ai regardé, abrité derrière les buis du péribole, les terrasses désertes, balayées par le vent et la pluie, les péristyles sinistres, les cabanes des ouvriers, écrasées sous une chape de brume, et j'ai renoncé à poursuivre ma promenade.

« Optatus... Cher Furius Optatus... Que ferais-je sans lui ? En mon absence, il s'est dépensé sans perdre un moment à la construction des fours et des ateliers de moulage, avec le concours des quelques bronziers qui avaient accepté de rester dans cet enfer. Des norias de chariots ont amené sur le chantier d'énormes quantités de bois de charpente et de chauffage, de sable et d'argile, de bon étain des Cassitérides, de cuivre d'Espagne, de briques, de moellons... Le sommet du Dumias en est envahi, jusqu'aux ruines de l'ancien temple gaulois. On dirait qu'on est en train de construire une ville.

« Ta dernière lettre, reçue juste avant ma maladie, m'apprend qu'il se passe à Rome des événements d'importance. Ainsi, notre bon empereur Claude a décidé d'introduire dans l'alphabet des lettres supplémentaires comme le "digamma" et l' "antisigma". Il est sûr, grâce à cette réforme, de laisser son nom dans l'histoire.

« Salue de ma part mes maîtresses favorites, Nigrina surtout, dont la peau avait un goût de pêche mûre, dans l'amour. Et caresse de ma part ton petit Ninus... Adieu ! »

— Écoute. Écoute bien. Plus près. Tu entends ?

Zénodore colla son oreille à la roche, se boucha l'autre du plat de la main. Il montait de très loin et de très profond un murmure pareil à un glissement de serpent sur des feuilles mortes. La montagne chantait. L'eau qui s'y infiltrait goutte à goutte cherchait sa voie dans la domite, y creusait son nid, s'y reposait avant de reprendre son chemin vers les nappes profondes.

Il faisait un temps de paradis. Les volcans dormaient sous un voile de brume légère, repliés sur eux-mêmes comme des chats roux.

— Si tu n'es pas trop fatigué, seigneur, dit Vibo, je vais te montrer le dieu des volcans. C'est près d'ici, dans le cratère du Pariou. Nos chevaux marcheront au pas. Le tien a l'air d'aimer la montagne, de même que celui d'Optatus.

Ils prirent une draille à travers une forêt. Par ce chemin marqué de lourds piétinements, les paysans des environs montaient leurs produits, à dos d'âne et de mulet, jusqu'au village du Dumias, et, avant l'installation du chantier, aux cabanes des prêtres et

des soldats. Ils croisèrent une petite caravane qui transportait du vin, du blé et des œufs protégés des heurts dans des sacs de foin. La descente abrupte faisait broncher les chevaux. Vibo allait devant, un poing au creux de la hanche, jouant de tout son corps pour épouser les mouvements de sa monture. « Une parfaite harmonie », songeait Zénodore. Il ne regrettait pas d'avoir acheté cet esclave à Damon qui le lui avait cédé sans trop rechigner mais avec une contrepartie : la cession d'un droit de reproduction, à un nombre d'exemplaires défini, du modèle de bronze, sous forme de statuettes. Durant toute sa maladie, Vibo avait veillé sur son maître. Lorsque Zénodore s'était réveillé de sa longue torpeur, il avait constaté que tout était en ordre, avec même une coquetterie de verdure et de fleurs de gentiane. Vibo avait prévu que son maître retrouverait rapidement son solide appétit, et il avait toujours sur un réchaud une soupe prête. Une perle. En revanche, c'était un de ces rustres qui sentent leur « pagan » à plein nez, autant que l'ail dont il usait encore, discrètement, mais qui imprégnait son haleine et sa peau.

Ils traversèrent une petite plaine toute moite de soleil avant d'entreprendre la montée qui accédait au sommet du Pariou par de très anciennes drailles. La pente leur révélait, tassées dans les creux et à la base des volcans, des épaisseurs de forêts où Vibo allait parfois chasser le cerf, un animal qui devenait rare. La religion des druides avait proscrit sa chasse durant des siècles, le cerf étant un animal sacré ; la religion druidique interdite par décret de Rome, les derniers druides traqués, les Gaulois avaient découvert que la viande de cerf avait bon goût.

— Tu vois le dieu ? dit Vibo. C'est cette petite tache grise, tout au fond du cratère.

De loin, on aurait dit une dent cariée, unique, dans la gueule grande ouverte du dieu volcan. Ils laissèrent leurs chevaux sur la crête. Des plaques de neige maculaient le sol fait d'une poussière grisâtre, cassante sous les pas. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du fond de l'entonnoir, le silence prenait une dimension vertigineuse.

La statue du dieu était posée sur un socle grossièrement équarri, fait de blocs brunâtres et poreux. On avait déposé autour d'elle de gros berlingots de lave étirés à leurs extrémités, comme autant d'offrandes. La statue n'était qu'un bloc de pierre vaguement travaillé, usé par des siècles de pluie, de neige et de vents tourbillonnants. Elle devait dater des dernières colères telluriques. Zénodore songea au petit nuage qui couronne le sommet du Vésuve, au-dessus du foyer où les dieux cuisent leur fricot.

— Et si les volcans s'éveillaient ? dit Zénodore.

— Rassure-toi, ils dorment bien. Tant que le dieu sera là ils ne bougeront pas, mais il ne faut pas les provoquer. Ce pays a ses dieux comme l'Italie a les siens.

Vibo ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu dire par quelque tenant de l'ancienne religion. Ils reprirent leur route et firent halte au bord d'une narse pour faire boire leurs chevaux avant la montée.

— Il reste encore des druides dans le pays ? demanda Zénodore. Tu en connais ?

— Le dernier Grand Druide des Arvernes s'appelait, je crois, Uritaco. Il vivait il y a cent ans, au temps où

César faisait la guerre à la Gaule. Quand les légions ont triomphé, il s'est retiré dans la montagne et personne n'a plus entendu parler de lui, mais il a eu des disciples. Il en reste encore quelques-uns, à ce qu'on dit, mais va savoir où ils se trouvent !

Sasia l'attendait au pied du socle sur lequel on commençait à édifier, sous la conduite d'Optatus et d'un ingénieur, revenu sur le Dumias pour la circonstance, Trinéméto de Lugdunum, la gigantesque structure de bois qui supporterait les pièces constituant l'enveloppe du colosse.

— Vous avez bien travaillé, dit-elle en apercevant Zénodore. Le gouverneur sera content de vous.

— C'est Optatus qu'il faut féliciter, dit Zénodore. Sans lui, j'aurais été incapable de mener cette œuvre à bien. Regarde-le, il n'arrête pas. Un acrobate ! A croire que le vertige et la fatigue lui sont étrangers.

La dame était jolie et fraîche comme une rose à peine coupée, sans la moindre trace de fard sur le visage. Zénodore sentit une bouffée de désir lui chauffer le corps. Depuis plus d'un mois, il s'était abstenu, par la force des choses, de femmes et de vin, et, sa maladie aidant, les délices passées n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

— Sabidius m'a conduit jusqu'ici, dit-elle. Il revient de Burdigala. Dans un mois ou deux, nous aurons la visite du gouverneur. Quand comptes-tu reprendre ton travail ?

— Je m'y suis remis depuis quelques jours, modérément, dans ma cabane, avec l'ingénieur Trinéméto, pour achever des études de détail. Cette structure de bois qu'on est en train d'édifier, tu

n'imagines pas ce qu'elle nous a demandé de calculs. Fort heureusement, Trinéméto est un maître dans sa partie. Il calcule avec la rapidité de l'éclair. Il a lu les dix livres du *Traité d'architecture* de Vitruve et pourrait t'en réciter des chapitres par cœur. Il sait ce qu'il veut et où il va. Notre chantier est en de bonnes mains.

— Tu t'entends bien avec lui ?

— Oui, bien que je le connaisse à peine. Il est venu il y a quelques mois, pour les études préliminaires. Lorsqu'il est retourné sur le Dumias, il y a quelques jours, j'étais dans les vapeurs de la fièvre et je n'ai même pas remarqué sa présence. Une fois remis, je lui ai montré mes ébauches d'armatures. Il y avait beaucoup à reprendre. Sans lui...

— Il est ici aujourd'hui ?

Zénodore leva le bras vers le sommet du socle.

— C'est cette sorte de futaille enveloppée d'une saie de laine brute. Il nous a amené le meilleur charpentier du pays lémovice, Liomar. C'est cette grande asperge qui fait des gestes.

Le rire de la dame...

— Je ne te reconnais plus, dit-elle. Tu as bonne mine. Tu plaisantes. Et cette sérénité qui émane de ta personne...

— Le plaisir de te revoir, Sasia, mais attends un peu. Mon mauvais caractère reprendra le dessus.

Il ajouta, très vite :

— Qu'as-tu fait de Riata ?

— Ta question ne me surprend pas. Il paraît que tu l'appelais dans ta fièvre. Elle te tient donc tant au cœur ? Il faut l'en faire sortir. Cette petite oie ne te vaut rien. D'ailleurs elle ne souhaitait pas te revoir. Je l'ai revendue à un marchand d'épices de Lugdunum

qui passait dans la région.

— Ainsi, tu as écarté une rivale.

— Tu es fou. Tu nous imagines, toi et moi ?

— J'avais cru comprendre...

— Tu n'as rien compris ! Je m'intéresse à l'artiste que tu es et qui me fascine parfois au point de me faire accomplir des gestes irréfléchis, mais l'homme m'est indifférent. Restons-en là.

— Tu as fait le premier pas. C'était me mettre au défi de faire le second. Tu es faite pour l'amour, Sasia. Ton mari te délaisse pour cet inverti qu'il a acheté sur un marché d'esclaves de Narbonne, cette Lydé qu'il exhibe devant tous ses amis comme une perle rare. Epicharos a cessé de te plaire, je le sais, et il n'est d'ailleurs pas digne de toi. Un jour, tu finiras par céder, parce que j'aurai tellement envie de toi que je pourrai braver tout l'univers pour te conquérir. Et je sens que ce jour est proche.

L'hiver à son terme confirma sa présence par une vigoureuse tempête de neige qui figea le chantier pour près d'une semaine. Un bronzier, parti tendre des pièges pour se procurer de la viande fraîche, se perdit et ne fut retrouvé qu'un mois plus tard, mort de froid. Un autre se brisa la colonne vertébrale en glissant sur un madrier recouvert de verglas, alors qu'il travaillait à la charpente. Des nuits de neige et de vent tonnaient au-dessus du village, du temple, des chantiers, déployaient de hautes tentures funèbres autour du socle rigide comme un catafalque, au-dessus duquel les premiers éléments hérissés d'aiguilles de glace en forme de crêtes surgissaient comme des arbres foudroyés.

Zénodore se trouvait de nouveau sans argent, le second acompte ayant été envoyé à Novatus pour qu'il le fît fructifier chez les Syriens. Sans l'intervention d'Optatus, il eût revendu Bootès. Il s'était remis à boire et, certains jours où le temps interdisait toute sortie, il était ivre du lever au coucher. Il supportait mal la présence constante de Vibo qu'il se plaisait à outrager et à brutaliser sans raison, ce que lui reprocha Optatus.

— Sans raison ? hurla Zénodore. Qu'en sais-tu ? Tu ne l'as pas sous les yeux toute la journée, comme moi, avec son gros cul, son odeur d'ail, ses airs prétentieux, à croire qu'il se prend pour Mercure en personne. Il lui ressemble, d'ailleurs, et c'est peut-être pour ça que je le déteste.

— Tu exagères ! Vibo m'a juré qu'il n'a pas consommé d'ail depuis des semaines pour ne pas te contrarier. Il a notre odeur à tous : ce mélange de suint de bouc et de fumée. Et toi, de plus, tu pues le vin. Je sais ce qui te manque, et ça te rend fou : une femme. Mais laquelle accepterait de vivre ici avec toi ? Alors, contente-toi de Vibo. Il ne t'a pas quitté durant toute ta maladie. Je l'ai même vu pleurer en gémissant que tu allais mourir.

— Tu as raison, Optatus, mais je ne suis plus maître de moi quand j'ai bu, et je ne peux m'empêcher de boire. Je crains qu'un jour ou l'autre il arrive un malheur et que je le tue. Les dieux m'en préservent, mais je ne puis m'ôter cette idée de la tête.

Un matin, de bonne heure, Vibo frappa à la porte d'Optatus qui occupait la cabane voisine. Il paraissait affolé ; ses moustaches tremblaient au-dessus de ses

lèvres décolorées.

— Il a voulu me tuer, bredouilla-t-il. Je me suis défendu et... Viens vite !

Sans prendre la peine de se vêtir, Optatus se rua à travers la tourmente de neige. Zénodore gisait, les bras en croix, au milieu du lit souillé par des flaques de vomissure et, au niveau de la tête, par des traces de sang. Vibo avait frappé son maître à la tête avec une cruche dont les morceaux jonchaient le sol.

— Vous avez de la chance, tous deux, dit Optatus. Ton maître ne porte qu'une déchirure au cuir chevelu. L'épaisseur de sa tignasse l'a protégé. Il est simplement étourdi. Voilà qui va te coûter cher.

— Il m'a frappé le premier avec son couteau. Regarde mon bras !

— Tu voulais devenir son esclave. Tu aurais payé pour le servir si tu avais eu le moindre argent. Tu dois commencer à le regretter, mais c'est trop tard. Occupe-toi de le ranimer et de bander sa tête.

Optatus repartit et revint un moment plus tard avec quelques hommes. Zénodore se tenait assis au bord du lit, hébété, le regard torve, un bandage autour de la tête, d'où coulaient des filets rosâtres. Il ne se souvenait de rien et se demandait pourquoi la tête lui faisait mal et pourquoi on liait les mains de Vibo après lui avoir entravé les chevilles. Il voulut se lever, protester, mais il retomba inanimé sur le lit.

Optatus et ses hommes entraînèrent Vibo sans résistance dans la tourmente glacée, le mirent nu, l'attachèrent aux saillants d'une cabane de rondins de manière qu'il y fût comme écartelé. Vibo protestait :

— Fouettez-moi mais ne me laissez pas ! Je vais mourir de froid !

— Tu es solide, dit Optatus, et tu en réchapperas. Nous reviendrons te délivrer dans une heure.

Revenu à lui, Zénodore se leva pour chercher du vin et n'en trouva pas. Il en restait pourtant un petit fût, mais il se dit que Vibo avait dû le cacher. En se déplaçant, il écrasa les débris de cruche, vit son couteau ouvert sur la table, et les événements qui avaient précédé sa perte de conscience lui revinrent brusquement à la mémoire. Il revit Optatus ses hommes entraînant Vibo au-dehors, les mains liées.

Lorsqu'il entendit les cris tout proches de Vibo il décrocha sa pelisse et s'enfonça en titubant dans la tourmente. On n'y voyait pas à vingt pieds, tant les flocons tombaient dru, glissant à l'horizontale, comme un torrent. Il tourna autour de sa cabane, puis de celle d'Optatus et de Trinéméto, résistant au malaise qui l'envahissait, appelant Vibo à tue-tête.

Il finit par le découvrir, écartelé, la tête penchée sur la poitrine, inerte, sous une guirlande de chandelles de verre que le vent faisait s'entrechoquer. Il retourna à sa cabane chercher son couteau, trancha les liens, traîna Vibo derrière lui, trébuchant dans la neige qui lui montait aux genoux, tombant, se relevant avec des efforts inouïs, le cœur près d'éclater. Il parvint à l'introduire dans la cabane et à l'allonger sur le lit. Il était blanc comme du marbre.

— Vibo ! Vibo ! Réponds-moi ! Tu m'entends ?

Vibo paraissait avoir cessé de vivre, mais le cœur battait encore.

Zénodore le massa vigoureusement, arracha à l'âtre des briques chaudes qu'il lui posa autour du corps, le couvrit et attendit le moindre signe vie. Lorsque l'esclave eut repris connaissance, il le serra contre lui,

l'embrassa en pleurant, s'accusa d'être injuste avec lui, de se montrer pire qu'une bête.

— Dès que possible, je te rendrai ta liberté, dit-il. C'est promis. Je te donnerai de l'argent et tu partiras. Tu as failli me tuer, mais je l'avais bien cherché. Je te pardonne. Et toi ?

— Comment pourrais-je t'en vouloir, seigneur ? Je te dois la vie. Je n'aurais rien à faire de la liberté. Garde-moi près de toi.

Zénodore enleva sa pelisse, se glissa sous les couvertures et ils restèrent des heures dans les bras l'un de l'autre.

— Je te connaissais bien avant de venir me perdre dans cet enfer, dit Trinéméto. J'ai vécu quelque temps à Rome, au service de Lucius Julius Gallion, le frère de Sénèque, pour qui je construisais une villa à Ostie. Tu passais pour un excellent sculpteur, bien que fantasque et peu ambitieux. J'ai vu tes œuvres dans les demeures patriciennes où j'étais invité, et j'étais frappé par l'accent de vérité que tu savais donner à tes personnages. Ils paraissaient vivants. On attendait les mots qui sortiraient de leur bouche et, rien qu'à les regarder, on se disait que ce ne serait pas des banalités. Sous le talent, je devinais une sorte de génie qui ne parvenait pas à percer. Quand j'ai appris qu'on t'avait confié cette tâche redoutable, surhumaine, je me suis dit que ce choix était judicieux et qu'il te permettrait de donner enfin ta mesure, mais j'ai regretté qu'on ne t'ait pas confié la réalisation de la statue d'un autre dieu que Mercure, qui ne m'est guère sympathique, pour tout t'avouer. Ce dieu farceur, voleur, proxénète, ce psychopompe conducteur

d'âmes, qui pue la terre des cimetières, n'est pas digne de ton talent. Sais-tu que le Mercure des Grecs, Hermès, est synonyme de baiseur ? Que, chez les peuples du Gange, où Alexandre a implanté son culte, il porte un nom qui veut dire « le chien » ? J'ai l'impression que, tous deux, vous ne faites pas bon ménage, que tu es comme une femme qui attend un enfant non désiré. Ai-je tort ?

— Tu as raison. Mais ce fossoyeur, ce baiseur, ce chien, me rapportera des centaines de milliers de bons sesterces et une renommée universelle de surcroît. A ce tarif, je veux bien baiser le cul véreux de notre empereur Claude. De toute ma vie, depuis que je fais ce métier, en ai-je baisé des culs de sénateurs et de marchands, pour obtenir les commandes qui me permettraient de vivre et de tenir un certain rang dans la bonne société romaine ! Tu sais ce que coûte la vie à Rome quand on est tenu de paraître ? Alors, un de plus, surtout s'il me permet de vivre riche et gras comme Lucullus, pourquoi pas ?

— Je ne comprends pas ce cynisme. Cette œuvre peut être pour toi mieux qu'une commande. Oublie la nature du dieu pour ne songer qu'à faire une belle œuvre, comme cette Diane que j'ai vue à Herculaneum, la plus belle qui soit sortie de tes mains. Elle t'a été payée une misère et c'est pourtant ton chef-d'œuvre : la perfection. J'ai l'impression que, derrière cette statue de la déesse, se cache l'image d'une femme.

— C'est vrai : une prostituée que j'ai beaucoup aimée et dont j'ai failli faire ma femme. Aujourd'hui, elle est l'épouse d'un tribun militaire qu'elle a accompagné en Syrie.

— Ce Mercure, Zénodore, on ne peut pas dire qu'il

t'aille comme un gant.

— Il me va comme un carcan. Je suis lié à lui et lui à moi. Impossible de l'oublier ! Mais si je m'étais refusé, je n'aurais jamais retrouvé une telle occasion et l'on n'aurait jamais découvert aucun artiste capable de réaliser une telle œuvre, ou du moins assez fou pour accepter de travailler huit ans de son existence dans ce pays perdu. Mercure et moi, nous sommes comme ces vieux couples qui n'ont rien à se dire, qui se détestent ou sont étrangers l'un à l'autre mais sont liés indéfectiblement. Nous vivrons donc ensemble le temps qu'il faudra. Si je laissais ma vie dans cette entreprise, Mercure en pâtirait. Sans doute, avec le temps, nos rapports évolueront-ils. Dans quel sens ? Je l'ignore.

A la fin de l'hiver qui, dans ce pays, se mêle au printemps à vous en faire tourner la tête, s'épanouissent de belles journées de cristal.

Sur le Dumias, île de lumière au-dessus d'une tempête de nuages immobiles, le travail reprenait dans une sorte de fièvre. Pièce à pièce, madrier à madrier, l'architecture de bois et de métal jaillissait du socle, préfigurant l'œuvre achevée. Trinéméto était vraiment un maître dans sa partie. Ce petit homme rond, jovial, infatigable, savait où il posait les pieds et ne laissait aucune place au hasard. Il s'entendait parfaitement avec Liomar, un maître lui aussi dans l'art de faire tenir en l'air les structures de bois les plus folles, et avait réussi à convaincre les ouvriers de l'équipe de charpente qu'ils accomplissaient une œuvre dont le monde entier parlerait ; les mains glacées, lacérées d'engelures saignantes, le visage rouge de froid, ils

évoluaient dans les structures avec l'agilité des singes sans se départir de leur bonne humeur ; ils étaient convenablement nourris, bien payés et on ne leur demandait pas l'impossible.

Optatus l'avait affirmé : les fours gigantesques, bâtis de brique et de terre réfractaire, seraient prêts à fonctionner aux premiers beaux jours. Une montagne de bois de chauffage s'entassait aux abords, proche de deux autres montagnes : les lingots de cuivre et d'étain. Un peu plus loin, sous un vaste hangar couvert de tourbe où le vent s'en donnait à cœur joie, s'entassaient des blocs d'argile, des tas de sable et de tuiles pilées. Des fosses peu profondes, creusées à l'horizontale pour les coulées au sable, occupaient toute la surface.

En quittant sa cabane après une haute nuit de gel, Zénodore poussa un cri de surprise. Contre le ciel d'une pureté de source, baigné de soleil, le temple resplendissait au-dessus de la couronne du péribole comme une banquise au royaume de Thulé. Les statues semblaient danser un ballet de fantômes blancs. Au-dessus, tout contre le ciel, les structures de bois dessinaient une échelle puissante et gracieuse à la fois, une géométrie fantastique, une épure de cristal qui scintillait dans la lumière et préfigurait l'image du dieu.

LIVRE QUATRIÈME

GÉOMÉTRIES CÉLESTES

Printemps 51.

Ceux-là, on les avait presque oubliés.

On avait pris l'habitude, dans les rares moments de repos et de temps clément, de flâner sur les terrasses et les parvis ; les enfants jouaient au ballon ou au cerceau, se poursuivaient autour du péristyle, se cachaient derrière les colonnes et les statues, pissaient contre les marbres et les stucs et chiaient derrière les buis du péribole ; les femmes filaient ou tricotaient sur les marches en papotant... Et puis un jour, ceux que l'on n'attendait pas avaient fait irruption, à pied ou juchés sur leurs mules.

Le « pontifex maximus » Anko, qui marchait en tête du cortège, s'arrêta, interdit, en débouchant sur le plateau. Il ne reconnaissait plus le saint lieu. A l'auberge du « Dieu des Voleurs » on l'avait déjà prévenu qu'il aurait des surprises, mais ce qu'il voyait dépassait ses craintes. Près de l'auberge du plateau, dont on avait libéré les ouvertures et où s'étaient installés les charpentiers, on avait édifié des cabanes hideuses pour des familles qui avaient amené avec elles leur basse-cour et leurs cochons. Plus loin on avait édifié des hangars couverts de tourbe qui fumait au soleil. Sur le parvis du temple séchaient des linges de gueux. Derrière le saint lieu, sur la butte, s'élevait une affreuse charpente.

Le flamine poussa sa monture droit vers la loge que

le portier partageait avec les gardes durant l'hiver, afin de protéger le sanctuaire contre les pillages des brigands et les profanations des sectateurs de la religion interdite. Il en monta bientôt des éclats de voix. Anko resurgit, blême de colère, et demanda à rencontrer le responsable de cette chienlit. On lui indiqua Zénodore qui était en train de préparer, sur un châssis vertical, la maquette d'une pièce de la base.

— Toi, le Grec, vociféra-t-il, tu me le paieras ! La saison des pèlerinages va commencer, et c'est partout la saleté, le désordre, la puanteur. Je vais me plaindre au sévir augustal, au grand pontife des Gaules, au gouverneur et, s'il le faut, j'irai moi-même porter ma requête à l'empereur !

Zénodore lui répondit sans se démonter ni cesser de pétrir la terre glaise :

— Tant que tu y seras, n'oublie pas d'invoquer Mercure ! Peut-être accomplira-t-il un miracle qui te débarrassera de notre présence.

— La foule des fidèles, poursuivit le flamine, va bientôt se presser dans notre sanctuaire. Ils seront des centaines et, en certaines occasions, des milliers. Où trouveront-ils la place pour assister au culte et aux sacrifices ?

— Ce n'est pas mon affaire. Va porter tes réclamations au préfet. Il avisera. Et laisse-moi travailler.

Zénodore haussa les épaules en regardant partir le vieux pontife, glapissant des menaces en agitant ses bras. Toute son attention se reporta sur le travail qu'il effectuait : il enseignait aux ouvriers à modeler de gros boudins d'argile et à les appliquer les uns sur les autres. C'était de cette argile grise et pailletée que l'on

trouvait en abondance dans le pays, brillante à la cassure et qui convenait mal à la réalisation d'œuvres définitives mais d'une qualité suffisante pour le moulage d'une pièce dans un lit de sable et de brique pilée. Il laissa un moment à l'un de ses compagnons le soin de surveiller l'atelier et se rendit dans le quartier des ouvriers bronziers, charpentiers et autres. Il fit rassembler les femmes et les enfants, et leur donna l'ordre d'aller nettoyer le temple et ses alentours.

— Débrouillez-vous pour que tout soit propre. Je ne veux pas trouver une merde de chien et, si je prends vos gamins en train de pisser contre une statue, je leur arrache les oreilles !

Ils obéirent de mauvaise grâce, les femmes protestant qu'elles avaient autre chose à faire. C'étaient pour la plupart de rudes gaillardes au verbe haut, pas jolies ni coquettes, mais solides et qui ne répugnaient pas à la tâche. Dans le petit monde sur lequel elles régnaient éclataient parfois des drames. Certains ouvriers célibataires se montraient entreprenants car des mois de continence leur mettaient le feu au sang. Intrigues et coucheries alternaient avec des bagarres sanglantes qui, certains soirs, jetaient le trouble dans la petite communauté laborieuse et avaient nécessité l'instauration d'un service d'ordre prélevé sur le contingent du préfet, grâce aux instances de Zénodore. Il ne fallut pas une heure à la troupe jacassante pour faire de la porcherie à ciel ouvert qu'étaient devenus le sanctuaire et ses abords un endroit aussi net et reluisant que le parvis de Jupiter les jours de cérémonie.

Le soir, Zénodore réunit les responsables des différents corps de métiers et leur intima l'ordre de

veiller à causer le moins de trouble possible aux officiants, de se montrer conciliants avec eux, d'éviter d'entonner en leur présence, comme il l'avait entendu une heure avant, des chansons salaces « en quelque langue ou idiome que ce soit », précisa-t-il.

— L'auberge du plateau, ajouta-t-il, ne va pas tarder à rouvrir. J'interdis à tous de s'y rendre en dehors des heures de repos. Votre travail achevé, vous aurez du vin et des filles, mais gare : ceux qui occasionneront du scandale seront fouettés et renvoyés séance tenante et sans indemnité. Je compte sur vous pour m'aider à faire respecter l'ordre.

Il ajouta à voix basse, en se grattant la barbe :

— Certains rétorqueront que, l'hiver dernier, je n'ai guère prêché d'exemple. J'accepte leur reproche, mais sachez qu'aujourd'hui nous ne sommes plus seuls et que notre chantier va entrer dans une période d'intense activité. Je ne tolérerai aucun relâchement. Dites à vos gars que, s'ils renoncent à se conduire comme des gredins, il y aura fête le jour où la première pièce de bronze sortira de nos ateliers. Rien ne manquera. En attendant, au travail !

— C'est pour demain, dit Zénodore. Votre présence, à toi et à ton époux, est nécessaire. Nous aurions aimé que le gouverneur soit présent, mais j'ai appris qu'il avait été convoqué à Rome.

— Mon époux ne sera pas là non plus, répondit Sasia. Il est allé rejoindre des amis aux thermes du Mont-Dore et ne reviendra que dans une semaine.

— Je le regrette, mais tu seras là pour le remplacer.

— J'accepte, mais à une condition : que tu ne t'enivres pas et que tu ne m'importunes plus, comme

tu l'as fait l'autre jour.

— Tu me méprises donc tant ? Crois-tu que je sois incapable de me conduire autrement que comme un « pagan » ?

— Il y a deux personnages en toi : l'artiste et l'homme. L'un est admirable, l'autre détestable. Entre eux deux il n'y a pas place pour moi.

— Heureux Epicharos ! ironisa Zénodore. Il répond au canon idéal de la séduction masculine et lui, au moins, ne te placera pas devant un tel dilemme.

La dame rougit violemment et se leva d'un mouvement vif pour mettre fin à l'entretien. Fermement mais sans violence, Zénodore la prit par les poignets et l'obligea à se rasseoir. Il faisait des efforts pour garder sa maîtrise : cela se devinait au tic nerveux qui faisait trembler sa paupière gauche.

— Dis-moi que tu es profondément attachée à lui, que tu ne renonceras pas, et je te promets que nous n'aurons plus que des rapports de convenance. En revanche, si tu m'affirmes que ce faux Grec, ce savant de mes fesses, ce galérien, n'est plus rien pour toi, je maintiendrai mes assiduités.

Elle se releva vivement.

— Ma conduite ne te regarde pas. Tu n'as aucun droit sur moi. De ta propre autorité tu me places dans une alternative que je réfute. Epicharos... Epicharos... D'où tiens-tu ces ragots ?

Le visage de Zénodore se décontracta. Il sourit.

— C'est bien, dit-il. Je n'en attendais pas davantage.

Sollicité par Sabidius, Anko avait accepté, bien qu'à contrecœur, d'assister, avec son collègue de

« sacerdotes » et de néophytes, à la cérémonie et de sacrifier. Il ne pouvait pas refuser, la curie arverne ayant annoncé sa présence, ainsi que tout ce que le pays comptait de prêtres, de chevaliers, de fonctionnaires, de militaires de toute importance et de tous grades.

On avait dressé, non loin des fours et de l'auvent sous lequel devait s'opérer la première coulée, un vélum de grandes dimensions – celui qui, les jours des assemblées de la province, abritait les notables et la population. Il ne manquait rien à la fête. Au-dessus des fosses creusées à même le sol cuisaient des moutons et des porcelets. Les tables regorgeaient de victuailles. On avait hissé à grands risques jusqu'au sommet une énorme futaille empruntée à un viticulteur des environs. Les femmes des ouvriers avaient passé des heures à décorer de fleurs et de feuilles les tables et les perches qui maintenaient le vélum. Paré de guirlandes de lierre, un bœuf gras offert par un négociant en fromages, Stellus Ferro, attendait derrière le péribole, encadré de deux sacrificateurs musclés armés de la hache et du couteau.

Alors que la matinée s'annonçait rayonnante, une brume couleur de perle s'était abattue brusquement sur le plateau et ne se dissipa que lentement, sous la poussée d'un léger vent d'est.

Depuis la veille les fours ronflaient, alimentés de bois, sous la direction d'Optatus qui avait passé une partie de la nuit à surveiller la fonte des lingots et le bon aloi de l'alliage. Le moule était prêt à recevoir le liquide en fusion qui coulerait des poches de terre. L'énorme pièce d'argile du modèle, reproduisant un fragment de la base, dont on avait accusé l'épaisseur

pour donner le plus de solidité possible à ces éléments qui supporteraient le poids fantastique du colosse, avait été déposée à l'aide de cordes et de palans, une fois séchée, dans le bassin rempli de sable, de tuiles et de briques concassées fin, tassées au fouloir de bois. Par mesure de précaution, après un essai infructueux, on avait armé l'argile à laquelle on avait mêlé, pour améliorer sa cohésion, de la farine cuite.

Il vint, ce matin-là, une vingtaine de pèlerins de Lutèce et de Reims porteurs d'offrandes : fruits, fleurs, miel et statuettes, qu'ils déposèrent autour de la statue de bronze du dieu, installée sur le grand parvis. On les convia à la cérémonie et à la fête qui suivrait.

Le corps des sénateurs arrivait peu après, par petits groupes, entouré de la foule des fonctionnaires, des prêtres et des militaires en grande tenue, dont la cuirasse et les armes scintillaient à travers la brume. Pour les accueillir, le vieil Anko, la mine renfrognée sous l'apex des flamines, avait revêtu la toge dont il avait relevé un pan, rituellement, sur le bras gauche. Il marcha à leurs devants, précédé d'un joueur de flûte double et suivi de « camilli » porteurs des ustensiles rituels destinés aux sacrifices et de l'encens destiné à la purification des chairs. Ils faisaient flotter les vapeurs autour d'un vieux bouc rétif encadré des « popas » chargés d'assommer et d'égorger l'animal avant d'extraire les entrailles sur lesquelles se pencherait Anko. Revêtu de la « dorsalis » à franges dorées, les cornes entortillées de rubans noirs et blancs en spirale, le bouc puait à vingt pas et les enfants se bouchaient le nez sur son passage.

Zénodore cherchait vainement des yeux la dame Sasia. Du haut du parvis sur lequel il était monté pour

mieux dominer la foule, cramponné à la balustrade, il ruminait sa rancœur, persuadé qu'elle avait renoncé à assister à la cérémonie.

La tête vide, incapable de tenir en place, il assista au sacrifice des deux animaux avec cette impression d'écoeurement qui venait, chaque fois, lui remuer les tripes, comme si le « dolabrum » à large lame du « popa » avait tranché dans sa propre chair.

Le rite faillit tourner à la farce.

Après avoir évolué dans une brume d'encens autour de la statue de Mercure, Anko s'était approché du bouc pour l'accabler, comme le voulait le rituel, de tous les maux de la terre. Importuné par les odeurs d'encens plus que par les imprécations du flamine, l'animal avait baissé la tête et, d'un élan irrésistible, s'arrachant aux liens qui le maîtrisaient, s'était jeté sur l'imprécateur qui avait basculé sous le choc au milieu du bruit des cassolettes renversées. Il fallut donner la chasse à l'animal et l'assommer à moitié avant de proposer à la foule, qui avait du mal à garder son sérieux, d'entonner un hymne à Mercure, afin que les bonnes grâces du dieu imprègnent les viscères et rendent les présages favorables. Anko fit en boitant le tour du parvis, bénissant la foule avec un rameau trempé dans l'eau lustrale que contenait un cratère de bronze.

Zénodore avait entendu la voix aigre d'Anko solliciter les augures, puis il s'était appuyé à la balustrade et avait fermé les yeux.

Tandis que l'on apprêtait le bœuf gras pour en faire ripaille, Zénodore se mêla à la foule qui s'était massée, les sacrifices terminés, les augures rendus (ils étaient

favorables), autour de l'atelier d'Optatus. En levant les yeux vers la charpente des fours, Zénodore aperçut une souris grise à forme humaine, assise à cheval sur un élément transversal. Il l'interpella et lui ordonna de descendre. La souris se laissa glisser sur le sol et Zénodore reconnut Bulluca, la « Petite Pomme ».

— Que fais-tu ici ? Oui t'a permis...

— Laisse-la, dit Optatus. Elle ne dérange personne. C'est moi qui l'ai invitée. Tu peux remonter sur ton perchoir, Bulluca.

Toute la nuit, elle l'avait passée à cet endroit inconfortable, sans fermer l'œil, faisant de temps à autre au maître bronzier un signe d'intelligence. Il semblait évident que ces deux-là avaient des choses à se dire, et pas en matière de fonderie. A diverses reprises, les jours précédents, Zénodore l'avait surprise sur le chantier, jamais très loin d'Optatus et même parfois très près. Malgré les précautions dérisoires qu'ils prenaient pour passer inaperçus, aucun doute ne planait sur leurs rapports. Ils passaient souvent leurs nuits ensemble ; la souris grise repartait dans les matins de brume et de neige, emmitouflée dans sa saie de laine brune, chaussée de bottes de peau, le poil en dedans, qu'elle avait taillées et cousues elle-même, grossièrement. Zénodore prenait plaisir à regarder le manteau de laine voler au-dessus des grands espaces blancs.

Les musiciens loués par Zénodore sur ses fonds propres arrivèrent au milieu du jour, alors que la brume venait de se dissiper. Ils allaient, après les sacrifices, donner le signal de la fête.

— Je ne vois pas la dame Sasia, dit Zénodore. Elle

m'avait pourtant assuré de sa présence.

— J'ai oublié de te prévenir, dit Sabidius. Elle est souffrante.

Zénodore resta immobile, bouche bée, comme foudroyé. La fête qui se préparait semblait soudain sans objet et sans attrait. Il tourna un moment en rond au milieu de la foule qui se pressait autour des tables, se laissa entraîner par un groupe d'ouvriers vers la barrique qui pissait sans arrêt comme une fontaine publique et vida d'un trait le pot de vin qu'on lui tendait. Il allait le faire remplir de nouveau lorsque Optatus le rejoignit. Il semblait de mauvaise humeur.

— Je te cherche partout, dit-il. Nous allons procéder au coulage. Ce n'est pas le moment de t'enivrer.

Optatus fit évacuer la foule qui se tassait autour des fours. Deux costauds firent basculer les creusets, avec une lenteur étudiée, dans le canal qui dirigeait le métal en fusion vers le moule de sable. Il montait de la coulée une belle couleur orangée, un jeu d'étoiles bleues et une âcre fumée. Quand le niveau fut atteint, Optatus leva ses bras au-dessus de sa tête en signe de victoire et s'écria :

— Les dieux étaient avec nous. L'opération a parfaitement réussi. Et maintenant, mes amis, que la fête commence !

Il fit signe à Bulluca, qui suffoquait sur son perchoir, de descendre, la prit à pleins bras pour la soulever de terre, la fit tourner en couvrant de baisers son visage rond et rose.

— Zénodore ! cria Optatus, joins-toi à nous. Nous allons fêter ce grand jour.

Zénodore avait disparu. Sabidius haussa les épaules

en l'apercevant quelques instants plus tard, monté sur Bootès et piquant droit vers le chemin qui menait à la ville.

— Où est ta maîtresse ? dit Zénodore.

— Elle est souffrante, répondit Epicharos, et a demandé que personne ne la dérange.

Zénodore écarta brutalement le précepteur, traversa en trombe l'atrium, fonça vers la chambre de la dame, voisine du gynécée, dont la porte s'encadrait d'une aile de rosiers d'un vert brillant, non loin de la charmille d'où montaient des cris d'enfants et des aboiements. La porte était entrebâillée ; il la poussa du plat de la main, s'avança au jugé, dans la pénombre, en direction du lit dont il devinait le cadre de bois doré, orné de bronze, et les couvertures de couleurs claires.

— C'est toi, Epicharos ? dit la dame. Que veux-tu encore ? Je t'avais pourtant recommandé...

— Ce n'est pas Epicharos, dit Zénodore. C'est moi. Tu avais promis de venir et je t'ai attendue en vain. Pourquoi ?

— Sabidius ne t'a rien dit ?

— Il avait oublié. Prépare-toi !

— Je suis trop souffrante pour me lever et, de toute manière, je suppose que la cérémonie doit être terminée. Tu aurais dû rester sur le Dumias. Ton absence ne passera pas inaperçue.

— Beaucoup moins que la tienne, en tout cas.

Il décrocha le manteau suspendu au mur et le jeta sur le lit.

— J'attends. Fais vite !

— Je refuse. Tu ne peux pas m'obliger à te suivre.

— Vraiment ? Si tu t'obstines je brise tout dans cette maison et je tords le cou d'Epicharos. Appelle les gardes et je te promets que le sang coulera et que toute la province parlera du scandale. Moi, je n'ai pas grand-chose à perdre. Toi, si.

— C'est bon. Je t'accompagne, mais tu le regretteras. Dis à Epicharos qu'il fasse préparer ma litière : la petite à deux chevaux.

— Inutile ! Bootès nous portera tous les deux.

— Tu es devenu fou ?

— Peut-être, mais c'est ta faute.

Ils quittèrent la ville sous une bruine fraîche mais agréable comme un pollen liquide, et piquèrent droit à travers des friches et des prairies marécageuses où commençaient à percer les jonquilles.

— Tu vas crever ton cheval, dit la dame. Mets-le au trot.

— Il est robuste et ne s'essouffle pas facilement. Je le laisse toujours aller à son allure, sans le forcer.

Ils traversèrent des espaces plats, puis entamèrent des montées très raides, sous la pluie qui leur lançait des poignées de gravier froid au visage. Lorsqu'ils atteignirent l'auberge du « Roi des Voleurs », c'était un véritable déluge.

— Arrêtons-nous, dit Zénodore. Bootès est épuisé. Il reprendra des forces tandis que nous nous mettrons à l'abri. Nous avons tout notre temps.

Il confia son cheval à un palefrenier, prit la dame par la taille pour l'entraîner en courant vers l'auberge. Il demanda une chambre, jeta une pièce d'argent sur la table et décrocha une lampe à graisse. A l'étage, il ne restait qu'une sorte de « cubiculum » qui sentait le vieux foin. Le lit était étroit et sale. Ils s'y laissèrent

tomber et firent l'amour sans ôter leurs vêtements.

— Ta maladie, dit Zénodore, c'était dans ton imagination ?

— Oui. J'ai voulu t'éprouver et même te défier. C'était absurde, mais j'avais la certitude que tu viendrais me chercher. Comprends-moi : avant de te céder, j'ai voulu savoir jusqu'où tu étais capable d'aller.

— J'aurais pu aller plus loin encore.

Ils se déshabillèrent, firent de nouveau l'amour avec une sorte de fureur et restèrent accrochés l'un à l'autre, haletants, comme des naufragés. Sasia se leva, traversa la pièce sur la pointe des pieds, les bras croisés sur sa poitrine, les épaules remontées, pour se diriger vers la fenêtre. Il détailla son corps un peu anguleux, qui avait perdu sa grâce juvénile dans ses maternités, mais ses hanches étaient épanouies comme il les aimait, et les fesses bien dessinées. Sous la chevelure relevée, l'attache de la nuque était d'une pureté admirable. Elle resta quelques instants à regarder le paysage pétillant de lumière.

— La pluie a cessé, dit-elle, mais la nuit va tomber. Il faut partir. J'ai froid.

— Pourquoi ne pas passer la nuit ici ? dit-il. On ne nous attend plus, là-haut.

— Ça ne serait pas raisonnable. Si je n'étais pas revenue à la nuit tombée, tu imagines l'inquiétude de mes enfants.

— Tu as raison. Prends Bootès. Moi, je remonterai à pied.

Dans le jour tombant, Zénodore croisa des groupes qui descendaient en chantant : de pleines voitures de familles heureuses, des cavaliers, des piétons... Il se

retournait parfois vers la plaine, cherchant du regard, dans la dernière lumière du soir, la petite silhouette qui galopait vers les remparts d'Augustonemetum ; elle disparut dans une nappe de brouillard, reparut sur une pente d'un vert d'églogue, puis une épaule de forêt la déroba à ses yeux. Il se dit que toute la richesse, toute la gloire du monde n'étaient rien en regard des instants qu'il venait de vivre. Un bonheur âpre avait fait son nid dans sa poitrine et irradiait dans ses membres un sang d'orage. Tout lui était neuf, tout lui était beau, tout lui était aimable. Il ouvrait ses bras pour étreindre le paysage et le paysage pénétrait en lui avec ses lumières crépusculaires, ses couleurs et ses parfums. Il se dit que notre naissance n'est rien d'autre qu'un coup de dés qui peut engendrer le meilleur ou le pire, que les véritables naissances sont celles qui, survenant dans le cours d'une existence, nous trouvent prêts à recevoir tous les fruits de la terre et à en jouir.

Elle avait fait porter une lettre deux jours plus tard à Zénodore par l'esclave qui ramenait le cheval. Pour la lire, il s'isola sur un rocher en forme de rostre d'où l'on dominait les montagnes de l'Orient. Elle était brève mais fiévreuse, avec des éclats d'émotion, de bonheur, d'angoisse qui perçaient sous la texture relâchée du style. Pourquoi fallait-il qu'il l'eût « remarquée et désirée » ? Elle n'était rien, « rien qu'un moineau gris perdu dans une volée de moineaux », et lui, l'« aigle qui planait à des altitudes auxquelles elle ne pourrait jamais accéder ». Elle lui annonçait sa décision péremptoire de renoncer à le revoir ; quelques lignes plus loin, elle lui faisait jurer de revenir vers elle, de nuit ou de jour, cela importait

peu ! Elle le détestait dans une phrase, l'adorait dans une autre ; elle se jetait vers lui de toute la force de son amour puis le repoussait comme un lépreux. En terminant, elle le conjurait de se méfier de Sabidius : s'il apprenait leur secret, il n'aurait rien de plus pressé que d'aller le rapporter à son maître qui la répudierait sans autre forme de procès. Il reprit sa lecture depuis le début, chercha la phrase où elle parlait de son ventre comme s'il avait été le réceptacle d'un prodige, l'urne où s'était épanchée la semence d'un dieu, et il la relut dix fois, la récita à haute voix, la cria. Il remonta vers le plateau, accéda à la butte d'où l'on découvrait, dans une flaque de soleil, la colline d'Augustonemetum. La maison de Damon devait être à mi-pente, au bout de cette longue coulée verte de pâturages, mais il était trop loin pour la distinguer avec précision.

Il resta immobile, l'œil fixe, pendant quelques instants, dans l'attente d'un signe mystérieux qui la lui révélerait.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Quelle force dirige ma pensée et ma main, quel vent m'emporte vers toi et vers Rome ? Quel personnage s'est substitué à moi depuis quelques jours, qui me dicte sa loi, que je ne connais pas, qui m'est étranger et parfois ennemi ? Tu sais combien toute sujétion m'exaspère, combien toute contrainte m'est insupportable ? Et pourtant me voici, pareil à Orphée pleurant son Eurydice, tendu vers cette obsession : revoir celle qui est devenue ma raison de vivre, qui m'a fait oublier, en une heure de sa présence, les femmes qui l'ont précédée.

« Peut-être, mon bon Novatus, as-tu déjà deviné que la femme dont je te parle est Sasia, l'épouse de Damon. Folie ? Soit ! Mais tu sais combien je peux me complaire dans certaines folies pour peu qu'elles comportent une part de défi et de risque.

« En d'autres circonstances, Sasia aurait à peine retenu mon attention ; il a suffi que je devine autour d'elle un réseau d'interdits, de pièges, de dangers, pour que la banale attirance que j'aurais pu éprouver pour elle en soit décuplée et tourne à la passion. Je t'étonnerai en te disant qu'elle n'est ni très jeune ni très attirante, que rien dans nos natures et dans nos caractères respectifs ne nous prédisposait à nous rejoindre et à nous attacher l'un à l'autre. Rien, si ce n'est la mystérieuse prescience d'une destinée inéluctable qui nous poussait l'un vers l'autre depuis nos origines, comme si nous obéissions à la volonté de nos "genii", ces petits personnages insaisissables mais présents que nous portons en nous et qui nous rattachent à notre vérité profonde.

« Je sais maintenant qu'entre Sasia et moi ne subsiste qu'une dérisoire lézarde dans le temps et l'espace, que nous sommes présents l'un à l'autre, et disponibles et que rien ne pourra jamais nous séparer.

« Suis-je à plaindre, à envier ou à blâmer ? Je m'en moque ! De la sphère magique à laquelle j'ai accédé, le bonheur et le malheur sont des mots vides de sens ; seule compte notre présence l'un à l'autre. Même le mot « amour », qui n'est pas venu une seule fois dans cette lettre, ne saurait approcher ou résumer notre état. J'ai le sentiment que des courants très anciens nous ont conduits l'un vers l'autre comme des navires, depuis que notre substance physique et mentale s'est

élaborée dans le mystère des origines et nous a conduits vers le port où nous reposons côte à côte.

« Je t'étonnerai bien davantage encore en te disant que mon travail ne souffre pas de cet état. Au contraire !

« Il y a deux mois environ, nous avons achevé d'installer sur le socle de maçonnerie les bases du colosse. Une grande fête a marqué la coulée du premier élément de la base. La matière est belle, robuste, d'une parfaite régularité. Ce fut un travail facile du fait des moyens considérables qu'on a dû engager. Ce chantier n'a rien d'humain ; notre œuvre exige de tous un travail de titans. Parfois je me dis que je serai puni pour mon audace, que je finirai comme Prométhée, enchaîné sur un rocher, avec près de moi un aigle acharné à me dévorer les entrailles, pour avoir osé tenter de m'égalier aux dieux.

« Rome s'éloigne dans ma mémoire, avec ses bruits, ses odeurs, ses foules, ses vanités, dont j'ai de la peine à retrouver le souvenir. Je ne regrette rien de l'existence que j'y ai menée. La vie sur cette montagne est un champ de bataille ; il faut se battre contre les éléments, la matière, les hommes, le vertige des chiffres. Je ne m'enivre qu'une fois ou deux par semaine, volontairement, systématiquement, lorsque le besoin s'impose à moi de dépasser mes limites, de me trouver de plain-pied avec la folie qui me possède. Le monde dans lequel je vis n'est pas de ce monde. La distance qui nous sépare des autres hommes n'est pas mesurable par des lieues ou des miles, par des jours et des heures. Je vis dans l'incommensurable, et les doutes qui parfois m'assaillent prennent des dimensions tragiques.

« Je ne t'écris pas, comme tu pourrais le supposer, dans un mouvement exceptionnel d'exaltation. C'est toute ma vie qui délire et dérive sereinement vers des frontières insoupçonnées et insoupçonnables. J'ai perdu presque tous mes repères. De mon existence passée, toi seul subsistes, et j'ai besoin de ta présence lointaine, de tes lettres, pour me rappeler que, malgré tout ce qui m'en éloigne, que cela me plaise ou non, je ne suis qu'un homme comme les autres, qui retombera bientôt, inéluctablement, dans ses erreurs, ses inconstances et ses misères... Adieu ! »

Zénodore l'avait remarqué le jour de la fête qui marquait la première coulée, malgré la discrétion dont il s'enveloppait.

C'était un homme jeune encore malgré ses cheveux blanchis prématurément, qu'il portait longs et attachés sur la nuque par un lien de cuir torsadé orné d'un gros cabochon d'améthyste d'un violet pâle. Rien d'autre ne le distinguait de la foule en marge de laquelle il s'était tenu constamment : il portait sur ses braies, à la mode gauloise, une tunique de toile écrue, très simple, des sandales de cuir fatiguées et une saie de laine brute à capuchon.

Zénodore n'avait prêté qu'une attention distraite à ce personnage, bouleversé qu'il était par l'absence de Sasia, mais il devait se trouver de nouveau, à plusieurs reprises, en sa présence.

A quelques jours de la fête, alors qu'il surveillait, en compagnie d'Optatus, la coulée d'un dernier élément de la base, il l'avait de nouveau aperçu, seul, assis sur un madrier, près de la forge. La coulée terminée, Zénodore, le visage en feu, s'était débarrassé de sa sueur dans une cuve d'eau de pluie et avait cherché des yeux le visiteur mystérieux : il avait disparu et personne n'avait pu le renseigner sur le chemin qu'il avait pris.

Une semaine avait passé lorsque l'homme à l'améthyste se présenta de nouveau. Il se tenait debout près du socle de la statue et avait dû marcher longtemps dans la chaleur printanière car son visage

était emperlé de sueur.

— Ma curiosité semble te surprendre, dit-il en s'approchant de Zénodore. C'est que j'ai beaucoup voyagé. J'ai vu les temples d'Égypte, le colosse de Rhodes, le Jupiter olympien et rien de ce qu'entreprennent les hommes ne m'est étranger. Ton colosse à toi sera sûrement un chef-d'œuvre.

— Je n'en suis pas le seul responsable, répondit modestement Zénodore. Tous ces gens que tu vois auront leur part de louanges.

— Certes, mais, sans toi, cette œuvre n'aurait jamais vu le jour et, si tu disparaissais, elle ne serait jamais reprise et achevée. Je ne connais personne d'autre que toi qui puisse la mener à bien.

— Tu veux dire : qui soit assez fou pour la poursuivre !

— Peut-être, mais c'est ce genre de folies qui font avancer le monde, la sagesse et la raison ne faisant que freiner le progrès et tempérer les ambitions humaines. De plus, ce qui me confond, chez toi, c'est que la foi ne semble pas être le mobile essentiel de ton œuvre. Tu as la réputation d'un sceptique. Alors, c'est l'argent et la gloire qui te poussent ?

Zénodore fronça les sourcils.

— Pardonne-moi, dit-il, mais j'aime savoir à qui je parle et où je mets les pieds.

L'homme à l'améthyste sourit mystérieusement.

— Mon nom ne te dirait rien et je ne puis te révéler ni mon état ni la nature de mes occupations. Tout ce que je puis te confier, c'est que je n'ai aucune intention de te nuire et que je serais fier d'être ton ami, mais la vie fait souvent que des êtres destinés à s'entendre se trouvent séparés par des circonstances

qui les dépassent. Ils peuvent être antagonistes, voire ennemis, sans avoir de motifs personnels de se haïr.

Il tourna les talons, s'éloigna de quelques pas, fit volte-face et ouvrit sa tunique sur le haut de sa poitrine, découvrant un objet rond et gris de la dimension d'un œuf.

— C'est un œuf de serpent, un talisman, dit l'homme à l'améthyste. Il est interdit, sous peine de mort, de le porter, selon un décret de l'empereur Claude.

Zénodore haussa les épaules : le prétendu œuf de serpent n'était qu'une carapace d'oursin.

— Pauvre empereur Claude..., poursuivit l'inconnu, il ne lui reste que quatre ans à vivre.

— Tu es devin ?

— Je vois beaucoup de choses que les autres ne peuvent voir. Ainsi, toi je te dis : prends garde ! Tu n'es pas au bout de tes peines...

Moite de plaisir, une rosée de sueur aux tempes, une trace de larme au coin de l'œil, Sasia se retourna sur le ventre. Elle se laissa caresser par les lèvres et la barbe que Zénodore promenait dans la cambrure des reins, jusqu'aux cuisses nacrées de traces liquides que le plaisir de Zénodore y avait abandonnées. Il s'allongea contre elle, de manière qu'elle éprouvât encore la chaleur de son sexe contre ses reins.

— Tu m'as tuée, dit-elle. C'est chaque fois la même chose : cette impression de divaguer dans un autre univers, de me découvrir étrangère dans ma propre vie.

— Je voudrais dormir avec toi, dit-il. Une seule nuit.

— J'aimerais aussi, mais c'est impossible. Nous retrouver ici, c'est déjà d'une folle imprudence. Lorsque je retourne chez moi, j'ai l'impression que tous les gens que je croise savent d'où je viens. Je marche doucement, je parle à mi-voix, comme si la maison allait me tomber sur la tête. Hier, à mon retour, j'ai deviné une pointe d'ironie dans le regard de Sabidius. S'il ne sait pas encore exactement la nature de nos rapports, il le saura bientôt et, lorsqu'il l'aura appris, Damon sera informé dans l'heure qui suivra. Vous avez un mot, en Grèce, pour parler de ce genre d'individus.

— Des sycophantes. Ils avaient pour mission de dénoncer les voleurs de figes. Eh bien, qu'il nous dénonce ! Qu'avons-nous à craindre ? Ton époux ne te fait plus l'amour depuis la naissance de votre dernier enfant, m'as-tu dit. Il a accepté ta liaison avec Epicharos. Il acceptera la nôtre du moment que tu le laisses libre d'agir à sa guise.

— Ce n'est pas d'amour dont il s'agit, mais d'honneur. Et, là, il ne transigera pas.

Zénodore s'étira comme un chat et se leva.

— On doit procéder tout à l'heure à la coulée de la dernière pièce de la base et ma présence est nécessaire. Nous avons eu des problèmes avec la coulée précédente. Le liquide, trop fluide, a débordé le moule, et personne n'a pu expliquer pourquoi. Optatus traverse une période difficile. Il est épris de cette petite sorcière, Bulluca, qui lui fait perdre la tête, mais ce n'est pas une explication satisfaisante.

La lumière de l'après-midi rayonnait autour de l'insula. Des chants montaient du rez-de-chaussée où s'entassaient des liciers, ouvriers libres mais que l'on

menait à la baguette comme des esclaves, pour un salaire de famine. La dame Sasia s'y rendait souvent pour juger du progrès de ses commandes – elle avait décidé soudain que sa demeure manquait de tapis muraux. De l'atelier des liciers à la chambre de Zénodore, elle n'avait que deux étages à gravir.

— J'ai parlé discrètement à Sabidius, dit-elle, de l'homme à l'améthyste que tu as vu à plusieurs reprises, en lui racontant que je l'avais moi-même rencontré. Il a été formel : il s'agit de Ségomaro, le Grand Druide des Arvernes, un homme redoutable, dont la tête a été mise à prix mais qui est insaisissable car personne, dans la population, ne se risquerait à le dénoncer. Il est à la tête de bandes rebelles qui lui obéissent aveuglément, à lui et à un tueur, transfuge d'un corps auxiliaire des légions du Rhin, un nommé Murra. Leur but : chasser les Romains et rétablir la religion des druides. Des illuminés. Ils attaquent les caravanes, rançonnent les négociants, brûlent les récoltes. Le mois dernier, ils ont crucifié une famille entière qui avait refusé d'héberger un de leurs chefs. Ce n'est pas pour le plaisir d'admirer ton œuvre qu'il t'a rendu visite. Il doit avoir une idée derrière la tête, et tu le reverras sûrement, mais garde-toi de le provoquer ou de manifester le moindre sentiment hostile, et ne souffle mot à personne de ces entrevues. Il y va de ta vie.

— Je songe de nouveau à cette coulée ratée d'hier. Optatus a juré ses grands dieux que le mélange était conforme aux normes habituelles et je suis prêt à lui faire confiance. Alors ?

— Il y a sûrement, dans tes équipes, des hommes de Murra. Ouvre l'œil. J'ai le sentiment que ce n'est

qu'un début et que tu risques des déboires plus sévères.

Avant de partir, Zénodore se pencha sur Sasia qui était restée allongée. Après l'amour, sa peau prenait une texture, un velouté, une fraîcheur d'abricot cueilli sous la rosée. Il ne se lassait pas de la caresser, de la regarder, de laisser ses lèvres courir dans le creux des reins.

— Je te promets d'être vigilant, dit-il. Pour nous deux.

Vibius Avitus hochait gravement la tête en regardant Zénodore remettre une à une à leur place les pièces du modèle d'argile qu'il avait démonté sous ses yeux. C'était la réplique de la statue de bronze grandeur nature qu'il avait admirée quelques mois auparavant chez Damon. Marquées à la mine de lettres, de signes et de numéros, elles se superposaient parfaitement les unes les autres et recomposaient sans un hiatus l'image de Mercure-Vibo dans sa splendeur charnelle et son harmonie divine. Son regard se reporta sur la dernière pièce réalisée en argile par l'artiste et ses aides : la maquette en extension de la partie antérieure du pied droit, appuyée à la cloison de l'atelier saupoudrée de sable fin, dans l'attente de la coulée. Malgré les dimensions colossales on devinait des proportions parfaites, un souci du détail poussé à l'absurde (Zénodore avait reproduit la nodosité que Vibo portait au pied gauche) mais aussi le réseau de calculs qui avaient permis de retrouver en extension les dimensions de la maquette, qui emprisonnaient l'œuvre dans une armature invisible, la fixaient pour l'éternité dans un parfait équilibre sans rien lui ôter de sa beauté. A lui seul, ce fragment de pied humain était une splendeur ; il prenait possession de l'espace avec une majestueuse assurance, paraissait s'y enraciner, mais, à la courbure nerveuse des orteils aux muscles

tendus comme des cordes, à la cambrure qui gonflait la peau au-dessus des cunéiformes, on devinait un désir d'élan, la préfiguration d'un départ qui pourrait être un envol, autour duquel la pensée tressait des images de chemin, de poussière et d'herbe foulée.

— Ce sera le premier élément se rapportant au colosse lui-même, dit Zénodore. Tu peux juger avec davantage de précision, par ce détail, des dimensions de l'ensemble. Cette pièce aura une épaisseur étudiée en fonction de l'énorme poids de bronze qu'elle aura à supporter, mais, lorsque les deux parties de ce pied seront jointes, il restera à l'intérieur assez de place pour qu'un couple y dorme à l'aise.

— J'ai beau te faire confiance, Zénodore, je ne puis m'empêcher d'éprouver des appréhensions quant à la solidité et à l'homogénéité de l'œuvre achevée.

— Sois sans crainte ! Rien n'a été négligé. Nous avons fait appel, tu le sais, à la compétence et à l'expérience des meilleurs ingénieurs que l'on puisse trouver dans tout l'Empire. J'ai vérifié tous leurs calculs : ils sont sans faille. Notre Mercure sera, debout, aussi solide sur ses jambes que le Jupiter d'Olympie sur son trône. Nos ennemis les plus redoutables seront les éléments et les hommes.

— Les hommes ? Que veux-tu dire ?

Zénodore eut un geste évasif.

— D'après toi, seigneur, à qui cette œuvre pourrait-elle porter ombrage ?

Avitus se gratta la joue. Il ne savait que répondre et il se doutait bien, à voir sa mine, que Zénodore n'en dirait pas davantage.

Les rapports entre Damon et Zénodore allaient en

se détériorant de jour en jour.

Au début de l'été, des boutiquiers étaient venus dresser leurs éventaires autour du temple où affluaient les fidèles et proposer, entre autres babioles, des statuettes de terre blanche ou de bronze de piètre qualité, copies grossières de la maquette réalisée par Zénodore. Le préfet, d'accord avec l'artiste, avait affermé la production de ces pièces à un artisan de Gergovie qui inondait toutes les Gaules de son affreux « Mercure Dumias », et Damon en tirait des bénéfices substantiels.

Lorsque Zénodore avait eu en main, quelques jours avant la venue du gouverneur, ces répliques de son œuvre, il avait été saisi d'une colère jupitérienne. Entre les mains des imitateurs de Gergovie, son Mercure était devenu un être intermédiaire entre le singe et le nègre, comparable à ces œuvrettes que fabriquaient à bas prix et en série, à Rome, les artisans du quartier des Sigillaires.

Zénodore avait fait irruption, sans prévenir, dans le bureau préfectoral. Jetant sur la table de Damon la statuette de bronze qu'il avait prélevée sur l'éventaire d'un marchand, il constata que Damon avait blêmi et se défendait mollement. N'étaient-ils pas convenu qu'il se réservait les droits de reproduction ? Quant à ce Bomino, il est vrai qu'il était un piètre imitateur et il lui en ferait le reproche à la première occasion.

— Ne te donne pas cette peine ! s'écria Zénodore. Je m'en charge ! Et sur-le-champ.

Bomino le reçut avec hauteur. Il payait assez cher le droit que lui avait concédé le préfet pour avoir celui de traiter cette œuvre comme il l'entendait, sans en référer à l'auteur dont il feignit avec malice d'ignorer

jusqu'au nom.

— Mon nom est Zénodore ! Je vais t'apprendre par la même occasion à me connaître et à respecter mon œuvre !

Il prit Bomino par la barbe, le traîna jusqu'aux ateliers de poterie et de fonderie, saisit une masse et, pris de fureur, se mit à briser tout ce qui lui tombait sous la main. Pour finir, il souleva Bomino à bout de bras et le précipita dans une cuve d'argile.

— Premier avertissement ! dit-il en se retirant. Si je vois encore de ces petites merdes aux étalages des boutiquiers ou des colporteurs, je te fends le crâne !

— Sais-tu, dit le gouverneur, qu'on parle de toi en termes flatteurs à Rome ? Lorsque j'ai eu l'honneur d'être reçu par le divin Claude il m'a demandé des nouvelles de notre projet et souhaité être tenu au courant de l'avancement des travaux. Tu connais son avarice pour ce qui ne relève pas de l'utilité publique, comme l'assèchement du lac Fuccin et la construction du port d'Ostie ? Lorsque je lui ai annoncé, à sa demande, le coût du Mercure arverne, j'ai cru qu'il allait rendre l'âme. Une folie ! Ces Gaulois n'avaient pas fini de le surprendre ! Ils criaient misère en pleine curie romaine et s'offraient des fantaisies exorbitantes !

Ils se promenaient en devisant au milieu des ateliers bourdonnants d'activité sous le soleil de juin. Une autre rumeur montait autour du temple où, dans l'enceinte du péribole, se déroulait une procession de marchands éduens précédant le sacrifice d'un bouc. La charpente de bois du colosse se dressait dans un ciel d'une pureté de source. Les hommes de Liomar, ses

« acrobates », disait-on familièrement, achevaient l'assemblage des éléments qui devraient supporter les bras de la statue. Lentement, avec un balancement à peine sensible, un énorme madrier s'élevait, hissé par des palans, le long des structures.

Ils contournèrent le temple dont les abords avaient été purgés des marchands de babioles, malgré l'opposition d'Anko et de son collègue qui en tiraient de petits bénéfices. Par un escalier extérieur, ils accédèrent à la plate-forme du socle d'où jaillissait, comme un pan de forêt d'hiver décimée par l'ouragan, la gigantesque épure de la charpente. Le désordre n'était qu'apparent dans ce réseau confus où les tracés se croisaient et semblaient se contrarier, où se conjuguait des lignes de force. Chaque droite, chaque courbe, chaque angle avait été étudié, vérifié, éprouvé avec soin, à plusieurs reprises par les ingénieurs. Assisté de Mato, maître charpentier, Liomar, un Lémovice qui avait séjourné dans tous les chantiers importants de la Gaule, surveillait, une main en visière, l'ascension du madrier. C'était un homme long et maigre, au cou affligé d'une pomme d'Adam prodigieuse qui allait et venait comme une grenouille dans le cou d'un héron. Il portait à sa ceinture une règle graduée dont il se servait à tout bout de champ pour vérifier l'épaisseur des pièces de bois et calculer mentalement, avec une fulgurante rapidité, leur résistance.

— Travail facile, en apparence, dit Liomar. C'est comme de construire un arbre, sauf qu'un arbre, si une de ses branches se brise dans la tempête, il continue à vivre, et parfois avec plus de force qu'avant. Mais cet arbre-ci, il est construit au pouce près et fait pour

résister aux pires ouragans. La tornade de l'autre semaine que nous ont envoyée les dieux du nord ne l'a pas ébranlé d'un quart de pouce. Il sera plus solide encore lorsqu'on lui aura mis son habit de bronze. Regardez ce bois, touchez-le ! C'est du meilleur. Je l'ai choisi moi-même, dans des lieux où vous auriez peur de vous aventurer avec une légion, chez des gens qui voient encore des dieux dans tout ce qui porte feuilles et fruits. Dans mille ans il n'aura pas bougé et votre dieu sera encore debout. Les secrets de conservation, ça me connaît, mais je ne les révélerai qu'à mon propre fils, et sur mon lit de mort.

Il toucha son oreille du bout de l'index.

— Écoute, seigneur ! Tu entends ce bruit d'abeilles ? C'est le vent, là-haut, qui fait l'amour avec notre charpente. Pas le vent du nord, ce barbare, ce rustre, mais celui du sud, qui amène le beau temps et le plaisir de vivre et de travailler. Il est notre compagnon depuis deux jours et il semble s'amuser follement avec nous, comme un jeune chien. Te dire si je l'aime : chaque matin, en bon Gaulois de l'ancien temps que je suis, je lui fais une petite salutation d'amitié et je le prie de rester avec nous le plus longtemps possible.

En redescendant vers le temple, Avitus et Zénodore croisèrent la procession qui traînait dans son sillage un parfum d'encens et une odeur de bouc.

— La clientèle d'Anko, aujourd'hui, dit Zénodore, c'est du beau linge et qui laissera gros dans le coffre du questeur sacerdotal. Ces gens n'inspirent guère la pitié. Ils ont tous le nécessaire et ils demandent au dieu plus encore, même le superflu, et, si j'en crois les vaticinations d'Anko sur les tripes que les victimaires

lui mettent sous le nez, le dieu n'aura rien à leur refuser. Logique, c'est un marché. Qui paie bien veut être bien servi.

— Tu ne l'aimes guère, notre Mercure Dumias. Si c'était un homme tu n'en ferais pas ton ami.

— Un ami de Caius Julius Damon ne saurait être le mien, sauf exception. Cependant, lorsque je regarde cette bourse pleine de bons sesterces d'or de Lugdunum, je me dis que, quelles que soient nos différences et nos contradictions, ton Mercure ne peut me laisser indifférent.

Automne 51.

Les pieds du dieu reposaient sur la terrasse du socle, pareils à deux énormes pantoufles desquelles surgissaient de roides squelettes de madriers.

Zénodore s'était montré exigeant.

— Je veux un travail impeccable, Optatus. Pas une trace de crasses, de rides, de soufflures, sinon nous foutons la pièce en l'air et nous reprenons la coulée. Je veux que la matière soit nette et lisse comme les fesses de Bulluca.

Les bronziers travaillaient avec cœur, suivant toute la surface pouce à pouce, polissant à s'en rompre le poignet pour éliminer la trace des sillons de coulage, les bulles, les aspérités et pour rendre invisibles les emplacements des clavettes et des boulons. On n'aurait pu rester longtemps à l'intérieur de cette cage de bronze tant le bruit des ciseaux, des limes et des mailloches était insupportable.

Au nom de Bulluca, le visage d'Optatus s'était fermé et Zénodore avait dû lui assener une grande tape amicale dans le dos pour voir se dessiner sur ses lèvres un aigre sourire.

— Ne fais pas cette tête ! Je te l'ai rendue, ta « petite pomme », et sans une seule trace de mes dents !

— Je vais la renvoyer, dit sombrement Optatus.

— Tu aurais tort. Elle ne comprendrait pas. Elle

tient beaucoup à toi, tu sais.

Il avait tenté de lui expliquer quelle faute elle avait commise, que ça ne se faisait pas de coucher avec un homme une nuit et le lendemain avec un autre, qu'elle aurait mérité qu'il la fouettât, qu'il allait sûrement la jeter dehors. Il avait prononcé le mot « fidélité » et elle avait cligné des yeux comme si elle avait vu se dresser en face d'elle à la place d'Optatus un magister raide comme la justice. Elle n'avait pas compris. Comprendrait-elle jamais ? Tout ce qu'elle pouvait répondre, c'est que Zénodore, qu'elle avait surpris alors qu'il s'éveillait, lui avait fait signe de venir le rejoindre au lit après avoir chassé Vibo hors de la cabane, et que ça l'avait amusée de monter à cheval sur ce grand barbu qui pétrissait ses fesses menues, ses seins délicats, ses reins gracieux avec ses mains râpeuses, de se prêter à ses fantaisies dont aucune ne lui paraissait outrée et qui la changeaient des étreintes gnangnan du bon Furius. Elle y avait pris tant de plaisir qu'elle était revenue d'elle-même, et Zénodore ne l'avait pas renvoyée.

— Curieuse petite bonne femme ! insistait cruellement Zénodore. Dans nos ébats, il m'arrive de confondre ses fesses et ses joues : le même volume, la même forme !

— Tu prends plaisir à me tourmenter ! Et si j'allais, moi, pêcher dans tes eaux et baiser Sasia ? Hein, que dirais-tu ?

Zénodore fronça les sourcils.

— Essaie seulement et je te fends le crâne. Tu mélanges des sentiments et des personnages sans aucun rapport entre eux. Je n'ai jamais osé comparer une partie de jambes en l'air avec ta « petite pomme »

et l'amour que je partage avec Sasia. Ta Bulluca n'a pas plus de cervelle et de sentiment que ma savate. Faire l'amour l'amuse. Il faut tout lui apprendre car j'ai l'impression qu'elle n'a jamais eu comme maîtres que des vachers ou des soldats. Si tu la trouves un peu plus douée qu'auparavant, dis-toi que c'est grâce à moi. Tu devrais me remercier au lieu de me faire la gueule.

La dame Sasia avait suivi son époux à Lugdunum pour assister aux fêtes augustales et au « Concilium » des Trois Gaules, en compagnie de Vibius et d'un petit train de sénateurs venus de diverses cités d'Aquitaine. Elle aurait préféré rester (pour s'occuper des enfants, disait-elle), mais Damon s'était montré inflexible. Avant son départ, elle avait rédigé une longue lettre à l'intention de son amant : elle partait à regret, la mort dans l'âme ; à chaque heure de chaque jour elle penserait à lui ; chaque soir, au coucher du soleil, elle regarderait l'étoile qu'ils avaient aperçue un soir d'orage, dans une déchirure du ciel, de la fenêtre de leur insula, et elle penserait intensément à lui ; qu'il fasse de même : elle avait la certitude que la rencontre de leurs pensées à travers l'espace du crépuscule se traduirait par un signe tangible. Il avait haussé les épaules en lisant la lettre, souri avec indulgence... et oublié de regarder l'étoile. Elle redoutait que Damon lui fît une scène ; il était au courant de la nature de leurs rapports, sinon il n'aurait pas ce sourire ironique en parlant de lui et en faisant exprès de la regarder dans le blanc de l'œil. Après une clausule en trois longues phrases gorgées de passion comme des grappes de jus d'octobre, elle avait ajouté un post-

scriptum : elle jurait que pas un homme, pas même son mari, ne la toucherait durant son absence.

C'est le surlendemain de la réception de cette tendre missive que Zénodore, encore ensommeillé, avait aperçu le museau rose de Bulluca pointant dans l'entrebâillement de la porte...

On avait fouetté de verges le coupable sans parvenir à lui arracher un aveu, sinon celui de sa faute, qui était évidente.

C'était un des bronziers chargés de la préparation du mélange binaire : étain et cuivre. Il avait raconté qu'il avait procédé normalement à la pesée sur la grande balance. Et voilà que, lors de l'écrouissage, des problèmes étaient survenus, avec l'apparition de fêlures dans le flanc de métal. Bégayant de fureur, Optatus avait examiné les points de rupture et avait constaté que le cuivre entraînait en trop grande quantité dans le mélange. Pressé de questions, le responsable avait protesté de sa bonne foi, sans pour autant rejeter la faute sur quiconque, mais, comme il était seul à avoir pu opérer cette malfaçon, et volontairement en apparence, on l'avait attaché au poteau de l'atelier et fouetté au sang avant de lui crever les yeux et de le renvoyer avec sa concubine.

C'est alors que Zénodore s'était souvenu de ses rencontres avec Ségomaro, de l'étrange comportement du personnage et de ce que Sasia lui en avait révélé. A n'en pas douter le bronzier était un de ses agents, chargé d'une mission de sabotage.

A quelques jours de là, par un petit matin de brume, alors qu'il se rendait à la ville, Zénodore aperçut l'homme à l'améthyste debout sur un rocher,

enveloppé de sa saie gauloise, immobile. Après avoir arrêté son cheval sur la pente, Zénodore avait interpellé Ségomaro :

— Descends ! J'ai deux mots à te dire !

Ségomaro avait refusé d'obtempérer.

— Que ça te plaise ou non, lui cria Zénodore, je poursuivrai mon œuvre. J'ai pour principe d'achever ce que j'ai commencé, quoi qu'il m'en coûte. Tes manigances ne serviront qu'à retarder notre travail, pas à le compromettre. Notre chantier est en marche et rien ne l'arrêtera.

Une chape de brouillard poussé par le vent avait noyé le rocher sur lequel était juché le Grand Druide. Quand elle se fut dissipée, l'homme à l'améthyste avait disparu.

— Il reviendra, dit Sasia. Il a la réputation d'un homme tenace et décidé, qui ne recule devant aucune exaction, aucun crime lorsque la religion de ses ancêtres et l'indépendance de son pays sont en cause. Il va falloir redoubler de vigilance. Il a été question de lui et de quelques autres, qui sévissent dans d'autres parties de la Gaule, au cours du « Concilium », au point qu'on songe à envoyer, pour lui donner la chasse, quelques cohortes prélevées dans la légion campée sur le Rhône. Quelques cohortes où il faudrait une légion tout entière ! Autant courir après le vent. Dans ce pays, traquer des hommes comme lui et Murra, c'est s'exposer à devenir gibier plutôt que chasseur.

Durant leur séjour à Lugdunum, les rapports entre Damon et son épouse avaient été tendus, mais sans éclats. Une certitude : Damon détestait profondément

Zénodore. La moindre faute de sa part serait immédiatement rapportée à la curie, au gouverneur-arbitre et sanctionnée sans pitié.

— Je comprends sa haine, dit Zénodore, surtout depuis cet esclandre que j'ai provoqué au sujet de la reproduction des statuettes. De plus il ne me pardonne pas notre liaison, dont Sabidius a dû l'informer. Il ne me cherchera pas querelle, pourtant, car il se méfie des révélations que je pourrais faire sur ses tractations occultes avec Dalagno, le mineur d'étain lémovice, et sur l'affaire des statuettes. Les prévarications ajoutées au scandale de sa conduite avec l'hermaphrodite qu'il exhibe dans tous ses déplacements pourraient lui coûter son poste de préfet et sa mutation en Bretagne. Tu sais que le gouverneur ne badine pas avec les principes. Ce n'est pas encore la guerre entre nous mais un duel feutré. Nous ne faisons pour le moment que nous observer, mais il faudra bien que nous vidions notre querelle à un moment ou à un autre. Il veut ma peau. Il sait maintenant que, si je disparaissais, Optatus pourrait poursuivre seul puisque, à présent, c'est affaire de techniciens et de simple surveillance. Mais je ne lui ferai pas ce plaisir.

Le froid humide de l'automne commence à tasser ses vagues mortes dans la chambre. De la fenêtre on voit passer, sous la pluie et la brume, des gens emmitouflés et encapuchonnés. Aux abords de l'insula stagne une tenace et écœurante odeur de roussi : celle des cadavres que l'on incinère non loin de là, dans un espace clos, à flanc de colline, derrière les remparts.

— Nous ne nous verrons pas la semaine prochaine, dit Sasia, et peut-être plus longtemps encore. Tu m'as fait un enfant, Zénodore, et je ne puis le garder, tu le

sais. J'irai voir Tatinia. Elle est très habile dans ce genre de pratiques et je ne souffrirai pas.

— Un enfant de toi, Sasia ! Un beau garçon ! Quitte ton mari et vis avec moi. Ce genre de scandale ne me fait pas peur.

— Je crois que tu es sincère, mais tu regretterais vite cette décision. D'ailleurs, c'est impossible. Nous donnerions à Damon toutes les armes contre nous.

Il ne se lasse pas de la caresser, de l'embrasser sur la nuque, cheveux relevés, là où sont des espaces de chair délicate, fruitée, qui conservent une discrète odeur d'adolescence, au creux des reins où s'attardent ses lèvres, dans le pli qui marque la séparation entre le sexe et les cuisses. Elle murmure :

— Cette gamine, Bulluca, qu'est-elle pour toi ?

— Si j'y tenais vraiment, t'en aurais-je parlé ? Avec elle, faire l'amour, c'est comme boire et manger. Elle n'a d'autre importance que le plaisir, mais il arrive que le plaisir soit important.

Du dernier convoi de cuivre d'Espagne, aucune nouvelle. On savait qu'il avait transité par mer d'Ampurias à Narbo, puis qu'il avait cheminé sans encombre, malgré le mauvais temps, par les pistes de la Narbonnaise. On avait perdu sa trace dans la montagne de l'Aubrac, à deux ou trois jours de marche du Dumias. Envoyé à sa recherche par Damon, un corps de cavaliers avait trouvé trace de son passage dans les « mansiones » qui jalonnent le trajet. « L'Aubrac, disait-on, pays de mauvaises gens. » Les petites garnisons d'auxiliaires y étaient fréquemment attaquées, surtout lorsque le fruit des réquisitions – l'annone – parvenait aux réserves militaires – les

« horrae » – ou que le produit du cens s'entassait dans les coffres de la questure.

La dernière « mansio » se trouvait située en marge d'un pays de plateaux sinistres, coupé de vallées profondes et boisées, où une légion aurait pu disparaître sans laisser de traces. Le convoi s'y était fondu corps et biens et personne dans le pays n'avait pu ou voulu en donner des nouvelles.

Sur le Dumias, tandis que des émissaires portaient d'urgence vers l'Espagne, sous la direction d'un centurion, pour fréter un autre convoi de cuivre, c'était le marasme.

Le temple et l'auberge avaient fermé leurs portes ; les prêtres s'étaient repliés pour l'hiver dans le village de huttes qu'ils habitaient, au pied de la montagne, ne laissant sur le plateau que quelques néophytes et deux ou trois gardes armés pour assurer la surveillance. La plupart des ouvriers, leur travail interrompu, demandèrent à revenir chez eux durant quelques semaines ; ceux qui restèrent passaient leur temps à jouer aux dés, à s'enivrer, à se quereller pour les quelques femelles qui avaient choisi de rester. Bulluca, depuis qu'elle avait été violée par des ivrognes, s'était retirée chez Tatinia où Optatus allait la rejoindre lorsque les conditions le permettaient.

Une partie de l'hiver se passa dans l'attente du nouveau convoi qui tardait à paraître. Cette fois-ci, il devait être solidement encadré par un groupe d'auxiliaires venus à sa rencontre aux frontières de la Narbonnaise, mais des tempêtes de neige avaient ralenti sa progression dans les garrigues du sud.

Le chantier ne put reprendre son activité qu'au début de l'année. Il était désorganisé au point

qu'Optatus dut repartir en campagne pour trouver des ouvriers et ramener ceux qui l'avaient abandonné. Zénodore résista à l'envie qui le tenaillait de se calfeutrer dans sa chambre de l'insula d'où il pouvait apercevoir la maison de Damon et les arbres du jardin. Ils ne se retrouvaient, Sasia et lui, qu'une fois ou deux par semaine mais, paralysés par le froid, ils se contentaient la plupart du temps de longues conversations.

— Pourquoi t'obstines-tu à rester sur ton perchoir ? lui disait la dame. Rien ne t'y retient tant que le chantier n'a pas réouvert.

— Par prudence. Je n'ai pas oublié les menaces de Ségomaro et il n'est pas homme à renoncer à ses projets. Je sens sa présence. Il m'épie. Il n'a pas dû me pardonner d'avoir sévèrement puni une de ses créatures et il me le fera payer. J'avais pourtant senti, lors de nos premières rencontres, une certaine estime, presque de l'amitié, et j'étais tenté d'y céder. Je me trompais. Cet homme est un fourbe et un dément.

— Si tu restes sur le Dumias, il te trouvera facilement. En ville, tu ne risques rien.

— Il n'est pas dans mes habitudes de me dérober. Et puis ce chantier me colle à la peau. C'est mon domaine. J'y vis, j'y respire mieux qu'ailleurs, et je dois veiller sur lui comme je veillerais sur ma maison. Tant que je suis présent, j'ai l'impression que rien de grave ne peut survenir.

Un jour il lui avoua que, pour lutter contre la solitude et l'ennui, il avait repris ses mauvaises habitudes. Fin décembre, à l'occasion des Saturnales, son ami Novatus lui avait envoyé en guise de cadeau une vingtaine de bouteilles d'un vieux Falerne, un

colis de figes sèches et quelques poils coupés sur le pubis de Nigrina (« Elle a décidé, lui écrivait Novatus, de se faire raser. Tout Rome est au courant et on paie très cher pour admirer cette merveille »). Zénodore avait jeté les poils sur le brasero après les avoir reniflés et s'était gavé de figes sèches, gardant ce qui restait pour Sasia. Quant au Falerne, au bout de quelques jours il n'en restait qu'une bouteille qu'il décida de garder pour la boire avec elle.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Ton cadeau est le bienvenu. Le vin de ce pays-ci est acide, souvent aigre, et il me brûle l'estomac au point que je puis difficilement le garder en moi. J'ai bu la première bouteille de vieux Falerne seul, le jour où j'ai reçu ton envoi, en grignotant les figes. C'était le soir. Le vin m'est monté à la tête sans que je m'en rende compte. Ivre, j'ai cherché querelle à Vibo et je l'ai lâchement battu avec ma ceinture. Il aurait pu se défendre facilement mais il ne l'a pas fait. Il se contentait de sourire entre deux cinglons en cambrant ce gros cul de vacher qui ne me tente plus, qui m'écoeure même lorsque je songe aux petites fesses nerveuses de ton Ninus. Il ne m'en a pas voulu de cette correction injustifiée, comme si c'était dans son destin d'être battu pour être toléré. Il y prenait même, m'a-t-il semblé, un certain plaisir. Ce garçon n'a aucune fierté, et c'est ce qui m'exaspère. L'idée m'a traversé de nouveau la tête, brutalement, tandis que je le fouettais, qu'un jour je pourrais le tuer. Cette idée revient parfois me hanter lorsque je suis ivre, qu'il me contemple avec ses yeux de veau, que la nausée me monte à la tête pour cette œuvre dont il m'arrive de douter mais à

laquelle je suis enchaîné. Vibo est l'image vivante de ce Mercure qui, tantôt, m'indiffère, tantôt m'exaspère. Il me semble parfois que, si je tuais Vibo, c'en serait fini de cette obsession, que le dieu mourrait avec lui et que je pourrais reprendre le chemin de Rome.

« Je t'écris par un soir de neige et de brume. Dehors on n'y voit pas à dix coudées. Le vent hurle comme s'il s'acharnait à détruire le peu que nous avons pu réaliser de notre œuvre. Ma lampe à graisse pue. Le froid engourdit ma main. Une goutte s'obstine à chatouiller mes narines ; je l'essuie, une autre se forme. Je tousse à m'en arracher la gorge. Et pourtant, tu le sais, t'écrire me fait du bien. Tu es le seul lien qui me rattache encore à Rome où tu m'annonces que l'on commence à célébrer mon nom comme si j'étais le Phidias, le Polyclète ou le Scopas des temps modernes ! Si tu pouvais le voir, ce pauvre Zénodore, coqueluche de Rome, si nos amis pouvaient le contempler, vous changeriez tous d'avis.

« J'aime le passage de ta lettre où tu me parles des dernières Saturnales, du froid soleil de Rome, des vents rudes qui balaient les collines de cyprès, fait chanter les péristyles des temples et des forums. Je me souviens des dernières Saturnales que nous avons passées ensemble, des cadeaux que nous avons échangés, de la promenade dans la nuit venteuse, au milieu de la foule, criant avec elle l'invocation rituelle : "Io Saturnalia !" , buvant du vin chand dans les cabarets en caressant le cul des servantes, brandissant des torches au nez des statues.

« Et ce banquet qui terminait la fête, t'en souviens-tu ? Pour une nuit, tes esclaves et tes scribes devenaient tes maîtres. Ah ! Ninus... Tout nu, coiffé du

pileus, il riait en t'ordonnant de lui verser du vin et de lui baiser les pieds, et tu t'exécutais avec le sourire. Le lendemain, nous avons encore échangé des cadeaux : chandelles de cire, statuettes érotiques achetées aux Syriens, bijoux de pacotille... Nous sommes restés ivres trois jours. Tu me récitais des poèmes salaces tandis que je faisais l'amour à Nigrina et que Ninus ranimait entre ses lèvres ma virilité défaillante. Nous étions fous. Nous étions vivants.

« Ici, je suis comme mort. Ou plutôt prisonnier : de mes obligations, de la neige, de la brume, du vent, de la solitude, de l'ennui. Prisonnier de moi-même. Tu ignores ce qu'est l'ennui, Novatus, et je l'ignorais aussi jusqu'à ce jour : c'est une préfiguration de la mort. Et la mort, elle est là, tassée dans les coins d'ombre comme une méduse gluante et froide ; elle me guette, elle s'allonge contre moi, elle me pénètre et je ne peux ni la chasser, ni la tolérer.

« La dernière bouteille de Falerne que je comptais boire avec Sasia est sur ma table, et j'ignore quand j'ai pris la décision de la boire seul. Je la regarde, recouverte encore de la poussière de Rome avec, dans ses flancs, des reflets de soleil, de vie, d'amour. Ce soir, Novatus, je vais faire l'amour avec ton vin et cette seule pensée me rend ivre.

« Je t'aime, mon ami, et je donnerais la moitié du temps qui me reste à vivre pour te serrer contre mon cœur... Adieu. »

LIVRE CINQUIÈME

DEUX COUPES D'OR DE CALAMIS

Printemps 52.

Les deux coupes étincelaient dans un rayon de soleil. L'or avait la couleur du miel blond et paraissait liquide au point qu'on hésitait à y porter la main, crainte de briser l'harmonie de leur décor. Zénodore se pencha, fit le tour des objets, s'attardant sur certains détails d'une finesse et d'un réalisme exceptionnels : le modelé des frises de chevaux surtout. Ce n'étaient pas les premières coupes de Calamis – un sculpteur grec d'il y avait cinq siècles auparavant, spécialisé dans la gravure des chevaux sur des objets d'art – qui lui étaient révélées, mais celles-ci étaient d'une facture éblouissante : la perfection.

— Ces merveilles, dit Vibius Avitus, me viennent de mon oncle, Casius Silanus, qui les avait lui-même reçues en présent de Germanicus dont il avait été le précepteur. Elles n'ont pas leurs pareilles chez les collectionneurs d'Athènes, de Rome ou de Pompéi. Je voulais connaître ton avis.

— Il y a cinq cents ans, dit Zénodore, que Calamis les a ciselées et depuis, aucun artiste n'a pu les égaler ou simplement les imiter. Nous ne savons faire que du grandiose, de nos jours, comme si nous cherchions à nous égaler aux Titans, au détriment de la délicatesse et de la précision. Le vieux Pline a raison : « La pierre est la grande folie de notre temps », une folie qui accable Rome et l'Empire et à laquelle la province que

tu gouvernes n'a pas échappé.

Le gouverneur eut un sourire en coin et un regard de connivence à l'adresse de Stellus Ferro, Damon et Sabidius, qui assistaient à l'entretien.

— Tu n'as que trop raison, dit-il en soupirant. Et tu connais ce dont tu parles, ayant été, jadis, un des meilleurs graveurs de Rome. Si, si... Ne t'en défends pas. J'ai vu certain cratère ciselé dans l'argent, imité des anciens Grecs, qui sortait de tes mains et qui faisait l'admiration de je ne sais plus quel magistrat. Mais voilà ! aujourd'hui tu travailles dans le grandiose, comme tu le dis toi-même, et tu es de ces artistes qui sont perdus à jamais pour le travail délicat de la ciselure. Tu as raison de le dire : je ne te crois pas capable d'imiter ces merveilles...

— Ai-je vraiment dit cela ? Je ne m'en souviens pas. J'ai regretté simplement qu'aucun artiste n'ait pu égaler ou imiter cette perfection. Je n'ai pas dit que la chose était impossible !

— Pardonne-moi. C'est ce que j'avais cru comprendre. Ainsi, toi, Zénodore, tu pourrais, si l'on t'en priait, réaliser deux modèles parfaitement imités des originaux ?

— Sans doute. Mais qui donc pourrait me solliciter ?

— Eh bien, moi ! dit Avitus en laissant tomber sa main militaire sur l'épaule de Zénodore.

Un piège. Sottement, par orgueil, Zénodore devina qu'il venait de mettre un pied sur le bord d'une trappe et que, s'il ne reculait pas prestement, il y passerait tout entier. La joie malicieuse répandue sur le visage des autres membres de l'assistance qui partageaient la table de Ferro lui laissait deviner sans peine la

complicité dont il avait été dupe. La machination d'Avitus éclatait à l'évidence : il avait provoqué son « ami » Zénodore pour s'attirer la réaction qu'il espérait, et que Zénodore, en toute innocence, venait de lui fournir. Il se fourvoya dans des prétextes dérisoires pour se dérober, montra ses mains rugueuses qui, en d'autres temps, peut-être, mais qui, aujourd'hui... D'ailleurs les occupations ne manquaient pas sur le Dumias ! Et puis, ce travail qui durerait des mois, qui en ferait les frais ? Et quelle rémunération avait-on prévu ?

— Je ne t'ai pas parlé des conditions, c'est vrai, dit Avitus. Je te paierai cinquante mille sesterces pour ton œuvre à condition qu'elle soit aussi parfaite que l'originale.

Zénodore chancela, ébloui par l'énormité de la somme. Il ergota maladroitement : quand prendrait-il le temps nécessaire ?

— Je me suis entendu avec Damon et le questeur de la Curie, dit Avitus. Le colosse a pris une bonne avance, malgré les aléas de l'hiver dernier. Tu pourras travailler à ces œuvres d'art tout en gardant un œil sur le chantier. J'ai constaté qu'Optatus en avait la maîtrise. Ton autorité restera entière mais tu n'auras pas, d'un certain temps, à passer tes jours et tes nuits sur le Dumias. Une condition : il me faut ces coupes dans trois mois car je compte en faire cadeau à un proche parent de l'empereur. J'attends ta réponse.

Zénodore restait comme figé. Il sentit contre son oreille le souffle de Sasia qui murmurait :

— Accepte !

Il accepta.

Stellus Ferro avait un titre – et non des moindres – à la reconnaissance de la ville dont il était un des citoyens les plus en vue : il faisait construire à ses frais, sur un terrain qui lui appartenait, en marge des remparts, des thermes qui rivaliseraient en ampleur et en majesté avec ceux d'Aquae Callidae ou du Mont-Dore où toute l'aristocratie des Trois Gaules se donnait rendez-vous à la belle saison. Il pratiquait l'évergésie – ce don volontaire de fonds privés pour des œuvres d'intérêt public – avec une générosité non exempte d'une certaine ostentation. Ferro était le second bienfaiteur de la ville et de la province, le premier étant l'empereur Claude lui-même qui avait fait édifier des latrines publiques, peu fréquentées d'ailleurs, les habitants préférant, suivant une vieille habitude, se soulager derrière les haies de buis qui bordaient le parvis de l'ancien « nemeton », en contemplant le paysage de la vallée.

Avant d'être admis dans son intimité, au magnifique « domus » que Ferro habitait avec sa famille une partie de l'été, non loin de la demeure du préfet, Zénodore avait entendu parler à maintes reprises du personnage que, dans le peuple, on appelait « le richard », sans y attacher d'intention péjorative.

Riche, Ferro l'était sans remords car l'origine de ses biens était relativement nette de toute malversation. On le disait possesseur d'une fortune se montant à une centaine de millions de sesterces, une somme qui eût fait rêver bien des notables de Rome.

L'origine de cette opulence : le fromage. Son grand-père avait connu Jules César au temps de la conquête : c'était un chevrier libre des Côtes de Chanturgues,

possesseur d'un modeste troupeau et qui ruminait sa nostalgie de l'indépendance en regardant les ingénieurs du divin Jules édifier les remparts et les premiers établissements publics de la cité. Moins attaché aux nostalgies stériles et parfaitement étranger aux idées de revanche qui bouillonnaient encore dans les montagnes, autour de Gergovie, le père de Stellus, ayant hérité du troupeau, envoyait femmes et enfants vendre ses fromages sur les marchés de Gergovie et des villes environnantes.

C'est en prenant cette succession modeste que Stellus avait débuté dans le négoce. Sa famille, installée dans le domaine de montagne qui s'était agrandi, besognait au milieu des vaches, vivait dans des huttes de lave à demi enterrées qui ressemblaient à des cavernes d'avant les premiers Celtes, au cœur d'un paysage d'une grande sauvagerie. Stellus avait décidé qu'il ne se passerait pas un jour de son existence sans qu'il vendît un fromage au moins : il avait largement gagné son pari. Il laissait sa famille à son lait et à sa bouse pour partir vendre les produits de son élevage dans les lieux publics jalonnant les routes principales de la province, jusqu'au Rhône et, d'autre part, en pays cadurque, prétoce et lémovice, faisant des militaires installés dans les « mansiones » ses premiers et ses meilleurs clients.

Sa fortune avait pris un tour déterminant le jour où, par l'intermédiaire d'un primipile rencontré dans une auberge où ils avaient fêté ensemble les Saturnales par d'abondantes libations, il avait pu obtenir d'un intendant de camp, commandant d'une unité militaire campée à Lugdunum, de devenir le fournisseur officiel en fromages de ce corps d'armée. Insensiblement, la

renommée de ses produits était montée jusqu'aux légions du Rhin. S'il y avait eu dans les Trois Gaules d'autres garnisons importantes, elle en aurait vite fait le tour.

Ferro avait eu la sagesse de ne pas chercher à élargir aussitôt sa chance à d'autres domaines. Le fromage lui suffisait pour le moment. Bien que sensible au côté aventureux du jeu en matière de négoce, il répugnait aux ambitions diffuses. Il aimait dire : « Une seule chaise me suffit pour m'asseoir et un seul lit pour dormir... » Il employait pertinemment l'or qui coulait dans ses coffres comme le lait dans ses faicelles. Une partie d'Augustonemetum lui appartenait : il avait acheté d'antiques insulae et en avait fait construire de nouvelles, avec des encorbellements à colombages au-dessus des galeries sous lesquelles il avait ouvert des boutiques. Peu à peu, grâce à sa vigilance, à sa connaissance du pays et des gens, il avait réussi à dépouiller de leurs biens, avec un semblant de légalité, des paysans auxquels il avait prêté des fonds qu'ils étaient incapables de rembourser. On mentionnait dans toute la province et au-delà, comme un modèle d'organisation et d'efficacité, la villa rurale qu'il avait édifiée entre Augustonemetum et Gergovie. Deux cents esclaves mêlés aux tenanciers qu'il avait dépouillés mais dont – par pure charité – il utilisait la compétence et les services, y travaillaient. Il avait fait perfectionner un système de moissonneuse mécanique imité des anciennes techniques gauloises qui avait fait l'admiration des Romains, et s'était entouré d'ingénieurs qui tiraient du sol le maximum de récoltes grâce à des marnages très élaborés et à un complexe système de rotation des cultures.

C'est là, dans ce latifundium de la plaine, qu'il vivait la plus grande partie de l'année avec sa famille : épouse, concubines, enfants légitimes et bâtards. Moins par lassitude que par indifférence, l'âge venant et le goût de l'aventure perdant de sa saveur, il avait renoncé aux voyages lointains dont se chargeait une équipe de commis formés par ses soins.

La maison de maître, qui occupait le corps central, flanquée de deux ailes de vastes dimensions où il logeait ses cheptels humain et animal, était devenue une sorte de palais avec des thermes, une piscine, une salle de jeux et un gymnase. Des plaques de marbre qu'il avait fait venir d'Espagne et d'Italie ornaient les murs. Dans les thermes une mosaïque reproduisant celle d'Anacréon à Augustodunum^{13} tremblait sous l'eau bleutée. « Une seule chaise... un seul lit... » Il en possédait tant, à ce jour, qu'il n'eût pu en fournir le compte exact. Et ce n'était pas un mobilier de paysan.

Sans renoncer à celle du fromage, qui ne faisait que prospérer, Stellus Ferro, avec l'âge (il avait, comme on dit, engrangé sa cinquantième moisson), s'était laissé tenter par les carrières de la vie publique et les honneurs.

Sa fortune ayant dépassé largement le seuil imposé pour de telles ambitions, il avait brigué les honneurs de la curie, et l'on avait pour ainsi dire déposé à ses pieds la tunique à laticlave et les souliers rouges du sénateur. Son honorabilité ne faisait de doute pour personne et ses qualités s'étaient épanouies au sein de cette vénérable assemblée où ses avis étaient écoutés avec respect et ses vœux exaucés sans broncher. Grâce à l'appui de son ami, le préfet Damon, il avait accédé à la charge d'édile et, devenu l'un des deux

« duumvirs », il se rendait aux cérémonies officielles précédé de licteurs porteurs de faisceaux et siégeait sur la chaise curule. L'ordre et la justice relevaient de ses attributions. De ce poste élevé, il pouvait surveiller de près l'évolution de sa richesse immobilière dans une ville qui s'apprêtait à rompre la ceinture étroite de ses remparts.

Son épouse, Varuna, une matrone acariâtre et qui se donnait constamment des airs de vertu offensée, l'avait suivi de très loin dans son ascension. Elle avait trop longtemps pétri les fromages de Ferro pour se détacher tout à fait des manières et du langage propres à cette première condition. Un vague concile arverne lui avait conféré, dans l'ordre flaminique, le rôle de la prêtresse chargée du culte des impératrices divinisées après leur mort. Elle avait entraîné dans cette joyeuse assemblée la dame Sasia, qui n'avait pu refuser.

Homme d'honneur et de foi selon les critères du temps, Stellus Ferro honorait son lairairer quotidiennement, en présence de toute la famille réunie, en glissant dans l'assemblée des petites figurines de terre, quelques douteuses divinités gauloises qui lui tenaient au cœur. Il manquait rarement de se rendre aux offices publics dédiés aux dieux et aux empereurs de Rome, mais seulement lorsqu'il était nécessaire de faire acte de présence. Son cœur et ses pensées religieuses galopaient sur les traces d'Epona et de Cernunos à travers les forêts de l'ancienne Gaule. Pour se blanchir d'une accusation injustifiée d'hérésie, il avait fait construire à ses frais, au bout de l'allée des tombeaux qui mène à la chaussée Claudius, un joli « fanum » dont la toiture s'ornait d'antéfixes de bronze à l'image du dieu

Mercure.

La cinquantaine passée, Stellus Ferro s'était empâté. Presque chauve à présent, le visage épanoui sous de gros sourcils, il dégageait une majesté bonhomme et familière. Zénodore était fasciné par son regard gris que la contemplation d'une œuvre d'art ou d'une jolie femme faisait pétiller du même plaisir. Car Stellus Ferro, négociant en fromage, sénateur et duumvir, avait appris à aimer les belles choses et à apprécier le commerce des beaux esprits qui, à Augustonemetum, étaient aussi rares que neige en juillet.

Stellus Ferro prit Zénodore par le bras, l'entraîna à part et lui dit :

— Me pardonneras-tu de t'avoir attiré dans ce piège ? C'était pour ton bien autant que pour satisfaire le désir de ce cher Vibius. N'es-tu pas fatigué et excédé de brasser terre et bronze pour la gloire d'un dieu auquel tu ne crois pas plus que moi ? Voici ce que nous avons décidé avant de te parler : tu pourras, tout le temps que durera ton travail de ciselage, t'installer dans ma villa de la plaine. Une grande pièce te sera réservée, où tu pourras recevoir qui te plaira.

Il poussa son gros poing dans le flanc de Zénodore.

— Tu y seras tout de même plus à l'aise que dans ce galetas que tu as loué dans l'insula des liciers.

Zénodore sursauta.

— Tu es donc au courant ?

— Toute la ville est au courant, et moi le premier. Cet immeuble m'appartient, et même l'atelier des liciers. Je pourrais t'en dire davantage encore sur tes allées et venues mais je ne suis pas un espion comme

Sabidius. Pour ne rien te cacher, Damon et moi, nous affectons une bonne entente de convenance. Je lui dois beaucoup et c'est réciproque. Nos rapports ne vont pas plus loin. Je ne conteste pas ses dons pour la gestion des biens publics, mais c'est un maître en matière de prévarication. Il est vrai que c'est le vice à la mode, et depuis longtemps Rome n'a plus de conscience. Tout le monde triche, du bas en haut de l'échelle sociale. La contagion n'a pas tardé à gagner la Gaule et à s'y épanouir, avec d'autant plus de liberté que nous sommes loin du ciel, si l'on peut dire. Aujourd'hui, les purs, c'est chez les imbéciles qu'on peut les trouver, mais il faut chercher longtemps. Moi-même, Zénodore, je n'ai pas échappé à la contagion. La vie est un jeu, après tout, et il ne faut pas abandonner à la chance ou au hasard le soin de sa fortune. L'essentiel est de laisser toujours une petite lueur de conscience éclairer ses faits et gestes.

Ils retournèrent vers les autres convives.

— Il y a longtemps que je souhaitais te rencontrer, dit Ferro, mais je redoutais un peu cette entrevue. Pourquoi ? Peut-être parce que tu as, dit-on, un caractère difficile et que, d'autre part, je n'aime guère les Grecs qui poussent trop loin l'art de la tricherie et du mensonge. Pour ne rien te cacher, je méprise ces étrangers qui commencent à envahir nos cités avec leur camelote et leurs religions grotesques. Les Juifs, par exemple, qui adorent un seul dieu chargé de gouverner le monde et d'éclairer nos consciences. Un seul dieu, quelle absurdité ! Moi, Ferro, fils de Gaulois, j'en suis resté à la prodigieuse pluralité des dieux et je m'y trouve en bonne compagnie quand je peux en chasser à coups de pied au cul, si je puis dire, ces

dieux romains baiseurs, adultères, incestueux et voleurs.

Il ajouta :

— Tu ne regrettes pas d'avoir fait ma connaissance ?

— Je ne te cache pas que j'étais réticent, dit Zénodore, mais, à la réflexion, l'hiver a été si rude que je commençais à prendre des habitudes de sauvage. Aujourd'hui, grâce à toi, une porte vient de s'ouvrir et il y a du soleil derrière.

La « villa rustica » de Ferro était vaste mais d'une conception anarchique.

Autour de l'atrium trop restreint pour les dimensions de la maison des maîtres, bien que d'agréables proportions avec son bassin et ses cyprès, s'éparpillaient sous les galeries à colonnades de marbre gris et bleu des Pyrénées des pièces d'importance et d'attributions variables, aux ouvertures voilées de tentures de couleurs joliment alternées. Des chambres s'ouvraient sous des porches vers des perspectives lumineuses et du meilleur goût, comme si l'architecte avait veillé à ce que l'œil fût constamment séduit à la fois par l'ensemble et le détail. Ferro avait fait venir de la Narbonnaise des décorateurs qui, travaillant au préalable sur cartons, avaient peint les murs de fresques un peu trop asservies aux goûts romains, mais riches de couleurs et artistement réalisées. Sur l'une d'elles, Stellus Ferro fronçait ses gros sourcils, vêtu de la toge à laticlave, comme un aigle sur le sommet d'une montagne qui ressemblait au Dumias, près d'une Épona à la chevelure de lumière blonde, assise sur sa jument

couleur de feu. On retrouvait l'image du maître de maison sur les « oscillae », ces pièces de bronze de forme ronde, suspendues par des chaînettes entre les colonnes de la « triclinia », la grande salle réservée aux repas de gala. De grandes tapisseries à motifs ésotériques, de façon gauloise ancienne, tapissaient certains murs et donnaient aux pièces un air de gaieté et d'intimité.

— Nous allons dîner sans tarder, dit Ferro. Ne sois pas surpris par la frugalité de ma table. Je déteste les repas à la Lucullus comme ceux auxquels j'étais parfois invité à Rome, et si j'en organise moi-même à de rares occasions, c'est par nécessité plus que par goût, selon les personnages que je reçois.

Il prit le bras de Zénodore, lui dit tout bas :

— Ne prends pas mon observation en mauvaise part, mais il me serait agréable que tu consentes, avant de te joindre à nos invités, à prendre un bain et à revêtir la tenue que je ferai mettre à ta disposition. Profites-en pour te faire tailler la barbe et les cheveux. Tu ressembles à un Batave. Je vais te confier à Alvida. Elle va faire de toi une petite merveille de propreté et d'élégance.

— Salut à toi, Juno Saponaria !

— Que dis-tu ?

La surprise de Zénodore parut incongrue à la servante, mais elle prit le parti de sourire sous ses moustaches et de hausser des épaules indulgentes.

— C'est, dit-elle, une salutation rituelle à la bonne déesse du Savon, cette merveille de la nature, qui chasse les miasmes de notre peau et rend la jeunesse à notre corps. Dans cette demeure, c'est la coutume de la

saluer avant la toilette.

Alvida avait la poigne rude. Elle triturerait la peau de sa victime entre ses grosses pattes rougeaudes de paysanne comme pour en faire jaillir les vieilles crasses stratifiées. De petits rires perlaient à ses lèvres lorsque Zénodore protestait contre sa pugnacité.

— Ce sera autre chose quand je te passerai au strigile ! Pour le moment nous en sommes aux caresses. Tout à l'heure, tu me maudiras. Par Juno Saponaria, ça fait des mois que cette vieille peau de mécréant n'a pas été récurée ! Ce que tu pues... Regarde mes ongles : ils sont noirs de ta crasse. Quant à tes vêtements, ils ne sont pas à toucher avec des pincettes. La dame Varuna a dû te regarder de travers quand elle t'a vu arriver.

Elle poussa une longue plainte en fouillant dans la barbe et les cheveux.

— Par-dessus le marché, tu es plein de poux ! Quelle misère ! Tu sors de prison ou alors tu vivais dans les bois comme un sauvage ? Si ta petite amie te voyait dans cet état, elle te laisserait croupir dans ta saleté.

Le strigile le fit hurler à cause des boutons et des dartres qu'il arrachait à sa peau. Quand il fut bien étrillé et tout saigneux, la tortionnaire lui inonda les cheveux et la barbe d'un liquide à forte odeur de vinaigre qui les fit tousser tous deux.

— Voilà une mixture qui te débarrassera de ta vermine, sauvage ! C'est un produit de ma composition. Tu en emporteras un flacon et tu t'en passeras tous les soirs une bonne dose. Ça pue et ça pique ? Je sais ! C'est que ça produit son effet. Montre tes couilles ? Pas belles non plus. Ce que ça grouille !

Tu as des morpions jusque dans la raie du cul. Une petite dose pour eux aussi. Même régime !

Au sortir de la cuve, elle l'enveloppa d'une serviette de laine très douce, épaisse et qui sentait la lavande, puis elle l'aida à s'allonger, grelottant, sur la table de massage où, en chantonnant, elle l'enduisit d'une pommade.

— Tu es dans le fromage, toi aussi ? Ça rapporte bien, hé ? Moi j'ai passé des années dans la montagne à courir les drailles avec les mulets et à aider la dame Varuna à pétrir la pâte. Foutu boulot ! On s'est peut-être rencontrés là-haut. Tu t'appelles comment ?

— Zénodore.

— C'est pas un nom d'ici. Tu serais pas juif, des fois ?

— Non, Grec.

Il perçut une douceur subite dans les mains qui le pétrissaient et songea qu'elle devait s'interroger : qu'est-ce que ce foutu Grec venait faire dans le fromage ? Elle lui claqua les fesses, y déposa un baiser râpeux.

— Tu es beau comme un sesterce tout neuf et tu sens bon. Je vais te passer le peigne fin en haut et en bas pour essayer d'en finir avec tes petites amies. Il doit bien en rester quelques-unes. Bouge pas et cesse de me tripoter les nichons. Je ne suis qu'une vieille carne.

Elle tailla abondamment dans la barbe et les cheveux, y répandit une vaguelette d'eau de Syrie, le peigna de nouveau et lui présenta un petit miroir d'argent.

— Tu as fait des miracles, Alvida. Me voilà prêt à entrer dans le monde.

— Habille-toi au moins, couillon !

Elle l'aida à revêtir une tunique et des braies à la gauloise, nouées aux chevilles, le chaussa de pantoufles épaisses à brocart doré. Puis elle le contempla de haut en bas et hocha la tête de satisfaction.

— Alvida, dit-il d'un ton faussement solennel, si un jour je me marie, c'est toi qui seras ma femme et nous travaillerons tous deux dans le fromage.

La table de Ferro était modeste sans être Spartiate. Comme s'il se refusait à trahir ses origines, il laissait à d'autres parvenus les vanités de gueule. Ce n'est pas dans son office de ville ou de campagne qu'on eût trouvé ces cuisiniers experts dans les mets recherchés que les Romains s'arrachaient à prix d'or, mais tout était d'excellente qualité et abondant. La plupart du temps, un seul vin accompagnait le repas mais il pouvait satisfaire les palais les plus exigeants.

Il y avait longtemps que Zénodore n'avait fait un vrai repas et s'était senti aussi à l'aise dans sa peau, malgré le décapage féroce auquel elle avait été soumise. Il apprécia les charcutailles, les poulets à la broche, les fèves en purée, les carpes farcies du lac de Sarliève, les fromages qui arrivaient sur la table marqués à l'encre d'un « F » rouge entouré d'une auréole, les opulentes pâtisseries de Varuna, qui se rengorgea sous les compliments – c'était une grosse femme au visage laborieusement plâtré, aux lèvres trop fortement accentuées de fard, aux paupières trop bleuies, qui portait avec ostentation des bagues de mauvais goût, parlait et riait fort malgré ses dents gâtées.

Les convives étaient assis et non allongés, Stellus ne consentant qu'en de rares occasions à sacrifier à la mode du « triclinium » : trois lits de trois personnes autour d'une table, en raison des querelles qui ne manquaient jamais de s'élever entre son épouse et lui quant à savoir si telle personne devait figurer sur le « lectus summus » et si l'on pouvait reléguer telle autre à la troisième place du « lectus imus ». Il affirmait d'autre part, avec un bon sens populaire inébranlable, que la position couchée, mise jadis à la mode par les Grecs, contrariait la digestion et encourageait à la somnolence et au vice. Malgré la soif d'ambition qui le poussait vers le seuil séparant les honneurs faciles de la hiérarchie gauloise des confirmations qui s'élaboraient à Rome, il professait son opposition à des habitudes qu'il jugeait contraires aux coutumes de sa nation, et il ne consentait à y satisfaire que lorsqu'elles conditionnaient la réussite d'un projet ou de ce qu'il appelait ses « petites vanités ».

Les convives dégustaient les fruits confits de Varuna lorsque Zénodore, qui était assis en face de Ferro, constata sur le visage épanoui de ce dernier une expression de plaisir intense qui ne devait rien aux délices du dessert. Les yeux levés au plafond, il laissait un fil de salive couler sur son menton gras. Zénodore allait sottement s'enquérir du malaise dont son Amphytryon semblait souffrir délicieusement, lorsque son regard croisa celui de Sasia qui lui fit signe de ne pas broncher. Pour détourner l'attention, elle se lança dans une apologie fallacieuse des desserts qui sortaient des mains expertes de la maîtresse de maison, lorsque celle-ci poussa un glapissement, s'arracha à son siège et, soulevant un pan de la nappe, découvrit le pot aux

roses : une fillette sortit de sous la table en s'essuyant les lèvres d'une main et en s'abritant de l'autre des coups de pied que la matrone lui portait.

Le visage de Ferro avait repris ses couleurs habituelles et sa sérénité, avec une pointe d'embarras.

— Veuillez me pardonner cet incident, dit-il. J'aime que mon plaisir soit complet, mais mon épouse, elle, ne l'entend pas ainsi. Nous avons tous nos petits travers et elle-même n'y échappe pas. Celui-ci est bien innocent, reconnaissez-le...

La dame Varuna, drapée dans une colère « flaminique », un masque de Gorgone sur le visage, éclata en imprécations de théâtre.

— Vous êtes tous témoins que mon mari est un porc ignoble ! Il est incapable de refréner ses penchants orduriers devant toi, seigneur Avitus ! Voilà ce que cachent les bonnes manières de cet hypocrite ! Dans sa jeunesse, il lui fallait satisfaire son vice sur les chèvres et les brebis. Aujourd'hui, il faut à ce sybarite des fillettes à peine nubiles. Et moi, sa femme, je ne suis plus rien pour lui ! Il refuse même de partager ma couche depuis des années. Qu'ai-je fait pour mériter cette punition ?

Après la colère vinrent les larmes. Entre deux sanglots, Zénodore apprit ce que les autres convives, qui ne s'émeuvaient pas de cette scène, savaient déjà : Ferro avait épousé Varuna uniquement à cause du petit troupeau de vaches que son père lui avait donné en dot ; il la battait au début de leur union pour qu'elle satisfît ses caprices érotiques, si bien qu'elle avait failli à plusieurs reprises le quitter pour retourner chez ses parents, mais elle restait à cause des enfants...

Les larmes coulaient sur le fard blanchâtre, l'onguent plâtreux dit « à la Poppée », où elles creusaient des sillons.

— Femme, dit tranquillement Ferro, tu as abusé de la boisson une fois de plus, mais ton numéro ne varie guère et tu nous ennuies. File à l'office où est ta place ou dans le lit de Crito, ton esclave chéri, qui doit t'attendre. Et laisse-nous en paix achever notre repas.

Quand elle se fut retirée, toute hoquetante des derniers sanglots, Ferro s'essuya le visage avec un pan de la nappe trempé dans l'eau parfumée du rince-doigts.

— Mon épouse ne s'améliore guère, dit-il tranquillement. Elle m'avait habitué à des scènes dignes de l'antique. C'était Médée affrontée à Jason et prête à tuer Créuse de ses propres mains. Aujourd'hui c'est une matrone qui peste contre les malappris qui ne s'essuient pas les pieds en entrant chez elle. Plus aucune recherche dans le langage. La vulgarité...

— Oublions, dit Avitus, ce filet de vinaigre qu'elle a glissé dans notre vin. Nous avons fait un excellent repas, et dans la plus agréable compagnie. Permits que je me retire. J'ai fait une longue route et mes reins sont moulus. Ave ! Stellus...

— Ave ! répondit tristement Ferro. Que tes rêves te fassent oublier cette regrettable péripétie.

Ils étaient venus de nuit. Une vingtaine, trente peut-être, armés comme des légionnaires des frontières de Germanie. Il y avait un peu de lune, juste en suffisance pour percevoir des mouvements d'ombres par les fenêtres. Quitter sa cabane était impossible : il y avait un homme en faction devant chaque porte.

Durant une bonne heure, la nuit avait été traversée de bruits sourds, puis plus rien. Au matin, on avait pu mesurer l'importance des dégâts.

— Ils s'en sont pris à la citerne ! s'écria Optatus. Nous n'avons plus d'eau. Plus une goutte ! Ils savaient ce qu'ils faisaient...

A part une petite mouillère dans un creux, au pied de la butte supportant le colosse, il n'y avait pas trace d'eau sur la troncature du puy. L'eau de pluie s'infiltrait rapidement dans les profondeurs poreuses sans que la surface pût en retenir la valeur d'un seau. La citerne était le seul moyen de récupération. Quand cela ne suffisait pas, on allait en puiser dans la vallée.

Optatus avait conduit Zénodore sur le lieu du saccage. De l'édifice vaste et robuste construit au milieu du village, près de l'atelier de fonderie, il ne restait qu'une ruine.

— Il faut la reconstruire sans attendre les instructions, dit Zénodore. Forme une équipe pour déblayer le terrain. Moi, je vais demander à Mato de appliquer avec ses maçons. Damon nous prêtera des futailles et les moyens de transporter l'eau de la plaine jusqu'au sommet.

— Damon sera furieux ! Les rebelles ont tué ses trois soldats de garde. On a retrouvé leurs corps sans tête.

— Et moi, pendant ce temps, je banquetais avec Ferro !

— Tu n'as rien à te reprocher. Ta présence n'aurait rien empêché.

— Non, Optatus ! Je crois au contraire qu'ils ont profité de mon absence. Ils savaient que j'étais en ville et que je ne rentrerais pas de la nuit. Qui a bien pu les

prévenir ? Nous sommes entourés de traîtres qui surveillent en permanence le moindre de nos faits et 'gestes. J'ai l'impression qu'on va nous mener la vie dure.

— Comment s'assurer de la fidélité et de la bonne foi des gens que nous engageons ? Ils nous fournissent un travail que nous rétribuons. Nos rapports ne peuvent aller plus loin. J'ai beau les surveiller, je ne trouve rien de suspect dans leur comportement.

— Aujourd'hui, la citerne. Et demain, qui sait s'ils ne vont pas s'en prendre à notre chantier, détruire nos installations ? Quant à nous deux, Optatus, nous ne saurions prendre trop de précautions. Notre personne aussi est menacée car, sans nous, ce chantier est condamné.

Des pluies à la fin du printemps, un orage diluvien au début du mois de juin remplirent de nouveau la citerne que deux gardes surveillaient nuit et jour en permanence.

Le colosse commençait à prendre tournure lorsque, l'été venu, les pèlerins affluèrent. La jambe droite s'élevait, en juillet, au niveau du genou dont le ménisque s'arrondissait joliment au-dessus de la cambrure un peu forte du mollet. Le vent chantait dans cette cheminée comme dans un gigantesque tuyau d'orgue : un vent de bronze et de nuit, modulé, sauvage, puissant. Au sommet de ce puits, où l'on accédait par des échelles, s'arrondissait un ciel tourmenté, rarement bleu (l'« œil du dieu », disait Optatus). De la plate-forme supérieure où les ouvriers boulonnaient et rivetaient les plaques de métal, on dominait toute l'étendue du plateau : le temple, le

village, les ateliers, l'auberge et ses écuries, jusqu'aux ruines de l'ancien temple. Le vent âpre jouait à mêler les fumées de la forge et des fours à celles qui montaient des foyers domestiques et de l'auberge. Dans l'été orageux et grisâtre qui avait suivi un printemps moite, la chaîne des volcans, que l'on découvrait du haut des échafaudages, déroulait jusqu'aux confins de l'horizon des gammes de verdure éblouissantes d'une profondeur d'océan. Des vols de corbeaux ou de busards donnaient à l'espace une dimension prodigieuse. Ils entortillaient de mystérieux liens d'air autour de la jambe du dieu, s'éparpillaient, effrayés par le tumulte des outils, plongeaient dans l'abîme où ils se fondaient comme des papillons de cendre sur la mer. En certains points du paysage, des forêts de sapins et de mélèzes apparaissaient par des trouées dans la couche nuageuse. Fasciné, Zénodore sondait ces profondeurs mystérieuses et se disait : « C'est là que doivent vivre Ségomaro et ses rebelles... »

Depuis la mise en pièces de la citerne, le Grand Druide ne s'était plus manifesté. Zénodore, lorsqu'il se promenait, seul ou accompagné de Vibo, entre le Dumias et la « villa rustica » de Stellus Ferro, s'attendait à le voir paraître ; il le souhaitait même en se disant qu'une nouvelle et sérieuse conversation suffirait peut-être à le faire renoncer à ses provocations. Il avait gardé dans le creux de l'oreille le timbre de voix profond, lourdement accentué, de Ségomaro et, dans l'œil, son image fascinante.

Ségomaro. Était-il le seul instigateur des sabotages qui, durant le printemps et le début de l'été, avaient retardé, dans une faible mesure il est vrai, la bonne

marche des chantiers : disparitions mystérieuses d'outils, échafaudages rompus sans raison apparente, incendies de cabanes dont on ne pouvait déterminer la cause ?... Un convoi d'étain avait même été attaqué au passage de l'Allier et son contenu jeté dans le fleuve, mais on avait pu en récupérer la majeure partie, et d'ailleurs les réserves en métaux étaient suffisantes pour une durée de plusieurs mois.

Pour les pèlerins, leurs dévotions achevées, les chantiers du Dumias constituaient un spectacle permanent.

La préparation des grandes maquettes d'argile, des moules de sable, la magie brutale de la coulée à découvert, les fumées orangées et les ballets d'étincelles bleues leur faisaient souvent oublier l'heure. Avec la permission de Zénodore, les ouvriers avaient disposé des troncs, ce qui leur permettait, en fin de semaine, de s'offrir une cruche de vin et une fille à l'auberge.

C'était un autre spectacle lorsqu'une pièce, l'écrouissage terminé, hissée sur un fardier tracté par des bœufs, déambulait jusqu'aux pieds du colosse. Les pèlerins escortaient le véhicule comme s'il se fût agi d'un char de triomphe et ne quittaient pas la pièce des yeux lorsque, entourée de cordes reliées à des palans et à des treuils, elle s'élevait avec une lenteur hallucinante le long des échafaudages extérieurs jusqu'à l'emplacement où elle s'encastrait dans le bruit des sifflets et des voix.

De tels divertissements gratuits n'étaient pas du goût du « pontifex maximus » Anko. La tête rentrée dans les épaules, les yeux injectés d'une rouge colère,

il surgissait, l'invective à la bouche. On sabotait les offices et les processions ! Les pèlerins n'avaient d'yeux que pour les exploits des « acrobates » qui se donnaient complaisamment en spectacle !

— De quoi te plains-tu ? ripostait Zénodore. Ce sont nos hommes qui travaillent et c'est toi qui empoches les bénéfices. Grâce à notre « spectacle », comme tu dis, il vient deux fois plus de monde qu'auparavant. La statue terminée, il en viendra cent fois plus. Serais-tu indifférent aux biens de ce monde ? Oublies-tu que le dieu que tu sers avec tant de zèle est celui du commerce ?

Vibo, quant à lui, avait la bosse du commerce pour deux. En l'absence de Zénodore qui passait une partie de son temps dans la villa de Ferro, à ciseler les copies des coupes d'or de Calamis, il se donnait lui aussi en spectacle. Moyennant quelques piécettes, il se montrait nu, près de la statue de bronze pour laquelle il avait servi de modèle, prenant la pose, se laissant admirer, proclamant pour un public de gogos qu'il était le dieu réincarné. L'ayant appris, Zénodore en rit et laissa faire ; il vivait le plus bel été qu'il lui eût été donné de connaître depuis longtemps.

Il avait de la poudre d'or jusque sous les ongles.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Te souviens-tu, mon bon Claudius, de l'émotion qui nous étreignit lorsque, accompagnés de Ninus, nous nous sommes rendus à la villa de Titus Balbus, dans la plaine d'Ostie ? Ce marchand de soupe comptait nous éblouir en nous faisant visiter ses appartements, et il y réussit, mais il dut s'en repentir plus tard car la statue de Vénus qu'il me commanda à cette occasion, je la lui

fis payer deux fois son prix : sa valeur réelle et le prix de la vanité. Il ne faut pas manquer une occasion de faire comprendre à ces parvenus que nous ne sommes pas dupes des origines de leur opulence.

« La demeure où Stellus Ferro m'a convié à passer le temps nécessaire à la copie des coupes d'or de Calamis ne le cède en rien, pour le confort et la richesse, à celle de Titus Balbus, sauf qu'elle baigne dans la rusticité et que le purin et le fumier des Limagnes l'encensent en permanence.

« Des champs à perte de vue et des bosquets entourent le cœur du vaste latifundium. A l'aube, de la pièce du premier étage qui me sert à la fois de chambre et d'atelier, j'entends les chansons des ouvriers et des ouvrières qui partent travailler dans les terres ou mènent les troupeaux aux pâturages. Des nuées d'alouettes crépitent au ras du sol et semblent répondre aux jeux des enfants dans la grande cour. Il me semble t'entendre citer Théocrite comme tu le fais d'ordinaire avec tant d'à-propos, ou Virgile, ou Horace, ton cher Horace, souviens-toi : « La Calabre, avec ses gras troupeaux qui paissent les gazons de ses chaudes montagnes... »

« Cette "villa rustica", dans ses parties actives, c'est tout un village. Plus de deux cents personnes y demeurent en permanence. Lorsque, retenu par Ferro ou Varuna pour la grasse "vesperna" du soir, je dors ici, ce qui m'arrive fréquemment, je respire à mon réveil l'odeur du pain frais que l'équipe des boulangers est en train de cuire. Aux fraîches rosées de l'aube qui inonde ma chambre répond, dans ma conscience brouillée par les séquelles d'un trop long sommeil, les mets un peu lourds et les ivresses délectables, le cristal

du marteau et de l'enclume des forgerons.

« Je me lève et fais quelques pas sur la terrasse qui, prolongeant mon refuge, domine la cour centrale. La vie et le travail bourdonnent déjà autour de la fontaine qui semble être le cœur de l'édifice. Je bénis Ferro de m'offrir chaque matin ce spectacle. Je le vois passer en revue ses ateliers et ses bâtiments agricoles, s'entretenir avec ses intendants, ses charrons en train de cercler une roue ou de réparer un véhicule démantibulé, réprimander un savetier encore endormi dans son échoppe, pincer les fesses des filles qui reviennent, chargées de seaux, de la traite du matin dans l'étable, caresser les cheveux d'un petit Adonis criophore qui se trouve presque chaque matin sur son chemin, vérifier la qualité des bêtes à abattre ou celle du blé et de l'orge à moudre dans le gros moulin à noria animé par des ânes aveugles...

« Parfois je me dis que si quelque jour un séisme engloutit le pays, ne laissant subsister que ce coin de terre, les gens qui l'habitent pourraient continuer à vivre comme si de rien n'était, se moquer des César, des Auguste et des Claude, des gouverneurs, des sénateurs, des prêtres et même des dieux. Stellus Ferro pourrait être tout cela à la fois et chacun y trouverait son compte car cet homme, dont les manières de parvenu sont parfois exaspérantes, dont les ambitions me paraissent futiles et le goût contestable, est une sorte de magicien capable de créer un monde, de l'organiser et de le faire vivre.

« Ferro et moi nous nous entendons à merveille. Il n'est pas sans cesse, comme Damon lorsque je préparais les maquettes du colosse, en train de surveiller mon travail par le trou de la serrure ou

pardessus mon épaule. C'est moi qui dois le convier à me rendre visite et, chaque fois, il est ému aux larmes. C'est un homme d'une discrétion exemplaire. Lorsqu'il "oublie" sur mon guéridon une certaine clé de bronze, je sais que sa cave m'est ouverte et que le meilleur vin de ses vignobles des Côtes est à ma disposition ; lorsqu'il me dit : "Peut-être auras-tu de la visite aujourd'hui...", je sais que je peux me préparer à recevoir Sasia.

« Si tu pouvais me voir, tu jurerais que quelque magicien m'a transformé. Sur ma requête, la vieille Alvida a été affectée une partie de la journée à mon service. Chaque matin elle est là, une serviette sur le bras, son "sapo" qui vaut tous les nards de Syrie, à la main, précédant des esclaves porteurs de brocs d'eau chaude. Nous parlons pendant ma toilette et nous plaisantons. Cette femme a un cœur d'or ; elle peut, quand elle le veut, devenir caressante comme une vieille chienne, dont elle a le regard doux et chassieux.

« Les jours de chaleur – ils sont rares, cet été, en pays arverne – je retrouve, aux thermes que Ferro a fait construire dans une aile de sa villa, les responsables de son domaine, parfois accompagnés de leurs femmes. Nous passons de "frigidarium" en "tepidarium", devisant de choses et d'autres ; nous nous retrouvons à la piscine aux heures chaudes, ou au gymnase pour des parties de balles, où je ne m'attarde guère.

« La maison entière m'est ouverte. Je la parcours pour le plaisir. Les peintres de Narbo l'ont ornée de fresques de bon goût : une débauche de fleurs, de palmettes, de grappes encadrant des paysages virgiliens couronnés de montagne et hantés de bœufs gras et de

dieux nus. Les statues abondent, copies assez grossières rapportées des marchés de la Provincia. J'attends que Ferro me demande de réaliser son buste, ce qui ne saurait tarder. Celui de Sasia passera avant, mais j'appréhende ce travail et les dessins que j'ai réalisés me semblent défectueux car ils lui ressemblent trop ; j'aurais aimé, au-delà de la forme stricte, restituer cette passion et ce désir qui m'étreignent chaque fois que je la vois paraître. Elle perd patience, me gronde gentiment, mais qu'y faire ? Il arrive que l'on traduise mal des sentiments trop intenses et que l'amour soit ennemi de l'art.

« Claudius, c'est vrai, je suis heureux, mais, au fond de ce bonheur, je sens bouger une angoisse, comme un organe malade dans un corps en apparence plein de vie et de santé : la crainte, je crois, de perdre mon identité. Le bien-être est parfois aliénant. Où est ma merveilleuse indépendance de jadis ? Où sont les humeurs sauvages qui me portaient à défier les hommes et les dieux ? Où sont ces caprices qui me faisaient prendre les limites de ma liberté ? Et mes gitons ? Et mes putains ? Et les gros vins noirs de l'ivresse qui faisaient de moi le maître du monde ? Je suis devenu affreusement sage. Je vis dans un monde de verre, entouré d'êtres et d'objets d'une fragilité extrême. C'est tout juste si j'ose m'enivrer, de crainte de tout briser de ce qui fait le confort et la triste harmonie de ma vie présente.

« Que de mystères dans chaque être, Claudius ! De quel magma de contradictions sommes-nous pétris ? Sais-tu qu'en t'écrivant cette lettre je me souviens de celle que je rédigeai une nuit d'hiver, sur le Dumias, dans la lumière de ma lampe à graisse ? J'étais

malheureux comme un chien, abandonné dans la solitude, la nuit, le froid, mais avec au fond de moi une petite lueur rayonnante, comme un organe parfaitement vivant et sain dans un corps malade.

« Mon travail m'attend. J'ai fait fondre par Optatus, avec l'or fourni par le gouverneur, les deux coupes. La première est presque achevée. D'ici la fin de l'automne, avant de reprendre mon poste sur le Dumias, sans doute aurai-je terminé la seconde. J'ai eu du mal à me remettre à la ciselure, avec mes grosses mains habituées, depuis trois ans, à manier la glaise et le bronze. Des mains qui tremblaient en attaquant le premier motif. Des mains déchues... Adieu ! »

L'alliance parfaite de la chair et du métal.

Sasia avance les mains, enveloppe la coupe, doigts écartés, comme elle le fait, dans l'amour, du visage de Zénodore. Elle la fait bouger lentement, insensiblement, pour voir la lumière s'animer sur la frise des chevaux. L'or neuf s'irradie, pétille, chante, fond, s'anime. L'objet lui appartient ; qui le lui arracherait commettrait plus qu'un vol : un crime contre la perfection. Il est fait pour elle et elle pour lui. Fasciné, il la regarde prendre la coupe, la porter à ses lèvres, en caresser le rebord de la langue, la faire glisser le long de sa poitrine jusqu'à son ventre, remonter le long de la hanche, jusqu'au-dessus de la tête, dans un geste de canéphore, redescendre jusqu'aux lèvres et faire mine de boire l'ambrosie des dieux.

— Fais-moi l'amour, dit-elle d'une voix rauque. Tout de suite. Tu en as envie autant que moi.

L'été avait été morose ; l'automne fut splendide. Les jours tombaient du ciel comme des fruits mûrs, lourds de sève et de suc puissants.

La « villa rustica » s'animait d'une vie intense. De l'aube au couchant ce n'étaient que charrois entre les vignes et le pressoir. Jambes nues, Zénodore aida à fouler la vendange dans les caves, à la lumière des lampes, et Sasia venait pour le plaisir le regarder danser, barbouillé de jus violet jusqu'aux cuisses. Ils échangèrent un regard de complicité amusée quand Ferro leur annonça :

— Lorsque nous soutirerons le vin nouveau dans les coupes du gouverneur, nous serons les premiers, toi et moi, à les étrenner.

Il les avait admirées la veille, à l'occasion d'un repas qu'il offrait à ses amis. Par jeu, Zénodore lui avait demandé de deviner quels étaient les originaux et quelles étaient les copies ; il avait été incapable de se prononcer – Zénodore avait poussé le scrupule jusqu'à reproduire une légère éraflure sur la croupe d'un cheval...

Ferro s'était tourné, radieux, vers ses convives et avait déclaré avec emphase :

— Jusqu'à ce jour, mes amis, j'avais la certitude que Zénodore avait du talent. Je sais depuis aujourd'hui qu'il a du génie !

— Ce ne sont que des copies, avait balbutié Zénodore. Le génie, c'est Calamis.

Pour fêter l'événement, Ferro fit circuler dans l'assistance les coupes de Calamis et leurs copies, remplies d'un vieux Falerne, si bien que tous, au milieu du repas, étaient ivres. Tous, sauf Caius Julius Damon. Il regardait tour à tour Zénodore et Sasia,

refusant de boire, sous prétexte qu'il avait l'estomac brouillé. Il resta pour ainsi dire muet toute la soirée.

Sabidius, qui grattait ses boutons en les observant, avait raison : Damon savait depuis quelque temps déjà que ces deux-là n'étaient pas innocents ; il suffisait de les regarder pour comprendre qu'ils se sentaient de moins en moins coupables.

LIVRE SIXIÈME

LE TEMPLE DE L'OURS

Hiver 52-53.

Passé les Saturnales, l'année s'ouvrit sur un paysage noyé de brumes. La neige avait tardé à se montrer et la première avait peu duré.

Moyennant une gratification substantielle, Zénodore avait réussi, avec l'accord de Damon, à maintenir sur le Dumias ingénieurs, contremaîtres et ouvriers dans leur quasi-totalité. Durant l'été, malgré ses brèves visites, le chantier avait périclité. Excellent technicien, Furius Optatus n'avait pas, en raison de sa timidité, l'autorité suffisante pour en assurer la maîtrise. Sans marquer d'arrêts, le travail avait pris du retard. Les hommes s'absentaient sans raison pour aller boire et revenaient ivres à leur poste ; ils prolongeaient abusivement l'heure affectée à la sieste ; certains quittaient leur lieu de travail pour aller s'entretenir avec des pèlerins. Un jour d'octobre où la chaleur avait été intense et où les manœuvres s'étaient gorgés de vin et de bière, une pièce s'était détachée au moment où elle allait s'encaster à l'emplacement convenu ; libérée, elle avait rompu un échafaudage, précipitant au sol deux ouvriers, dégringolant jusqu'au bas de la butte où les murs du temple l'avaient arrêtée. Par chance, aucun pèlerin ne se trouvait sur son passage.

Sévir, comme il l'avait d'abord envisagé, Zénodore préféra y renoncer pour ne pas se priver d'une main-

d'œuvre qu'il aurait du mal, en cette saison, à remplacer. Il se contenta de réunir tout son monde et d'annoncer que, en guise de pénalité, les gratifications promises seraient annulées pour un mois et qu'en cas de récidive les coupables seraient fouettés à mort. Penaud, Optatus présenta des excuses publiques pour son incompétence et proposa de retourner à Parme.

Lorsqu'ils furent seuls, Zénodore le réprimanda sévèrement.

— Es-tu fou ? Tu sais bien que ta présence est indispensable et que je ne retrouverai jamais un bronzier de ta qualité. Sans toi, nous pouvons fermer le chantier. Je crois simplement que tu as besoin de repos. Regarde-toi ! Tu es maigre et jaune comme une vieille courge. Encore un peu et tu ressembleras à Tatinia. Tu vas aller te refaire une santé et te distraire à *Aquae Callidae*. Tu pourras emmener Bulluca avec toi, mais n'en abuse pas. Si tu en es là, c'est de sa faute autant que de la mienne. Je veillerai à la fonte en ton absence et, si j'en suis incapable, je promets de te faire revenir.

Ce matin-là, malgré la pluie, Zénodore décida de se rendre à *Augustonemetum* pour y retrouver Sasia qu'il n'avait pas revue depuis le départ d'Optatus, et qui lui manquait terriblement. Pour échapper à la vigilance de Sabidius, il avait changé de domicile et s'était rapproché du quartier des anciens temples où il avait loué à une marchande de fruits un réduit sommairement meublé. Cet endroit pouvait passer pour son atelier urbain car il y avait installé un attirail de modelage et un vieux réchaud.

Il sella Bootès et, pour éviter que son cheval ne se

rompît une jambe sur les dallages verglacés, il avait suivi une draille de transhumance qui traversait des paysages noirs et gluants de pluie. Il arrivait en vue des premières demeures de la ville lorsqu'il trouva sur son chemin deux hommes à cheval. Sa première idée fut qu'il s'agissait de pèlerins égarés sous l'averse glacée et qui se proposaient de lui demander leur chemin, mais ils placèrent leurs montures en travers de la route et l'un d'eux, dont le visage était dissimulé sous la capuche gauloise, demanda avec un fort accent du pays :

— Zénodore, c'est toi ?

— C'est bien moi. Que me voulez-vous ?

— Ce n'est pas à nous de te le dire. Suis-nous. C'est un ordre.

— Un ordre de qui ?

— Tu le sauras sans tarder.

— Laissez-moi passer ! Je n'ai pas de temps à perdre.

Il poussa vigoureusement son cheval mais les deux cavaliers ne bougèrent pas. Un mur. Il allait rebrousser chemin et prendre par le sentier qui menait vers la cabane de Tatinia, quand il constata que deux autres cavaliers lui coupaient la route par derrière. Un gros rire crépita sous un capuchon.

— Allons, ne fais pas d'histoire ! On va pas te bouffer.

— Où me conduisez-vous ?

L'un des cavaliers fit un geste vague.

— C'est loin ?

— Pas très. Tu seras de retour pour la soupe. Allons, en route !

Le groupe parut se diriger vers la ville puis, s'en

éloignant, prit un sentier qui cascadaient gentiment à travers les genévriers dressant leurs chandelles de pluie drapées de toiles d'araignée argentées entre des vignes mortes où vagabondaient quelques merles. « Les vignes de Stellus Ferro, songea Zénodore ; celles dont j'ai foulé les grappes avec mes pieds... » Il se dit aussi que ce qu'il avait longtemps souhaité se réalisait enfin : visiter l'ancien village des Côtes où, jadis, les Celtes avaient affronté les barbares du nord et dévoré leurs propres morts pour soutenir le siège. Il n'en avait jamais eu le loisir et, lorsqu'il aurait pu entreprendre cette promenade, il n'en avait plus envie. Il aurait bien aimé un peu de soleil – la pluie ne convenait pas à ces pentes qui rappelaient, par leur majestueuse aridité, celles de Rome.

Les cavaliers longèrent un interminable rempart ponctué, sur les glacis qui le prolongeaient en direction de la vallée, de cabanes de pierres, rondes comme des melons d'eau, qui devaient être des postes de guet. Ils atteignirent une sorte de seuil, non loin d'une narse pourrie qui s'insérait dans un creux entre deux épaules de rocaille. Un peu de neige molle se mêlait à la pluie. Il faisait un froid de loup, dans un paysage de loups, voilé d'une brume glacée.

Sans un mot, les cavaliers mirent pied à terre et firent signe à leur prisonnier d'en faire autant. Bootès fumait, s'ébrouait sous cette mélasse blanchâtre qui lui glaçait la croupe ; il tressaillit au coup de sifflet modulé de l'un des hommes mais se laissa mener sans résistance à travers le village fantôme. Derrière les franges d'eau, Zénodore aperçut un bâtiment d'honnêtes dimensions, entouré de colonnades à chapiteaux armoriés d'images d'animaux, dont les fûts

étaient entièrement recouverts d'écailles, la pointe en haut – forum, curie ou, peut-être, ce Temple de l'Ours dont il avait entendu parler. En face, deux petits « fanae » se faisaient vis-à-vis, avec au milieu un parvis dallé sur lequel une vieille neige faisait des effets de dentelle.

Ils s'arrêtèrent devant une maison basse, quadrangulaire, qui paraissait être une ancienne échoppe. Par une ouverture dans le mur tremblait la lueur d'un lumignon. L'homme siffla de nouveau et la porte s'ouvrit sur une chaleur généreuse et une rassurante odeur de cuir.

— Entre ! dit une voix que Zénodore n'eut pas de peine à reconnaître. Viens te chauffer et referme vite cette porte.

Ségomaro s'avança, les deux pans de son manteau rejetés sur les épaules, souriant. Il avait maigri depuis la dernière fois que Zénodore l'avait aperçu, planté sur son rocher. Il portait toujours la grosse améthyste piquée au nœud qui attachait ses cheveux sur sa nuque.

— Enlève ton manteau et détends-toi, dit-il. Tu ne risques rien. Je souhaite simplement m'entretenir quelques instants avec toi. J'ai si peu souvent l'occasion de rencontrer des gens de ta qualité... Mon invitation était péremptoire mais, sinon, tu ne serais pas venu, n'est-ce pas ?

Il se tourna vers un homme courbé au-dessus d'un réchaud de terre encastré dans le mur latéral, sous une grosse lézarde colmatée d'un mauvais torchis.

— Murra, dit-il, sers-nous du vin chaud.

Zénodore frémit en entendant ce nom. Sasia et d'autres personnes lui avaient parlé de ce déserteur

des armées du Rhin, qui avait la réputation d'un tueur impitoyable. L'homme était d'apparence massive, avec un visage long, barbouillé d'une barbe à reflets roux ; il était vêtu comme un chevrier, sauf qu'il portait au flanc droit, à la gauloise, une longue épée. Cette demeure devait être l'échoppe d'un savetier, car le sol était jonché de déchets de cuir racorni qui mêlait son odeur à un vieux relent de poix.

— Ce ne sont pourtant pas les occasions qui t'ont manqué de parler avec moi, dit Zénodore en s'asseyant sur un billot tailladé. Tu m'as plusieurs fois rendu visite sans prévenir, mais, chaque fois, tu semblais avoir le feu aux fesses.

— Si ce n'était que le feu...

— Le coup de la citerne, c'était toi ?

— Ça ne pouvait être qu'un esprit de la nuit ou ton serviteur. Je te laisse le choix.

— Et tu ne vas sans doute pas en rester là ?

Ségomaro s'assit en face de Zénodore, sur la murette de terre qui servait de limite à une vieille paillasse montrant sa fougère. Un gros lien rouge maintenait la tunique fermée sur la gorge. Zénodore songea à l'« œuf de serpent » qui se cachait dessous.

— Dans la mission que je me suis assignée, dit le Grand Druide, je m'attaque davantage aux symboles qu'aux hommes. Les hommes, nous pourrions en tuer cent mille ou davantage, cela ne nous avancerait guère, et d'ailleurs je répugne aux tueries. En revanche, un symbole est irremplaçable. Tu le détruis, et c'est tout un peuple qui est frappé dans son cœur, dans sa conscience ou dans sa foi. Mets le feu au Capitole et tout Rome tremblera sur ses bases. La construction de ce colosse me gêne beaucoup. Rome

compte sur sa réalisation pour affirmer sa puissance et celle de sa religion. Et, quand je dis « Rome », je pense à ses valets qui se nomment, entre autres, Avitus et Damon. Ce faux symbole d'une union entre les Trois Gaules et Rome est haïssable car cette union, sur quelque plan qu'elle se présente, est contre nature. On aura beau faire, jamais nous ne ressemblerons aux Romains.

Murra servit le vin chaud dans des coupes de terre brute. Ségomaro s'excusa de sa qualité : ce n'était pas celui que l'on servait à la table de Ferro, mais un vin de pauvre.

— Tu perds beaucoup de temps et tu te donnes bien du mal pour rien, dit Zénodore. Tu nous fais prisonniers, moi, Optatus et quelques autres, et te voilà débarrassé de Mercure !

— Si tu crois que je n'y ai pas songé... Si j'avais écouté Murra, vous ne seriez plus de ce monde depuis longtemps, mais j'ai eu la faiblesse de t'épargner, même après le supplice qu'Optatus et toi avez fait subir à notre agent, ce bronzier à qui vous avez crevé les yeux... Les autres ne comptent guère. Nous avons, en pays éduen, des maîtres bronziers aussi habiles mais moins renommés que cet Optatus. Maintenant, c'est trop tard. Tu vis et tu vivras, sauf, bien entendu, si tu nous declares une guerre ouverte. Je considère plutôt notre différend comme un jeu d'honneur. Tu commences à connaître mes méthodes et tu sais que je ne puis agir au grand jour et annoncer mes décisions. De ton côté, je suis persuadé que tu feras tout pour défendre ton œuvre. Tout sauf me trahir.

— C'est vrai, mais je ne vais pas me laisser faire sans réagir.

— Je ne puis t'en vouloir, mais je sais que tu n'es pas homme à aller te plaindre à Damon ou à Avitus. Tu ne leur as rien dit de nos rencontres, n'est-ce pas ?

— Je préfère régler mes comptes moi-même et ce colosse est mon affaire autant que celle de Damon et d'Avitus. Je n'hésiterais pas à te tuer si je te surprenais à saboter mon ouvrage.

— C'est de bonne guerre, mais je comprends mal ton obstination. Tu détestes Mercure, et il te tarde de te libérer de ce travail que tu as entrepris à contrecœur...

— Qu'importe qu'il s'agisse de Mercure, de l'empereur Claude ou d'un négociant en bœufs gras ! Seule compte mon œuvre, et je me suis promis de la mener à bien, quitte à le payer de ma chair et de mon sang. Si l'envie t'avait démangé de tailler la pierre ou de couler le bronze, tu saurais ce dont je parle. A propos d'obstination, à mon tour de mal comprendre la tienne ! Comptes-tu, avec la bande de gueux que tu commandes, faire échec à Rome dans cette terre d'Empire ? Rome t'ignore comme elle ignore les autres vermines qui grouillent dans ta toison. Un jour tu tomberas dans un piège, on te fouettera à mort et ce sera fini de toi et de ta rébellion.

Ségomaro lissa d'un geste nerveux sa chevelure blanche et posa près de lui sa coupe vide.

— As-tu entendu parler de cette autre « vermine », Julius Sacrovir ? Soixante ans après la conquête de César, il a levé une armée gauloise de quarante mille hommes dans l'ouest et le sud du pays. Il s'est suicidé après avoir été défait par Sillius devant Bibracte. Et Florus Julius ? A la même époque, dans la forêt des Ardennes, il menait la vie dure aux légions de Tibère.

As-tu seulement entendu prononcer le nom de Claudius Civilis ? Une « vermine » de grande volée ! C'est un chef batave qui va faire parler de lui. Il est actuellement en campagne contre les légions, dans le nord de la Gaule, avec Julius Sabinus et autres « vermines » de son acabit. D'autres chefs dont je tairai le nom par prudence sont prêts à lever l'étendard de la révolte. On croyait la Gaule soumise ; elle n'était que somnolente et elle commence à se réveiller. Et alors beaucoup regretteront de nous avoir trahis, combattus ou simplement ignorés.

Zénodore se leva, plus remué par les propos de Ségomaro qu'il voulait bien le laisser paraître. Il se servit une autre coupe de vin chaud.

— J'avoue que j'ai du mal à comprendre cette attitude de révolte contre Rome, dit-il. Avant l'arrivée de César, ce pays était en proie à l'anarchie, aux guerres tribales, à la barbarie. Les gens vivaient sur des oppida inconfortables. Vos anciens druides sacrifiaient des êtres humains à leurs dieux. Le moindre voyage était une aventure redoutable, sur des pistes incertaines. Le peuple baignait dans une ignorance absolue : un peuple sans mémoire et donc sans avenir, un troupeau de bêtes de somme. Quant à vos dieux...

Ségomaro laissa tomber ses mains sur ses genoux.

— Tu as bien lu César ! dit-il. Ah ! Zénodore, que de mensonges, la conquête terminée, a-t-on inventés pour achever d'accabler ce malheureux pays !... L'anarchie dont tu parles n'était que la conséquence d'une prodigieuse vitalité, la survivance de la splendeur barbare des origines. Tu parles de « tribus », mais c'est « nations » qu'il faut dire, et si ces nations se

faisaient la guerre, ce n'étaient la plupart du temps que des rixes pour des vols de troupeaux ou des querelles de successions, comme celle qui a opposé Vercingétorix à son oncle Gobanito, vergobret des Arvernes. Le moindre mouvement de la plèbe, à Rome, fait davantage de victimes. Notre prétendue « barbarie » n'était que la manifestation d'un mode de vie plus simple, plus proche de la nature que celui des Romains qui, soit dit en passant, ont bien besoin des céréales, de l'or, des soldats et des esclaves qu'ils nous volent ! Nos druides, au temps de César, avaient depuis longtemps renoncé aux sacrifices humains, alors que Rome, chaque jour, sacrifie des dizaines et des centaines d'innocents pour assouvir les goûts sanglants de la populace. Quant à vos temples, ils sont le théâtre du lucre, du mensonge et de la prostitution !

Ségomaro se leva à son tour, jeta un regard au-dehors par le fenestron, ordonna rudement à Murra, qui se tenait en faction devant la porte, de mettre à l'abri le cheval de son visiteur, qui grelottait sous la pluie.

— Rome, dit-il, se gargarise des progrès de l'urbanisation en Gaule. Toutes ces villes qui remplacent les anciens oppida... On oublie de dire que, si l'on a obligé les gens à s'installer dans la plaine, c'était pour mieux les surveiller. Votre réseau routier est, dit-on, une œuvre prodigieuse. Soit. Mais à qui sert-il ? Au peuple ? Certes non ! Nos bons Gaulois préfèrent emprunter les vieilles pistes, plus lentes mais où l'on ne risque pas de se faire voler par les soldats. Elles servent surtout aux militaires, aux négociants, aux fonctionnaires, aux « cursus publicus ». Parlons de l'instruction, si tu veux bien... Qui peut s'instruire dans

la Gaule nouvelle ? Les enfants de Damon, de Ferro et des richards possesseurs de négoces ou de domaines. Le peuple demeure ignare comme par le passé. Tu chercherais en vain, dans les écoles de la province, des enfants du peuple, des fils d'esclaves encore moins. Et quelle langue y enseigne-t-on, dis-moi ? Le latin, naturellement, la glorieuse et pure langue du conquérant ! Malheur à l'élève auquel échapperait un mot gaulois ! En éliminant notre langue si belle, si riche, on empoisonne lentement notre âme, qui est notre principale richesse, on détériore nos méthodes traditionnelles de pensée, notre sensibilité originale, au bénéfice d'une culture artificielle et d'une sensibilité qui nous est étrangère. C'est vrai, notre peuple, jadis, était sans mémoire et notre patrimoine historique ne se survivait que dans celle des druides, mais qu'est-ce que l'histoire des hommes ? Une poignée de feuilles mortes sur l'océan ! Je pourrais te réciter la liste de nos rois, depuis la première génération, au temps où nos ancêtres sortaient des forêts de Germanie pour gagner leur terre de promission. Le peuple, lui, s'en moque, et il a bien raison. Quant à nos dieux, c'est vrai, ils sont innombrables comme les jonquilles et les narcisses du printemps, mais ils naissent de la terre, des eaux et non des recoins les plus obscurs, les plus malodorants de la nature humaine, comme ton Mercure. Je n'ai pas renoncé aux rites anciens. Lorsque je tranche le gui sur l'arbre sacré, je sens une communion intense, à travers moi, entre le ciel et la terre. Et nous sommes des centaines, à travers la Gaule, à maintenir le contact indispensable avec les dieux, malgré les décrets impériaux et des chiens comme Sabidius !

Zénodore écoutait en silence. Le vent grondait par foucades autour du Temple de l'Ours et soufflait par le fenestron une haleine glacée. Lorsque, s'étant occupé de Bootès, Murra reprit sa faction, la nuit commençait à tomber.

— Rassure-toi, dit Ségomaro, tu ne t'égareras pas. Mes hommes te raccompagneront jusqu'aux portes de la ville.

Il ajouta en se levant :

— Je ne t'ai pas dit le pire, Zénodore. Ce peuple, ce bon peuple, si soumis en apparence aux lois de Rome, est prêt à suivre le héros qui portera au côté droit l'épée des ancêtres, cette « Praemia » que César aurait tant voulu retrouver, mais dont nous sommes quelques-uns seulement à connaître la cachette. Sais-tu que, malgré les apparences, notre peuple n'a jamais été aussi malheureux ? La fortune que va coûter la statue de Mercure, qui donc en fera les frais, sinon lui ? Ces temples élevés aux dieux romains, qui donc en a assumé la construction ? Lui. Et ces routes, et ces aqueducs ? Je te l'affirme, Zénodore, ce siècle ne se terminera pas que nous n'ayons balayé sur les champs de bataille l'orgueil, la prétention et les exigences de Rome. Et cette œuvre grandiose à laquelle tu sembles si attaché, je serai le premier, le moment venu, à y porter la main pour la détruire.

Il ajouta en posant la main sur l'épaule de Zénodore :

— Pardonne-moi de t'avoir fait perdre ton temps, mais, si j'ai glissé le doute dans ton esprit, je n'aurai pas perdu le mien. Tu ne réponds rien ? T'aurais-je troublé à ce point ? J'en serais flatté mais je sais que tu n'es pas homme à accepter sans sourciller des

arguments qui te paraîtraient douteux. Tu es un Grec romanisé, mais pas au point d'ignorer ou de refuser de te souvenir de ce que Rome a fait de ton pays d'origine : un comptoir, une caserne, une nécropole. Me reprocherais-tu de refuser le même sort pour mon pays ?

Il tendit son manteau à Zénodore.

— Tu peux partir à présent. La nuit est là. Nous nous reverrons, mais souhaite que ce soit le moins souvent possible.

— Je n'ai rien trouvé à rétorquer, tu entends ! Rien. J'étais devant lui comme... comme un élève devant son maître et, si je croyais en lui, je pourrais dire : comme un fidèle devant son dieu. J'étais subjugué. Si j'avais pu revenir en arrière, j'aurais renoncé à ces piètres arguments qui l'ont fait sourire, sur la chance que la Gaule avait eue d'être conquise par Rome. Devant la vérité je suis paralysé, et tout ce que Ségomaro m'a dit n'est que trop vrai. Sur le chemin du retour, des arguments de réponse me venaient à l'esprit, mais ce n'étaient que de pitoyables arguties.

— Si son but était de mettre le doute dans ton esprit, dit Sasia, il a réussi, mais ta force à toi, contre laquelle il demeure impuissant, c'est la passion que tu portes à ton œuvre, que tu dois poursuivre, envers et contre toutes les vérités et tous les mensonges.

— Crois-tu que j'aie l'intention de céder à ses menaces ? Si je le retrouve devant moi animé de mauvaises intentions, je le combattrai à mort.

Elle l'avait attendu, la veille, jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'elle était revenue chez elle, Damon, déjà de retour, l'avait sommée d'expliquer son absence, et elle avait bredouillé des explications dérisoires qui l'avaient fait sourire. Le fidèle Sabidius, le « sycophante », était sans relâche sur le qui-vive, sa gueule boutonneuse toujours à renifler quelque trace suspecte. Elle se dit qu'un jour prochain, son époux la répudierait car il ne manquait pas de preuves de son

inconduite. Et qu'advierait-il d'elle ?

— Y as-tu songé, Zénodore ? Que deviendrais-je, seule ?

Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre. La neige avait recouvert les anciens temples, les parvis, accrochait aux cyprès des bourres de laine grise. Une caravane de marchands arrivait de loin, par la route des tombeaux, à travers la fausse nuit qui baignait le paysage. Il entendit Sasia répéter :

— Qu'est-ce que je deviendrais, dis-moi ? Et mes enfants ? Qu'as-tu à répondre ?

Il restait figé dans son mutisme, comme la veille, devant Ségomaro. Vivre avec Sasia, l'épouser ? Il n'y avait jamais sérieusement pensé et cette idée lui était insupportable. Le lui avouer, c'était risquer de provoquer la rupture et il aimait trop Sasia pour s'y hasarder.

— Nous n'en sommes pas là, dit-il piteusement en revenant s'allonger près d'elle.

Il l'embrassa, lui caressa le visage auquel la pénombre donnait une pâleur de cire, glissa sa main sous la tunique.

— Non, dit-elle, pas aujourd'hui. Je n'en ai pas envie et nous ferions mal l'amour. Et puis j'ai froid. Il y a deux sortes de vérités pour toi : celles devant lesquelles tu t'inclines en toute honnêteté, et celles que tu refuses de voir parce qu'elles t'importunent par les choix qu'elles te proposent. Pourquoi refuser de reconnaître que, si j'étais libre, tu refuserais de m'épouser pour ne pas compromettre ta chère liberté et ton œuvre ! Mais cette vérité-là te fait peur et tu refuses de la regarder en face de crainte de me perdre.

— Je t'aime, Sasia. Ne m'en demande pas

davantage. Laissons les événements décider pour nous.
Cette lâcheté confortable, elle l'accepta lâchement.

Le dessin vient mal. Pour économiser le papier, qui coûte cher et que l'on trouve difficilement, Zénodore trace ses esquisses sur une plaque de cire, efface, reprend sans parvenir à trouver l'expression recherchée, celle qu'il a vue à Sasia, le lendemain de son entrevue avec Ségomaro : la tête légèrement inclinée, l'œil désabusé, la lèvre boudeuse, une tresse de cheveux abandonnée sur l'épaule, avec cette grande interrogation baignant son visage : « Que deviendrais-je ? »

Il travaille à ces esquisses du buste de Sasia en prenant sur ses heures de sommeil, d'après ses seuls souvenirs. Cette œuvre terminée, il en fera la surprise à Sasia. Il lui doit bien ce cadeau, qu'elle a d'ailleurs, naguère, sollicité. Mais que cette œuvre est difficile à réaliser ! Il lui semble courir après une ombre, chercher à maîtriser une forme qui se dérobe sans cesse. Il veut que son visage, dans le moindre de ses traits, suscite cette interrogation : « Que deviendrais-je ? », mais à tous ces détails il en manque toujours un et le bel édifice s'écroule de lui-même...

Avec les beaux jours, les chantiers du Dumias avaient repris leur généreuse activité.

La jambe droite du colosse s'érigéait, au début de l'été, jusqu'au milieu de la cuisse et l'on attaquait la pose des pièces qui prendraient place au-dessus du genou de la jambe gauche, légèrement repliée en arrière pour donner plus de légèreté et de grâce à l'ensemble. Liomar avait dû réaliser une charpente

destinée à servir d'étais à cette partie du corps, en formant des vœux pour que l'équilibre affirmé et confirmé par les techniciens se traduise dans la réalité. Optatus était inquiet. Certes, il avait confiance dans les calculs des ingénieurs, Sétugobio et Trinéméto, mais il redoutait les caprices de la matière dont, au cours de sa carrière, il avait appris à se méfier.

La sérénité revint sur le chantier le jour où Zénodore prépara la maquette en grandeur d'extension de la verge du dieu : la « mentula ». Il réalisa ce travail avec soin, sachant que c'est sur cet organe que se porteraient tout d'abord les regards des fidèles. Sabidius fut un des premiers à contempler ces attributs de la virilité divine. Il gratta ses boutons à les écorcher et dit :

— C'est bien. La dimension est raisonnable, sans exagération. Mercure n'est pas Hercule, ni Priape. Ce n'est pas le grand baiseur qu'imaginent certains ignorants, bien qu'il ait fait violence à Perséphone – d'autres disent à Vénus – avant que l'une ou l'autre accouchât du bel Hermaphrodite.

Optatus jugea la « mentula » un peu languette sans être ithiphallique, avec un gland trop prononcé par rapport aux « couilles de puceau ». Trinéméto, de passage sur le Dumias, jura qu'il n'avait jamais vu un si beau membre dans toute la statuaire grecque et romaine, sauf peut-être sur un Éros qu'il avait admiré dans une villa cypriote. Liomar, quant à lui, en resta bouche bée.

— Je reconnais, dit Sabidius, que nous avons tort de vouloir t'imposer un dieu vêtu. Le vêtement ne fait que ramener un dieu à une dimension humaine. Nu, Mercure est deux fois plus imposant.

En apercevant la maquette, Bulluca poussa un cri d'admiration et se fit hisser par Zénodore sur la « mentula » qu'elle serra entre ses jambes comme la croupe d'un cheval, avec un rire d'extase. Vibo se mit nu pour que l'on pût comparer l'original et le modèle. Vinrent ensuite les femmes des ouvriers, et les plaisanteries salaces reprirent de plus belle, si bien que le chantier en fut arrêté durant deux longues heures.

— Lorsque la pièce sera fondue, dit Zénodore, nous donnerons une fête à laquelle tous les ouvriers et leur famille seront conviés.

— C'est toi qui décides, c'est toi qui payes, dit Sabidius. J'ai à te parler...

Il tira Zénodore à l'écart.

— Si je suis venu te voir, dit-il, ce n'est pas pour admirer la « mentula » du dieu, aussi admirable soit-elle, mais pour t'annoncer une mauvaise nouvelle. Nous avons fait les comptes. Ils sont désastreux ! Le gouverneur t'envoie ses compliments pour les copies des coupes de Calamis. En revanche il est très mécontent des chiffres que nous lui avons présentés : nous sommes en retard pour les travaux et en avance pour les comptes. Au train où va ce chantier, nous aurons vite atteint la somme que nous avions prévue et les délais ne seront pas respectés.

— Est-ce ma faute, répliqua aigrement Zénodore, si vos prévisions ont été mal établies ? Nos chantiers fonctionnent à plein, et les retards qu'ils ont subis dans le passé ne nous sont pas imputables.

— Sans doute, mais nous en sommes là, et nous allons devoir réduire nos dépenses. L'étain des Cassitérides coûte trop cher. Le transport et les droits de douane sont trop onéreux. Nous allons devoir

trouver du minerai moins loin et moins cher.

— Chez les Lémovices, par exemple !

— C'est exact. Damon vient d'en prendre la décision.

— Et moi je m'en tiens à la mienne. En cas d'opposition, je renonce à poursuivre ce travail, je brise mes maquettes et vous repartez de zéro, ou presque. Optatus suivra mon exemple. Mais je suis persuadé que ton maître aura la sagesse de renoncer. Je possède certain document signé de la main de Dalagno qui le fera sûrement réfléchir.

Les boutons de Sabidius prirent une coloration intense.

— Je ferai mon possible pour le convaincre, dit-il. Il faudra sans doute restreindre le nombre des ouvriers, dans tous les corps de métier, et exiger davantage de ceux qui resteront.

— Nous avons besoin de tous nos hommes et nous ne pouvons leur infliger un surcroît de travail.

— Certains pourraient être remplacés par des esclaves que nous achèterions ou louerions pour la durée des travaux.

Zénodore poussa un soupir d'exaspération : des esclaves sur ce chantier...

— C'est l'ultime solution, ajouta Sabidius. Si tu refuses, c'est la fermeture.

— J'accepte. Dis à ton maître de me faire tenir un papier signé de sa main et scellé de son sceau, dans lequel il déclarera sa responsabilité dans la marche des chantiers et s'engagera à respecter le bon aloi des minerais. Quant à la fête que j'avais prévue, dis-lui que je la prends en charge.

Zénodore avait obtenu de garder ses équipes au complet jusqu'à la fin de l'été.

La cérémonie annoncée par Zénodore ne put avoir lieu pour les ides de mai, où l'on célébrait la fête de Mercure, la pièce n'ayant pu être fondue à temps, mais quelques semaines plus tard, à l'occasion des fêtes d'Apollon que l'Empereur-Dieu, Auguste, avait élu au premier rang du Parnasse.

Tous les pinceurs de lyre du pays arverne et des provinces limitrophes se retrouvèrent à Augustonemetum par un bel été plein de musique et de chansons. Damon fit donner la comédie sur le forum par une troupe venue de la Narbonnaise, distribua des couronnes à un concours de poésie et fit danser son hermaphrodite.

Cette célébration n'était pas incongrue dans ce pays et dans ce cadre de montagnes à vaches. Dans sa jeunesse, Apollon avait été exilé par son père, Jupiter, avec un coup de pied au cul, en Thessalie, pour y garder les troupeaux du roi Admète. C'est là qu'il bricola une lyre et se donna de petits récitals pour charmer sa solitude et oublier l'odeur du fumier. Et c'est là que ce truand de Mercure vint, alors qu'Apollon rêvassait sous les mouches en pinçant sa lyre, lui voler son troupeau.

Le bon peuple arverne se divertit de la fable qu'un vieil auteur hépatique et chauve, qui vivait à Aquae Callidae, avait tiré de cet événement, mais Damon et sa suite faillirent s'étrangler de fureur et brandirent des menaces de sanctions car les acteurs, pris parmi des gens du pays, esclaves ou affranchis, ne se privaient pas d'employer les termes les plus savoureux de la vieille langue et de tourner à la gaudriole les

situations les plus pathétiques.

Dix mille spectateurs se pressaient sur la pente d'une petite colline tournant le dos à la ville. Assis à même l'herbe, sous un soleil implacable, ils attendaient la suite du spectacle. Les vendeurs de boissons fraîches et de chapeaux de paille faisaient de bonnes affaires. Le temps passait et, après que le dernier acteur se fut retiré, la scène resta vide un long moment. Des bruits de discussions montaient du rideau tendu, à croire qu'on s'était trompé de lieu de représentation. Un litige opposait les gladiateurs et les organisateurs, représentés par Sabidius, les premiers refusant de combattre jusqu'à mort d'homme, les seconds protestant que c'était la règle du jeu dans tous les cirques de l'Empire et que le vainqueur toucherait une fortune.

Pour faire patienter le public on lâcha dans l'arène des chiens qui se déchirèrent consciencieusement. Aux deux molosses qui restaient on livra à titre de récompense un vieux cerf capturé la veille près de Gergovie ; ils le mirent en pièces sans mérite et sans gloire, avant de se battre entre eux au milieu d'un atroce carnage.

Déçu, le public sembla reprendre goût au spectacle lorsque les bestiaires lâchèrent dans l'arène deux ours de belle taille que l'on avait affamés afin de les rendre combatifs. Ils se reniflèrent prudemment, batifolèrent et, jugeant qu'ils avaient assez amusé les spectateurs, escaladèrent le mur de planches et prirent la clé des champs.

L'affaire se présentait mal. Tandis que l'on entassait dans un chariot les morceaux de chair et les cadavres, les spectateurs manifestèrent leur mécontentement,

criant que Damon se payait leur tête.

Zénodore riait sous cape. Assis au dernier rang de la tribune officielle, derrière Ferro et sa famille, entre Optatus et Trinéméto, il songeait aux tragiques et grandioses boucheries romaines, aux raffinements de cruauté qui faisaient de chaque spectacle une orgie de sang. Il avait obtenu jadis d'approcher les gladiateurs tués ou agonisants ; sa tablette de cire à la main, il laissait courir son stylet, notant en quelques traits les expressions que la souffrance posait comme un masque sur les visages, les mouvements convulsifs, le jeu des muscles tétanisés et jusqu'à la palpitation des plaies dégorgeant leur sang. Il méditait un projet de fresque destinée à la villa qu'un gladiateur enrichi habitait près de Stabiès. Son travail achevé, il avait l'impression d'avoir assisté aux fêtes funèbres où les dieux se mêlent aux hommes aux confins de la vie et de la mort. Là, devant ce spectacle débile, il n'éprouvait qu'ennui, dégoût et dérision. Imiter Rome, c'était par avance se couvrir de ridicule. Il retrouvait dans cette minable chienlit l'esprit d'économie, de chicane, de marchandage qu'il avait dû affronter pour la réalisation de son œuvre.

De temps à autre, Stellus Ferro se tournait vers lui et, sous le chapeau de paille où s'épanouissait une grosse courge de chair onctueuse, lui souriait tristement et semblait lui dire : « Pauvres de nous ! Que faisons-nous ici au lieu de boire un bon vin de Chanturgue, rafraîchi à la neige, dans ma "villa rustica" ? »

Entourée de ses enfants et du maigre Epicharos, Sasia dominait les bancs où étaient assis Damon, quelques sénateurs et l'envoyé du gouverneur. La

dame ne s'était pas retournée une seule fois ; il ne voyait d'elle que la nuque blanche sous le frissonnement légers des cheveux et, parfois, des jeux discrets de profils dont il avait la fatuité de croire qu'ils lui étaient destinés.

Il fut décidé que les gladiateurs combattraient à mort. C'est Sabidius qui vint lui-même annoncer la nouvelle, précisant que la décision était due à la générosité du préfet Caius Julius Damon.

On fit aussitôt défiler les gladiateurs. C'étaient quatre mâles choisis par des notables de la ville parmi leur cheptel humain, et leur tenue n'était pas grotesque. Ils avaient belle allure.

Une trompette annonça le premier combat : samnite contre rétiaire ; le premier armé d'un glaive, d'un bouclier et casqué de fer ; le second doté simplement d'un filet et d'un trident. Le filet du rétiaire volait gracieusement mais le papillon l'esquiva prestement. Le premier sang coula lorsque le glaive du samnite blessa l'adversaire à la cuisse. Dès lors, les jeux semblaient faits et les spectateurs s'en donnaient à cœur joie. « Les foules, songeait Zénodore, se retrouvent dans la cruauté. Nul besoin de leur apprendre les mots et les injures qui conviennent : ils leur viennent spontanément aux lèvres. Dans sa stupidité, ce public s'égale d'emblée à celui de Rome... »

Le rétiaire s'était effondré, le glaive de son adversaire sur la gorge. Unanime, la foule réclama la mort. Elle fut lente à venir. Cloué au sol par le glaive qui lui traversait la gorge, le malheureux se débattit en tous sens en essayant d'arracher l'arme.

Le samnite essuya son « gladius » sur le pagne qui

lui ceignait le ventre et attendit son deuxième adversaire. Les juges décidèrent de lui opposer un cavalier armé d'un petit bouclier rond et d'une lance, qui fit une entrée très applaudie. Énérvé par la foule, le cheval bronchait, croupionnait, ruait, tournait sur lui-même, et le cavalier avait tant de peine à le maîtriser qu'il finit par y renoncer et par combattre à pied. Le samnite, qui n'avait pas souffert du premier engagement, se joua de lui comme un chat d'une souris, mais le jeu ne tarda pas à lasser les spectateurs qui réclamèrent du sang. Magnanime, le samnite jeta son bouclier et affronta son adversaire, poitrine nue, armé seulement de son glaive. Il parvint à faire dévier un coup de lance et, la saisissant de sa main libre, à attirer son adversaire contre lui pour l'embrocher. Ils restèrent quelques instants l'un contre l'autre sous les apostrophes ironiques de la foule. Le samnite retira son arme d'un coup sec et son adversaire s'effondra lentement, comme une marionnette libérée de ses fils.

Le quatrième combattant, il fallut le pousser dans l'arène à coups de pied au cul. C'était un myrmillon coiffé d'un casque gaulois très pointu, armé d'une longue épée, protégé par un bouclier d'osier. Le samnite le regarda s'avancer vers lui sans manifester la moindre appréhension, un poing dans le creux de sa hanche. L'adversaire qu'on lui opposait dépassait les autres par la taille, mais il semblait battu d'avance.

Dédaigneusement, le samnite repoussa du pied son bouclier, saisit son glaive à deux mains et, jambes écartées, attendit le premier assaut. Le myrmillon jeta le casque ridicule dont on l'avait affublé et secoua d'un geste plein de grâce son opulente chevelure rousse.

Sans cesser de s'observer, les deux adversaires tournaient en rond, pas à pas. Versatile comme tous les publics, celui-ci prit le parti du myrmillon, l'encourageant par ses cris, si bien que ce dernier, rompant son expectative, bondit comme un fauve, bouscula le samnite qui, déséquilibré, recula de quelques pas, s'effondra mais parvint à éviter l'épée qui s'enfonça dans le sable à deux doigts de son épaule. Il se redressa d'un bond et, généreusement, laissa son adversaire lui faire face de nouveau. La foule se leva en hurlant. Zénodore se fit verser un gobelet de kourmi et but lentement, sans quitter de l'œil le centre de l'arène.

Afin de répondre à la générosité de son adversaire, le myrmillon, à son tour, jeta son bouclier, ne gardant que sa longue épée. La foule insista pour que le samnite se défît de son casque, afin que les deux combattants fussent à égalité. Ce qu'il fit, laissant apparaître une grosse tête rougeaude et hirsute. La fatigue aidant, sa garde manquait d'assurance et ses attaques de mordant. Il porta une rude estocade au ventre de son adversaire, mais la blessure était sans gravité, la lame ayant dévié sur le cuir de la ceinture. Le myrmillon riposta en se ruant sur son adversaire qui se retrouva de nouveau les quatre fers en l'air. Les lames s'entrechoquèrent féroceement. Personne n'aurait parié sur le samnite qui combattait couché à terre. Soudain il se rétablit sur ses pieds, laissa son adversaire le charger et lui planta son glaive dans le flanc, jusqu'à la garde. Le myrmillon lâcha son arme, leva les bras aux ciel, tomba sur les genoux sans cesser de chercher à arracher l'arme de son flanc. D'une simple poussée du pied, méprisant, le samnite l'envoya

rouler sur le sol.

Zénodore se pencha vers Ferro.

— Oui est cet homme ? Il se bat comme un véritable gladiateur.

— Il s'appelle Buto. C'est un homme dangereux, un rebelle, que l'on a fait sortir de prison exprès pour le faire combattre. Il aura la vie sauve : c'est l'enjeu du combat, avec une forte somme, mais il ne sera pas libéré pour autant.

La foule commençait à s'écouler vers les sorties lorsque des cris jaillirent de derrière le rideau. Des hommes se dispersaient en criant des mots incompréhensibles. Zénodore perçut un curieux cri modulé qui rappelait le hennissement des anciens guerriers gaulois, puis il vit un groupe de cavaliers apparaître et se diriger à bride abattue vers une forêt voisine.

— Malheur ! gémissait Damon. Ils ont enlevé Buto !

« Ils »... Zénodore traduisait instantanément : Ségomaro et ses rebelles.

Damon faillit mettre un terme à la fête, mais y renonça pour ne pas perdre la face. En revanche, il s'abstint d'assister à celle que Zénodore avait organisée en l'honneur de la « mentula » de Mercure, qui lui semblait irrévérencieuse et d'un goût douteux.

La crainte du ridicule et la peur le maintinrent à son domicile et à son lieu de travail dans les jours qui suivirent. L'affaire Buto avait, ainsi qu'il le redoutait, fait grand bruit, et le gouverneur n'allait pas tarder à en être informé. Damon attendait la réprimande.

La maquette d'argile du membre viril hissée sur un

fardier, enrubannée de lierre et de clématite, fut promenée à travers le village, de l'auberge au temple, la nuit, à la lumière des torches. Escaladant les ridelles du véhicule, des femmes dansaient demi-nues au son des flûtes et des tambourins, embrassaient l'effigie, la chevauchaient, l'arrosaient de libations de vin et de bière, s'agenouillaient pour clamer des invocations et improviser des couplets licencieux. Vibo se laissa dépouiller de ses vêtements et hisser sur le fardier au milieu de ces furies qui se le disputèrent la nuit durant tandis que leurs compagnons cuvaient leur vin. Ivres eux-mêmes, Zénodore, Optatus et Trinéméto suivaient la procession d'un œil inquiet, redoutant que la gigantesque maquette fût détériorée par ces folles ou qu'elle basculât dans un ravin. Ils ne purent prendre de repos que lorsqu'elle fut revenue à son point de départ.

Le lendemain, on procédait à la coulée. Cette opération se solda par un échec, les ouvriers ayant encore du vague à l'âme. La chaleur de juillet aidant, ils dormaient debout. Résultat : des « rides » dues à une température trop basse et à une coulée trop lente du métal, avec un manque important à la base. La pièce brisée, on jeta les morceaux dans les creusets pour la fonte du lendemain.

Le colosse s'érigait maintenant à mi-corps. On avait laissé en place les étais qui soutenaient la jambe gauche ployée, bien que Trinéméto eût confirmé que l'équilibre de l'ensemble était assuré. On ne les enlèverait – et avec des précautions – que lorsque le colosse serait édifié dans son intégralité et que les verriers s'attaqueraient aux yeux.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Mon amour pour Sasia, c'est par mes mains que je l'exprime. Chaque boulette d'argile que j'ajoute à son buste, chaque trace d'ébauchoir, je les anime de la force de ma passion. Ce n'est pas assez dire que ce travail est ma joie : il me soutient, m'exalte, me nourrit. Le moindre geste est un hymne à Sasia. Le plateau sur lequel repose la ronde-bosse est le support, la terrasse dominant un monde qui annule celui dans lequel nous vivons pour privilégier celui où nous aimerions vivre, elle et moi. Créer une œuvre d'art dédiée à une passion divine ou humaine, c'est se manifester par un signe, du fond de sa solitude, c'est exprimer sa différence, c'est proclamer sa volonté de n'apparaître aux gens qu'abrité par des distances infranchissables.

« En apparence, cette œuvre ne pèse que son poids de terre ; des milliers de personnes pourraient défiler devant elle sans s'y intéresser ou en la jugeant imparfaite, car inachevée. Je sais, moi, qu'elle était parfaite et achevée du jour où l'argile a commencé à prendre forme entre mes mains. Déjà tout ou presque était dit lorsque j'ai ébauché le mouvement de la tête, inclinée délicatement sur l'épaule, mais cela je suis seul à le voir, à le savoir, à le sentir. Sasia elle-même...

« J'aime l'argile, sa malléabilité, sa docilité. Chaque fois que je reviens à cette matière, je sens comme une amitié se renouer. Le simple fait de la presser entre mes doigts, de l'aplatir comme un sesterce ou de l'arrondir en boudin entre mes paumes me comble de plaisir. Je me sens devenir dieu ; je devine qu'à partir de cette matière, je peux tout créer, atteindre au génie qui confine à la divinité. Vanité ! Présomption ! Soit...

Tu dois te dire que l'œuvre surhumaine à laquelle je me suis inconsidérément attaché m'a tourné la tête ? Pense ce que tu voudras. J'affirme, moi, Zénodore, que l'artiste qui atteint ce point sublime où la passion pour son modèle rejoint la joie de la création, cet homme est en passe de devenir dieu.

« Si j'ai tant hésité à entreprendre ce buste, c'est parce que je redoutais cette conjonction entre l'œuvre et son modèle, dont les approches ménagent souvent des déconvenues. Parfois la passion que l'on éprouve pour le modèle entrave la réalisation de l'œuvre et nous fait surestimer la qualité de cette dernière ; parfois aussi l'œuvre ne paraît pas digne de la passion qui l'a inspirée. Pour moi, cette conjonction s'est réalisée et elle me comble. L'œuvre terminée, en parfaite adéquation avec son modèle, me procure un plaisir fou.

« Voici donc Sasia. Seule avec son amour, sans rien autour d'elle que le vide d'un monde qui a cessé d'exister. J'aime le mouvement d'acanthé de la tête penchée sur l'épaule. J'ai eu d'emblée l'idée de lui donner cette attitude parce qu'elle lui est familière et que je la portais pour ainsi dire en moi. Le pli des lèvres n'est pas amer mais résigné, comme chez une femme qui vient d'apprendre qu'elle a tout perdu, sauf son amour, et qui regarde le monde s'annuler autour d'elle. Les paupières inférieures sont légèrement remontées comme pour annoncer la montée des larmes, mais Sasia est une femme forte.

« Mon œuvre est achevée, à quelques détails près, mais je ne l'ai pas encore montrée à Sasia et j'hésite encore à décider si je la lui montrerai. Aussi sensible, aussi aimante soit-elle, qui sait si elle saura mesurer ce

que j'ai investi d'amour dans le moindre de ses traits ? Il faudrait avoir le courage de renoncer à montrer les œuvres que l'on a trop chargées de passions secrètes : elles risquent, sous les regards froids et durs, de se briser comme du verre. Je crains, si je montrais ce buste à Sasia, de l'entendre proférer une banalité que je supporterais mal. Plutôt détruire cette œuvre ! Après tout, elle m'a donné tant de joie que je suis comblé.

« L'été tire à sa fin. Sur ces hauteurs, l'automne n'a pas le même goût que dans la plaine. Nous vivons dans un domaine où s'élaborent les saisons ; nous en apprécions les changements avant les gens d'en bas, et ils nous sont plus sensibles.

« Je redoute l'hiver qui approche, les changements qui vont intervenir, par souci d'économie, dans nos équipes. Trinéméto nous a quittés, Damon jugeant qu'il n'était plus indispensable. Nous avons pu sauver Liomar, cet homme que je n'aime guère, ce vieux héron taciturne, mais c'est le meilleur maître charpentier de toute la Gaule. L'idée secrète de Damon, j'en ai la certitude, serait de m'éliminer, mais il se heurte au gouverneur qui m'honore toujours de sa confiance et il sait que je détiens contre lui des documents dont la révélation risquerait d'entraîner sa perte.

« Novatus, cet hiver que je respire déjà dans la brume du matin me fait peur. Je le sens aux aguets, prêt à tomber sur nous du haut du ciel comme une avalanche. Déjà sont venus les pluies et les brouillards ; bientôt ce sera la neige, et l'hiver se refermera sur nous comme un cocon. A cette seule pensée, je sens mes os se glacer. Hier, alors que je me trouvais en ville en compagnie de Sasia, j'ai aperçu un

vol d'oies sauvages en forme d'upsilon descendant vers la Narbonnaise et soudain l'envie m'a pris de plier bagage et de partir. Je suis riche, tu le sais et je le serai bien davantage avec les intérêts de l'argent que je t'ai confié. Mais soudain j'ai senti la main de Sasia serrer la mienne comme si elle avait deviné mes pensées et qu'elle veuille me retenir. Adieu ! »

LIVRE SEPTIÈME

LES HOMMES DE LA NUIT

Hiver 53-54.

Cet hiver-là fut le plus rude qu'ils eussent connu.

La neige était venue très tôt et avait enveloppé le Dumias jusqu'au début de février, avec de grands jours de gel immobile et des tempêtes qui arrachèrent les toitures de chaume du village en dépit des lourdes pierres qui les lestaient. Plusieurs mois durant le chantier dut cesser toute activité : les convois de lingots de cuivre et d'étain restaient bloqués à Augustonemetum, dans l'impossibilité d'accéder au sommet, les congères coupant la chaussée en maints endroits ; les intempéries interdisaient tout travail extérieur. Une à une, les familles de travailleurs s'étaient retirées pour chercher refuge dans la plaine ou en ville, si bien qu'il ne resta qu'un petit groupe d'obstinés qui se demandaient si l'hiver n'allait pas les transformer en statues de glace.

— Partez donc puisque vous en avez envie, leur disait Zénodore. Quant à moi, vous savez pourquoi je préfère rester. « Ils » ne sont pas loin. Parfois j'ai le sentiment qu'« ils » nous observent. Ces traces de pas humains et de « solea » m'inquiètent. Ce qu'« ils » préparent, je l'ignore, mais je sais qu'« ils » ne nous oublient pas. C'est pourquoi je reste.

— D'ici peu, répondait Optatus, nous n'aurons plus de vivres. Que ferons-nous alors ?

— Nous mettrons à la broche ta petite Bulluca !

répondait en riant Zénodore. Nous en aurons bien pour une semaine. Elle est plus charnue qu'elle n'en a l'air.

Effrayée par la mine gourmande de Zénodore, Bulluca se réfugiait dans les bras d'Optatus qui la rassurait. Elle aussi avait tenu à rester. Certains jours d'accalmie, chaussée de raquettes de liane, elle partait avec ses pièges et le petit arc qu'elle s'était fabriqué et revenait avec de la subsistance pour une journée ou deux. Empruntant Xanthus, le cheval d'Optatus, elle était même parvenue jusqu'à la ville et avait obtenu du préfet une petite caravane de ravitaillement qu'elle avait elle-même guidée, non sans mal, jusqu'au sommet. Le vin surtout était le bienvenu : quarante-huit setiers, un cadeau de Stellus Ferro, avec quelques fourmes de fromage. On avait partagé les vivres et le vin avec les trois soldats qui avaient trouvé refuge dans une cabane de pierre, en marge du village, derrière un mur de l'ancien temple. Ces trois-là, on ne les voyait pour ainsi dire jamais ; ils vivaient comme des sauvages et la garde du temple et des chantiers était le moindre de leurs soucis. Depuis que l'un d'eux l'avait violée, Bulluca évitait de circuler dans les parages de leur bicoque.

— En admettant que tu aies raison, objectait le maître bronzier, et que les rebelles nous assaillent, que pourrions-nous faire ? Nous n'avons pas une arme digne de ce nom et ce ne sont pas ces trois soldats qui nous seraient d'un grand secours.

— Et ça ! répliquait Vibo, c'est pour la chasse aux alouettes ?

Il montrait la panoplie accrochée à la paroi de la cabane : des lances, des épieux de bois pour la chasse

aux sangliers, des frondes, des coutelas... Optatus haussait les épaules : en face des déserteurs des armées du Rhin, comme Murra et Buto, ils n'avaient aucune chance.

Les rebelles ne se gênaient plus. On les voyait se promener en plein jour autour du temple, comme de simples pèlerins, parcourir à cheval les terrasses et les parvis enneigés, observer à distance le village, cette île de solitude, guettant la moindre palpitation de vie, respirant les effluves humains qui montaient de cette carapace de toitures dont certaines avaient été défoncées par l'ouragan.

— Que veulent-ils ? Qu'attendent-ils ? grondait Zénodore. Ça fait plus d'une semaine qu'ils nous observent et qu'ils repartent sans un mot et sans un signe. Nombreux comme ils le sont, ils pourraient nous massacrer.

— Ils attendent peut-être que nous mourions de faim et de froid, dit Optatus. En attendant, ils nous narguent.

Au lendemain d'une nuit de tempête, alors qu'il effectuait une inspection, Zénodore constata que l'atelier de coulée avait reçu la visite des rebelles. Ils avaient brisé à coups de hache les creusets, les moules, la maquette de la « mentula » et celle de la coulée qui n'avait pu avoir lieu, la réserve de lingots étant épuisée. Les murets de brique qui enveloppaient les fours, les creusets et les moules présentaient des brèches recouvertes par la neige qui avait dansé sur la montagne toute la nuit. Un spectacle navrant. Pour la forme, Zénodore se rendit chez les soldats, leur reprocha violemment de ne pas remplir la mission dont on les avait investis. Ils le regardèrent de leurs

yeux cernés de rouge par la fumée et répondirent qu'ils s'en foutaient.

— Les rebelles s'en sont donné à cœur joie pendant que nous dormions, dit Zénodore. Quand ils décideront de passer aux choses sérieuses, gare à nous ! Ségomaro a voulu nous donner un avertissement.

Enveloppé de son manteau, Zénodore, chaussé de raquettes, poussa jusqu'à la statue du colosse. Les deux racines jumelles des jambes, nouées au sommet par le ruban du sexe d'où pendait une grosse aiguille de cristal, s'ornaient, dans le sens où avait soufflé la bourrasque, de crêtes sauvages de glace qui leur donnaient des allures monstrueuses. L'immense charpente qui prolongeait le colosse, crêtée elle aussi de crinières translucides, avait tenu bon, malgré la violence des vents. Liomar, le magicien... Dès la première neige, il était reparti pour le pays des Lémovices, prévoyant que l'hiver serait rigoureux et que sa présence ne serait d'aucune utilité ; sa femme et ses douze enfants l'attendaient ; il avait promis de revenir aux beaux jours et on savait qu'il reviendrait, car sa parole valait de l'or.

Plusieurs soirs de suite, en jouant aux dés et aux latroncules, ils s'enivrèrent avec le vin de Ferro, sauf Bulluca que cette boisson rendait malade et qui se contentait de les regarder et de les écouter se quereller pour des riens. Ivre, Zénodore ne supportait pas la présence de Vibo ; il le brutalisait parfois, quitte, une fois dégrisé, à lui présenter ses excuses. La dame Sasia lui manquait ; cela se sentait à la manière dont il fixait intensément le buste d'argile trônant sur une étagère,

et qu'il avait renoncé à lui montrer. A diverses reprises, il avait tenté de se rendre à Augustonemetum mais avait dû abandonner ce projet, Bootès, de la neige jusqu'au poitrail, ne pouvant avancer. Le moment venu du coucher, il regardait Bulluca et Optatus se pelotonner amoureusement l'un contre l'autre ; il les entendait rire sous leurs couvertures agitées de vagues, et se donner du bon temps. Vibo lui répugnait : il avait grossi ; ses dents de devant s'étaient gâtées et il empestait l'ail dont il avait, malgré l'interdiction de Zénodore, gardé une réserve. Un jour, n'y tenant plus, il avait proposé à Optatus de jouer Bulluca aux dés contre une grosse somme, mais le maître bronzier avait refusé.

— Prête-la-moi, au moins, une nuit, de temps en temps !

Bulluca n'aurait pas demandé mieux mais Optatus disait « non ».

Un matin, à quelques jours de l'arrivée de la caravane de vin et de vivres, Zénodore, poussant la porte contre laquelle la neige avait formé une congère, aperçut trois petits monticules gros comme des pastèques, à quelques pas du seuil. Il fit basculer l'un d'eux d'un coup de pied et chancela : c'était une tête humaine, blanche comme du marbre, tranchée net, semblait-il, d'un coup de hache. Zénodore songea aux soldats. Il courut jusqu'à leur cabane qu'il trouva ouverte et proprement pillée, avec simplement une dernière fumerolle au-dessus du foyer.

— Cette fois, dit Optatus, l'avertissement est clair. Notre tour viendra. A la première accalmie, je pars pour la ville.

— En attendant, dit Zénodore, nous veillerons à tour de rôle, et en armes. Je vais faire passer la consigne aux ouvriers qui restent. Nous aurions dû y songer plus tôt. Si nous n'avons rien entendu, c'est sûrement parce que ce vin que nous buvons nous assomme. Alors, fini de nous enivrer ! Un gobelet de vin chaud le soir, ce sera tout ! Bulluca veillera sur notre réserve.

Dans les jours et les nuits qui suivirent, la tempête redoubla de violence, le blizzard couchant la neige à l'horizontale. Sortir devenait impossible, même pour s'approvisionner en bois. Les réserves de vivres pour les hommes et les chevaux tiraient à leur fin. Chargée de la confection du pain pour leur petite communauté, Bulluca maniait avec vivacité et bonne humeur la petite meule de grès, pétrissait la pâte et le levain et mettait à cuire dans le four de terre confectionné par Vibo. Lorsqu'elle retirait les pains, l'odeur embaumait la cabane et donnait des idées de bonheur. Les trois hommes se regardaient en souriant et en oubliaient les trois têtes recouvertes de neige et les mystères de la nuit.

Leur repas achevé, Zénodore lisait à haute voix quelques passages des lettres de Novatus, ceux où il parlait de Rome, et une ivresse aussi pénétrante que celle du vin leur tournait la tête. Ces lettres, ils les avaient entendu lire par Zénodore trois ou quatre fois déjà, mais ils ne s'en lassaient pas et se faisaient relire les passages où le libraire évoquait les exploits des courtisanes, les plantureux festins donnés par quelque « optimus civis » : chevalier, sénateur, fonctionnaire impérial, consul, dont tout l'Urbs faisait les louanges, de l'empereur Claude, ce gros homme infirme et

gâteaux que l'on voyait parfois en litière, salué par les lazzi de la plèbe...

— Combien de mois, combien d'années, soupirait Zénodore, passeront avant que je retourne à Rome ? J'ai parfois l'impression d'être enchaîné à cette montagne, à ce colosse, comme Prométhée sur son rocher, avec cette nostalgie qui me ronge le foie...

— Encore trois ans, quatre peut-être, répondait Optatus, mais, lorsque nous quitterons ce pays, nous serons riches. J'achèterai ce domaine que je convoitais, près de Parme, au milieu d'une plaine opulente. J'y construirai une modeste villa rustique où je vivrai avec ma femme et mes enfants.

— Tu renoncerais à ta fonderie de bronze ?

— Certes non ! J'aime trop ce métier. Et toi, Zénodore ?

— Je vivrai au jour le jour, comme auparavant. L'argent m'a toujours brûlé les doigts. A peine ai-je touché un sesterce, il faut que je le convertisse en plaisir. Mais je continuerai moi aussi à travailler le métal ou la pierre, car nous sommes ainsi faits, toi et moi, que ni notre esprit ni nos mains ne peuvent connaître de repos.

C'est à trois jours de là qu'Optatus disparut.

Toute la nuit, le vent avait ronflé sur la montagne comme un gros chat en colère. Au matin, le calme était revenu. Zénodore avait assuré la première veille, Vibo la seconde et Optatus la dernière. A chacun, à tour de rôle, Bulluca avait servi un verre de vin chaud aromatisé. Les armes : lances et poignards, étaient posées en travers de la table. La lampe à graisse brûlait avec une seule mèche, accrochée à la poutre

centrale.

Lorsque Zénodore s'installa pour la première veille, une accalmie semblait se manifester ; le vent avait amorcé un reflux de courte durée sous un ciel strié par les dernières lueurs safranées du crépuscule. Il avala son gobelet de vin brûlant, essuya d'un revers de main la vitre embuée de la petite fenêtre : la nuit baignait dans une buée bleuâtre à travers laquelle il apercevait la silhouette fantomatique du colosse dominant le temple et, au-dessus, quelques pépites d'étoiles. Pas d'autre bruit que le ronflement de Vibo et, dans l'écurie voisine, le piétinement des chevaux qui s'ébrouaient dans leur sommeil.

Zénodore sortit d'un coffre le rouleau de papier, l'encre et le calame. Il avait commencé, la veille, une longue lettre à Novatus et pensait en poursuivre la rédaction afin d'occuper son esprit et de rester éveillé. Il relut péniblement ce qu'il avait écrit ; sa vue se brouillait et les mots semblaient éclater comme des bulles dans sa tête. Il se leva, s'arrosa le visage d'eau fraîche et revint s'asseoir. Un vertige le reprit aussitôt. Il essaya de se lever pour réveiller Vibo, mais la table à laquelle il s'appuyait semblait s'enfoncer sous la pression de ses mains. Sa tête retomba sur ses bras repliés et il fut saisi d'un sommeil irrésistible. Au bout d'un temps impossible à mesurer, des sons étranges crépitèrent à ses oreilles.

Lorsqu'il se réveilla tout à fait, il était allongé sur son lit. A son chevet, Vibo se lamentait en se tenant la tête à deux mains. Libérée de sa barre de bois, la porte entrebâillée soufflait un air glacé.

— Ils sont partis, dit Vibo ! Tous deux, Optatus et Bulluca, et je n'ai rien entendu.

— Moi non plus, dit Zénodore. Je ne me souviens de rien, sinon d'avoir lutté contre le sommeil après avoir bu le vin chaud. Cette petite sorcière de Bulluca a dû y mêler des herbes soporifiques. Elle est de connivence avec Ségomaro, j'en jurerais ! Mais Optatus ?

— Des hommes sont venus. Une dizaine peut-être d'après les traces qu'ils ont laissées dehors, et ils ont emmené nos chevaux.

— Et les ouvriers ?

— Je viens de les questionner. Ils n'ont rien vu et rien entendu. De toute manière, ils ne seraient pas intervenus. Qu'auraient-ils pu faire, d'ailleurs ?

Il ajouta d'une voix geignarde :

— Il faut partir, seigneur ! Si nous restons, notre tour viendra.

— Impossible ! Les congères sont trop importantes. La neige est tombée dru encore, cette nuit.

— Je connais les chemins de la montagne. Avec des raquettes, nous avons des chances de nous en tirer. D'ailleurs, ce matin, le temps est calme et nous nous repérerons facilement.

— Il faut d'abord retrouver Optatus. Il suffira de suivre les traces laissées par les ravisseurs.

— Ils nous ont devancés de trois ou quatre heures et le vent et la neige ont effacé leurs traces. Il ne subsiste que celles qu'ils ont laissées à l'abri de notre cabane.

— Tu as raison. Il faut partir. Va prévenir les ouvriers de se préparer à nous suivre. Moi je m'occupe de nos bagages.

Sous un ciel d'améthyste, le paysage des volcans se déroulait jusqu'aux bourrelets de nuages violacés,

épais comme des fumées d'incendies, qui obturaient l'horizon lointain. Le silence de la neige bouchait les oreilles comme de la bourre de laine : un silence de nécropole. Vibo avait raison : au-delà du village, les traces des hommes et des chevaux se perdaient dans l'immensité blanche.

— Inutile de chercher, dit Vibo, ces bandits ont disparu depuis longtemps.

— Non, dit Zénodore. Pas tous. Il en reste un groupe, non loin d'ici, je le devine. Depuis des semaines, ils n'ont pas cessé de nous observer, et ils sont encore là, mais, quoi qu'ils fassent, je retrouverai Optatus.

Accompagnés des ouvriers, ils prirent un chemin très pentu, entre deux antiques bardelles de pierre qui faisaient le gros dos sous leur capuchon de neige, plongèrent sous des hêtraies de givre que le moindre souffle d'air faisait craquer, rencontrèrent un troupeau de loups qui les observèrent, sans oser approcher, derrière un rideau de genêts, les suivirent jusqu'à la route et les regardèrent s'éloigner avec regret, assis sur leur train arrière, comme si une frontière s'interposait entre eux et ces hommes.

— Cette fois, dit Damon, c'est la guerre ouverte et la chance ne semble pas être de notre côté. La mort de ces trois soldats me gêne beaucoup car je dois en référer au gouverneur. Venant après l'enlèvement de Buto par les partisans de Ségomaro, cet événement n'arrange pas nos affaires. Si nous y ajoutons la disparition de Furius Optatus et la paralysie du chantier que cela suppose, nous voilà dans de beaux draps ! Mais aussi, quelle idée d'aller hiverner dans ces

neiges hyperboréennes ! C'était tenter le sort.

Debout au milieu de la pièce, Zénodore regardait Damon aller et venir en traînant ses pantoufles et en faisant de la main de petits gestes très vifs, crépitants de sardoine. Le préfet répéta :

— Comment sortir de ce mauvais pas ? Dis-moi, comment nous en sortir ? Avitus informé par mes soins, Rome le sera sans tarder et je serai taxé d'incompétence, blâmé, banni peut-être au fin fond de la Bretagne. Une carrière fichue, à reprendre à partir de rien ! As-tu une idée de ce que tu ferais à ma place ? Parle !

— Tu as exercé un commandement en Afrique. Tu dois donc savoir comment organiser une expédition punitive. C'est ce qu'il faut faire sans tarder. De combien d'hommes disposes-tu ?

— Une misère ! Et nos ennemis sont une armée et ont des intelligences partout. Dans cette bourgade puante, ils sont une centaine, peut-être davantage, prêts, au risque de leur vie, à héberger les responsables de la rébellion. Mais va savoir qui sont ces traîtres ! Interroger les suspects connus des services de Sabidius, les tourmenter pour qu'ils vident leur sac ? Impossible ! Nous serions très vite traités de tortionnaires, traduits devant la Haute Cour du Confluent. En Afrique, tout était possible car la vie des indigènes importait peu. Ici, depuis que l'empereur Claude délivre à tort et à travers aux Gaulois la citoyenneté romaine et leur ouvre les portes du Sénat, leur personne est devenue sacrée. Pourquoi César ne les a-t-il pas exterminés, tous ?

— Tu déraisonnes, seigneur ! Voyons les choses clairement. Tu veux la peau de Ségomaro ? Moi je

veux retrouver Furius Optatus parce que c'est un grand artiste et qu'il est mon ami. Tiens secrète la mort de ces trois hommes, qui n'a guère d'importance. Réunis toutes les forces dont tu peux disposer et lance-les dans la chasse aux rebelles. Si tu mets la main sur Ségomaro, j'ai des chances de retrouver Optatus, et tu n'as plus d'inquiétude à te faire pour ta carrière. Tu auras même de l'avancement.

— Tu parles comme un livre ! Il faudrait trois légions pour ratisser ces forêts, et des années de campagnes. Or je ne puis disposer que d'une centaine d'hommes, dont je ne suis même pas sûr. Certains ont prêté d'une main serment à Rome et serrent dans l'autre le denier des traîtres. La plupart sont des gens de ce pays, des auxiliaires qui ne parlent même pas le latin et seraient incapables de citer le nom d'un consul de Rome. Je pourrais, certes, demander l'aide de forces militaires du Confluent, mais si l'on m'envoie une cohorte de cinq à six cents hommes, on estimera m'avoir fait un cadeau alors qu'il en faudrait dix mille. Et quel bruit cela ferait pour l'assassinat de trois soldats et l'enlèvement d'un maître bronzier ! On en parlerait jusqu'à Rome et c'est alors que je pourrais préparer mes bagages !

Il ajouta avec un regard oblique en direction de Zénodore :

— Je ne pense pas que tu souhaites que ma famille et moi quittions Augustonemetum...

Troublé, Zénodore échappa au regard de Damon et à la question insidieuse qu'il lui posait en se tournant vers la fenêtre. Il tombait une pluie indolente, mêlée de neige, qui voilait à peine le lointain. Au-delà des vieux arbres de l'ancien « nemeton », il apercevait un

fragment de la chaussée Claudius où traînassait un convoi. Le cœur de Zénodore se serra : il imaginait le départ de Damon et de Sasia par un jour comme celui-ci, la lente dilution des silhouettes dans la grisaille. Il sentit la présence insistante de Damon dans son dos.

— Nous n'avons jamais éprouvé de sympathie l'un pour l'autre, dit le préfet. A vrai dire, j'ignore pourquoi. Cependant, aujourd'hui, nous sommes contraints par les événements de faire cause commune. Alors, si tu es d'accord, oublions nos dissentiments pour ne penser qu'à notre objectif : retrouver Optatus et capturer Ségomaro. Un seul homme est susceptible de nous aider : Sabidius. Tu ne l'aimes guère, mais tu dois lui faire confiance. Il vaut une légion à lui seul. Lorsqu'il aura déniché Ségomaro, je ferai intervenir la troupe.

— Dis-lui de faire vite, sinon c'est moi qui partirai à sa recherche. En attendant, je reprendrai mon travail dès que le temps le permettra. Avec les premiers beaux jours nous allons voir revenir nos ouvriers. Nous tâcherons de nous passer d'Optatus, mais je crains que ce soit difficile. Il avait ses secrets de fonte et de coulée que j'ignore.

— Alors, entre nous, c'est la paix ?

Zénodore toucha la main molle de Damon. Il songeait qu'il allait devoir rester encore des jours, peut-être des semaines, sans revoir Sasia.

Printemps 54.

Damon loua une dizaine d'hommes dans la ville et Ferro prêta quelques esclaves habiles dans le travail de la maçonnerie, pour réparer les dégâts occasionnés par la bande de Ségomaro. Par chance, un maître bronzier d'Avaricum, qui avait entendu parler du chantier du Dumias, se présenta avec trois de ses aides, mais il faillit repartir sur-le-champ, l'importance du chantier dépassant ce qu'il avait imaginé, lui qui n'avait à ce jour travaillé que dans des dimensions modestes, en ville, et pas dans ces « solitudes germaniques », comme il disait.

Il s'appelait Opianos. C'était un être chétif, au teint bilieux, avec des allures de bourgeois et des airs supérieurs qui déplurent d'emblée à Zénodore auquel il rappelait le maître du navire qui l'avait conduit de la ville d'Arles à Lugdunum : Sosio. Il parvenait mal à dissimuler sous des affectations prétentieuses le reliquat d'accent gaulois qui hérissait son élocution. En revanche, il était vraiment un maître dans sa partie : sans hésitation, il avait su faire la différence entre l'étain des Cassitérides et celui des Lémovices, jauger du regard la densité du mélange binaire qu'il estima de bon aloi.

Zénodore sut, dès l'abord, comment le prendre : il le flatta outrageusement, affirma le connaître de réputation, lui glissa dans l'oreille que Rome

l'accueillerait et ferait de lui un grand artiste, à condition qu'il consentît, avant de s'y rendre, à attacher son nom à un grand œuvre.

Les conditions réglées, Opianos se mit au travail. Il fallait dans un premier temps reconstituer l'habitable des fours et des moules, reconstruire les murs de briques, réaliser de nouveaux creusets à la dimension des précédents, loger sous un appentis les saumons d'étain et de cuivre qui commençaient à affluer à dos de mulet à travers les dernières neiges.

A son retour sur le Dumias, après une semaine d'absence, Zénodore avait essuyé une cruelle déception : les hommes de Ségomaro étaient revenus et avaient saccagé sa cabane. Le buste de Sasia, brisé ! La statue de bronze, grandeur nature, envolée ! – on la lui signala quelques jours plus tard dans un taillis de hêtres où les rebelles l'avaient précipitée. La maquette de terre n'avait guère souffert : elle était déjà en pièces, pour les besoins de la fonte, avant l'intrusion des rebelles, et Zénodore put la reconstituer sans peine. Plus grave était la disparition des outils, mais les forgerons travaillèrent de jour et de nuit pour reconstituer la panoplie. Quant à ses notes, à ses calculs, fruit de plusieurs mois de travail avec Trinéméto et les autres ingénieurs, Zénodore avait jugé prudent de les emporter dans sa retraite.

Un à un, famille par famille, les ouvriers revinrent aux calendes de mars, alors qu'il restait sur les campagnes, entre de larges pans d'herbe rousse, des plaques de neige durcie. Ils étaient moins nombreux que l'année précédente, en raison des rudes conditions de travail qu'on leur imposait, mais Zénodore eut la satisfaction de constater que c'étaient les meilleurs qui

revenaient. Liomar lui aussi était présent à la date convenue ; sous sa direction, les échafaudages extérieurs commencèrent à escalader les jambes du colosse ; l'armature n'avait pas bougé malgré l'assaut des tempêtes, et Zénodore lui en fit compliment.

Le chantier remis en état de marche, les cabanes reconstruites, Zénodore eut l'idée, avec l'assentiment de Damon, d'armer les ouvriers. A peine avait-il procédé aux premières distributions d'armes, il reçut la visite d'Opianos, furieux, les yeux injectés de bile.

— Ainsi, dit le bronzier, ce que l'on m'avait révélé est exact : nous risquons une attaque des bandes qui courent le pays derrière le druide fou, Ségomaro ! Eh bien, mon cher collègue, je te rends les armes que tu m'as confiées et je repars avec mes outils et mes compagnons. Je suis un maître bronzier, pas un mercenaire. Il n'était pas prévu dans nos conventions que nous devrions jouer à la guerre. Règle-moi mon compte car je ne désire pas rester ici une journée de plus.

Pâle de colère et de crainte, Zénodore affirma au maître bronzier que les rebelles ne reparaîtraient pas de tout l'été, qu'ils ne se manifestaient que lorsque le chantier était quasiment désert. Le port d'armes était une simple formalité. D'ailleurs c'est à l'œuvre plus qu'aux hommes que les rebelles s'en prenaient.

— Et ces soldats qu'on a tués et décapités ! glapit Opianos. Et ce maître bronzier qu'on a enlevé sous tes yeux ! Tu espérais peut-être que je n'apprendrais rien, mais je sais faire parler les gens !

« Vibo ! songea Zénodore. Il a parlé, l'imbécile ! » Avec beaucoup de ménagement il rassura Opianos, le

conjura, au nom de leur passion commune pour l'art du bronze et de leur fidélité au dieu Mercure, que le maître bronzier portait très haut, de rester. Il ne pouvait pas renoncer, sous des prétextes aussi futiles, à réaliser le grand œuvre de sa vie et à se révéler à Rome. Le gouverneur d'Aquitaine viendrait en personne visiter le chantier ; il ne manquerait pas de le complimenter et de le gratifier du témoignage de son incommensurable générosité ! Opianos vacilla, se rengorgea, sourit, reprit ses armes.

— Je reste ! dit-il, mais je te préviens : à la moindre alerte, je plante là mon travail et je repars pour Avaricum !

Ce fut bien autre chose quand le « pontifex maximus » Anko se présenta, hérissé de colère comme un dragon, l'œil en feu, alors que les ouvriers de Damon et les esclaves de Ferro commençaient à reconstruire les cabanes détruites ou incendiées. Il accusa Zénodore d'avoir attiré le malheur sur le Dumias. Avant sa venue, la petite communauté vivait en paix ; depuis, on allait de déboires en catastrophes ! Il allait faire intervenir le flamine impérial du Conseil des Gaules, le sévir augustal, informer les instances suprêmes de Rome, le Sénat et la Curie, l'empereur lui-même, pour faire cesser cette chienlit qui compromettait la sérénité du culte et finirait par décourager les pèlerins.

Hors de lui, Zénodore décrocha sa lance et la pointa sur la poitrine du sacerdos qui battit en retraite précipitamment. Il hurlait :

— Sors d'ici sur-le-champ, sinon je ne réponds plus de moi ! Va présenter tes doléances au préfet ou au gouverneur et laisse-moi travailler en paix !

— Tu oserais me toucher ? Ignores-tu que ma personne est sacrée ?

— Si je m'écoutais, je te mettrais en pièces, comme cette maquette, mais il y a peu de chances qu'on t'érige une statue, tant tu es stupide !

— Mécréant ! J'en appellerai à la justice divine !

— A ton aise ! Cela ne me fera jamais qu'un adversaire de plus.

Le soir même, devant tous les travailleurs et leurs familles, Zénodore fit fouetter Vibo jusqu'à l'os, avec une baguette de noisetier, après que l'esclave eut avoué s'être confié à Opianos.

— Il faut que je me débarrasse de toi, dit-il, tandis qu'on pansait les plaies de Vibo, mais j'hésite encore : vais-je te vendre ou te tuer ?

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Nous sommes au plein de l'été et je n'ai pas la moindre nouvelle de mon ami Optatus. Quelque chose me dit qu'il est en vie, peut-être dans une grotte, au milieu d'une forêt, tout près d'ici, et que je le reverrai. Il hante le chantier, la nuit et le jour. Il me semble le voir et l'entendre. Je m'éveille en sursaut, je l'appelle à haute voix et je crois l'apercevoir, là, en face de moi, allongé dans la clarté de la lampe à huile qui brûle toute la nuit à mon chevet, la tête de Bulluca sur sa poitrine.

« Bulluca... C'est elle qui nous a trahis. Tout le confirme. La vieille sorcière dont je t'ai parlé, Tatinia, m'avait averti d'avoir à me méfier des femmes. J'étais loin de me douter que Bulluca pût nous nuire, tellement elle paraissait inoffensive et attachée à Furius Optatus. J'avais fini par la considérer comme un

animal familier, toujours prêt à se coucher pour recevoir une caresse, à se dévouer à la moindre sollicitation, à prévenir nos désirs. Rien, dans son comportement, ne prêtait à suspicion. Dans l'amour, elle se donnait sans restriction, acceptait toutes mes fantaisies de vieux sybarite et, après l'amour, ronronnait comme un chat. J'ai la conviction qu'il n'y a rien de vraiment mauvais en elle : elle a simplement des maîtres plus convaincants que nous et qui l'ont subjuguée, l'innocente, au point de lui faire commettre, en toute sérénité, cette trahison. Pour elle, certains mots comme "honneur" ou "morale" n'ont pas de sens. N'était la crainte d'un châtiment, elle pourrait fort bien nous revenir avec un sourire épanoui sur son joli visage rond, notre "petite pomme", et demander à reprendre sans l'ombre d'un remords sa place parmi nous.

« N'est-elle pas revenue, d'ailleurs ? N'est-ce pas elle qui a déposé, il y a trois nuits, contre ma porte, un petit sachet de cuir contenant une améthyste pour se faire pardonner ou, envoyée par Ségomaro, pour montrer que le druide ne nous oublie pas ?

« Sasia et moi, nous nous voyons peu, mais chaque fois avec un plaisir d'une intensité accrue. Nous savons maintenant que Damon n'ignore rien de nos rapports mais qu'il ferme les yeux comme si, dans le contrat tacite intervenu entre nous à la suite des événements de l'hiver, il avait glissé cette clause : nous laisser, Sasia et moi, jouir de notre amour, moyennant quoi il peut continuer à vivre à sa guise, mais je sais qu'il n'est pas homme à oublier l'affront qu'il a subi, et qu'il se vengera à son heure.

« Notre chantier déploie autour du colosse son manège ardent et vertigineux. Chaque heure du jour

est légère et brûlante comme une pierre de lave et nous en sentons la densité et la chaleur dans notre corps et dans notre âme. Une singulière exaltation semble nous posséder, comme si nous attendions de ce dieu sourd, aveugle, muet, inachevé, une récompense au terme d'une journée de labeur. Nous l'avons habillé de bronze à mi-corps ; son nombril rayonne comme une perle au soleil levant ; la lumière coule sur son ventre et ses cuisses, lustre ses flancs, s'épanouit sur ses fesses pommelées, crépite sur les arêtes vives, palpite et s'ouvre à la vie qui le pénètre.

« Tu connais, Claudius, ma crainte des orages. Enfant, ils me terrorisaient et je me cachais pour échapper à leur menace. Aujourd'hui encore, je ressens cette terreur sacrée, venue peut-être d'au-delà de ma vie, des fins fonds de mes origines, avant que les premiers temples se dressent sur les sèches collines de l'Achaïe, berceau de ma famille.

« Eh bien, Novatus, il y a trois jours, j'ai osé braver un des orages les plus violents que j'aie jamais subis, et j'ai bien cru en mourir d'effroi.

« Je me trouvais en compagnie de Liomar dans le ventre du colosse, au cœur de cette gigantesque structure de bronze au sommet de laquelle nous accédons par des échelles et des plates-formes. Toute la journée, la chaleur avait été intense et l'orage tournait sur la montagne sans parvenir à éclater. Là, dans ce grand corps de métal baigné d'une pénombre sinistre, au milieu de ce puits, nous respirions péniblement, et le moindre effort pour nous hisser jusqu'aux plates-formes à travers les poutrelles de fer et de bois nous inondait de sueurs brûlantes.

« Soudain une lueur fulgurante traversa l'espace de

ciel, au sommet du puits. L'instant d'après, le tonnerre éclatait. C'était comme si un millier de tambours de bronze grondaient en même temps, prolongeant leurs échos, faisant vibrer les parois. Je vis Liomar tomber à genoux au milieu de la plate-forme, les mains sur ses oreilles. Je m'allongeai près de lui, blême de terreur. Nous avons l'impression, lui et moi, que le colosse allait se fendre et s'écrouler. Des myriades d'insectes de feu flottaient dans l'air brûlant, pétillaient comme si la pierre de foudre s'était volatilisée en une nuée d'atomes bleuâtres.

« Liomar avait beau me crier de ne pas bouger, je me roulais sur le sol, l'écume aux lèvres. Il m'arrêta au moment où je m'apprêtais à plonger dans le vide et me maintint immobile avec son compas sur la gorge, au risque de m'étouffer.

« Combien dura cette fête sauvage ? Je l'ignore. Lorsqu'elle cessa, j'avais perdu la notion du temps et mon corps tout entier était un nœud de souffrance. L'orage n'arrêtait pas de danser autour du colosse, de le cribler de traits de feu, d'engouffrer ses tonnerres dans cette galerie verticale au milieu de laquelle je gémissais, hurlais, me débattais comme terrassé par le mal sacré. Une langue de fraîcheur humide nous balaya le visage. C'étaient maintenant des étincelles liquides, bienfaisantes, qui pleuvaient autour de nous du ciel déchiré d'une plaie violette. Un déluge ! Le métal frappé par l'ondée chantait doucement. Il y eut encore quelques grognements de chien, de pâles éclairs liquides, puis le silence de la pluie.

« Des lamentations nous tirèrent de la torpeur dans laquelle nous nous enfoncions. Les jambes molles, nous redescendîmes pour apprendre que la foudre avait tué

trois hommes ; ils n'avaient pas quitté à temps les échafaudages extérieurs et s'étaient écrasés sur le terre-plein du socle après avoir rebondi sur un échafaudage. Des femmes pleuraient, le visage enfoui dans leurs cheveux, déchiraient avec leurs ongles leur poitrine dénudée. La foudre avait mordu l'une des pièces qui couronnaient la margelle et l'avait à moitié arrachée à ses rivets.

« C'est alors, Novatus, que je me souvins des invectives du "pontifex maximus" appelant sur nous et notre œuvre la vengeance divine. Je ne suis pas superstitieux, tu le sais, mais il est des circonstances qui incitent à réviser certains aspects de sa nature. Je détestais Anko ; maintenant je le crains.

« Tes scribes, me dis-tu, travaillent d'arrache-pied aux mémoires de l'empereur Claude. Comment ce débile, cet infirme, parvient-il, au milieu des tempêtes familiales et politiques, à trouver le loisir de se pencher sur son passé ?

« La nuit est calme, de ce calme des montagnes qui est la perfection du silence. Nous travaillons le jour et nous reposons la nuit sous la garde des soldats. La relève vient d'avoir lieu. J'entends les bruits des souliers ferrés et les appels des vigiles. Je vais dormir à présent. Seul. Adieu ! »

Ils laissèrent Damon et Ferro se quereller comme à leur habitude sur des sujets qui leur tenaient au cœur mais qui n'empêchaient pas le monde de tourner. Damon reprochait à Ferro de s'obstiner à compter les années en lunes et les heures en partant du début de la nuit, et non de la fin, comme les Romains, de parler la vieille langue gauloise. Ferro entreprenait Damon avec aigreur sur les exactions des collecteurs d'impôts qui lui laissaient tout juste de quoi vivre, ce qui faisait s'esclaffer le préfet. Leurs dissensions portaient également sur le nom de la capitale de la province : dans ses actes commerciaux, Ferro écrivait « Arverni », ce qui faisait bondir Damon pour qui le seul nom qui convînt à la capitale de la « cité » arverne était celui qui rappelait la grandeur de l'Empereur-Dieu Auguste : Augustonemetum.

— Où m'entraînes-tu ? dit Asia.

Zénodore lui prit le coude.

— Nous n'irons pas loin. Je souhaite faire avec toi une promenade autour de la villa. Ce repas était agréable mais un peu lourd et il fait trop chaud dans cette pièce.

— Le vin t'aura indisposé. Je t'observais. Tu as beaucoup bu.

— Veux-tu insinuer que je suis ivre ?

— Je le suis un peu moi aussi. Ce vin frais, avec

cette chaleur...

Les enfants qui jouaient avec des chiots au bord du bassin occupant le centre de l'atrium s'écartèrent pour les laisser passer. Cet homme de belle taille, à la barbe et à la chevelure sauvages, à la démarche un peu lourde, vêtu d'une austère tunique grise, leur imposait. La dame se baissa, mouilla le bout de son index pour dissiper la trace de fruit que l'une des fillettes portait au coin des lèvres.

— Soyez sages, dit-elle. Ne martyrisez pas ces pauvres bêtes.

L'heure de la sieste imposait silence à la grande cour. Un vieux chien dormait sous les mouches, dans l'ombre de la fontaine autour de laquelle s'ébrouaient des moineaux. Sur l'aire où l'on avait vanné les fèves, un vent de feu faisait danser une poussière blonde. Un petit esclave poussant un cerceau de bois traversa ce lac incandescent. Sous les portiques entourant les communs, les demeures des esclaves et les ateliers, des hommes et des femmes demi-nus dormaient allongés sur des sacs ou des fascines de jonc ou jouaient aux dés. L'été accablait la perspective des montagnes qui paraissaient reculer au bout du monde, sous une caravane de nuages d'une blancheur éblouissante.

— C'est une heure et un temps pour l'amour, soupira Zénodore, les yeux mangés de soleil. J'ai envie de toi, ma petite « fleur de seigle ». Tu sais que Ferro tient en permanence une chambre à ma disposition. J'ai dû y laisser une tunique moins chaude que celle-ci. Veux-tu m'accompagner ?

— Tu es fou ! As-tu remarqué le regard de Caius Julius quand nous avons quitté la table. N'ajoutons pas une folie à une imprudence, et de plus sous le toit de

notre hôte. Et pourtant, si tu savais comme j'ai moi aussi envie de toi...

Sasia appuya furtivement sa tête contre l'épaule de Zénodore. Elle était moite de désir ; une légère rosée humectait le duvet, au-dessus de ses lèvres. Il l'embrassa, cueillit du bout de la langue à la commissure un goût de miel.

— Les enfants nous observent, dit-elle. Ne restons pas ici.

Elle l'entraîna vers le jardin que la sécheresse avait recouvert de cendre. Des carpes tanguaient mollement dans l'eau verdâtre et tiède du grand bassin. En face d'eux, sous les verdure grises des platanes, le diverticule partait comme une flèche vers la chaussée Claudius, parfaitement déserte à cette heure. Au-dessus de la campagne morte, sur les pentes des Côtes, brûlaient des taillis. Au cours du repas, Zénodore avait parlé de cette sécheresse qui compromettrait le bon fonctionnement du chantier ; on manquait d'eau sur le Dumias au point que l'on avait dû interrompre le chantier ; l'orage qui avait éclaté quelques jours auparavant n'avait qu'incomplètement garni la citerne ; les ruisseaux et les sources des environs étaient à sec ; le lac de Sarliève, qui occupait une partie de la plaine, à l'occident, était transformé en marécage.

— L'air est une fournaise, dit Sasia. Il ne serait pas prudent de nous aventurer plus loin. De toute manière, nous ne pouvons nous absenter longtemps sans éveiller les soupçons. Je le regrette car nous nous sommes vus peu souvent, ces temps derniers, et toujours comme des voleurs. A chacune de nos rencontres, j'avais l'impression qu'on nous guettait derrière la porte.

— J'ai traversé une période difficile, tu le sais. Remettre en marche un chantier de cette importance, en l'absence d'Optatus, n'est pas une petite affaire. J'hésite à m'absenter pour une autre raison : depuis les événements de l'hiver dernier, j'ai l'impression que la moindre de mes absences pourrait être mise à profit par nos adversaires. Je suis déchiré entre le désir que j'ai de toi et la crainte d'être responsable d'une catastrophe.

Sasia soupira.

— Ce n'est pas nouveau. Depuis que nous nous connaissons, tu hésites entre moi et ton colosse. Si le choix t'était imposé, ici, maintenant, tu refuserais de te prononcer, ou alors tu me sacrifierais. Cette passion pour ton œuvre, qui a été longue à se révéler à toi, est plus forte que tout. Votre problème, à vous qui créez, c'est que vous passez votre existence à louvoyer entre plusieurs choix : la création, la fortune, l'amour, mais c'est toujours le souci de créer qui l'emporte. Privés de la possibilité d'exprimer votre talent ou votre génie, vous deviendriez des hommes très ordinaires, très vulnérables. Cette idée vous est insupportable. L'orgueil, la vanité...

Elle s'attendait à un gros bourdon de colère ; il lui embrassa les mains, lui caressa la joue, dégagea délicatement, du bout des doigts, l'oreille que voilait une tresse défaite.

— Tu as raison, mais tu oublies que la création serait impossible sans l'amour qu'un être vous porte ou que l'on porte à un être, ou que l'on partage. Nous avons, nous, la chance de partager. Parlant de choix, tu tentes le malheur. Pourquoi ? Les choix, la vie se charge bien souvent de nous les proposer ou de nous

les imposer. Laissons faire le temps. Un jour, et à jamais, il fera se confondre nos chemins.

Elle l'embrassa dans sa barbe, chercha l'odeur qu'elle aimait, entre la nuque et le col de la tunique, la respira longuement. Une chamaillerie dans la population de faisans et de cailles de la volière la tira de la torpeur qui la gagnait. Un milan planait en sifflant au-dessus de la villa.

— Nous sommes restés trop longtemps absents, dit-elle. Il faut rentrer.

Le chantier, qui avait pris au printemps un excellent départ, ne tenait pas ses promesses. La chaleur puis la sécheresse avaient ralenti son activité, mais il y avait d'autres raisons. Zénodore les avait exposées à Vibius Avitus, venu en visite d'inspection à la fin du printemps et qui, par la force des choses, avait été informé des événements que Damon et Zénodore avaient souhaité lui cacher.

— On dirait que le cœur n'y est plus. J'avais mis un grand espoir dans la venue d'Opianos, mais, malgré ses connaissances, il n'est pas à la hauteur de sa tâche. Les dimensions qui lui sont imposées le dépassent. Il figne, hésite, redoute les erreurs de calcul, repousse avec hauteur toute critique. Il n'a confiance en personne qu'en lui-même. Le résultat : une bonne coulée sur deux. Nos ouvriers détestent ses airs de garde-chiourme, sa suffisance, ses aigreurs. Ils lui font des bras d'honneur quand il a le dos tourné. Plus grave encore, seigneur : nos équipes sont trop réduites. Par mesure d'économie, Damon nous a imposé des réductions d'effectifs préjudiciables à la bonne marche du chantier. Les risques s'accroissent. Depuis le début

du printemps, nous avons enregistré sept accidents mortels, en comptant les ouvriers que l'orage a foudroyés. Deux bronziers nous ont quittés, l'un parce qu'Opianus l'avait maltraité, l'autre parce que le rythme de travail était trop contraignant. Faute d'une main-d'œuvre suffisante et de bonne qualité, nous risquons de voir notre chantier fermer avant la fin de l'été. Pratiquement une année perdue... Une chose pourrait retenir nos ouvriers : les gratifications qui leur ont été promises. Ils les attendent encore.

— Ils risquent d'attendre longtemps. Les prévisions budgétaires, que Damon m'a exposées, sont largement dépassées. Nous aurons du mal à financer ce chantier pendant les deux ans qui restent à courir pour terminer cette œuvre.

— Deux ans, seigneur ! Nous aurons de la chance si, au terme de ce délai, nous achevons le torse. Il restera les bras, la tête, et le maître verrier devra intervenir pour donner un regard humain à Mercure. Il est raisonnable de compter encore quatre ans de travail.

— Cela fera dix ans et plus de quatre cent mille sesterces ! C'est impossible ! Une guerre contre les Germains, une expédition en Bretagne coûtent moins cher.

— Pardonne-moi, seigneur, mais c'est un raisonnement de militaire. Ici, nous ne détruisons pas, nous créons. Si tu juges que ces délais sont trop longs et le coût trop élevé, autant fermer ce chantier tout de suite. Damon pourra toujours vendre cette moitié de dieu au gouverneur de la Lyonnaise. J'ai appris que les gens d'Augustodunum^{14} sont jaloux de ce Mercure arverne. Ils ont les moyens, eux, et les meilleurs

bronziers de l'Empire.

— Non, Zénodore. Ton œuvre restera sur cette montagne. A la réflexion, je me dis que cette entreprise de mes amis arvernes est une folie, mais je les ai moi-même encouragés à la réaliser. Entre deux impossibilités, il y a toujours une faille par laquelle on peut faire passer un possible.

Ils parcouraient le chantier d'une allure militaire. Zénodore avait du mal à suivre. Avitus, bien qu'il ait grossi, demeurait alerte ; son visage avait pris une coloration vineuse et sa nuque, rasée haut, à la romaine, présentait un réseau de stries rouges humides de sueur. Il avait obtenu de l'empereur une réduction de son temps d'exercice sous le prétexte fallacieux que l'Aquitaine était devenue une terre d'insécurité et qu'il ne se sentait plus de taille et trop âgé pour assurer l'ordre dans cette province. En fait il s'était fait construire une villa dans les vignobles du Médoc, au bord de l'estuaire ; il vivait là l'existence d'un grand propriétaire terrien, un « optimus civis », au milieu d'une centaine d'esclaves mâles et femelles dressés aux soins de la vigne et de l'élevage, ses concubines, ses enfants légitimes et ses bâtards. Au cours de ses tournées d'inspection, pour ne pas faire mentir sa réputation de sobriété, il buvait modérément mais se rattrapait une fois revenu chez lui. Il avait avoué à Damon que, plutôt que de partir pour un nouveau poste, fût-ce en avancement, comme il l'appréhendait, il préférerait renoncer à la carrière et aux honneurs. Par Damon, Zénodore avait appris que les coupes d'or de Calamis, originaux et copies, figuraient en bonne place dans la salle commune de sa villa. Avitus avait proposé à Zénodore, la statue du colosse achevée, de

lui rendre visite et de déguster, dans ces récipients « dignes des dieux de l'Olympe », le « meilleur vin de la Gaule ».

Le gouverneur avait tenu à escalader les échelles qui conduisaient, de plate-forme en plate-forme, au sommet de l'œuvre, à s'entretenir avec les ouvriers, poseurs et riveteurs, à faire enregistrer par le secrétaire qui l'accompagnait leurs doléances. Il était resté un long moment face au paysage des puys endormis dans la grande chaleur verte de l'été. Une ondée orageuse faisait fumer la peau ardente du dieu. Chargés d'éclairs et de tonnerre, les derniers nuages se défaisaient au-dessus de la ville qu'ils voilaient à demi.

— Quelle merveille ! dit-il à voix basse. Comment as-tu pu imaginer notre Mercure dressé au pied des collines à vaches d'Augustodunum ou devant le théâtre de Lugdunum ou de Burdigala ? C'est bien ici qu'il devait être, et c'est ici qu'il sera, au-dessus de son temple, dans les nuages, j'en fais le serment. Une folie, certes, mais qui, par-dessus les mesquineries et les banalités de l'existence, rejoint une raison d'ordre supérieur. Zénodore, cette statue et ce temps seront l'orgueil de la Gaule.

— Nous voilà bien avancés, dit Zénodore. Nous devons trouver, a-t-il dit, « la faille entre deux impossibilités ». J'ai failli lui rire au nez. Il en a de bonnes, le gouverneur ! Si, au printemps prochain, les coffres sont vides, nous demanderons aux sénateurs de les remplir en chiant dedans ou en priant Mercure qu'il accomplisse un miracle. Étant donné ce que nous faisons pour sa gloire, il serait normal qu'il nous rende ce petit service.

Zénodore et Damon, ayant fait un brin de conduite au gouverneur, revenaient au pas, par les chemins des tombeaux.

— J'ai une bonne nouvelle, dit Damon. Au cours de la réception qui a précédé le départ d'Avitus, j'ai parlé à Ferro de notre situation. Il accepte de nous consentir un prêt de cent mille sesterces qui devrait nous permettre de garder le chantier ouvert et de l'approvisionner normalement. Il prélèvera cette somme sur les millièmes de ses revenus, qu'il consacre à Mercure, comme le veut la coutume, mais il ne donne rien pour rien. Avitus, informé de cette proposition, a dû lui promettre d'intervenir auprès d'un vieux compagnon d'armes, en poste en Bretagne, pour obtenir en faveur de Stellus Ferro le monopole des livraisons de fromages aux légions insulaires et pousser sa candidature au titre de Grand Flamine d'Aquitaine. Et voici le sort de Mercure lié à celui des fromages et des ambitions de notre bon Stellus !

Un automne barbouillé de pluie et de brume succéda à l'été torride. La plupart des ouvriers demandaient leur compte et se retiraient. Lesquels reviendraient aux calendes de mars ? Questionnés, ils répondaient en haussant les épaules... Malgré l'insistance de Zénodore, Opianos, non seulement refusa de passer l'hiver sur le Dumias et de s'exposer ainsi aux attaques des rebelles, mais il ne promit rien quant à une nouvelle campagne. Il attendait encore la gratification promise par le gouverneur. Sa femme lui avait écrit que d'importantes commandes étaient arrivées à Avaricum ; il avait du travail jusqu'au printemps prochain et, ajouta-t-il, « n'aurait pas besoin

de vigiles pour assurer sa sécurité »...

« Celui-ci, songea Zénodore, nous ne le reverrons pas, et il est peu probable que nous lui trouvions un remplaçant. Il est plus attaché à son écuelle de soupe qu'à son prestige d'artisan. Bon vent ! » Opianos laissait un mauvais souvenir ; il avait refusé de fondre et de couler la dernière pièce dont Zénodore avait préparé le moule : celle qui devait s'insérer sous la mamelle droite du dieu, entre le galon qui lui tombait de l'épaule et le pli oblique de la chlamyde.

— Je te connais, chien de Grec, avait-il protesté. Après cette pièce c'en serait une autre et, de fil en aiguille, je passerais l'hiver à me geler les couilles sur cette putain de montagne, en attendant les gratifications de monsieur le gouverneur ! Mon baluchon est prêt. Moi et mes commis, nous foutons le camp !

Il ne prenait même pas la peine, cet avorton, de châtier son langage, de l'épurer des séquelles gauloises. Zénodore avait résisté au désir et au plaisir de prendre entre ses mains ce cou de poulet à la pomme d'Adam baladeuse, et de serrer, de serrer jusqu'à ce qu'il pousse son dernier glapissement.

Il dit un jour à Damon :

— Il me faut Optatus ! Il me le faut absolument, tu entends, Damon ? Tu t'es engagé sur parole à le retrouver. S'il n'est pas revenu au printemps, je te tire moi aussi ma révérence, et tu ne pourras rien contre moi. Que fait Sabidius ? Où en sont ses opérations ?

— Personne n'en entendra parler avant qu'il ait obtenu un résultat. Le secret absolu est la condition essentielle de la réussite. Ce que je puis te dire c'est qu'il est en campagne. Il suit une piste sérieuse qui

pourrait le mener à Bulluca et, de Bulluca, à Ségomaro. S'il met la main sur le druide, Optatus est à nous.

Il ajouta d'un air sinistre :

— S'il est encore en vie.

LIVRE HUITIÈME

TIBI BENE, ZÉNODORE !

Hiver 54-55.

C'est le quatrième hiver sur le Dumias. La saison s'est refermée lentement, comme le couvercle d'une citerne. Zénodore est seul avec les soldats. Implacablement seul. Eux, ils ont de la chance : ils restent en poste une dizaine de jours, puis on vient les relever. Lui, cela fait trois mois qu'il est là. Sa seule distraction, c'est la venue de ces nouvelles gueules qu'il verra patrouiller, jouer aux dés, se quereller, durant des jours et des jours. C'est à peine s'ils s'occupent de lui, s'ils remarquent sa présence, et c'est très bien ainsi. Ils doivent le traiter de fou, entre eux. Il s'en moque. Ces bidasses le laissent indifférent : ils arrivent, repartent, reviennent la mine longue comme s'ils avaient à garder les portes de l'Enfer. Ils font en débarquant un signe de la main, s'installent avec leur barda dans les cabanes qui leur sont affectées, rouspètent contre le manque de confort, les rats, les cancrelats, le froid, ces veilles qu'on leur impose chaque nuit, quel que soit le temps.

Le chef, Matturus, est resté deux mois d'affilée. Un jour, il en a eu assez, s'est fait porter malade et descendre en ville sur une civière portée par deux mulets. Quinze jours plus tard, il était de retour, plus amer, plus taciturne qu'au départ, renvoyé à son poste avec un coup de pied au cul par son supérieur.

Matturus est une sorte de brute sans cervelle.

Ancien vexillaire dans les légions d'Espagne, il a été dégradé pour s'être laissé voler bêtement son enseigne par des sauvages en passant un col des Pyrénées. Zénodore a essayé de le faire parler, raconter ses campagnes. Un mur ! Il est de ces militaires qui ne se confient qu'à des militaires. Il manifeste même un sentiment proche de la haine pour ce vieux fou solitaire qu'il tient pour responsable de son exil. Il lui a dit :

— Je me demande ce que tu peux bien fiche là ! On prétend que tu es copain avec le préfet, le gouverneur et ce jean-foutre de Stellus Ferro, ce sénateur de merde ! Alors moi, à ta place, au lieu de me geler la « mentula » dans cette neige, je resterais bien tranquille à la caserne.

Matturus se prend pour un général. Lorsque l'ennui s'empare de lui, il réunit les vingt hommes du détachement pour les soumettre à un exercice improvisé : une attaque simulée, des combats au corps à corps avec des glaives de bois, des courses autour du temple. Un jour, il a fait fouetter avec un sarment de vigne un de ses hommes qui rouspétait contre la soupe d'orties qui puait le rat crevé. Cela fit une petite distraction.

Mercuré ? Il s'en fout comme de sa première paire de braies. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi « on dépense tant d'argent pour en mettre plein la vue à ces cons de pèlerins ».

— Bordel ! S'il tenait qu'à moi, j'emploierais ce fric à réparer les routes, à construire des aqueducs, des ponts et des casernes. Ça, au moins, c'est utile.

Persuadé qu'il est là pour veiller à ce que cette moitié de dieu ne s'envole pas et qu'on ne fasse pas de

misères à ce pauvre fou qui s'accroche à sa montagne, il a fini par vouer à Zénodore une haine implacable, tout en faisant mine de l'ignorer. Qu'il crève ! Bon débarras ! On pourra retrouver la caserne et vivre comme des humains.

Zénodore a failli s'habituer à cette existence de paria. Vibo, lui, s'est fait des amis. Comme il est malin, il les plume aux jeux interminables qui occupent les soirées et une partie de la nuit. Il est des leurs. Il dort dans la cabane de Matturus, peut-être dans son lit, partage avec lui le pain et les vivres.

Chaque matin, Matturus, entièrement nu, la dernière veille achevée, va faire un petit trot autour du temple pour éliminer sa graisse superflue. Au retour, il se roule en hurlant de joie dans la neige et se laisse frotter par les hommes jusqu'à ce que sa peau devienne rouge. Après, il s'abandonne aux mains de Vibo pour un massage prolongé. Un jour par semaine, quand le temps le permet, il fait seller son cheval et, accompagné de deux hommes, il descend en ville pour s'offrir une prostituée – il connaît les bonnes adresses. Guilleret, il retourne sur le Dumias à la nuit tombante.

« Ils reviendront, songe Zénodore. Ils savent que je suis là et ils sont assez malins pour tromper la vigilance des soldats... » A plusieurs reprises, les hommes de veille ont noté dans leur rapport des ombres mystérieuses et donné l'alerte, mais autant courir après des loups !

— Nous finirons bien par les coincer, ces sauvages, a déclaré Matturus, et ce sera leur fête !

« Ils reviendront. Ils doivent revenir. » Zénodore fait exprès de ne pas poser la barre de bois, le soir, en

travers de sa porte. Il laisse brûler une mèche de la lampe à graisse pour témoigner de sa présence, et les nuits, les jours, les semaines passent sans que rien se produise. Se laisser capturer comme une chèvre à son piquet, c'est pourtant le seul moyen de retrouver Optatus, de savoir s'il est mort ou vivant. C'est devenu son obsession. Il veille jusqu'à ce que le sommeil le terrasse, écrivant à Novatus, lisant et relisant les lettres de Rome, dessinant des visages sur des plaques de cire – celui de Sasia surtout. L'année vient de basculer. Il est depuis deux mois sans nouvelles de sa maîtresse et le désir se noue dans son ventre. Il s'était promis de ne pas boire et il est ivre presque chaque soir, ivre à vomir, ivre à crever. Lorsque Vibo, las de la compagnie de Matturus, le rejoint, tard dans la nuit, ivre lui aussi, ils s'engueulent et se battent comme des chiens. Ce n'est plus une vie et ce n'est pas tout à fait la mort. Ce n'est rien. Les jours, les nuits n'ont aucun poids, comme ceux et celles que l'on passe dans les prisons. On croit être là depuis une semaine et cela fait un mois ; l'éternité se réduit aux dimensions d'un calendrier. Zénodore patiente. Il sait qu'ils viendront une nuit, comme des ombres, comme dans les rêves, et qu'ils lui diront :

— Lève-toi et suis-nous.

— Je vous attendais, et je suis prêt.

Zénodore avait espéré que Ségomaro en personne viendrait à sa rencontre. C'est Murra, son lieutenant, qui lui secouait l'épaule ; il l'avait reconnu à la broussaille rousse qui prolongeait le visage sous le capuchon. Il avait du sang aux mains et sur la poitrine.

— Il a bien fallu, dit Murra. Nous en avons tué

deux seulement, et sans les faire souffrir. Quant à toi, nous n'allons pas te bâillonner ni te lier les mains, mais si tu tentes de donner l'alerte, tu es un homme mort. Ordre du chef.

Il y avait un cheval pour lui. En l'enfourchant, Zénodore sentit son cœur s'épanouir. Bootès... L'animal eut un frisson de plaisir aux racines de la crinière et ce trépignement en deux temps qui lui était familier lorsque son maître posait sa main sur sa croupe avant de se donner l'élan nécessaire. Le cheval répondait à la main, sans regimber, et son pas absorbait en souplesse les caprices de la nuit et des pistes.

Il y avait de la lune, mais elle jouait les coquettes derrière un rideau de nuages opaques, au point qu'on ne pouvait déceler avec précision sa présence. La période des grands froids avait cessé et la neige était presque amicale : c'était une de ces neiges de printemps qui font des nuits de paradis, baignant le monde dans un bleu de fond de mer. On voyait tout du paysage mais on ne distinguait aucun détail. Le colosse ressemblait à un arbre foudroyé, ancré à la terre par ses racines jumelles, sensible à la vue par une infime différence entre le blanc bleuté du ciel et le bleu laiteux du métal. Zénodore se surprit à le regarder en se disant qu'il le voyait peut-être pour la dernière fois. Il repoussa cette inquiétude, mais elle revint l'assaillir avec plus d'insistance. Pourtant, si Ségomaro avait mûri à son égard des intentions funestes, il eût donné des consignes rigoureuses. Or, il avait cédé à une invitation péremptoire plus qu'à un enlèvement.

Ils marchèrent longtemps. Deux heures, peut-être trois. La silhouette du Dumias avait depuis longtemps

disparu et d'autres montagnes, ou des volcans, avaient surgi mollement de la nuit. Ils traversèrent des forêts de hêtres, des sapinières, des prairies fangeuses où commençaient à palpiter les eaux printanières. Une odeur de fumée donna à la solitude une aimable familiarité. On approchait d'un village ; peut-être le terme de la randonnée.

Il n'y eut pas d'aube, simplement la nuit changea de couleur. Ségomaro attendait devant une écuelle de soupe d'orge. Il convia Zénodore à s'asseoir, lui fit servir une ample ration en l'invitant à y diluer une cuillerée de miel.

— Optatus ? dit Zénodore.

— Vivant, dit Ségomaro.

— Alors il faut me le rendre.

— Nous te le rendrons, mais ce n'est plus Optatus.

— Que veux-tu dire ?

— Il est aveugle.

Zénodore repoussa son écuelle, se leva lentement.

— Ne bouge pas, dit Ségomaro. Laisse-moi t'expliquer. Nous l'avions prévenu que, s'il cherchait à nous fausser compagnie, nous le punirions, La première fois, bien qu'il nous ait fait courir, nous l'avons épargné. La seconde, il n'y a pas coupé. Nous l'avions d'ailleurs prévenu de ce qui l'attendait. Toi, Zénodore, tu es plus intelligent que cet âne sauvage. De plus, tu es homme de parole et d'honneur, une qualité à laquelle j'ai la faiblesse d'être sensible. Après notre entrevue au Temple de l'Ours, sur les Côtes, tu ne nous a pas dénoncés à Damon. J'avais laissé un homme sur place ; il est resté deux jours sans voir personne. Il est des adversaires pour lesquels on ne peut se défendre d'un mouvement de respect et même

de confiance. Tu es de ceux-là.

— J'étais... Après ce que tu as fait subir à Optatus, qui te dit que je ne vais pas changer d'avis ?

— Que pourrais-tu faire ? Tu ne sais même pas où nous nous trouvons.

Zénodore haussa les épaules : la distance pouvait varier de une heure à trois ou même quatre heures de marche du Dumias. Qui sait si son guide n'avait pas tourné en rond pour le désorienter ? Quant au paysage qu'il avait sous les yeux : une prairie enneigée, abondamment piétinée, une rangée d'arbres signalant un ruisseau, une pente de sapinière, une falaise de basalte en forme de flûte de Pan, ce pouvait être partout et nulle part. Zénodore avait toujours éprouvé des difficultés à s'orienter dans ce pays dont les repères ne lui entraient pas dans l'œil ; il fallait y être né pour démêler l'écheveau des sentiers, des pistes, des drailles, deviner sur quel versant de telle montagne on pouvait se trouver...

— Mange ! dit Ségomaro. Tu dois avoir faim. Boudier ta bouillie ne rendra pas la vue à Optatus.

— Il n'avait pas mérité un tel traitement.

— Il l'avait mérité deux fois : d'abord parce que lui-même a fait crever les yeux d'un de nos agents qui surveillaient votre chantier ; ensuite par son obstination à vouloir nous fausser compagnie, à nous qui souhaitions simplement lui offrir des vacances...

— Mène-moi près de lui.

— Chaque chose en son temps. Mange d'abord.

Ségomaro coupa une tranche dans la boule de pain posée sur la table, essuya méticuleusement son écuelle, puis il trempa une autre lichette dans le pot de miel. Sa toilette était déjà faite. Sa chevelure blanche, lisse

comme un casque, s'étirait sur la nuque et, après le nœud de cuir orné de la grosse améthyste, s'épanouissait en remous argentés. Des bracelets d'or ou de bronze doré cliquetaient à ses poignets. Zénodore songea qu'il pourrait le tuer : saisir le couteau que Ségomaro avait négligemment laissé à sa portée n'eût été qu'un jeu ; de plus, la cabane était vide – c'était une de ces cabanes gauloises à moitié enfouies dans le sol, qui sentaient la graisse rance et la fumée – et le cheval Bootès semblait attendre qu'il saute en selle. Il regardait le couteau et se dit qu'il n'aurait jamais ce triste courage.

Comme s'il avait suivi le cheminement de sa pensée, Ségomaro poussa le couteau vers Zénodore en l'invitant, avec un sourire narquois, à se couper une tranche de pain.

— Comme tu dois le supposer, dit-il, je suis au courant de tout ce qui se passe dans ton entourage. Sabidius a du flair, mais pas suffisamment. Il lui arrive de mettre le pied sur de bonnes pistes, de remonter des filières efficaces, mais à ce jour cela n'a donné aucun résultat sérieux. Il n'arrivera jamais jusqu'à moi, et il le sait, mais il s'obstine, en bon chien qu'il est.

— Qu'attends-tu de tes opérations de sabotage ? Le travail que j'ai entrepris, je le mènerai à bonne fin. Tu arrives trop tard. Il fallait t'y prendre trois ans plus tôt. Tu m'aurais trouvé hésitant à m'embarquer dans une aventure où je voyais beaucoup à gagner mais aussi beaucoup à perdre. Tu aurais pu facilement faire pencher la balance du bon côté et m'obliger à repartir pour Rome. Aujourd'hui, c'est trop tard. Il faudrait que tu me gardes prisonnier ou que tu me fasses tuer par tes sbires, mais tu ne le feras pas.

Ségomaro parut troublé.

— Qu'en sais-tu ? Il est vrai que je répugne à faire tuer des hommes et, moi-même, je n'ai jamais porté la main sur mes semblables. Cependant, dis-toi bien qu'aucune immunité ne te protège. Méfie-toi. Poussé à bout, je suis capable de me venger cruellement. Optatus en sait quelque chose.

— Tu ne le feras pas, répéta obstinément Zénodore. Tu crois me tenir à ta merci, mais c'est moi qui te tiens. Sinon, comment expliquer qu'ayant la possibilité, en me supprimant d'une manière ou d'une autre, d'interrompre la réalisation du colosse, que tu ne l'aies pas fait et, mieux, que tu me considères et me traites en ami ?

— Il serait plus juste de dire que, par-dessus nos intérêts ou nos idéaux réciproques, nous nous retrouvons dans une fraternité de cœur et d'intelligence. Une certaine pureté nous est commune : pas celle des héros, celle des créateurs. Toi comme moi, nous sommes faits pour construire plus que pour détruire et nous avons la passion de la liberté. C'est de gens comme nous dont le monde a besoin. Ce ne sont pas de vulgaires intérêts matériels qui nous animent. Comme on dit à Rome, les consciences pures ont toujours la pauvreté pour sœur. Pour moi, détruire peut être une obligation mais ce ne saurait être une joie. Lorsque j'en viens à cette extrémité, cela ne peut être que dans l'intention ou dans l'espoir de reconstruire. Je t'estime, je t'aime et je t'envie parce que tu crées, tout en regrettant que tu aies mis ton talent au service d'une cause si brutalement affrontée à la mienne et que je combattrai sans relâche comme sans illusion. Tu construiras ton colosse. Mon pouvoir,

je ne puis le manifester que par des entraves mais je persévère, car le dieu que tu sers est un faux dieu qui n'a rien à faire dans ce pays. Toute ma force, je l'emploie et je l'emploierai à chasser, avec les putains, les suborneurs, les vicieux, les imbéciles, les proxénètes et les voleurs qui constituent votre Panthéon.

— Je t'estime moi aussi, Ségomaro, mais je ne t'aime pas. Ce que tu as fait à Optatus, c'est comme si tu me l'avais fait à moi. Je ne pourrai jamais te pardonner.

Ségomaro se leva en soupirant.

— Suis-moi, dit-il, je vais te mener à lui. Vous pourrez repartir quand vous voudrez. Je vous rendrai également vos chevaux, car nous ne sommes pas des brigands, et je vous ferai reconduire jusqu'à un endroit d'où il vous sera facile de retrouver votre chemin.

Ils traversèrent le village de huttes qui paraissait habité par une trentaine d'hommes et de femmes, autour d'un petit fanum en ruine presque entièrement recouvert de lierre et de clématites. Des cochons pie fouillaient du grouin la neige boueuse, au milieu d'une nuée de poules, d'oies et de canards. Tout au fond d'une allée, sous une massive retombée de roches auxquelles pendaient des dentelles de glace, s'ouvrait le cœur noir d'une fontaine : des chiffons en lambeaux pendaient aux branches ; des effigies de bois représentant des visages, des membres, des organes, comme on en voyait autour des sources sacrées du pays, étaient plantées en terre accotées à la roche ou suspendues aux arbres. Ségomaro expliqua, en montrant le cuvelage de bois pourri, qu'il s'agissait d'une source placée sous le vocable de Rosmerta,

parèdre du dieu Lug ; elle était jadis très fréquentée mais plus personne ne s'y rendait depuis la Conquête et l'ouverture d'importantes villes thermales dans les parages.

— Ton compagnon est là, dit Ségomaro. Je te laisse avec lui. Si tu souhaites me saluer avant votre départ, tu sais où me trouver. Vos chevaux sont prêts. De toute manière, nous nous reverrons sûrement.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Depuis ma dernière lettre, l'état d'Optatus s'est amélioré. Ce n'est plus la loque humaine que j'ai découverte dans la cabane où le druide Ségomaro l'avait enfermé. Il m'a fallu plus d'une semaine pour parvenir à lui arracher une parole, lui qui, auparavant, n'était déjà guère prolix. Il restait prostré dans sa cabane, assis sur sa paille, le dos contre le mur de torchis, les genoux remontés sous le menton. Lorsque je lui parlais, j'avais l'impression que les mots passaient à travers lui comme à travers une brume, qu'il n'en retenait aucun, qu'il restait indifférent à tout, même à ma présence, comme s'il me rendait responsable de ses malheurs.

« Par l'intermédiaire de Ferro à qui je l'ai achetée, je lui ai affecté une jeune esclave, Fabia, une adolescente rompue aux travaux ménagers. Le choix s'est révélé excellent : Optatus ne manque de rien et sa demeure n'a jamais été aussi propre.

« A mes heures perdues, je me suis attaché à lui réapprendre à vivre. Il semblait avoir oublié le moindre geste de la vie quotidienne. Je devais avant tout veiller à ménager sa susceptibilité, à ne pas lui donner conscience de son infirmité, à profiter de la moindre

occasion de faire appel à son expérience professionnelle. C'est cela qui l'a sauvé.

«Au début de l'été, il a accepté de m'accompagner sous le hangar de coulée, afin de donner son avis sur une anomalie que j'avais constatée à différentes reprises. L'absence d'un maître bronzier se faisait cruellement sentir. Opianos, comme je l'avais prévu, n'était pas revenu, mais je ne le regrettais qu'à moitié. J'avais dû me rendre à Bibracte pour ramener des ouvriers dont aucun n'avait vraiment les qualités requises pour une œuvre de cette envergure. Notre retard devenait inquiétant et les aigres critiques de Damon me bourdonnaient désagréablement aux oreilles.

« J'observais Optatus tout le temps de sa visite. En retrouvant les odeurs des fours, du métal fondu, le contact des scories sous ses pieds, le bruit des saumons de métal jetés sur les plateaux de la balance, le halètement des soufflets, le toucher du métal brûlant, il s'est mis à pleurer en cachant ses yeux morts dans le creux de son coude.

« J'ai passé mon bras autour de ses épaules et je lui ai dit : « Nous avons besoin de toi, Furius. Si tu ne nous aides pas, nous courons à l'échec. « Je l'ai guidé vers la dernière pièce sortie du moule – la mamelle droite de Mercure – dressée à la verticale contre un pilier. Il a posé la main sur le bronze, tâtonnant, la respiration courte, comme un prisonnier qui vient de découvrir la porte qui lui ouvrira les chemins de la liberté. Il a heurté le métal avec une marteline, à petits coups. Son examen terminé, il s'est redressé et a dit : “Ce n'est pas grave. Ce sont des ‘gerces’. Le moule doit présenter des fissures superficielles par où le métal en

fusion a pénétré. Touche ces petites excroissances...” C’était lui, maintenant, qui guidait ma main, comme si l’aveugle, c’était moi. Te dire ma joie, mon cher Novatus !... Je ne pus retenir mes larmes. J’avais envie de l’embrasser, de crier, de courir chez Damon pour lui dire que nos ennuis avaient pris fin, que le chantier allait reprendre son cours normal.

« Depuis ce jour, Optatus passe la majeure partie de son temps dans ses ateliers. Le moindre bruit insolite le fait sursauter, la moindre odeur suspecte le met en alerte comme si, après avoir perdu la vue, le pouvoir de ses autres sens avait décuplé en acuité. Les ouvriers le respectent, suivent à la lettre et sollicitent ses conseils, cherchant à apprendre de lui ce qui manque à leur expérience. Oserais-je le dire ? Il est plus efficace qu’avant...

« Il y a quelques jours, avec beaucoup de précautions, je lui ai parlé de Bulluca. “C’est elle qui t’a livré aux rebelles, n’est-ce pas ? Qu’est-elle devenue ? Pourquoi n’était-elle pas au village avec Ségomaro ? Si c’est elle, il faut la retrouver et la punir...” Il a gardé le silence mais son visage s’est crispé. Je n’ai pas voulu le forcer dans son secret, préférant attendre qu’il se confie de lui-même, ce qu’il fit quelques heures plus tard, alors que nous étions seuls, en train de goûter le serein du soir sur mon poste d’observation favori : le promontoire rocheux qui fait face aux montagnes de l’occident.

« Oui, Bulluca est la créature de Ségomaro ou, plus exactement, de cette brute de Murra, qui la bat. Elle l’a avoué à Optatus peu après son enlèvement, ne cessant de protester qu’elle n’était pas responsable, qu’elle avait été poussée sous la menace à trahir

Optatus. Elle n'avait jamais autant parlé et il l'avait vue pleurer pour la première fois. Après qu'on lui eut arraché les yeux, c'est elle qui l'avait soigné avec des herbes de Tatinia. Elle ne l'avait pas quitté, jusqu'au jour où elle avait dû partir en campagne, les dieux seuls savent où, avec Murra. Elle n'était pas revenue.

« Comme je lui affirmais que nous la retrouverions et qu'elle paierait cette trahison, Optatus a secoué la tête et cherché ma main. Il souhaitait qu'on la laisse en paix. Si elle avait pensé qu'on lui ferait subir ce supplice, elle n'aurait pas accepté de le livrer. Il me dit : "Promets-moi que tu ne la feras pas rechercher".

Je n'ai rien promis. Il faut que je retrouve Bulluca et qu'elle paie pour son crime.

« Je sais maintenant que Furius Optatus restera avec nous jusqu'à la fin. Lorsqu'il me fut restitué, j'ai songé à le renvoyer à Parme après avoir obtenu de Damon une forte indemnité. J'ai longtemps hésité, puis j'ai renoncé du jour où j'ai deviné qu'il reprenait goût à la vie et au travail. Aujourd'hui il est sauvé.

« La mort de l'empereur Claude ne m'a ni surpris ni peiné. Le poison a délivré Rome d'un être falot qui n'était pas fait, malgré son intelligence, son érudition, sa bonne volonté, pour gouverner un empire. Je n'ai guère confiance, non plus, en ce Néron dont tu me parles avec tant de chaleur. Derrière lui, je vois surgir les ombres de Caligula et de Tibère.

« L'été s'achève dans des bourrasques de pluie. Je joins à ma lettre un dessin sommaire qui te montrera l'état du colosse. Il ne reste pratiquement, pour qu'il soit terminé, que les bras et la tête, soit environ deux ans de travail, si aucun incident ne vient perturber le bon fonctionnement de nos chantiers.

«Encore deux ans, Novatus, et tant d'orages à l'horizon... Adieu ! »

La nouvelle était arrivée à Augustonemetum au début de l'hiver, mais Sasia l'avait tenue secrète. C'est à peine si Zénodore avait observé quelques modifications dans son comportement, tant elle était désireuse de lui cacher ce qu'elle avait appris : la prochaine mutation de Caius Julius Damon. Elle avait songé : « Je lui révélerai tout au printemps prochain, peu avant notre séparation, sinon il serait capable de quelque folie. » D'ailleurs la nouvelle n'était encore qu'officieuse, les lettres patentes n'étant pas parvenues à la préfecture.

Zénodore lui dit un soir :

— Depuis quelque temps, tu n'es plus la même. J'ai l'impression que tu t'éloignes de moi. Tu ne parles plus en faisant l'amour et j'ai même surpris à plusieurs reprises des larmes dans tes yeux. Tu es lasse de cette vie que nous menons, je le sens bien. Veux-tu que nous cessions quelque temps de nous voir ?

Elle avait failli répondre que c'était la solution la plus sage et que, de toute manière, un jour prochain, quelqu'un d'autre déciderait pour eux. Les mots n'avaient pu sortir de sa gorge. Il s'était fâché.

— Dis quelque chose ! J'ai besoin de savoir ce que tu penses. Tu ne m'aimes plus ?

Elle l'avait attiré contre elle, cherchant son odeur dans son cou, sous les aisselles, prenant le sexe encore humide dans sa bouche et guettant une nouvelle érection. Il pouvait tout lui demander : elle s'ouvrait comme une rose sous sa bouche et son sexe. Un printemps de feu coulait sur leur peau nue, grondait

dans leur souffle. Et puis, brusquement, quelque chose se brisait en elle : elle le repoussait, le regardait, comme si quelque étranger venait de surgir à ses côtés, au milieu de son sommeil. Son regard devenait froid. Elle murmurait :

— Qui es-tu ? Que fais-tu ici ? Pourquoi sommes-nous ensemble ? Je ne te connais pas ! Je ne t'aime pas ! Va-t'en !

La première fois, il avait cru à une plaisanterie, mais il avait lu un tel désarroi dans son regard qu'il avait obéi. Une autre fois, croyant qu'elle se moquait de lui, il avait refusé de partir, et c'est elle qui s'était rhabillée, furieusement, sans un mot. A la rencontre suivante, elle implorait son pardon : elle devenait folle ; c'était comme si la terre se creusait sous elle et qu'elle n'eût que ce mouvement de révolte pour se sauver de l'engloutissement. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais c'était ainsi.

— Tu crois que je deviens folle ? dit-elle. Alors il vaut mieux que nous nous séparions.

Il supposa que Damon devait la harceler, lui faire des scènes. Il le lui dit et elle éclata de rire. Damon... Il est vrai qu'il savait tout de leurs rendez-vous, mais il lui laissait les coudées franches de manière à pouvoir lui-même, exempté de scrupules, vivre dans ses turpitudes. Il ne pouvait la répudier sans lui restituer sa dot, et il n'en avait pas les moyens, ni l'envie non plus car Sasia était le modèle parfait des épouses, s'intéressant aux affaires, sachant donner de bons conseils, l'accompagnant dans les déplacements et les cérémonies. Damon n'avait eu qu'un seul véritable réflexe de colère : le jour où le collège flaminique de la ville, composé d'austères matrones intransigeantes sur

le chapitre de la vertu, ayant eu connaissance des écarts de conduite de la dame Sasia, avait décidé de l'exclure de l'aréopage. En termes grandiloquents, Damon avait parlé de son honneur bafoué et des conséquences que cette exclusion risquait d'entraîner pour sa carrière.

C'est à quelque temps de là qu'il prit la décision de se séparer de Lydé, son hermaphrodite, dont la présence dans sa maison le desservait auprès de la bonne société de la cité arverne. Il le céda pour un bon prix à Ferro qui, ayant des intérêts chez un marchand d'esclaves de Lugdunum, comptait revendre avec profit cette perle rare dont, en attendant, il s'amusait. Lydé avait un peu grossi, ses dents s'étaient gâtées ; il devenait acariâtre et capricieux. Une larme au coin de l'œil, Damon regarda partir sa « perle de Syrie », décidé à se contenter dorénavant des petites esclaves prélevées discrètement dans le gynécée. Les soucis qui le harcelaient, les attermoissements concernant le déroulement de sa carrière avaient des incidences sensibles sur sa santé et son apparence physique : il avait perdu ses cheveux et se coiffait d'une perruque faite de cheveux prélevés sur des captifs de Germanie ; il s'était empâté, et les fards à base de farine de fève dont il usait parvenaient mal à cacher son teint bilieux.

L'hiver s'était passé sans que Ségomaro et ses rebelles se fussent montrés.

Matturus veillait avec un zèle exemplaire sur le Dumias comme sur son propre domaine. Pour mieux maîtriser son détachement, il avait obtenu de Damon un contingent de prostituées dont certaines, installées

à demeure sur le plateau, vaquaient aux soins du ménage et de la table. Loin de se relâcher, la discipline qu'il imposait à ses hommes s'était durcie. A la moindre incartade, c'était la flagellation, en bonne et due forme, selon la coutume des légionnaires : avec un cep de vigne qu'il avait placé bien en évidence sur le mur extérieur de sa cabane.

Sur l'avis de Zénodore, Damon avait proclamé la fermeture du chantier durant la mauvaise saison. Il ne voulait pas que les incidents précédents se reproduisent et que Zénodore et Optatus jouent de nouveau le rôle d'appât pour les loups de Ségomaro.

Ferro en avait profité pour commander son buste à Zénodore, en l'invitant à venir, avec son ami Optatus, passer l'hiver dans son domaine de la plaine.

— Je désire, dit-il en préambule, que tu me montres tel que je suis, de façon que les enfants des enfants de mes enfants aient une image exacte et précise de l'ancêtre qui a fondé et assuré la fortune de notre famille. Je suis gros, je suis laid, je ressemble à un marchand de fromage, ce que je suis. C'est ainsi que je dois apparaître et figurer dans les siècles des siècles au milieu du laraire. Je serai au comble du bonheur si tu n'ometts pas cette verrue que je ne cesse pas d'agacer du doigt, ce léger strabisme qui m'affecte. Mais n'exagère rien et ne va pas faire de Stellus Ferro un monstre qui terroriserait les enfants. Je te fais confiance.

Ce bon Ferro... Il avait oublié sur la table de Zénodore une bourse de cuir pleine de solides sesterces de Lugdunum.

Il venait presque chaque jour, s'excusant avec déférence de troubler le travail de l'artiste, constater le

progrès de son œuvre, donner son avis sur les dessins, les ébauches d'argile, le travail sur la pierre. Il avait proposé à Zénodore de mettre une de ses plus belles esclaves à sa disposition pour le ménage et pour le reste.

— Pour le ménage, avait répondu Zénodore, ta bonne vieille Alvida me convient parfaitement. Pour le reste, tu le sais, je suis pourvu.

— Et Optatus ?

Le maître bronzier occupait la chambre voisine et sortait peu. Sa petite esclave, Fabia, lui tenait compagnie en permanence. Il passait de longues heures en compagnie de Zénodore, suivant du bout des doigts, sur les ébauches de glaise, les progrès de son œuvre. L'atmosphère du chantier lui manquait ; il en parlait comme s'il allait réouvrir le lendemain, proposait telle amélioration, suggérait que l'on fît une plus ample réserve d'étain qui, en raison des troubles de Bretagne, des pirateries et des brigandages, arrivait au compte-gouttes. Il se raccrochait à tout ce qui pouvait lui donner l'illusion de vivre pleinement.

Certains jours, à certaines heures convenues, Zénodore se postait à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le diverticule joignant le domaine de Ferro à la chaussée Claudius. C'est par là que Sasia arrivait d'ordinaire, accompagnée d'un esclave en qui elle avait entière confiance. Elle était rarement en retard. Zénodore la voyait apparaître, montée sur son cheval gris, emmitouflée dans son manteau d'hiver, contourner l'angle de l'allée de platanes, piquer un galop, se dégager de la pluie, de la brume ou de la neige, et il allait s'allonger sur le lit, les yeux fermés, le cœur battant, pour l'attendre.

Printemps 56.

— *Tibi bene !*

— A vous tous, mes amis !

On porta autant de santés qu'il y avait de lettres à son nom : Amulius. Le printemps soufflait ses grosses odeurs de prairies à narcisses et de bouses fraîches dans le vaste triclinum de la villa du sénateur Stellus Ferro auquel Amulius avait tenu à être présenté « pour affaires ». Ferro n'avait pu faire moins que d'organiser un grand repas en son honneur, pas de ces agapes miteuses qui sentent leur paysan parvenu. Il avait fait venir d'Aquae Callidae un cuisinier nommé Giamilo, qui avait traité tous les grands personnages d'Aquitaine et connaissait parfaitement les subtilités de la cuisine romaine. Ce maître queux moustachu comme un Celte, pourvu d'un bedon en forme de rostre, avait acquis une telle réputation que des notables romains lui avaient fait des propositions alléchantes, sans parvenir à le déraciner.

— Je ne regarde pas à la dépense, lui avait dit Ferro. Il va falloir étonner ce personnage important, qui porte la robe à laticlave et les souliers rouges de la curie romaine.

— Ce sera difficile, seigneur. Cet Amulius est une des plus fines gueules de Rome. Pour l'étonner, non seulement tu devras y mettre le prix, mais je devrai, moi, dépasser mes modestes talents et lui présenter des

mets dont son palais n'a jamais éprouvé la saveur, sans pour autant qu'il s'imagine qu'on veut lui jeter de la poudre aux yeux.

Giamilo avait ajouté à voix basse :

— Je me permets, seigneur, de t'informer de certaines manies de ce vieil homme. Il a une passion pour la chair tendre. Pardonne cette expression triviale, mais il est ce qu'on appelle à Rome un « lèche-vagin ». Il ne croira pas à un manquement au protocole si, au lieu de rester sagement assises au pied du lit, quelques fillettes de ta maison viennent le taquiner. J'ajoute qu'il aime dîner en musique et que deux ou trois joueurs de flûte, pinceurs de harpe et de luth, et même une danseuse, seraient les bienvenus. N'oublie pas que, pour avoir été sénateur, Amulius n'en est pas moins un artiste renommé, et qu'il a le goût très sûr. Ses fresques peintes sont célèbres dans tout l'Empire et les richards de Rome se le disputent.

L'esprit embué par les vapeurs du vin, Zénodore se tourna sur le dos. La chaleur du printemps faisait bourdonner au plafond et autour des lampes des nuées d'éphémères et de papillons. Le vent léger descendu de la montagne, chargé d'odeurs de prairies, agitait entre les piliers des portiques, au bout de leurs chaînettes, les « oscillae » de bronze du maître de céans. Sabidius, qui se tenait à côté de Zénodore, sur l'un des lits à trois places qui meublaient le triclinum, le rappela discrètement à l'ordre :

— Prends garde ! Notre invité t'observe. Te tourner sur le dos et regarder voler les mouches signifie que tu te désintéresses de sa conversation.

— J'ai trop mangé et trop bu, et je crois bien que je

vais être malade. Et puis ces musiciens jouent faux.

— Je te regardais du coin de l'œil. Tu t'es jeté comme un loup affamé sur ce foie d'oie truffé et sur ces pâtés chauds aux gésiers de volaille qui ouvraient les agapes.

— Certes, mais tu as pu constater, toi qui sais observer, que j'ai à peine touché au sanglier en civet et aux alouettes rôties à la broche, pas plus qu'aux merveilleuses charcutailles. Mon appétit ne s'est réveillé que lorsque Giamilo s'est présenté précédé d'un énorme saumon de l'Allier, rose comme les fesses de ton petit esclave. Si j'ai boudé le sorbet à la neige du Dumias et aux pommes d'orange, c'est que j'ai la neige en horreur – tu devines pourquoi... Quelles merveilles Giamilo va-t-il encore nous servir ?

Il se retourna vers Optatus qui paraissait somnoler, sa main dans celle de Fabia. Il salua d'un sourire Amulius qui, l'œil pétillant, sa couronne de chèvrefeuille de travers, pissait dans le pot que lui tendait un petit esclave de sa suite personnelle, sans cesser de promener ses mains ornées de bagues sous la tunique des fillettes à peine pubères qui ondulaient autour de lui et picoraient dans son assiette. C'était un petit homme replet, rouge de visage, affublé d'une barbe grisâtre taillée en pointe, destinée à allonger sa face aussi large que haute et qui tendait à s'affaisser sur ses propres rides.

— Je n'aime guère ce vieil hypocrite, dit Zénodore. Débarquer en proclamant qu'il retrouve en Gaule les antiques vertus de la République : « Pietas, gravitas, simplicitas », et se conduire ensuite comme un pilier d'auberge et de bordel, ne donne pas une idée très plaisante du personnage.

— Évite malgré tout de lui faire grise mine et montre-toi au moins attentif à ses propos, dit Sabidius. N'oublie pas qu'il est le protégé de Néron et qu'il a reçu de l'empereur mission de décorer sa « Domus aurea », sa « Maison dorée », dont les architectes Celer et Sevenus sont en train de dresser les plans. Elle sera immense. Pour la construire et l'entourer de jardins, il faudra détruire les vieux quartiers de Rome, entre le Palatium et les Esquilies.

— Je me moque de Néron. C'est un mauvais poète, une brute et un demi-fou !

— Vas-tu te taire, imbécile ? Amulius pourrait t'entendre.

— Il est trop occupé à chatouiller les fillettes, le vieux porc !

— Il a l'oreille fine et, de tous les convives de Ferro, c'est toi qui l'intéresses le plus. Je crois savoir pourquoi, mais il ne tardera pas à te l'apprendre.

Au milieu du repas, les dames, qui se tenaient assises au pied des lits ; triclinaires, s'étaient éclipsées pour aller papoter dans le gynécée. Auparavant, la dame Varuna n'avait pu résister au plaisir de s'abandonner à un de ces esclandres dont elle était la première à se délecter et qui avaient toujours son mari, le bon Stellus, pour cible. L'œil illuminé d'une lueur flaminique, elle avait proclamé son dépit d'avoir été évincée, de « ses » cuisines par Giamilo. Amulius s'était diverti de l'incident et avait repoussé avec indulgence les excuses embarrassées de Ferro. Sasia, qui avait accompagné son époux et veillé à ce que sa toilette fût soignée, venait de disparaître elle aussi, malgré le regard de reproche que Zénodore lui avait adressé.

Après avoir rabattu sa tunique de soie verte, Amulius s'amusait à disputer une tranche d'orange glacée à une petite esclave qui la lui proposait et la lui refusait au bout de ses lèvres. La conversation, qui avait débuté par des banalités et s'était poursuivie par des considérations sur la cuisine de Giamilo, commençait à languir ; à deux ou trois reprises, l'envoyé de Néron se surprit à bâiller derrière sa main.

— Zénodore, dit Amulius en repoussant la petite esclave, avez-vous eu l'occasion de rencontrer notre empereur avant qu'il revête la pourpre impériale ?

L'artiste l'avait reçu à trois reprises dans son atelier, mais ce gros garçon paraissait s'intéresser davantage aux modèles – des prostituées et des gitons – qu'aux œuvres qu'on lui présentait.

— Je me souviens également, ajouta Zénodore, l'avoir entendu déclamer ses poèmes dans la librairie de mon ami R. Claudius Novatus. S'il lui prend fantaisie de les publier, je crains que ces œuvres, comme beaucoup d'autres, ne servent en fin de compte à envelopper le poisson sur le marché.

Sabidius posa ses deux mains sur son visage écarlate où les boutons avaient brusquement refléuri. Amulius se contenta de toussoter et Ferro de sourire. Sans se laisser émouvoir, Zénodore ajouta :

— Une nuit, alors que je revenais de chez une putain, je l'ai surpris, malgré son déguisement, en train, avec quelques chenapans de sa suite, de piller la vitrine d'un changeur syrien. Sans l'intervention d'une patrouille de vigiles et le passage d'une caravane de maraîchers, ils auraient mis le feu à l'insula et incendié tout le quartier.

— Péché de jeunesse ! dit Amulius. Je te trouve

bien sévère pour ton empereur, mais j'aime la franchise. Moi qui le connais bien, je puis te dire qu'il laissera dans l'histoire un nom qui s'égalera à celui d'Auguste.

— Il serait plus juste de le comparer à Tibère et à Caligula.

Sabidius avait murmuré :

— Vas-tu cesser tes provocations, espèce de fou ! Si tu es ivre, retire-toi pour vomir ton vin.

L'affaire en était restée là, mais Amulius observait Zénodore avec une intensité accrue, comme si le courtisan qu'il était se fût trouvé en présence d'un cynique à la Diogène. A diverses reprises, il sollicita son avis sur des sujets divers, portant principalement sur les choses du sexe qui paraissaient l'obséder. Zénodore était-il d'accord avec Hippocrate pour prétendre que la femme est d'un naturel « froid et mouillé » alors que l'homme est « chaud et sec » ? Ovide, qui était un de ses auteurs de prédilection, estimait que les remèdes les plus efficaces contre les excès de la passion amoureuse sont le travail, la chasse et la vision d'une femme à sa toilette. Qu'en pensait son « ami » Zénodore ? Il ajouta, comme pour excuser ou justifier ses obsessions :

— On nous reproche souvent, à nous, Romains, d'attacher trop d'importance aux débats amoureux, mais n'est-ce pas oublier que notre ville fut fondée, selon certains historiens, par un fils de Vénus et que nous nous devons, de la meilleure manière possible, de rendre hommage à la Divine ? N'est-ce pas ton avis ?

Zénodore bredouillait une réponse banale et plongeait le nez dans son cratère pour cacher son embarras. Ce bavard prétentieux l'importunait.

Pourquoi, au lieu de proférer ces insanités et faire étalage de son érudition, n'annonçait-il pas l'objet de sa visite à laquelle, de toute évidence, lui, Zénodore, n'était pas étranger ? Il regardait le siège vide où, sciemment sans doute, Sasia avait oublié une écharpe légère dont un pan palpitait au souffle de la nuit. Il se sentait brusquement une féroce envie de faire l'amour. S'il avait trouvé Sasia à sa toilette, il n'aurait pas fermé les yeux comme cet hypocrite d'Ovide. Il se sentait parfaitement ivre, mais moins indisposé que Sabidius ne l'imaginait. Une lucidité seconde le possédait. Rien ne lui échappait des détails de la scène qui se déroulait sous ses yeux ; il s'amusa même de voir l'« eunuque de Perse » chargé de découper les viandes de son maître et de les goûter, ranger dans une serviette les reliefs du repas pour agrémenter l'ordinaire du lendemain, ou corriger les fillettes qui se montraient trop familières avec son maître.

Les serviteurs apportèrent les fruits confits au miel et les prunes de Damas au sirop, sur lesquels les petites esclaves de Ferro se jetèrent comme des chattes affamées. Elles se querellèrent avec l'eunuque, sous les yeux amusés d'Amulius qui semblait être à cours de conversation et attendait l'attraction, promise avec une mine énigmatique par Ferro, qui devait mettre un terme à cette soirée ennuyeuse.

Un vieux sénateur, un négociant en porcs, un fonctionnaire de la questure se levèrent, livides et titubants, pour se rendre au vomitorium. Damon somnolait sous sa perruque de travers en contemplant ses bagues d'été qu'il ne portait que dans les grandes circonstances. Zénodore se demanda s'il n'allait pas prendre congé en compagnie d'Optatus qui dormait

près de lui, lorsque Amulius, à demi enseveli sous les coussins, les fleurs et le corps des fillettes qui avaient ôté leurs tuniques, se tourna vers lui.

— Tu me surprends, dit-il. Es-tu toujours aussi triste, taciturne et agressif ? Moi qui te prenais pour un bon vivant... Mon garçon, tu devrais suivre le précepte énoncé en deux mots par Horace : « Carpe diem ! Carpe diem ! » Il faut jouir du présent, oublier ses soucis, se livrer sans arrière-pensée aux plaisirs qui nous sont offerts, et qui, ce soir, ne nous ont pas été mesurés. Béni soit Ferro qui nous comble des bienfaits de sa fortune ! Bénie soit cette soirée digne des dieux ! Je propose que l'on porte des santés au grand artiste, orgueil de Rome, qui nous fait l'honneur de partager ces agapes.

— Du vin ! s'exclama Ferro en faisant claquer ses mains. Et vous, les musiciens, réveillez-vous ! Ce n'est pas un repas de funérailles ! Nous allons boire à Zénodore.

— Mon nom, dit Zénodore, compte huit lettres et je vous fais grâce de mon prénom qui en compte douze et qui est si redoutable à prononcer que personne, à part moi, n'ose s'y hasarder. Huit lettres, huit santés ! Je suis très honoré, seigneur Amulius, mais une seule santé suffira. Ensuite, si cela vous agréé, nous boirons à notre amphytrion.

— De la meilleure grâce, dit Amulius. *Tibi bene*, Zénodore !

— *Tibi bene* ! reprit l'assistance.

On porta une seconde santé à Ferro qui, après avoir bu, s'assit sur le bord de sa couche et frappa dans ses mains.

— Et maintenant, seigneur, voici l'attraction

promise. Tu vas voir danser devant toi une créature superbe et mystérieuse. Je ne saurais mieux te la présenter qu'en disant que, ce soir, si elle avait dû partager notre repas, nous aurions eu du mal à décider si elle devait s'allonger à nos côtés ou rester assise avec les femmes. J'ajoute que cette créature est née des amours entre Vénus et notre bien-aimé Mercure, et qu'on retrouve en elle la vigueur de l'adolescent mâle issu des amours divines et la beauté de la nymphe d'Halicarnasse, Samacis.

— Je constate, dit Amulius, que rien de ce qui concerne les amours mythologiques ne t'est étranger. J'ai moi-même peint, jadis, pour une villa de Stabiès, les enlacements de ces merveilleuses créatures. Ferro, je meurs d'impatience et mon sang bout dans mes veines !

Ferro fit éteindre quelques lampes, distribuer des parfums de Libye, des fleurs fraîches tressées en colliers et en couronnes, des coupes d'eau chaude parfumée pour les mains. Tandis que les serviteurs évacuaient tables et guéridons qui encombraient l'espace entre les lits triclinaires, les musiciens, après s'être concertés, entamèrent une ardente musique de cordax, la danse d'origine grecque la plus lubrique, qui faisait se pâmer les Romains.

Dressé sur un coude, Zénodore laissa une petite esclave au visage rond et grave, qui ressemblait à Bulluca, s'allonger près de lui et fouiller d'une main preste sous sa tunique. A travers la pénombre, il constata que les autres convives, sauf Optatus, étaient l'objet des mêmes attentions. Le cœur battant à éclater, il lui sembla perdre pied dans un paradis étouffant, ne vivre que par ses sens exacerbés. La mort,

la douce mort, il souhaitait qu'elle le surprenne dans ce printemps de fleurs et de chairs ardentes sur lequel il ballottait comme un navire en perdition. « Voilà, se dit-il, je vais mourir de la mort que j'ai toujours souhaitée. » Il eût pourtant aimé que Sasia fût présente, à la place de cette fille dont les seins durs et menus brûlaient sa cuisse. Il faillit crier lorsque son sexe plongea dans le velours humide d'une bouche.

Elle vient de surgir. Une ombre blanche avec des reflets bleus et verts ondoie à la verticale, à portée de la main, déploie un nuage de parfums, soulève d'un pied aux ongles verts, cliquetants d'anneaux d'or, une vague d'étoffes brumeuses. Une jambe plonge, s'agite comme un serpent, revient s'abriter sous la robe dans un tourbillon d'arc-en-ciel, suscite l'apparition de l'autre jambe dont le pied semble tâter l'air moite, cherchant où se poser. Le regard de Zénodore remonte, découvre sous le voile qui dissimule à demi les cheveux de ténèbres un visage de statue, barbouillé de pommade et de craie, comme marqué par l'immobilité de la mort, avec deux pointes de vermillon aux pommettes, une trace de rouge violent aux lèvres, des paillettes d'or sur le front et des yeux immenses, aux paupières bleues. Lydé danse la vieille cordax lascive des Grecs. Elle ôte un voile, puis un autre, les jette vers les lampes mortes, accompagne d'un mouvement des bras leur lente retombée sur les convives. Déjà, sous les derniers voiles qui lui couvrent le corps, se dessinent le ventre rond, les cuisses puissantes, les seins de Junon, les fesses amples et, par éclairs, une peau tatouée à la mode de Bretagne. Pour ne pas jouir tout de suite, Zénodore repousse la tête de la petite

esclave. Il regarde danser Lydé. Il n'est plus que ce regard mouillé de plaisir et d'émotion. Lydé danse. Belle comme un serpent dont elle a la lenteur, la souplesse ou la vivacité, selon les mouvements que la musique lui suggère. Une fascination naît de l'insoluble équation de sa nature. Ce geste pour cueillir un fruit dans une corbeille est celui d'une femme, mais c'est un homme qui ramène vivement la main vers sa poitrine, comme piquée par une abeille. Lydé danse. Maintenant, sous le dernier voile de couleur violette qui s'enroule encore autour d'elle, on distingue le sexe lourd qui semble danser pour son propre plaisir, détaché du corps, solidaire seulement de la musique, sous la toison du pubis ornée de perles, qui pétillent. Lydé joue à le dissimuler, redevient pleinement femme, le dévoile de nouveau, et le mystère l'enveloppe comme un ultime voile. Elle est nue à présent, et son corps ondule, s'offre aux caresses des mains qui se tendent vers lui, se refuse, s'allonge à même le sol pour rejaillir d'une onde d'étoffes transparentes comme Aphrodite sur les plages d'Asie. On entend le cri plaintif d'une esclave forcée, des gémissements, des halètements, des froissements de coussins sous les corps fiévreux. « Maintenant, dit Zénodore, oui, maintenant. Viens... » La fille s'allonge contre lui, ses fesses contre son ventre et s'ouvre comme un fruit mûr.

La fraîcheur de l'aube éveilla Zénodore.

Il avait dû pleuvoir pendant la nuit car la lumière crépitait sur les platanes du diverticule où se querellaient des nuées de moineaux et de mésanges bleues. Depuis combien de temps était-il assoupi ?

Dans le monde dont il émerge, le temps ne signifie rien. Il songe à cette fête des anciens Gaulois d'avant la conquête, dont lui a parlé Ferro : celle du Samain, à l'entrée de l'hiver, et à cette nuit qui n'appartient pas aux hommes mais aux dieux et aux esprits, où tout est mystère, où tout est possible.

Il s'étira, repoussa l'esclave qui dormait à ses côtés, ses petites fesses dures incrustées dans son ventre. Il se leva, constata que des serviteurs avaient apporté des couvertures pour les convives. Lydé dormait dans les bras d'Amulius. Le ventre du marchand de porc s'affaissait sur le bord du lit. Où était Sabidius ? Enfoui sans doute dans cet amas de couvertures et de coussins, à la place d'Optatus qui était parti avec Fabia avant la fin de la soirée.

Une image de mort. Une lampe dégageait en s'éteignant une fumée âcre. La cour prolongeant l'atrium était déserte. Dans celle que bordaient les communs, les bouviers étaient en train, avec des intonations de voix puissantes et graves, de lier les bœufs aux jougs. Les premiers attelages s'ébranlaient, en portant des équipes d'hommes et de femmes vers les vignes des Côtes, tandis que, sous les portiques, des vieilles lavaient le dallage en chantant et que des enfants jouaient au cerceau ou à la balle. Au-dessus des écuries d'où montaient des bruits d'eau et des hennissements, le Dumias se découpait sur le ciel, portant au sommet le pistil de bronze du colosse. Zénodore songea à Optatus qui, déjà, devait être en route pour le chantier, alors que lui... Il descendit d'un pas mal assuré l'escalier qui menait à la cour des communs, se dirigea vers la fontaine d'où les femmes s'écartèrent pour lui faire place.

— Nous aurons une belle journée, dit-il. Il fait chaud, déjà.

Il avait envie de prononcer des mots simples, des phrases banales. Envie d'eau fraîche et de lait tiède, tout juste sorti du pis des vaches. Torse nu, il plongeait à pleins bras dans le bassin, hurla de plaisir, livra son visage de faune au jet puissant, rit plus fort que les femmes qui l'observaient. Encore ruisselant, il se dirigea vers l'étable, souleva une seille de bois pleine de lait mousseux et but à pleine gorge en laissant le liquide ruisseler dans sa barbe. Une odeur de pain frais venait de la boulangerie où l'on extrayait du four les cendres encore brûlantes. Il rompit entre ses mains un pain chaud, y mordit à belles dents. Un boulanger lui tendit un couteau dont la lame portait une tranche de saucisson. Il remercia d'un sourire et d'un hochement de tête et, assis à même le dallage, le dos contre le mur de brique, il contempla, en mâchant avec lenteur, la vie quotidienne qui se recomposait autour de lui avec ses mouvements, ses bruits, ses odeurs et sa lumière. Il lui semblait revenir du fond de la nuit, d'un autre monde, d'une autre existence.

Printemps-été 56.

— Pour ne rien te cacher, dit Amulius, je suis venu de Rome exprès pour te rencontrer et me rendre compte de l'importance et de la qualité de ton œuvre.

Zénodore fronça les sourcils, joua l'étonnement.

— Me rencontrer, moi ? dit-il, je croyais...

— ... que je venais pour ce marchand de fromages qui comptait m'éblouir hier soir ? Cela, c'était le but officiel de ma mission. En fait, c'est toi qui m'intéresses, et c'est l'empereur qui m'envoie.

Amulius fit la grimace en passant la main sur son front, frotta ses yeux rouges de fatigue, s'excusa de n'être pas dans son assiette. « Après une telle nuit, Zénodore... » Il s'accouda à la balustrade du grand parvis, respira profondément l'odeur de rosée amère des buis qui embaumait les abords du temple de Mercure et cligna des yeux comme si la lumière le blessait.

— Ce temple est une merveille, dit-il. Nous n'avons pas mieux à Rome. Ces marbres, ces mosaïques, ces statues... Mais que dire du colosse ? Lorsque l'empereur m'en a parlé, j'ai pensé qu'on avait cherché à l'abuser. Dans quelle intention ? Je l'ignore. Une statue de cent pieds de haut, la plus haute jamais réalisée, et dans cette solitude inhumaine, de surcroît. J'ai accepté la mission que m'a confiée l'empereur, mais sans conviction. Eh bien, le moment venu de lui

présenter mon rapport, je dirai à Néron que tu es le plus grand artiste de ton temps et que toi seul es digne et capable de réaliser sa statue.

— Une statue de Néron ?

— Elle sera identique à celle-ci, mais plus haute de quelques pieds car Néron ne souffrirait pas qu'une œuvre qui le représente soit égale ou inférieure à une autre. Je sais depuis hier soir que tu n'aimes guère notre empereur, mais je te conseille d'accepter sa proposition car il fera ta fortune et ta renommée. Cette œuvre est destinée à prendre place à l'entrée de la Maison dorée que Néron a projeté de faire construire à Rome. Quand pourras-tu commencer ?

— Je n'aurai pas terminé celle-ci avant deux ans. Je compte prendre un peu de repos ensuite, voyager, retourner en Grèce... Je pourrai me mettre au travail dans trois ou quatre ans... si je suis encore en vie.

— C'est donc vrai ce qu'on raconte ? Tous ces ennuis que te suscitent les rebelles ? Damon m'en a parlé ce matin. Pourquoi le gouverneur n'envoie-t-il pas des forces militaires pour les traquer et les anéantir ?

— Tu as lu les *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules ? Souviens-toi de ce qu'il écrivait sur l'Auvergne : « Un pays effrayant... » Maintenant que tu le connais, ce pays, tu sais qu'il exagérait à peine. Trois légions ne pourraient venir à bout de la rébellion, et nous n'avons pas la valeur d'une à notre disposition car elles sont toutes sur les frontières de Germanie. Ce qui se passe à l'intérieur, l'empereur et le Sénat s'en moquent. Ils pourraient connaître des réveils décevants !

— J'en parlerai à l'empereur lui-même, je te le

promets.

— Il ne t'écouterà pas, et peut-être aura-t-il raison. Après tout, une forte intervention armée donnerait trop d'importance à une rébellion qui n'empêche pas la province de vivre, de prospérer, de garnir les coffres des quêteurs, de donner son or comme une vache son lait. Si l'on ne t'avait pas parlé de ces rebelles, tu n'aurais pas eu conscience de leur présence et de leur action. Ils sont discrets, mais mieux vaut ne pas tomber entre leurs mains. Optatus, mon maître bronzier, en sait quelque chose : ils lui ont crevé les yeux.

Ils descendirent le grand escalier, s'effacèrent pour laisser place à une procession de pèlerins conduite par Anko et ses néophytes. C'étaient des gens venus de très loin, des bords du Rhin à en juger par leur apparence physique et vestimentaire, et ils paraissaient très fatigués.

Le chemin pavé de domite, où se marquaient les sillons parallèles des fardiens, les conduisit au pied du colosse. Les compagnons de Liomar consolidaient les charpentes qui allaient recevoir la pièce en train de refroidir dans l'atelier de coulée.

— Nous allons entrer dans une période hasardeuse, dit Zénodore. Je redoute, malgré la précision des calculs, que nous avons refaits cent fois avec les meilleurs techniciens, l'incidence du poids des deux bras – le gauche surtout qui supporte la chlamyde et la bourse – sur l'équilibre de l'ensemble. Quelques dizaines de livres en trop ou en moins, d'un côté ou de l'autre, risquent, avec la puissance des vents, d'avoir des conséquences catastrophiques. Malgré les apparences, cette statue ne tient que par un fil.

Comme ça, vu d'en bas, notre Mercure a l'air costaud : une montagne rivée, enracinée à une montagne, mais celle que nous édifions est creuse, et si nous n'avions pas pris soin de l'armer intérieurement par des poutrelles de fer, ces écailles qui la composent s'affaîsseraient les unes sur les autres à la moindre tempête. Que Furius Optatus se trompe dans le poids du métal dont se composeront les pièces des bras, et tout peut arriver. Pour une telle œuvre, c'est moins de talent que l'on a besoin, que de calculs précis. Si, de plus, elle est agréable à regarder, tant mieux !

— Elle est belle, elle tiendra debout, et toi, Zénodore, tu auras réalisé le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

C'est à peine, tant le montage avait été figolé, si l'on distinguait les traces des joints. Brutes de coulée, les pièces ressemblaient à des lambeaux d'écorce arrachés à un arbre géant. Optatus les confiait pour l'écrouissage à une équipe armée de burins, de marteaux, de limes, qui en faisaient, en une journée, un gros bijou bien lisse. Les monteurs et les riveteurs opéraient ensuite : ils taraudaient, boulonnaient, rivetaient, ajustaient à la masse et, comme si leur travail n'était pas assez bruyant, ils chantaient pour dominer le tumulte de leurs outils et de la matière sonore. Certains jours, cela faisait un vacarme si intense que les pèlerins croyaient entendre la colère du dieu sans tête et sans bras.

Ce matin-là, fardé de lumière tendre, un léger voile de brume enveloppant son torse, une nuée d'oiseaux pépiant autour du sexe, Mercure paraissait radieux. Amulius tint à en faire le tour. Au Creux-de-l'Eau, il fit halte pour admirer la courbure à la fois harmonieuse

et puissante des fesses et des reins, les lignes de force du dos, le jeu des muscles épanouis de part et d'autre du sillon vertébral. Il semblait pétri dans une matière transfigurée par le soleil qui faisait glisser sur la surface des frissons irisés.

Au comble de la jubilation, Amulius voulait en savoir toujours plus. Zénodore l'accompagna à cheval sur la crête des volcans les plus proches. Il s'arrêtait pour se donner le plaisir d'une vision nouvelle du colosse, le contemplait sous tous ses angles, penchant la tête sur le côté pour faire basculer le paysage autour de ce pivot de métal et accroître la sensation de vertige qu'il éprouvait. Il perdait l'équilibre, riait en retrouvant son assiette, heureux comme un enfant qui vient de recevoir un cadeau royal. Il finit par avouer qu'il aimait ce pays, moins « effrayant » que ne l'écrivait César, et que ce Mercure ne pouvait être qu'arverne et placé nulle part ailleurs que sur le Dumias : ces espaces de montagne et de ciel étaient à sa mesure et, dans une ville, il eût perdu ses proportions. Citant un de ses poètes préférés, Horace, il s'écria : « *Quamquam sidere pulchior !* » (« Il est plus beau qu'un astre ! »)

Ils s'éloignèrent du Dumias jusqu'à ne plus distinguer du colosse qu'un pistil de lumière. Avant de quitter le pays, Amulius serra Zénodore contre sa poitrine, pleura d'émotion et lui promit de revenir après avoir informé Néron de sa visite.

C'est Sabidius qui, à la fin de l'été, annonça la nouvelle à Zénodore : on avait capturé Bulluca.

Depuis des mois, il faisait surveiller, de jour et de nuit, la cabane de Tatinia. La fille s'y rendait parfois

pour y chercher des herbes ou pour de simples visites d'affection. Sa capture s'était effectuée sans résistance ; on eût dit qu'elle avait prévu cet événement. Enfermée sous bonne garde dans une cave de la préfecture, elle attendait d'être interrogée.

— Bulluca, dit Sabidius, c'est du menu fretin mais, par elle, nous pourrons arriver à repérer Ségomaro. Elle le suivait, ces temps derniers, dans ses déplacements.

— Je la connais bien, répondit Zénodore, elle ne parlera pas. En dépit de ses apparences vulnérables elle est solide comme un roc. Tu la briseras, mais tu n'en tireras pas la moindre indication.

— Tu la connais sans doute, mais moi, tu me connais mal. Je suis au moins aussi obstiné qu'elle et, quand deux obstinés s'affrontent, il y en a toujours un qui cède. Ce ne sera pas moi. C'est comme si je la tenais dans cette main. Je serre et elle craque.

Il mit sa main sous le nez de Zénodore et la replia lentement en faisant gémir ses jointures.

— Il ne faut rien révéler à Optatus, dit Zénodore. S'il apprenait que Bulluca est captive, il serait capable d'une folie. Malgré le mal qu'elle lui a fait il est toujours épris d'elle. J'ai eu des difficultés à lui faire retrouver son équilibre, nous ne devons pas le compromettre.

— Tu as ma parole, dit Sabidius.

A quelques jours de cet entretien, Zénodore demanda à rendre visite à Bulluca. Il constata, le cœur serré, qu'on l'avait déjà « interrogée ». Elle n'avait pas parlé ; pas un mot ; simplement, parfois, devait révéler Sabidius, une longue plainte de chienne lorsque la

souffrance devenait insupportable.

Il ne la reconnut pas. Deux chaînes maintenaient ses bras écartés le long du mur où elle était adossée, de manière à ne pouvoir ni s'asseoir, ni s'allonger. Le sang maculait son visage d'écailles noires sur lesquelles bourdonnaient des mouches. En entendant grincer les gongs, elle avait eu un geste de recul, ses pieds crispés dans la paille souillée par ses déjections, et une expression d'épouvante qui ne s'était effacée que lorsqu'elle avait reconnu Zénodore. Sous le haillon qui lui couvrait le corps se marquaient des traces de brûlures et des plaies ; on lui avait brûlé la pointe des seins et arraché des lambeaux de peau à l'intérieur des cuisses. Le soldat l'avait prévenu : elle n'était pas belle à voir, et l'odeur était insoutenable.

— Ne crains rien, dit Zénodore en s'approchant, je ne te veux pas de mal. Si tu me reconnais, fais un signe.

Elle inclina la tête et il eut l'impression de voir un sourire s'esquisser sur les lèvres décolorées. En se rendant à la prison, il s'était dit qu'il aurait avec elle un entretien qui lui permettrait, non d'avoir des renseignements sur Ségomaro, ce qui n'était pas son affaire, mais les raisons de son comportement vis-à-vis d'Optatus. Maintenant qu'il se trouvait en face de cette loque humaine, c'étaient des propos de juge ou de tortionnaire qui lui venaient aux lèvres.

— Il ne te reste que trois ou quatre jours à vivre. Si tu acceptes de parler, on te fera grâce et tes souffrances cesseront très vite. Sinon ce sera la crucifixion et tu auras l'impression que tes douleurs n'en finiront pas. Alors, dis-moi pourquoi tu as trahi Optatus. C'est tout ce que je veux savoir.

Elle le contempla fixement puis ferma les yeux et laissa son menton retomber sur sa poitrine.

— Pourquoi l'avoir trahi puisque tu l'aimais ? Car tu l'aimais, n'est-ce pas ? Tu as agi sous la menace ? C'est Murra qui a exigé de toi cette trahison ? Réponds ou fais-moi un signe. J'ai besoin de savoir.

Elle hocha la tête pour signifier qu'il avait deviné juste, et ses lèvres bougèrent faiblement. Il en approcha son oreille, l'entendit sans surprise dire que, si elle avait refusé de livrer Optatus, Murra les aurait tués tous deux.

— Oui a ordonné son supplice ? Murra ? Ségomaro ?

— C'était Ségomaro. Il voulait à la fois venger l'agent auquel Optatus avait fait crever les yeux et empêcher le maître bronzier de poursuivre son œuvre.

— Il a fait un mauvais calcul, dit Zénodore. Optatus occupe de nouveau son poste, et avec autant de maîtrise que par le passé. Nous ne lui avons pas révélé ta capture, car il tient encore à toi.

Elle approuva de la tête. Il sentit l'odeur de fer chaud de l'émotion dans sa gorge en ajoutant :

— Et toi, « petite pomme », tu l'aimes encore ?

Elle hocha la tête à plusieurs reprises. Ses lèvres éclatées sourirent. Il l'entendit murmurer :

— Tu le lui diras... plus tard... quand ce sera fini.

— Je te le promets. En attendant, je ne t'abandonne pas. Je serai là lorsqu'on te mettra sur la croix, dans trois jours. Adieu.

Sabidius l'attendait dans la cour. Zénodore avait refusé qu'il l'accompagnât.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Peu de chose. Elle a livré Optatus pour leur

éviter la mort à tous deux. C'est ce que je soupçonnais. Pour ce que tu espérais, rien ! Et ne compte pas qu'elle parle. Même sur la croix, elle restera muette. Que pourrait-elle révéler, d'ailleurs ? Depuis sa capture, les rebelles ont dû changer dix fois de camp et elle ne peut savoir où ils se trouvent. Pour t'éviter de la peine, tu devrais la faire exécuter discrètement dans sa cellule au lieu de continuer à la martyriser. Tu feras une erreur en la crucifiant en présence de la population, car les rebelles se vengeront d'une manière ou d'une autre. Au contraire, tant qu'ils ignoreront si elle est morte ou vivante, ils ne bougeront pas.

— Nous sommes prêts à les recevoir. Notre chance serait même qu'ils se manifestent. Ces barbares se moquent de cette gamine qui les a trahis autant qu'elle a trahi Optatus. Bulluca sera crucifiée.

Zénodore tint parole : il était présent lors du supplice, se demandant comment révéler sa présence à Bulluca et ne trouvant rien qui pût le compromettre. Il fallait faire confiance aux sentiments.

Damon avait fait passer en ville le crieur public afin d'annoncer le supplice. La croix était couchée à l'endroit où, en temps ordinaire, se tenaient les marchands de grains et les bateleurs, une place prolongeant le parvis des anciens temples. Il n'y avait pas eu de supplice public à Augustonemetum depuis plusieurs années – les derniers étaient des pilliers de caravanes auxquels on avait tranché la tête – et Damon était bien embarrassé, d'autant qu'il partageait l'avis de Zénodore : la crainte d'une vengeance sanglante. De plus, il devrait informer le gouverneur de la capture et du supplice de cette gamine, alors que

c'est le chef des rebelles dont il attendait la prise, mais il avait fini par céder à la volonté de Sabidius.

Bulluca ne tenait plus sur ses jambes lorsqu'on l'avait descendue du fardier où elle était allongée sur des fascines. On lui avait nettoyé le visage pour effacer la trace des sévices, revêtu son corps meurtri d'une tunique d'étoffe grise trop grande pour elle. Deux soldats la portèrent en la soutenant aux aisselles jusqu'au lieu du supplice. Elle ne parut retrouver ses esprits que lorsque Sabidius donna lecture, à l'intention de l'assistance clairsemée, de l'acte d'accusation qui la livrait aux bourreaux. Il y mit une emphase qui, en d'autres circonstances, aurait fait rire Zénodore. Lorsqu'il eut terminé sa lecture par une clause ampoulée évoquant la grandeur de Rome, Bulluca écarta les hommes qui la soutenaient, tenta de se tenir droite sur ses pieds broyés et de parcourir sans leur aide les quelques pas qui la séparaient de la croix, mais elle dut achever son chemin en rampant.

Debout derrière Damon dont on avait installé le siège à l'ombre d'un cyprès votif datant d'avant la conquête, Zénodore ne perdait rien de la scène, bien qu'il en fût bouleversé. Autour de la placette, derrière les cordons de troupe, une centaine de badauds assistaient au supplice, alors que Sabidius et Damon en attendaient environ un millier. Ils étaient si calmes qu'on aurait pu entendre le bruit de leur souffle et ne répondirent pas en écho lorsque des sbires patentés invectivèrent au milieu d'eux les rebelles et ceux qui leur apportaient leur soutien. Pas une plainte, pas une insulte, pas un murmure : une réprobation muette et glacée, plus éloquente que toutes les protestations. Autour de la place, la ville bourdonnait comme à son

ordinaire, presque tous les commerçants et artisans ayant refusé, malgré le vœu émis par Damon, de fermer leur boutique ou leur atelier. On entendait distinctement le pas des attelages, le grincement des essieux de voitures passant sous la porte voisine qui ouvrait sur la voie Claudius. Dans un atelier de tissage voisin, des femmes chantaient de vieux chants arvernes qui parlaient de liberté et d'amour. Des chiens étonnés traversèrent la place en courant, la queue entre les jambes. Dans les branches du cyprès, un merle faisait le joli cœur pour sa merlette.

Sans une plainte, Bulluca se laissa clouer les pieds et les mains. Sa souffrance se trahissait seulement par un vif balancement de tête latéral qui ne cessa que lorsqu'on lui eut attaché le cou avec une corde contre le bois, de crainte qu'elle eût l'idée de s'assommer pour mettre fin à son supplice. On fit glisser la base de la croix dans le trou aménagé pour la circonstance et, par un jeu de cordes, elle fut levée droit et maintenue à la verticale par des taquets de bois.

— Elle n'en a pas pour longtemps à vivre, dit Damon en se levant pour se retirer. Quelques heures tout au plus.

Il était pâle comme un cierge sous sa perruque et ses mains tremblaient. C'était la première fois, avoua-t-il, qu'il assistait au supplice d'une femme. Il savait qu'à Rome, dans le Circus Maximus, on crucifiait fréquemment des adeptes obstinés de la religion nouvelle, de ces « christiani » qui causaient tant de troubles dans la capitale de l'Empire en répandant le dogme absurde d'un Dieu unique, mais ce spectacle-ci l'écoeurait et il avait hâte d'en finir.

— Préviens-moi dès qu'elle sera morte, dit-il à

Sabidius. Ensuite fais disparaître le corps et efface toute trace de son supplice. Dieu merci, les rebelles ne sont pas intervenus, comme je le redoutais.

Bulluca rendit l'âme au matin du deuxième jour.

L'été se prolongeait dans une chaleur étouffante. Des orages tournaient, la plupart du temps sans éclater, comme des manèges funèbres autour du Dumias, dans une atmosphère qui sentait le soufre et la poix brûlante. Les nuits n'apportaient qu'une fraîcheur illusoire. On ne respirait normalement qu'à l'aube, mais l'air, malgré l'altitude, devenait vite irrespirable. Sur les échafaudages et dans les ateliers, les hommes dormaient debout ou travaillaient mollement, insensibles aux menaces des contremaîtres.

Et pourtant, cette année-là, malgré les effectifs réduits et la chaleur, on avait fait du bon travail. La poitrine du dieu achevée, on avait attaqué les bras. Tandis que Zénodore dirigeait les ouvriers chargés, sur ses indications, de réaliser les maquettes d'argile qui imprimeraient leur forme aux moules de sable, Liomar faisait édifier, de part et d'autre du colosse, les structures de bois destinées à supporter les bras qui pendraient de chaque côté du corps, maintenus par un réseau de poutrelles métalliques dont les principales prenaient appui, à l'intérieur de la poitrine, sur les aisselles. Il avait fallu embaucher trois maîtres forgerons, installer à leur intention des forges géantes alimentées avec du bois et de la tourbe, construire un équipement de levage de dimensions exceptionnelles, au grand désespoir de Damon qui jugeait ces dépenses

exagérées et superflues.

— Elles sont pourtant nécessaires, répondait Zénodore. Que dirais-tu si, les bras accrochés au corps, ils s'en détachaient brusquement ? Un Mercure manchot, tu imagines ! Laisse-moi faire et, dans deux ans, si les rebelles nous laissent en paix, je te livre ton dieu flambant neuf !

Les rebelles n'attendirent pas deux ans pour se manifester de nouveau.

Ils avaient préparé leur action avec minutie, en mettant de leur côté toutes les chances de réussite, et ils avaient opéré en force. De nuit, selon leur habitude. Et à la date marquant la fête de leur dieu primordial, Lug.

La soirée avait été longue. Pour éviter un bain de chaleur, les pèlerins avaient attendu l'heure qui précède la nuit, alors que l'air prend une couleur et une fraîcheur de menthe, pour faire leurs sacrifices et leurs dévotions à Mercure, si bien que, jusqu'à la tombée de la nuit, cantiques et invocations avaient roulé par vagues sur toute l'étendue du plateau où l'on avait allumé des flambeaux. Les pèlerins repartis pour leur gîte, le silence était retombé autour du temple et du colosse, sous un ciel que la nuit n'arrivait pas à conquérir.

Assis sur son observatoire en compagnie d'Optatus, Zénodore regardait se tasser sur l'horizon les bûchers du crépuscule. Le départ de Matturus, entouré de Vibo et de quelques hommes, suspendit une petite guirlande sonore sur la pente : ils allaient passer en ville, chez les putains, leur nuit de quartier libre et ne rentreraient qu'à l'aube, comme chaque semaine, à

jour fixe.

Ce soir-là, l'air était doux, avec des odeurs de miel venues des pentes de bruyères surchauffées. Le vent d'ouest se roulait dans les buissons comme un chat amoureux, avec de petits soubresauts qui faisaient frémir les sorbiers et les gentianes. On dormirait bien, cette nuit. Quelque chose dans l'air parlait de pluie. On approchait de l'automne.

Zénodore et Optatus attendirent que la nuit fût tombée pour quitter le rostre de pierre sur lequel ils s'étaient installés. En passant près de l'auberge, ils entendirent des bruits de fête : les derniers pèlerins buvaient sec autour des grandes tables et chantaient des airs gutturaux du nord, avant d'aller retrouver l'écurie ou leur chariot.

Avant de s'enfermer dans sa cabane, Zénodore, comme il le faisait chaque soir, inspecta les chantiers et s'assura que les sentinelles étaient en place. Revenu à sa cabane, il se dépouilla de ses vêtements, s'allongea sur sa paille, fit ses ablutions et laissa l'eau sécher sur sa peau. En songeant à Sasia, qu'il n'avait pas revue depuis une semaine, il eut une érection brutale. Il ferma les yeux et se promit de la revoir le lendemain.

Il s'endormit, s'éveilla deux heures plus tard et, croyant entendre des rumeurs insolites, se leva pour faire quelques pas au-dehors. La nuit était paisible, avec des transparences d'absinthe. Il se rassura en se disant que ce devait être un chien en train de courir après une sauvagine, et revint s'allonger sur sa couche.

Il avait beau faire, se tourner et se retourner, traquer la fraîcheur sur tout l'espace de sa paille, il n'arrivait pas à retrouver le sommeil. Cette nervosité

ne lui était pas habituelle, mais il ne s'en inquiéta pas outre mesure. Pour la tromper, il se leva de nouveau pour pisser, resta quelques instants à écouter les chiens qui se répondaient d'un bout à l'autre de la troncature du sommet, comme s'ils avaient reniflé la présence d'un ours ou d'un loup. Le colosse se dessinait en ombre mate contre le ciel noir et il fallait jouer du regard pour le localiser. Il tenta de deviner l'heure à la position des étoiles mais le ciel était brumeux.

Lorsqu'il se retourna, un homme était derrière lui. A la chevelure blanche il reconnut Ségomaro. Torse nu, vêtu seulement de braies gauloises nouées aux chevilles, le druide tenait une épée à la main.

— Il y a longtemps que je n'avais pas eu le plaisir de ta visite, dit ironiquement Zénodore. Veux-tu entrer ? Je vais allumer une lampe. Nous pourrions bavarder...

— Ce serait avec joie, mais le temps presse, répondit Ségomaro. Tu regardes mon épée ? Rassure-toi, pour moi, ce n'est qu'une arme défensive.

Il ajouta :

— Nous sommes venus venger Bulluca.

— Bulluca est morte et rien ne pourrait la ressusciter. Elle a payé pour le mal qu'elle a fait à Optatus. Nous devrions être quittes.

— Nous ne le serons jamais.

— Tu es venu seul ?

— Attends quelques instants et tu verras. A mon signal, tu assisteras à une fête de nuit improvisée. En attendant, habille-toi et tiens-toi tranquille. Ce n'est pas à ta personne que j'en veux, mais il serait imprudent de me provoquer.

— Les grands sentiments te perdront. Tu sais très bien que, si tu me laisses la vie sauve, je continuerai mon œuvre sans faillir. Je suis aussi obstiné que tu peux l'être, mais gare ! Si tu touches une nouvelle fois à Optatus, tu auras devant toi un ennemi irréconciliable.

— Optatus a eu son compte. Nous le ménagerons.
Zénodore enfila ses braies et rejoignit Ségomaro.

— Le moment est venu, dit le druide. Je vais rester près de toi tout le temps que durera l'opération. Ainsi, nous aurons tout loisir de nous dire des choses importantes.

Il se détacha de quelques pas, imita le sifflement du milan à trois reprises et la nuit se mit à murmurer et à bouger sur toute l'étendue visible du plateau, comme si elle se retournait dans son sommeil. Des chapelets d'hommes glissaient entre les cabanes, derrière les manteaux de couleur claire qui signalaient les responsables de l'opération.

— Si nous avons choisi ce soir, dit Ségomaro, c'est non seulement à cause de la fête de Lug, mais surtout parce que je redoutais la présence de Matturus. C'est un demi-fou mais un redoutable meneur d'hommes. Lui absent, tout sera facile. Tu vois ce groupe, à notre droite ? Il est conduit par Murra, habillé d'une saie blanche. Il est chargé de régler leur compte aux soldats qui doivent être en train de faire de beaux rêves et dont pas un ne réchappera. Pauvre Matturus ! Il ne lui restera, en constatant ce massacre, qu'à se passer son glaive à travers le corps.

— Et ceux qui montent la garde autour du colosse et du chantier ?

Ségomaro fit le geste de se trancher la gorge du

plat de la main.

— Tu entends ce bruit à notre gauche. Ce chant de mort n'est pas agréable à mon oreille, mais on s'habitue à tout. Toi qui n'as jamais eu à te battre à mort pour ta liberté, tu ne peux pas comprendre. Tu me diras que ces pauvres types étaient innocents ? Voire ! L'innocence, ça n'existe pas. Si tu restes immobile alors que le monde bouge, tu n'es pas innocent. Laisser faire, c'est, d'une certaine manière, prendre parti. Vivre, c'est être coupable. Seule la mort nous exclut de la lutte, et encore...

— Serais-je donc innocent, moi, pour que tu m'épargnes ?

— Qui t'a dit que je comptais t'épargner ?

Zénodore sentit des sueurs froides à ses tempes en regardant l'épée nue sur laquelle Ségomaro s'appuyait, jouant à la piquer en terre et à la retirer lentement.

— Je te répète que je n'en veux pas à ta vie parce que j'ai de l'estime et presque de l'amitié pour toi car nous sommes de la même trempe : toi de bronze, moi de fer. On peut bien s'offrir le luxe d'un petit sentiment. C'est ma faiblesse, mais elle ne saurait dépasser certaines limites. Ce n'est pas à toi que nous allons nous en prendre, mais à ton œuvre. Regarde bien, là-bas, ça commence à bouger...

Il pointa son épée en direction du colosse sous lequel dansaient des lucioles de feu.

— Si vous avez l'intention de l'abattre, dit Zénodore, il vous faudra être plus nombreux et y consacrer des semaines.

— Ce n'est pas notre ambition. Nous allons placer contre les échafaudages des charges de soufre, de poix et de salpêtre. Ça va faire une belle flambée...

— Nous en serons quittes pour reconstruire les échafaudages. Un mois de retard, ce n'est pas une affaire. L'absence d'Optatus nous a été plus préjudiciable.

Zénodore se retourna brusquement en entendant des cris du côté de l'auberge. Les rebelles n'allaient pas s'en prendre aux pèlerins ?

— Nous avons songé à en faire une grillade mais, à la réflexion, ces imbéciles d'infidèles en seront quittes pour la peur. De même pour les prêtres qui doivent être en train de souiller leurs braies. Quant aux ouvriers, parmi lesquels nous comptons des amis, tu n'as rien à craindre pour eux.

La « fête de nuit » dont avait parlé Ségomaro débuta par une grosse boule de fumée traversée de lueurs, qui se dissipa lentement, laissant le sinistre illuminer les jambes et les flancs du colosse. On distinguait peu à peu une sorte de ballet fantastique, des silhouettes brandissant des torches autour de la statue. Les structures de bois qui escaladaient le colosse jusqu'aux aisselles s'embrasaient rapidement, la longue canicule ayant rendu le bois sec comme de l'amadou. A travers les lueurs, on distinguait le réseau robuste et puissant édifié par Liomar et ses « acrobates ». Malgré la fraîcheur de la nuit, Zénodore transpirait abondamment, serrait entre ses poings un nœud de colère. Il observa Ségomaro, songea qu'il aurait dû le bousculer pour lui arracher son épée, mais, inexplicablement, il ne pouvait s'y résoudre. Non loin d'eux, appuyés sur leur lance, leur saie de toile légère flottant dans leur dos, torse nu, quelques rebelles contemplaient l'incendie, après avoir égorgé les soldats dans leur cabane.

— Quel spectacle ! soupira Ségomaro. J'aurais aimé que ce vieux druide du temps de Vercingétorix, Uritaco, puisse sortir de sa tombe et voir ce que je vois. Le dieu favori de ce peuple de vachers, Mercure, en train de griller comme un porc à la broche ! D'avoir pu contempler cette scène, mon cœur fond de plaisir.

Lorsque les premiers échafaudages s'écroulèrent dans un gigantesque brasier, éparpillant des débris incandescents jusque sur le parvis du temple, le druide poussa un cri de plaisir. Le cœur battant à rompre, les jambes molles, Zénodore pleurait. Il songeait aux hommes de Liomar qui, chaque matin, riant et chantant, escaladaient, lestes comme des singes, joyeux comme des enfants, les gigantesques structures. Lorsqu'il montait jusqu'à eux, ils l'entouraient, lui offraient du vin de leur gourde. Ils sentaient la sueur. Des copeaux s'accrochaient aux poils de leur poitrine et à leurs cheveux. On les devinait en amitié avec le bois, le ciel, l'air et même cette grande cigogne de Liomar qui les traitait pourtant comme des galériens, qu'ils brocardaient quand il avait le dos tourné mais qu'ils respectaient car, dans son art, il passait pour un maître.

— Tu me détestes de plus en plus, dit Ségomaro. Si tu pouvais me dérober cette arme, il y a longtemps que tu m'aurais mis en pièces. S'il subsistait en toi quelque trace d'amitié et de simple considération pour le barbare que je suis, il n'en reste plus rien, n'est-ce pas ?

— Ce sont les premières paroles sensées que j'entends cette nuit dans ta bouche. Tu pourrais ajouter que je n'ai plus que mépris pour toi. Tu croyais ruiner mon œuvre en me touchant dans mon orgueil

d'artiste et ainsi me décourager ? Tu t'es trompé. Dès demain, je me remettrai au travail avec plus de conviction et d'ardeur que jamais. Toi, en revanche, tu comprendras que tu as agi en pure perte. Tes cruautés trahissent une solitude stérile. Je te plains, Ségomaro, autant que je te déteste.

— J'avais prévu ta réaction et je ne t'en veux pas de ta franchise. Nous pouvons nous affronter mais non nous détruire, toi l'homme de bronze, moi, l'homme de fer. Dans des domaines différents, ceux de la religion et ceux de l'art, c'est le même combat que nous menons, avec les mêmes risques : ceux de l'incompréhension et de la solitude.

La nuit n'était qu'un brasier autour duquel des hommes couraient et gesticulaient. Dégagé de son enveloppe de bois, Mercure resplendissait dans une gloire de flammes ; par moments, il paraissait vaciller, lorsqu'un jet d'étincelles montait le long de ses jambes, jusqu'à ses reins ; il paraissait alors jaillir de la gueule d'un volcan et sur le point de se laisser de nouveau engloutir par lui.

Accompagné de Ségomaro, Zénodore avait rejoint Optatus. Impuissant, il avait assisté au saccage de ses ateliers ; son oreille était pleine encore du bruit sourd des masses défonçant les murailles des fours. Des larmes coulaient de ses yeux morts. Assis à même le sol, en compagnie de sa petite esclave, sa tête appuyée contre ses genoux, il paraissait accablé.

— Rassure-toi, dit Zénodore. Les dégâts sont moins importants qu'on n'aurait pu l'imaginer. Nous nous remettrons au travail dès l'aube.

Des montagnes de feu rose faisaient pendant, vers l'occident, aux brasiers en train de se tasser au pied du

colosse. Au-dessus, le ciel était d'une pureté de source.
Zénodore se dit que la journée serait belle.

LIVRE NEUVIÈME

LES LAVES FROIDES

Été 56 à hiver 56-57.

Damon arriva peu après le départ des rebelles, alors que le jour venait de se lever. Sabidius l'avait éveillé en pleine nuit pour lui montrer les lueurs suspendues en plein ciel au-dessus du Dumias. On aurait dit un lambeau de crépuscule oublié en plein ciel, sauf que cela bougeait, comme ces feux qui brûlent certains soirs d'été sur les montagnes. Sabidius s'était levé, avait alerté l'officier qui commandait la petite garnison, et une troupe d'une cinquantaine de cavaliers avait pris la direction de la montagne sacrée. Ils avaient escaladé les pentes dans l'odeur de fumée qui stagnait entre les troncs des sapins et des hêtres.

Ils trouvèrent Zénodore ivre ou à moitié endormi au seuil de sa hutte, entouré d'ouvriers et de prêtres.

— Je ne vois pas Matturus, dit Damon.

— Il est en ville avec quelques hommes, répondit Zénodore. C'était son jour de repos réglementaire. Rien à lui reprocher.

— Et les hommes de garde ?

D'une main lasse, Zénodore désigna le revers d'un talus où les ouvriers et les prêtres avaient aligné une vingtaine de cadavres.

— Il n'y a pas un seul survivant, dit Zénodore. Tous égorgés. La marque de Ségomaro.

— Des dégâts importants ?

— Va constater par toi-même. Je suis trop las pour

t'accompagner. Un tremblement de terre n'aurait pas fait pire. Liomar est fou de rage.

Damon partit faire son inspection à cheval, revint, le visage défait. Les rebelles avaient détruit tout ce qui pouvait l'être, mais le colosse était indemne, avec seulement, le long de ses flancs, des traces de fumée.

— Les ouvriers, dit Damon, sont-ils tous présents ?

— Ségomaro les a épargnés, bien qu'il y ait parmi eux des adversaires irréductibles des rebelles.

— Tu as parlé avec Ségomaro ?

— Nous sommes restés ensemble tout le temps qu'a duré l'opération.

— Je trouve singulier qu'il t'ait épargné, alors que tu es l'élément essentiel de ce chantier.

Zénodore s'avança de quelques pas vers Damon.

— Veux-tu dire que je pourrais bien être de connivence avec lui ? Alors exprime franchement ton idée et j'en tirerai les conséquences qui s'imposent.

— Pardonne-moi, bredouilla Damon. Ces mots m'ont échappé.

Il descendit de cheval, demanda :

— Combien de temps faudra-t-il pour que ce chantier soit de nouveau en état de fonctionner ?

— Enfin une parole sensée ! s'exclama Zénodore. Après m'en être entretenu avec Optatus et Liomar, j'estime que trois mois seront nécessaires.

— Ce qui signifie que la construction du colosse ne reprendra qu'au printemps.

— Je le crains, dit Zénodore.

Damon lança un regard oblique à Zénodore et lâcha avec un sourire :

— Au printemps prochain, je serai loin de ce pays...

— « Je serai loin de ce pays... » Ce sont les mots qu'il a employés. Qu'a-t-il voulu dire ? Que me caches-tu ?

Sasia remonta la couverture sur sa poitrine. Le froid était venu brusquement, avec les premières ondées d'automne. La villa rustique de Ferro baignait dans un lac de brume où se mêlaient des odeurs de moût de raisin et de fumier.

— J'ai essayé à plusieurs reprises, dit-elle, de te faire comprendre que nous allions devoir nous séparer, mais, tant que la date de notre départ n'était pas fixée, j'hésitais à t'en informer ouvertement, comme si cette révélation eût pu hâter cette mesure, bien qu'elle ne relève pas de Damon mais de l'empereur lui-même. Aujourd'hui, j'en ai la certitude. Mon époux a appris la nouvelle il y a trois jours.

Il se détacha d'elle, se retourna sur le ventre, se fit un abri du traversin, s'y enfouit, s'y perdit pour annuler les propos de Sasia, échapper au temps et à la fatalité. Il n'entendait plus que la palpitation saccadée de son cœur et, à ses tempes, un bourdonnement qui montait, s'amplifiait, le noyait. Il se dit qu'il devait réagir, faire quelque chose, se révolter, peut-être tuer Sasia et se tuer ensuite. Il jouit amèrement, durant quelques instants, de cette idée, puis l'écarta avec horreur. Disparaître serait un aveu d'impuissance. Dans ces cas-là, il faut montrer qu'on existe, créer une illusion de théâtre, puiser dans le « no importa » des Latins comme dans une fontaine d'espérance. Il se dit qu'il pouvait très bien se passer de Sasia, que, sans elle, la vie reprendrait son cours et que, de plus, tout serait simplifié.

Il rejeta brusquement le traversin, se redressa,

s'assit, le dos contre le mur, et dit froidement :

— C'est mieux ainsi. Notre liaison était sans lendemain. Nous avons pu, jusqu'à ce jour, éviter tout incident avec Damon, mais cela n'aurait pas duré. Grâce à l'empereur, tout se dénoue donc le mieux possible.

Il se força à rire pour déclamer ironiquement :

— Merci, Néron, maître de nos destinées !

D'une voix apparemment indifférente, il poursuivit, accumulant des questions dont il n'attendait pas de réponses :

— Quand pars-tu ? Pour où ? Damon doit être ravi : il quittera le guépier arverne sans regrets, car il aura de l'avancement, je l'espère ? Sa mutation a tardé mais, tu vois, tout arrive. Et toi, Sasia, es-tu heureuse de quitter ce pays de sauvages ?

Il voulait éviter de prononcer son nom mais il lui était venu machinalement aux lèvres, et il sentit sa voix se briser, les mots se bloquer dans sa gorge. Il devina pourtant qu'il était sur le point de se maîtriser, d'exorciser la fatalité, et qu'il devait continuer à jouer les indifférents, quitte à blesser Sasia.

Sasia... Elle lui tournait le dos et il constata qu'elle pleurait. Il ne put se retenir d'admirer le jeu des cheveux défaits qui découvraient en partie la nuque, la pommette que le chagrin pigmentait d'une roseur insolite, le creux délicat entre le front et la joue. Jamais les femmes ne sont aussi désirables et leur beauté aussi pathétique que lorsqu'elles sentent que le moment de la rupture est proche. Les adieux leur vont bien. En la devinant si proche de lui, encore brûlante et humide d'amour, il se donna l'amer plaisir d'un refus quand l'envie lui vint de la prendre dans ses bras.

Il avait beau se répéter qu'il était absurde et surtout odieux de lui imputer une séparation dont elle n'était pas responsable, qu'elle subissait comme lui-même les événements, il persistait dans le mouvement de révolte qu'il avait suscité tout en le condamnant. Il resserra autour de lui sa cuirasse d'indifférence jusqu'à parler de son travail, afin de montrer à Sasia qu'elle n'était plus l'objet essentiel de ses préoccupations.

— Nous avons beaucoup progressé en quelques jours. L'équipe d'esclaves que ton époux et Ferro ont mise à ma disposition a fait du bon travail de déblaiement. Par bonheur, la statue n'a pas souffert du sinistre. Nous reprendrons les coulées en février et... que fais-tu ?

Écartant d'un geste vif les couvertures, elle s'était dressée, le visage empourpré de chagrin et de colère. Elle chercha avec fébrilité ses vêtements, essayant avec maladresse de cacher sa nudité.

— Il faut que je parte. Je suis en retard et Damon va m'attendre. Nous devons visiter un chantier routier, près de Gergovie.

— Tu ne m'as pas répondu. Quand partez-vous, et pour où ?

— C'est sans importance. Le plus tôt sera le mieux.

Elle jeta un regard dans la cour, aperçut l'esclave qui l'attendait sous le portique, près du diverticule aux platanes. Il pleuvait encore. Elle jeta sa cape sur ses épaules, ouvrit la porte, disparut sans un mot.

— Reviens demain ! cria-t-il.

Elle ne pouvait plus l'entendre.

Il se sentit soudain en proie à une exaltation pathétique, avec une irrépressible envie de bouger, de courir, de travailler, de donner des ordres. Il avait déjà

connu, avec une vieille maîtresse romaine, la fallacieuse impression de délivrance qui suit une rupture et savait pertinemment que ces bonnes dispositions étaient précaires. Il ne devait pas rester seul, à guetter les progrès de l'insidieuse marée d'amertume qui envahit l'esprit et le corps, noue ses remous dans la gorge. Il fallait à tout prix meubler cette vacuité qui succède au sentiment de libération, voir des gens, boire, plaisanter, s'étourdir. Oublier. Si possible.

En descendant aux cuisines où il savait pouvoir rencontrer des gens, il se surprit à chantonner. La dame Varuna était là, en train de morigéner une servante qui avait oublié de faire chauffer le vin aux épices qu'on lui avait réclamé. Il faillit éclater de rire ; ce masque de Gorgone, avec son éventail de rides déployé au-dessus des lèvres sèches, était plus risible que redoutable.

— Si ce vin chaud m'était destiné, dit-il, ne t'emporte pas ainsi. Je le prendrai froid et sans épices. Un gobelet bien plein, je te prie...

— Tu dois en avoir besoin, dit Varuna. Si tu voyais ta tête.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Depuis ma dernière lettre, où je te contais par le menu les événements qui ont accablé notre chantier, d'autres motifs de trouble sont venus perturber mon existence.

« Tu te souviens de nos soirées dans les tavernes et les bordels de Subure, des proclamations prétentieuses dans lesquelles je me lançais, au comble de l'ébriété, affirmant qu'il fallait bannir toute passion amoureuse,

ne prendre de la vie que les plaisirs futiles, jouir ? Je citais Platon à tort et à travers parce que tu me l'avais donné à lire, peut-être afin de fournir une justification et des assises crédibles à mes idées. Je souris aujourd'hui de ces prétentions, comme tu en souriais jadis avec indulgence. Le petit philosophe de bordel que j'étais en débarquant en Gaule, l'ivrogne, le révolté, le mauvais garçon, le sybarite, a fait long feu ; l'appareil démonstratif dont il aimait s'entourer a volé en éclats du jour où il a croisé le regard d'une femme : Sasia.

« J'étais devenu un autre homme, Novatus, un homme passionné et sérieux à la fois. Mon amour pour Sasia en avait entraîné un autre : celui que je vouais à mon œuvre ; ils allaient de pair et se complétaient harmonieusement, alors qu'ils auraient pu et même dû, en bonne logique, se contrarier et s'affronter. Voilà l'une des aberrations de ma nature mise à nu. Sasia a introduit dans ma vie un élément stabilisateur ; elle a fait de moi un autre homme sans bouleverser profondément ma nature ; à force de douceur, d'application, d'attention, de compréhension et de patience, elle est parvenue à me démontrer qu'une passion maîtrisée n'est ni dévastatrice ni aliénante, qu'elle peut même, à condition de la maintenir dans certaines limites, devenir créatrice. J'avais pris les mauvais chemins : ceux qui mènent aux désordres et à la folie ; elle m'a guidé vers des voies de lumière, de sérénité et de raison.

« Et voilà que Sasia m'échappe ! Dans quelques semaines, avec son époux et toute sa maisonnée, elle quittera la province pour le Confluent. De quels appuis Caius Julius Damon a-t-il bénéficié dans l'entourage de

Néron ? Je l'ignore. Les cheminements souterrains qui guident le cours d'une carrière me sont toujours demeurés étrangers et mystérieux. Toujours est-il que le seigneur Damon, protégé de Claude, est devenu le chouchou de Néron. Le titre de "judex inquisitor" qui, si j'ai bien compris le galimatias administratif, est une charge annexe de la prêtrise à l'autel confédéral des Trois Gaules, était vacant ; il l'a postulé et cette charge lui est échue sans compétition. Bouffi de prétention depuis qu'il a appris la nouvelle, il ne quitte plus son domicile sans ses licteurs, ses faisceaux et se fait conduire en litière, fardé comme une putain, à travers la ville et les campagnes, pour le seul plaisir de se montrer. Si cela lui était possible, il ferait, comme César Auguste, traîner sa litière par des éléphants.

« Je n'ai pas rencontré Sasia depuis l'entrevue dont je t'ai parlé brièvement, au cours de laquelle elle m'a annoncé son départ, et rien ne dit que nous nous reverrons. Notre séparation a pris d'emblée le caractère d'une rupture. Pourquoi ? Parce que je me suis senti inéluctablement dépossédé de ce qui faisait le sel de ma vie, projeté dans une vacuité terrible, au point que la révolte qui m'animait exigeait une victime expiatoire. C'est Sasia qui a fait les frais de cette étrange tournure d'esprit. Cependant, loin de s'apaiser, ma passion pour elle n'a fait que croître. On peut vivre sans passion, mais il est difficile de s'en passer après l'avoir éprouvée. De sereine et créatrice qu'elle était, celle que je ressens pour Sasia est devenue agressive et dévastatrice. J'appréhende l'hiver qui vient ; j'y respire à l'avance des odeurs de mort, des vertiges d'anéantissement. Lorsque je regarde le dieu sans tête qui domine nos installations, je me dis que cette

montagne de bronze creuse, cette colossale effigie des vanités humaines n'est rien, comparée aux affres de la passion, si intense et si fragile à la fois.

« J'ai songé à mourir, Novatus, mais je me suis repris à temps. La seule richesse qui me reste, lorsque je sonde le vide de mes sentiments, c'est le souvenir de Sasia, la souffrance et la rancœur que j'éprouve à cause d'elle. La mort me priverait de cette délectation. Nous, les artistes, nous savons bien que les plus belles œuvres sont celles que l'on sculpte dans les laves refroidies de la passion. Adieu ! »

Zénodore ne supporte qu'Optatus. A plusieurs reprises il a chassé Vibo, mais Vibo est revenu gratter à sa porte comme un bon chien qui ne prend pas aux sérieux les humeurs de son maître. Au cours d'une discussion avec Anko qui se plaignait avec aigreur des dégâts occasionnés au temple durant la nuit des barbares, il a pris le « pontifex maximus » par les revers de sa tunique et a failli l'assommer. Il a même été sur le point de se brouiller avec Ferro au sujet de son buste que le marchand de fromage trouvait trop réaliste. Sur les chantiers, personne n'ose l'aborder de front ; chacun fait faire ses commissions par Optatus.

Fort heureusement, dans le travail de réorganisation du chantier qui suivit l'attaque des rebelles, Optatus, bien entouré, se suffit à lui-même. Guidé en permanence par Fabia, sa main sur son épaule, il parcourt le chantier par tous les temps, s'entretient avec les contremaîtres et les ouvriers, ceux du moins qui sont restés. Les autres, à la suite des événements, ont jugé prudent de respirer un autre air ou n'ont pas supporté l'idée de passer encore un hiver

sur ces hauteurs inhumaines.

Zénodore ne quitte pour ainsi dire plus sa cabane. Il a racheté tout le vin qui restait à l'auberge à l'issue de la campagne de pèlerinages et, du matin au soir, il nage dans les eaux troubles de l'ivresse, sourd aux affectueuses réprimandes d'Optatus qui doit user d'arguments péremptoires pour obliger son ami à émerger de sa torpeur : il fait appel à son expérience et à sa compétence et Zénodore, de mauvaise grâce, répond à ses sollicitations, dont d'ailleurs il n'est pas dupe, en se souvenant qu'il avait agi de même avec son mari, lorsqu'il l'avait ramené de chez Ségomaro. Optatus est partout : il faut réceptionner un convoi de minerais, de bois de charpente ou de chauffage, régler des différends entre les forgerons et les poseurs de charpentes métalliques, intervenir dans un dilemme avec le collège sacerdotal pour un vol de nourriture attribué aux esclaves employés sur le chantier, supporter les humeurs acerbes de Liomar qui réclame sans relâche de nouveaux ouvriers... Ces formalités et ces problèmes réglés, parfois avec le concours de Zénodore, il rejoint sa cabane et s'endort dans les bras de Fabia.

Quelques jours avant le départ de Sasia, la nuit tombée, alors qu'il était en train d'écrire à son ami Novatus, Zénodore entendit cogner à la porte. Persuadé que Vibo revenait lui lécher les mains, il décida de ne pas répondre. Il ne fit sauter la barre que lorsqu'il entendit une voix qui n'était pas celle de l'esclave murmurer :

— Je sais que tu es là. Ouvre-moi !

Sur le moment, il se dit qu'il était en proie à une

hallucination. Sasia n'avait pu affronter la nuit froide et brumeuse d'octobre, tromper la surveillance de Damon, pour venir le rejoindre. Et pour lui dire quoi ?

Il avait à peine ouvert qu'elle était dans ses bras. Elle haletait et il avait du mal à comprendre les mots qu'elle étouffait dans son épaule : elle avait résisté jusqu'au bout avant d'accomplir cette folie mais elle ne pouvait pas partir sans le revoir. Et Caius Julius ? Absent, convoqué pour une ultime réunion à Bordeaux – il ne reviendrait que le lendemain soir, veille du départ.

Le mot « folie » le bouleversa. Il lui révéla que lui-même avait failli la rejoindre chez elle, un soir où il était si parfaitement ivre qu'il se sentait capable de braver les puissances du ciel et de la terre. Il avait même sellé Bootès mais n'était pas arrivé à se tenir en selle et il ne serait pas allé loin s'il avait persisté dans son intention.

— Tu aurais fait cela pour me revoir ? s'exclama-t-elle. C'est donc que tu m'aimes toujours ? J'avais raison de penser que ton indifférence, le jour où je t'ai annoncé mon départ, était feinte.

— Oui, dit-il, ce n'était qu'une odieuse parade destinée à te faire souffrir, à t'humilier. Quand j'ai eu conscience de ma sottise, il était trop tard. Je croyais que, par ma faute, nous ne nous reverrions plus.

Elle considéra avec tristesse la cruche de vin posée sur la table, le gobelet de terre le désordre du lit.

— Tes mauvaises habitudes t'ont repris, dit-elle. Il ne faut pas. Tu vas me promettre d'être raisonnable.

— Je ne peux te promettre qu'une chose : je ne t'oublierai jamais et aucune femme ne prendra ta place dans ma vie.

— Si tu savais comme j'ai eu envie de toi ! J'ai repoussé Damon qui voulait me rejoindre dans mon lit. Il s'est emporté jusqu'à me frapper, mais j'ai tenu bon. Je ne ferai l'amour avec personne d'autre que toi ! Je te le jure !

Il rit en la serrant à l'étouffer.

— Il ne faut jamais faire ce genre de promesse. Tu rencontreras un homme qui comblera le vide de ta vie, et tu m'oublieras.

— Ne dis pas cela ! Je suis persuadée que nous nous retrouverons. Le poste auquel Damon vient d'être affecté n'est qu'une nouvelle étape dans sa carrière. C'est Rome qu'il vise. Il a des amis puissants jusque dans l'entourage de Néron. Quand tu reviendras à Rome, nous nous reverrons si tu le désires.

Elle ajouta à voix basse, comme pour confesser une faute :

— Ferro a ramené d'Espagne une voyante qui le conseille dans ses affaires. Elle lui a annoncé que le poste de « duumvir quinquennalis » qu'il ambitionne allait lui être affecté sans tarder. Il a reçu un courrier lui confirmant cette prédiction. La voyante a demandé à regarder ma main. Sais-tu ce qu'elle y a vu : deux hommes dans ma vie. Le premier est Damon ; le second ne peut être que toi. Elle a vu que nous allions être séparés mais a affirmé que nous nous retrouverions. Je n'avais pas besoin de ces prédictions pour espérer. J'attendrai le temps qu'il faudra. Mais toi ?

Il s'éloigna de quelques pas vers les lampes de terre qu'il appelait par dérision ses « candélabres de Corinthe », et se retourna brusquement.

— Regarde-moi, dit-il. Je suis ivre au point que je

tiens à peine sur mes jambes. La lettre que je viens de commencer pour mon ami Claudius Novatus révèle un désarroi profond. Chaque soir, pour oublier que tu existes encore et que bientôt tu n'existeras plus pour moi, il me faut trois setiers de vin, et je ne compte pas ce que je bois au cours de la journée. C'est un vieil ivrogne que tu as devant toi. Ma barbe est pleine de vermine et sent le vin. Je ne me suis pas lavé d'une semaine et je confie au vent le soin de peigner mes cheveux. Chaque nuit je me masturbe en pensant à toi, et j'ai de plus en plus de mal à faire naître l'orgasme. Le pire, c'est que je m'en fous. Je peux tomber en charpie, me vider de mon sang, il restera cette certitude : l'amour que je te porte.

— Laisse-moi rester près de toi cette nuit, dit-elle. Elle nous appartient. Je rentrerai à l'aube et personne ne saura que j'ai découché. L'esclave qui m'accompagne m'est tout dévoué.

— Pourrai-je te faire l'amour ? Je m'en sens incapable.

— Qu'importe. Je veux être près de toi. Ce sera notre première nuit.

— ... et notre dernière. Ce souvenir ne risque-t-il pas d'ajouter à notre souffrance ? Il vaut mieux que tu partes.

— Peut-être as-tu raison. Quand on fait une folie à deux, il faut être pleinement d'accord. Tu ne l'es pas. Adieu !

— Non ! Reste... La folie, ce serait de refuser.

La nuit est calme et bleue. Il a neigé depuis que Sasia a franchi le seuil de la cabane. Maintenant le ciel a repris sa blancheur de laine, avec un gros œil de

lune écarquillé au-dessus du temple. Quelques flocons volent encore dans le vent fou. Il fait à peine froid. Trompé par la clarté, un coq chante dans le village des ouvriers. A quelques pas de là, une patrouille manœuvre au sifflet pour prendre son tour de garde, et la lumière brumeuse des torches fait crépiter des sables d'argent sur les casques et la pointe des lances. Encore deux heures avant le lever du jour. Peut-être trois.

Sasia jette des brindilles sur la braise, y ajoute quelques poignées de charbon de bois, souffle pour faire naître une flamme, regarde Mercure adossé à un pilier s'animer, sa chair de bronze parcourue de frissons liquides ; la tête légèrement inclinée en avant semble sourire à une foule imaginaire. Près de lui, sur des tréteaux et à même le sol, les fragments d'une effigie identique, mais en argile, comme brisée à coups de masse, désintégré, amas de coquilles marquées de lettres, de chiffres et de signes mystérieux. Elle ramasse un fragment et l'observe intensément : la trace des doigts de Zénodore se marque encore dans la terre – sa signature. Elle songe à ce buste qu'il lui avait promis, qu'il s'est refusé à lui montrer et qui a disparu.

Zénodore somnole. C'est vrai qu'il est laid, qu'il est sale, qu'il pue, mais comme elle l'aime ! Elle songe à cette femme romaine dont lui a parlé Vibius Avitus, qui acheta un gnome sur un marché d'esclaves, l'exhiba dans ses fêtes et ses orgies et finit par en être éperdument amoureuse, au point de braver le discrédit de toute la ville. Zénodore est demi-nu, la couverture remontée au niveau de la poitrine. Ses mains, tout à l'heure, lui ont râpé le dos, des mains rugueuses avec

des traces d'argile sèche dans les jointures, des mains d'écorce. Le plaisir est encore vivant en elle : il bouge dans son ventre, murmure dans sa poitrine, chante dans sa tête. C'est vrai, il n'avait pas envie de faire l'amour et se dérobaux contacts trop précis, comme s'il avait honte de coller sa peau fétide au corps parfumé, tiède, soyeux, de sa compagne. Elle dut faire appel à une vieille astuce, affirmer qu'il était beau, qu'il était grand, lui redire qu'auprès de lui, l'aigle des cimes, elle n'était qu'un moineau dans un vol de moineaux, qu'elle bénissait le jour où elle l'avait rencontré. Il s'est éveillé, l'a honorée d'une royale érection, l'a prise sans violence ; ensuite ils ont dormi une heure environ ; puis ils se sont repris, sans un mot, comme si, déjà, s'amorçait leur séparation définitive.

Elle n'a plus sommeil. La chaleur envahit la cabane ; elle la sent à travers le manteau qui l'enveloppe : celui de Zénodore, un manteau de paysan, la vieille saie gauloise en laine brute qui sent plus fort, mais meilleur, que la pourpre impériale. Il faut qu'elle reste éveillée. Chaque instant de veille est pour elle marqué d'une découverte : il y a la lettre de Novatus, déroulée sur la table, avec deux boudins d'argile sèche pour la maintenir à plat – et c'est vrai qu'elle est folle, cette lettre, aussi folle que les propos qu'il lui tient pendant l'amour, parfois ; il y a la resserre à vivres qui sent la viande gâtée (« Il finira bien par s'empoisonner avec ces saloperies ! »), et le baril de vin, et les filets de viande et de poisson séché qui pendent au plafond ; il y a le coffre à vêtements où s'entassaient des haillons (« Vibo, où est-il ? ne s'occupe-t-il plus de son maître ? ») ; il y a les étagères montées sur des briques, où s'alignent, liés par des ficelles ou

plongés dans des sacs de cuir, feuillets et rouleaux où sont consignés les calculs qui ont abouti à la réalisation de l'œuvre ; il y a encore et surtout de menus objets qu'elle prend dans sa main, qu'elle caresse, qu'elle a envie de jeter pêle-mêle dans son sac.

— Que fais-tu debout à cette heure ? demande Zénodore. Tu vas prendre froid.

— Il a neigé, dit-elle. Le jour va bientôt se lever.

— Non, c'est la lune. Viens te recoucher.

Elle ôte son manteau, se glisse contre lui. Elle parle dans son épaule ; elle devine qu'elle pourrait parler des heures durant, qu'il l'écoute ou pas, car il y a tant de détails de son existence qu'il ignore, tant d'événements de la sienne qu'elle aimerait lui entendre raconter.

Il se retourne brusquement et elle sent le sexe brûlant et dur contre son ventre.

— Tu veux faire l'amour ? s'étonne-t-elle. Encore ?

— Il ne fallait pas me provoquer. Nous parlerons après si tu veux. Nous avons le temps d'en dire, des choses, jusqu'au lever du jour...

Ils sont gais soudain, l'un et l'autre. Gais comme s'ils avaient bu et qu'ils ne devaient jamais se quitter.

— Viens ! dit Zénodore. J'ai une surprise pour toi.

Le soleil. Il vient de surgir, petite boule de feu rose, et il inonde le plateau de sa lumière fragile. Pas un nuage dans le ciel. Pas un souffle de vent. Une pureté magique. Enveloppés dans leur manteau, ils se dirigent vers le colosse, croisent la patrouille de la dernière veille, transie de froid, qui se hâte vers son cantonnement et la bouillie d'orge qui l'attend.

— Prends garde, dit Zénodore, les marches sont

glissantes à cause du gel.

Lorsqu'ils débouchent sur le terre-plein du socle, au milieu des échafaudages où pendent encore des aiguilles de glace, elle pousse un cri de ravissement : une mer de nuages roses a envahi le paysage, ne laissant émerger que des crêtes de montagnes ou de volcans recouvertes de neige ; elle se prolonge aux limites du monde, calme comme un lac crémeux, avec, proche d'un puy, un gouffre qui laisse entrevoir dans ses profondeurs vertes et roussâtres un monde de sommeil et de silence. Il la prend aux épaules, la serre contre lui, murmure :

— Tu vois, petite « fleur de seigle », nous sommes comme sur une île.

— Seuls sur une île déserte, seuls au monde. J'aimerais que le temps s'arrête.

— Regarde ! Tu vois, au loin, vers l'orient, ce petit frémissement rose et bleu ? Ce sont les Alpes. Cette petite graine de lumière, à peine distincte, c'est le plus haut sommet de ces montagnes.

Elle se retourne, contemple Zénodore comme un magicien. Avec lui, le monde secrète ses merveilles et ses prodiges. Durant la nuit, il a dû invoquer les dieux, les prier d'opérer un miracle, de rassembler le grand troupeau des nuages épars sur la Gaule, d'en faire cette mer infinie, de dresser ce décor de théâtre qu'aucun peintre ne saurait imiter, égaler ou même imaginer. Et c'est à cet homme qu'elle va devoir faire ses adieux...

— Si tu n'es pas trop fatiguée, j'ai une autre surprise pour toi.

Fatiguée, elle ? Sasia fait « non » de la tête, rejette dans son dos les pans de son manteau et commence à

escalader devant lui les échelles qui, de palier en palier, montent dans la jambe du dieu vers cet œil de lumière tendre, tout là-haut. Non, elle ne sent ni le froid, ni la fatigue, ni le vertige. De temps en temps, il lui ordonne d'aller moins vite, de l'attendre ; il n'en peut plus, son cœur va lâcher ! Elle rit et se maintient aux montants de l'échelle pour l'attendre. Peu à peu la nuit de bronze s'éclaire d'une lumière diffuse. Le genou du dieu, le sexe du dieu, le nombril du dieu, la poitrine du dieu... Des diverticules gorgés d'une nuit glacée s'ouvrent de part et d'autre sous l'entrelacs des poutrelles métalliques. Par jeu, Zénodore pousse un cri, et dix voix lui répondent ; elle l'imité ; ils crient ensemble et les sons mêlés de leur voix retombent en brume sonore autour d'eux. « Une musique, songe-t-elle, que je n'oublierai jamais. »

— Laisse-moi souffler, dit-il. Nous sommes presque arrivés.

L'œil de lumière est devenu un lac où le bleu le dispute au rose. Une ultime volée de degrés les mène à la dernière plate-forme. Les ouvriers ont abandonné là leurs outils. A leur gauche, une énorme protubérance de métal, ronde et opulente comme un arbre : la fibule ornée du cabochon qui maintient, agrafée sur l'épaule droite du dieu, la chlamyde dont les plis, sur l'autre épaule, se devinent à une puissante ondulation du bronze.

— Patientons quelques instants, dit Zénodore, et nous allons assister à un nouveau prodige. Laissons le soleil monter encore un peu...

Le soleil escalade le ciel à vue d'œil, se débarrasse, dans l'azur incandescent, de ses dernières rosées de sommeil.

— Maintenant, dit-il. Regarde bien, là, en bas.

Elle regarde. Du côté de l'occident, l'ombre du Dumias s'écrase sur la mer de nuages, nette, comme découpée au couteau, avec tous les détails de son relief. On distingue l'auberge, les arêtes aiguës du village, la terrasse rectiligne du temple, la silhouette massive du colosse et, tout à la pointe...

— C'est nous ! s'exclame Sasia. Nous deux !

— Il y a mieux encore. Observe ton ombre. Que vois-tu ?

— Des couleurs... Toute une auréole de couleurs ! Mais... je ne distingue pas ton auréole à toi.

— Tu ne peux pas la voir, mais, moi, je la vois. Elle est très nette, autant que peut l'être la tienne. Chacun distingue sa propre auréole, mais pas celle de son voisin. C'est toujours ainsi. Pourquoi ? Je l'ignore, et je ne connais pas un savant au monde qui pourrait l'expliquer autrement que comme un caprice des dieux. Moi, le mécréant, j'en suis troublé. Il y a ainsi, dans le monde, des phénomènes qui nous dépassent et qui resteront à jamais inexpliqués. Regarde bien ce prodige car, dans quelques minutes, il n'en restera rien. Plus rien de ces ombres mystérieuses, de cette mer de nuages. Plus rien de toi. Plus rien de moi.

Damon n'avait pas souhaité que son départ passât inaperçu. Il fut comblé au-delà de ses espérances. Toute la ville était là, derrière les licteurs, le corps des duumvirs et la curie arverne au grand complet, Ferro en tête. Les prêtres – ceux de Mercure et ceux des autres divinités – avaient quitté leur retraite hivernale pour revêtir leurs tenues sacerdotales et témoigner par leur présence et leurs chants que le préfet Caius Julius

Damon avait toujours honoré les dieux. On n'avait laissé sur le Dumias qu'un détachement d'une dizaine de soldats sous la conduite de Matturus, et le reste de la petite garnison était sur pied de parade, cavaliers en tête, l'aigle dorée précédant les insignes. Le gouverneur était lui-même entouré d'un contingent de cavaliers auxiliaires d'Aquitaine, constitués en garde prétorienne.

Au moment du départ par la porte principale d'Augustonemetum, une fanfare prit la tête du cortège. L'aruspice venait, après le sacrifice du bouc, d'annoncer des auspices favorables pour Damon et sa famille, et tous affichaient une humeur joyeuse. Pendant la cérémonie, Ferro s'était rapproché de Zénodore et lui avait dit :

— Cela te surprendra peut-être, mais je regrette le départ de notre préfet et je me réjouis de sa promotion. Je sais que tu ne l'aimes guère, et tu as de nombreuses raisons pour justifier ton sentiment, mais dis-toi bien que Damon a commis beaucoup moins de prévarications que d'autres préfets que je connais. S'il s'est enrichi, c'est avec une certaine discrétion. De plus, c'était un homme de bonne compagnie. Certes, je ne partageais pas toutes ses idées, mais il acceptait de bonne grâce la critique et la contradiction. Si la population salue son départ, c'est moins pour le remercier de son comportement d'homme public et de fonctionnaire de Rome que parce qu'elle redoute celui qui le remplacera. Tu vois, à notre droite, au milieu du corps préfectoral, cette sorte d'araignée qui agite ses longues pattes maigres ? Eh bien, c'est le remplaçant de Damon. Il se nomme Valérius Julius Rufus. Tu feras bientôt sa connaissance, mais le plus tard sera le

mieux. Pour ce qui me concerne, c'est déjà fait, et la rencontre a failli tourner à l'aigre. Cet homme est une créature de Néron, et de la pire espèce. Un toutou en présence de son maître et un cerbère dans l'exercice de ses fonctions.

— Après tout, dit Zénodore, je n'aurai qu'un an à le supporter.

— Un conseil, ami : ne le heurte jamais de front. Ce qu'il apprécie par-dessus tout, outre l'obéissance, c'est la flagornerie. Si tu sais t'y prendre, vos rapports seront excellents.

Au moment où le cortège s'ébranla, Zénodore s'éloigna avec Bootès, piqua un petit trot à travers la cité déserte, jusqu'à une porte ouvrant sur un chemin qui, à une demi-lieue de là, rejoignait la chaussée Claudius. Parvenu dans la campagne, il mit son cheval au galop et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au sommet d'une butte surmontée d'un hêtre majestueux et d'une couronne de roches grises. Le temps était doux ; le soleil faisait resplendir les premières jonquilles dans les fonds de prairies humides. Au bord de la chaussée, des groupes de paysans et d'esclaves venus des latifundia des environs s'apprêtaient à brandir des rameaux de houx.

Le cœur de Zénodore se serra lorsqu'il vit apparaître, à la corne d'un bouquet de hêtres, l'avant-garde de cavalerie des auxiliaires aquitains et les musiciens jouant un air militaire. Le cortège marqua une halte au niveau du groupe des paysans pour permettre à Damon de dispenser à tous sa générosité et ses sourires. De son observatoire, Zénodore distinguait confusément, dans la seconde litière, une forme allongée au milieu des coussins, qui était celle

de Sasia. Il clignait des yeux, se frottait les paupières pour mieux l'apercevoir, mais elle lui apparaissait comme dans un brouillard. Il l'avait prévenue : « Je serai présent lorsque tu quitteras la ville, et je te ferai signe. Tu regarderas bien : un grand hêtre sur une butte, avec des rochers en couronne, à droite de la chaussée. Je serai là. Tu me feras un signe... »

Il mit pied à terre, descendit jusqu'à un bouquet de genêts qui commençaient à fleurir et à embaumer. Sasia ne pouvait manquer de le voir. Elle le vit. Tandis que Damon paraissait au milieu des paysans, distribuant oboles et salutations, elle descendit de sa litière et s'avança de quelques pas sur la pente en direction de Zénodore. Elle était revêtue d'une robe verte très simple, sans le moindre bijou. Un moment elle resta immobile, à quelques pas de Zénodore, puis elle dénoua l'écharpe verte qui enveloppait sa tête, l'agita doucement en signe d'adieu avant de la nouer à la branche d'un églantier.

Le cortège avait disparu depuis un moment dans la buée qui montait des basses terres, qu'il était encore là, debout, pétrissant le châle entre ses mains, incapable de s'arracher à son observatoire, les pieds chaussés de cothurnes de plomb.

Le plus difficile, maintenant, restait à faire : vivre.

Printemps 57.

— C'est non, dit fermement Optatus. Je refuse.

Il laissa un petit silence pénible s'établir entre lui et Rufus, avant d'ajouter :

— Si tu t'en tiens à ton idée, seigneur, je m'en tiens à la mienne. Tu me règles mon compte et je me retire définitivement, comme la sagesse aurait dû m'imposer de le faire à la suite de l'affaire qui m'a coûté la vue.

— Je partirai avec toi, dit Zénodore. Nous sommes attendus à Rome par l'empereur.

Il ajouta avec un sourire ironique à l'intention du préfet :

— Il ne te restera plus qu'à nous trouver des remplaçants pour bâcler le travail, ou à laisser ce Mercure sans tête. On viendra du bout du monde voir cette anomalie.

— Sans tête et avec des moignons de bras, ajouta Optatus.

Valérius Julius Rufus se frotta le visage d'une grande main rouge, disproportionnée avec la minceur des longs bras noueux comme des cordes. Il fit claquer sa main sur son genou.

— Je ne vous comprends pas, dit-il. Les experts sont d'avis que le cuivre livien est moins abondant mais d'aussi bonne qualité que le cuivre marien. Ce n'est tout de même pas sous prétexte qu'on a donné au premier le nom de la femme de César qu'il rebute nos

bons Gaulois. Ce n'est pas non plus parce qu'on l'extrait non loin d'ici qu'il est de mauvaise qualité. Ce n'est pas non plus parce que celui que vous préférez porte le nom de Marius et qu'on le fait venir à grands frais d'Andalousie qu'il est supérieur au premier !

— Ce ne seraient pas de bonnes raisons de le récuser, dit Optatus, mais le fait est là : le cuivre livien n'est valable – et encore ! — que pour fabriquer des casseroles ou des garnitures de selles. De plus tu n'en trouverais plus, en Gaule, de quoi fondre une situle.

Le visage long et blême de Rufus se ferma comme on claque une porte : lèvres serrées, yeux clos. L'irritation lui sortait du corps par tous les pores. «Le voilà dans l'embarras... », se dit Zénodore. Il avait deviné, dès le début de l'entrevue, lorsque le seigneur préfet avait parlé d'« économies », qu'on en viendrait là. La dispute qui l'avait violemment opposé à Damon, il y avait huit ans, se reproduisait. A l'époque, il avait tenu bon, alors qu'il était loisible à Damon de trouver un autre maître d'œuvre. Aujourd'hui, alors qu'il touchait au terme de son contrat, il n'allait pas rendre les armes. Il ne mentait pas en affirmant qu'il était attendu à Rome – Amulius le lui avait confirmé récemment par courrier – et Rufus ne pouvait l'ignorer.

Le préfet tourna vers Sabidius un regard qui implorait une solution. Ils s'étaient entretenus des chantiers du Dumias, et Sabidius s'était déclaré d'accord avec lui pour reconnaître qu'on pouvait toujours comprimer les dépenses, sans préciser autrement sa pensée. Gêné, Sabidius détourna la tête et épongea sa joue boutonneuse qui laissait suppurer ses humeurs comme une faisselle son petit-lait.

Huit jours après son arrivée à Augustonemetum, Valérius Julius Rufus avait commencé à s'intéresser à la construction du colosse. Première constatation : la caisse était vide, ou presque. Damon ne lui avait pas soufflé mot de cette situation, et pour cause – après tout, c'était l'affaire de la curie. Renoncer à poursuivre cette œuvre ? Cette idée ne lui effleura même pas l'esprit. S'il échouait là où Damon et Avitus avaient, non sans mal, réussi, sa carrière risquait d'être compromise, et il était ambitieux. Il avait d'ailleurs de qui tenir. Au début du siècle, son père, personnage important, connu dans les Trois Gaules, avait fait construire, à Mediolanum Santonum^{15}, sur le bord d'une rivière nonchalante, aux eaux vertes, le grand arc de triomphe des Santons, puis l'amphithéâtre de Lugdunum ; il portait le titre envié de prêtre du culte de Rome et d'Auguste à l'autel confédéral du Confluent. Cette gloire et cet esprit d'entreprise ne s'étaient pas reportés sur ses descendants. Valérius, après avoir rêvé de s'illustrer à Rome à la suite d'une campagne en Palestine, n'avait pu obtenir qu'un titre de centurion dans la cohorte urbaine de la Ville. A la mort de Claude, Néron l'avait envoyé en Gaule, avec mission de mener à bonne fin, dans les meilleurs délais, la construction du Mercure arverne. Et voilà que Rufus trouvait la caisse vide et ces deux énergumènes qui lui faisaient du chantage, sous des prétextes futiles ! Il se dit que le meilleur moyen de les ramener à la raison serait de les envoyer méditer sur les risques de l'obstination, au fond d'une prison, ou de les fouetter à la romaine, mais c'était impossible : ni Néron ni Vibius Avitus ne toléreraient un tel comportement – on n'était pas en Palestine.

Brusquement il se souvint de ce que lui avait soufflé Sabidius, quelques instants avant l'entrevue. Un argument irréfutable.

— Je comprends mal votre entêtement, dit-il. Vous allez attaquer les œuvres hautes du colosse, celles qui ne se verront que de fort loin et qui n'auront que leur propre poids à supporter. Si l'alliage n'est pas exactement conforme à celui des œuvres basses et moyennes, quelle importance ! Personne ne s'en rendra compte.

Zénodore eut un soupir excédé.

— Notre colosse, dit-il, est construit pour durer une éternité. Nous en sommes responsables devant le peuple arverne qui a consenti un énorme sacrifice, et devant l'humanité tout entière à qui nous allons léguer cette œuvre. Nous avons, jusqu'à ce jour, malgré les aléas dont tu as été informé, fait de notre mieux, et risqué notre vie pour que cette statue soit la plus belle et la plus grande du monde. Et aujourd'hui, pour quelques misérables poignées de sesterces, nous renoncerions aux règles que nous nous sommes imposées, nous trafiquerions nos alliages au risque de compromettre la beauté de la matière et sa solidité ? Nous nous refusons à admettre que notre Mercure soit de ces beautés qui dissimulent les parties de leur corps atteintes par l'âge ou la maladie. A-t-on assez répété, seigneur, que, dans Rome et dans tout l'Empire, on était de moins en moins capable de réaliser des statues colossales, que l'art de Lysippe, de Phidias ou de Skopas était à jamais perdu ! Ce colosse sera peut-être le dernier, mais on en parlera encore dans dix mille ans, alors que l'on aura oublié mon nom et, pardonne-moi, seigneur Rufus, le tien aussi.

Rufus se leva en soupirant.

— Vous persistez donc dans votre refus ?

Zénodore et Optatus hochèrent la tête et se levèrent à leur tour afin de prendre congé.

— Attendez ! dit Sabidius. Rien ne presse. Il reste suffisamment de bon minerais pour un ou deux mois. D'ici là, peut-être les dieux feront-ils un miracle.

— Un miracle ! s'exclama Rufus. Me prends-tu pour un vieux bigot ? La solution, je la connais, et c'est la seule : il faut aller chercher l'argent à la source. Nous allons réunir la curie, proposer aux sénateurs de créer des ressources nouvelles, des impôts et des taxes, renoncer à certains travaux importants, comme la construction de routes et d'aqueducs, que nous réaliserons plus tard. Nous avons une chance : la richesse de cette province. Ces mesures nous rendront impopulaires, mais je m'en soucie peu.

Il ajouta, le regard méprisant :

— Après tout, c'est vous qui l'aurez voulu...

Une nuit, au cours du printemps, Zénodore a rêvé qu'il rencontrait Mercure. La journée a été chaude et épuisante. Le soir, Vibo lui a tenu compagnie ; ils ont bu en jouant aux dés des fèves sèches. A peine couché, Zénodore s'est endormi et Vibo est allé finir sa soirée au poste de garde pour essayer de plumer au jeu quelques recrues.

A peine Zénodore a-t-il fermé les yeux et perdu conscience, le dieu est debout devant lui avec son regard futé, ses cheveux bouclés, ses deux petites ailes de poulet sur le crâne, beau comme une fille. En proie à une soudaine érection, Zénodore a envie de lui, soudain. En se levant, il se demande comment il

pourrait bien dissimuler cette protubérance indécente. Par bonheur, Mercure n'en a rien vu ou a fait semblant de ne rien voir.

Curieusement, le dieu parle en grec. Il dit : « Viens », et Zénodore se lève pour le suivre.

La nuit baigne dans une ombre lumineuse, traversée de chants de grenouilles et d'odeurs de printemps. Le seuil de la cabane franchi, ils pénètrent dans une ville morte, succession d'insulae désertes et de temples aux péristyles sonores comme des cryptes. De grandes gentianes bleues et jaunes ont poussé dans les interstices des dallages ; certaines, qui doivent avoir un demi-siècle, sont aussi hautes que les sorbiers et les églantiers. Des rumeurs profondes montent du sol, bourdonnent autour des stèles et des tombeaux qui dressent leurs épures géométriques de part et d'autre de la voie.

Zénodore se demande ce que Mercure peut bien lui vouloir. Il l'interroge – en grec – mais les paroles ne franchissent pas ses lèvres scellées. Le dieu marche près de lui, son corps de bronze sensible seulement à des éclats mobiles et à un brouillon de voix, moitié chant, moitié conversation. Il avance d'une allure dansante, avec des gestes des bras et des jambes un peu féminins, des mouvements du corps qui font renaître le désir chez le sculpteur.

Ils marchent longtemps sans rencontrer âme qui vive. Cette cité ne comporte pas la moindre statue, pas la moindre effigie humaine ou divine ; demeures, temples, stèles et tombeaux n'arborent que des surfaces sans relief. La mort, le silence, l'oubli.

Soudain, Zénodore dresse l'oreille. Le dieu s'est mis à parler. Le son de sa voix ne dépasse pas ses lèvres

mais semble émaner du métal de son corps. Curieusement, il a adopté l'accent de ce vieux maître que Zénodore eut dans sa jeunesse romaine : un vieillard pituiteux, qui vomissait chaque matin, avec le gros vin de la nuit et ses humeurs glaireuses, des propos amers, proférés d'une voix sourde, à peine audible, sur la décadence des arts en général et de la statuaire de bronze en particulier. C'est à lui que Zénodore doit une bonne part de sa vocation et de son talent. Mais que dit Mercure ?

— Tu le sais, Zénodore, je passe pour être le dieu des bœufs gras et des paysans parvenus. On m'en fait grief ; on fait de moi un dieu honteux mais dont on ne peut se passer parce que l'or naît au bout de ses doigts ; on me cache comme un parent atteint d'un mal inavouable : la richesse ! Ce prétendu mal, moi, je le clame bien haut et je rends grâces aux gens de ce pays qui m'ont élu leur dieu favori. C'est pourquoi je veillerai sur eux et ferai en sorte qu'ils prospèrent de siècle en siècle et qu'ils fassent à jamais de l'art le compagnon de la richesse.

Ses pas mal accordés aux pas du dieu, Zénodore ergote dans sa barbe, s'entend murmurer d'une voix presque inaudible :

— On a bien raison de dire que tu es le dieu des bœufs gras ! Au lieu de ce temple, merveille des merveilles, on aurait dû te dédier un sanctuaire construit de bouse sèche, y faire célébrer les offices par des vachers, y répandre, en guise d'encens, des odeurs de fumier et de purin qui sont agréables à tes yeux car ils ont la couleur de l'or.

Le dieu ne semble pas l'entendre. Il poursuit son monologue. Échangeant ainsi des lambeaux de paroles,

ils sont parvenus jusqu'au parvis du temple qui occupe le centre de la ville morte.

— Les hommes sont ingrats de nature, Zénodore. Un jour ils renonceront à associer mon nom à la prospérité, à me vénérer. La richesse qu'ils auront acquise, ce n'est plus à l'art qu'ils la consacreront mais à des jouissances matérielles sans frein. Les villes, alors, seront à l'image de celle-ci : des nécropoles, des villes grises et froides, qui ont perdu mémoire et identité, des lieux faits non pour vivre mais pour attendre la mort, un ensemble d'organes refroidis pour animer des fonctions végétatives. Tu y chercherais en vain, pour glorifier les valeurs spirituelles et morales, ou simplement pour le plaisir du regard, l'ombre d'une statue. Comme les dieux, comme les hommes, les statues mourront...

La voix du dieu semble s'animer. Elle crépite contre les arêtes du métal, gronde dans des alvéoles cachés.

— Ces villes de Grèce que tu connais bien, Zénodore : Rhodes, Athènes, Olympie, c'est moi, Hermès-Mercure, qui les ai poussées dans la voie de la prospérité qui aboutit à l'épanouissement de l'art. Sans mes auspices elles seraient demeurées des bourgades de chevriers ignorées du reste du monde. Vois-tu, une nation pauvre ne construit rien de beau et de durable, car le souci de survivre à la misère est plus puissant que toutes les considérations de l'esprit et du cœur. C'est pourquoi il est fou de mépriser la prospérité car l'art est son enfant.

Les phrases s'envolent, tournent comme des phalènes autour de Zénodore, se fixent à son oreille pour disparaître aussitôt, plus lointaines, plus confuses que le chant des coryphées dans les grands théâtres de

Grâce les jours de plein vent. Il n'en a retenu que des lambeaux ; il aimerait répondre, protester que l'or corrompt tout, même l'art, qu'il préfère rester un artiste pauvre mais libre plutôt que devenir le premier sculpteur du monde, servilement lié à l'argent, mais ces arguments ne parviennent pas à prendre corps et sonnent faux. C'est comme si la puissance et l'autorité du dieu, passées en lui, étaient en train d'y faire leur nid, d'éliminer les dernières parcelles de doute : un de ces prodiges dont les habitants du Parnasse et de l'Olympe sont coutumiers et dont les misérables humains font les frais !

Il va répondre qu'il se moque d'avoir du génie pourvu que la vie lui soit agréable, mais la voix de Mercure l'interrompt :

— Chez toi, dit-il, l'art passe avant la foi. Tu n'aimes guère de moi que les apparences humaines, mais cela importe peu car nul ne t'a contraint à me vénérer. L'essentiel est que tu croies en ton œuvre, que celle-ci, une fois sortie de tes mains, soit incomparable. Elle l'est déjà. La renommée, la fortune ne constituent pas l'essentiel de tes préoccupations ; tu leur préfères la liberté, même alliée à la pauvreté, mais je puis te prédire que le plus grand sculpteur, le dernier à savoir manier le bronze, ce sera toi !

Une protestation véhémement s'échappe des lèvres de Zénodore. Lui, le plus grand ? Lui, le dernier ? Non ! non ! Il crie que ce qu'il souhaite avant tout c'est rester lui-même, qu'il se plaît dans sa peau d'homme, que son modeste talent suffit à ses ambitions, qu'il s'étiolerait dans la lumière dévorante du génie.

Il est en train de se battre contre le dieu, contre lui-même, ses doutes, ses contradictions, ses mensonges,

lorsqu'il voit Mercure s'agenouiller, s'allonger, bras et jambes écartés, s'immobiliser et, avec une lenteur hallucinante, se fondre dans le sol.

Lorsque Zénodore s'éveilla d'un sommeil agité, Vibo se tenait à son chevet, une lampe allumée au-dessus de son visage.

— Contre qui étais-tu en train de te battre ? demanda l'esclave.

— Si je te le disais, Vibo, tu ne me croirais pas.

Le printemps se passa à terminer les bras du colosse.

Les inquiétudes de Zénodore s'étaient dissipées. La dernière pièce posée – la main gauche qui tenait la bourse – il avait constaté que la statue était solide sur ses assises. Il y eut des journées de grand vent – il grondait sur le plateau comme un troupeau de loups, arrachait des arbres centenaires sur les pentes – mais le colosse ne bougea pas d'un pouce.

Au début de l'été, on attaqua la tête de Mercure.

Par la force des choses, Rufus avait dû revenir sur ses exigences concernant l'utilisation des métaux. Les caravanes de minerai continuaient d'arriver des îles Cassitérides et d'Espagne. En revanche, il exigea que les effectifs des travailleurs subissent une nouvelle compression et obtint, notamment, le renvoi de Liomar, ce qui n'eut que peu d'influence sur le fonctionnement du chantier de charpenterie du fait que le maître Lémovice, au moment où son renvoi lui était notifié, avait presque achevé la construction de la structure de bois destinée à supporter la tête du

colosse, et qu'il s'apprêtait à retourner à ses occupations ordinaires.

Grâce à des subsides procurés par divers impôts et taxes levés sur différents secteurs d'activité, non sans grincements de dents, la caisse de la curie s'était remplie de nouveau et le chantier fonctionnait normalement. Chaque mois, Optatus et Zénodore envoyaient, l'un à Parme, l'autre à Rome, le montant de leurs honoraires, qu'ils plaçaient chez des banquiers syriens ou juifs.

Un incident imprévisible faillit compromettre la fin de l'ouvrage. Optatus avait eu de sa jeune esclave, Fabia, une fillette qu'ils avaient prénommée Justinia. Elle était née dans le courant de l'hiver, peu après le départ de Damon. C'était un bébé malingre, qui avait mis à venir au monde beaucoup de mauvaise volonté et avait failli coûter la vie à sa mère. Justinia avait un visage blafard, de larges yeux verts qui laissaient filtrer une lumière fiévreuse, des membres grêles. Elle ne pleurait jamais, ne riait pas non plus, mais fixait un regard intense, à travers ses paupières mi-closes, sur les visages qui se penchaient vers elle, et elle ne les quittait plus, comme si elle avait souhaité dérober leur mystère ou leur secret. Du lait qu'elle tétait au sein de sa mère, elle ne gardait qu'une faible partie, rejetant le reste avec des efforts qui coloraient son teint livide.

Accompagnée de Zénodore, Fabia amena Justinia chez une « médica » qui se borna à examiner l'enfant et à prescrire les eaux de Coren, une source peu éloignée d'Augustonemetum, qui avait la réputation, bien avant César, de guérir les enfants malades. Ils s'y rendirent malgré la pluie battante, juchés tous trois sur

l'échine et la croupe de Bootès qui faisait tête et bronchait dangereusement chaque fois qu'une bourrasque de pluie mêlée de neige lui fouettait les naseaux.

La « fontaine de vie » de Coren, située au pied d'un oppidum jadis important, était constituée par un puits thermal, simple cuve creusée dans la terre, aux parois contenues par des troncs de sapin bruts. Des haillons décolorés pendaient aux branches, mêlés aux ex-voto de bois ou de métal représentant des membres, des organes, des visages. Aucune construction aux alentours, si ce n'est une cabane à demi enfouie dans l'humus, d'où, à leur arrivée, sortit un vieil homme emmitouflé dans une saie rapiécée. Il devait dormir car il se frotta les yeux et demanda sans aménité ce qu'on lui voulait.

— C'est pour l'enfant, dit Zénodore.

L'homme marqua un recul quand il découvrit le visage de Justinia.

— Jamais vu une figure pareille, dit-il. Et pourtant il en vient ici qui te feraient faire des cauchemars. Ce n'est pas qu'elle soit laide. On dirait que la tête et le corps ne se sont pas développés ensemble mais chacun de son côté et à sa guise. Tu as une idée de ce qu'elle a ?

— La « médica » n'a rien pu dire, ni d'où ça lui vient, mais il paraît que les eaux de Coren...

— Pour les chancres, les teignes, les scrofules, la gourme, le pipi au lit, c'est souverain, mais pour cette maladie-là, va savoir ! Je peux te vendre une statuette. Tu la veux en pied, ou simplement la tête ou le corps ? Et de quelle dimension ? Plus c'est grand, plus c'est efficace. Le métal, c'est plus cher, mais c'est meilleur.

J'en ai de toutes sortes et de toutes tailles. Dis à ta femme de choisir. Les mères sentent mieux ça que nous.

Il égrena un chapelet de tarifs en plaçant sous l'auvent qui prolongeait sa cabane un assortiment de grossières effigies de bois et de métal. Fabia pointa le doigt sur une tête d'enfant, en bronze, qui avait dû servir plusieurs fois, et interrogea Zénodore du regard. Il paya, regarda en haussant les épaules le bonhomme caresser l'objet en prononçant des paroles propitiatoires à mi-voix, dans la langue gauloise des premiers âges. Il fit mine de chercher l'endroit le plus favorable où placer l'effigie.

— Plonge-la dans la fontaine, dit Zénodore, qui commençait à perdre patience, et aide-nous.

Après avoir défait ses langes, ils trempèrent à plusieurs reprises Justinia dans l'eau trouble et glacée. L'enfant n'émit pas une plainte mais on lisait dans son regard une insoutenable expression de colère.

— Elle a du cran ! dit le bonhomme. D'habitude ça ne se passe pas sans cris et sans larmes. Remettez-la au chaud, maintenant, et n'oubliez pas d'emporter de l'eau. J'ai de petits barils tout prêts. Pour la statue et le baril, je te fais un prix, et je ne compte pas les prières.

— Tu es bien bon, dit Zénodore en sortant quelques pièces de sa bourse. Pour les prières, fais-en quelques-unes de plus. Notre petite malade en aura besoin.

Le marchand tira Zénodore par la manche.

— Ta femme a dû croiser le mauvais œil alors qu'elle était enceinte. Dans ces cas-là, il faut cracher dans son manteau ou sa tunique. Si tu veux mon avis,

tu aurais dû, à la naissance, tordre le cou de cette malvenue. Elle risque d'attirer le malheur sur ta famille. Ça m'étonnerait d'ailleurs qu'elle fasse de vieux os. Elle porte la mort dans ses yeux et elle a un regard de vieux. Je l'ai vu tout de suite, et je me trompe rarement. L'habitude.

Dans les jours qui suivirent, Justinia resta entre la vie et la mort. Son visage était devenu blanc comme de la craie, avec, parfois, des colorations insolites. Seul paraissait vivre en elle ce regard fixe et profond qui s'attachait aux êtres avec une sorte de fureur. Parfois, au cœur de la nuit, Fabia allumait une lampe et se penchait sur le berceau. Justinia ne dormait pas ; elle ne dormait pour ainsi dire jamais, et surtout la nuit, comme si c'était son domaine et qu'elle distillât le moindre bruit, la moindre lumière pour en composer l'étrange alchimie dont elle semblait se nourrir.

— Je ne veux pas qu'elle meure, dit Optatus. Je veux la sauver. Dès que possible j'irai la montrer aux médecins de Massalia ou de Lugdunum.

Contre toute logique, il s'était attaché à cette chétive créature, cherchant, par des caresses, à recréer un visage et un corps qu'il ne pouvait voir et ne verrait jamais. Il l'appelait sa « petite lumière ».

— Quelque chose, disait-il, me laisse penser que cette enfant est un être d'exception et qu'une fois adulte elle accomplira des choses étonnantes. Souviens-toi de ce monstre qu'était Socrate. Je suis persuadé que Justinia, si elle vit, aura une destinée exceptionnelle.

Justinia mourut au milieu d'une nuit de printemps, sans une plainte, sans un cri. Lorsque Fabia la trouva froide dans son berceau, le matin, elle ne souffla mot à

Optatus et alla trouver Zénodore. La tête lourde de son ivresse de la veille, Zénodore accourut. Optatus dormait encore. Il prit le petit corps entre ses grandes mains, le caressa de son souffle comme s'il pouvait lui redonner vie.

— Attends pour lui fermer les yeux, dit Zénodore. Regarde, on dirait qu'elle vit encore un peu, là, tout au fond de la pupille, dans cette petite étincelle.

Malgré toutes les précautions qu'il prit pour lui annoncer la mort de Justinia, Zénodore eut du mal à maîtriser Optatus : il était comme fou. Toute la journée, il resta alité, serrant le petit cadavre contre lui, dans sa chaleur, lui parlant, le berçant, le caressant, et toutes les tentatives pour le lui enlever demeurèrent vaines.

Dans l'après-midi, le préfet Rufus monta jusqu'au Dumias en compagnie de Sabidius et d'un sénateur, afin de juger, comme il le faisait fréquemment, de l'avancement des travaux. Il trouva le chantier de fonderie inactif ; les ouvriers, assis au soleil dans l'herbe rousse, le regardaient avec indifférence. Il demanda où était le maître bronzier et on lui indiqua la cabane. Il s'y rendit en pestant contre ces « fainéants », poussa du pied la porte entrouverte. Sa colère déborda en voyant Zénodore assis à table, une cruche et un gobelet devant lui. Il prit le sénateur à témoin et s'écria :

— Voilà où passe l'argent que nous avons eu tant de mal à collecter ! Il sert à ces gens à se goberger et à paresser en attendant les subsides que nous avons la bonté de leur servir.

On devinait qu'il avait l'habitude de ce genre de discours, et que celui-ci avait dû servir souvent en

Palestine.

— Tais-toi ! dit Zénodore. Ce n'est ni le lieu ni le moment de faire un esclandre.

Il montra le lit où reposait Optatus.

— S'il est malade, dit Rufus, je lui enverrai mon médecin. Mais toi, que fais-tu là au lieu d'être sur le chantier ? Ce n'est pas parce que ton maître bronzier se repose que tu dois en faire autant.

— Je te le répète, tais-toi ! dit Zénodore en se levant. Regarde plutôt.

Il écarta la couverture. Optatus, allongé contre Fabia, sanglotait. Ils serraient contre eux une grosse poupée de cire.

— Grotesque ! s'écria Rufus. Êtes-vous ivres ou déments ? Cessez cette comédie, et au travail !

Sabidius, qui s'était approché du lit, se retourna, le visage défait.

— Seigneur, dit-il, ce n'est pas une comédie, cet enfant est mort.

— Eh bien, dit Rufus, qu'on l'enterre. En voilà des histoires ! Débarrassez cette cabane de cette charogne, et que chacun...

Il n'acheva pas sa phrase : Zénodore lui brisa sa cruche de vin sur le sommet du crâne. Battant des bras, Rufus fit quelques pas en arrière, glissa contre le mur, s'affaissa en gémissant.

— Te voilà dans de beaux draps ! dit Sabidius dont les boutons venaient de refleurir. Ma parole, tu es complètement ivre !

Zénodore hocha la tête : c'est vrai, il était ivre, ayant passé sa matinée à vider cruche sur cruche, incapable de quitter le tabouret auquel il paraissait rivé. Il avait essayé de raisonner Optatus, de lui

rappeler que sa femme légitime et ses enfants l'attendaient à Parme, que Justinia ne pouvait vivre, qu'il fallait absolument inhumer ou incinérer le petit corps. Optatus ne l'écoutait pas. Il avait même exigé que Fabia restât allongée près de lui, repliée sur le cadavre comme une matrice sur un illusoire germe de vie. Et voilà que ce butor, ce Rufus...

Aidé du sénateur affolé, Sabidius ranima le préfet, lui nettoya le visage et la tunique du vin mêlé de sang qui les maculaient. Rufus écarquilla les yeux, se redressa en s'appuyant au mur, porta la main à son crâne qui, par chance, portait une blessure bénigne. A peine debout il se mit à réciter un autre petit couplet de Palestine :

— Au nom de l'empereur, je décrète que cet énergumène sera puni de cent coups de verges. Exécution ! Eh bien, Sabidius, qu'attends-tu ?

Sabidius se pencha à l'oreille du préfet.

— Réfléchis, seigneur. Zénodore est un grand artiste. Si Néron apprenait que tu l'as supplicié il ne te le pardonnerait pas. De plus tu risques d'interrompre le chantier pour un temps illimité.

— Je m'en moque ! répondit l'araignée en agitant ses bras maigres. Appelle Matturus. Le châtiment aura lieu sur l'heure, ici même, en présence de tous les ouvriers et de tous les soldats. Si j'entends une protestation, ce sera également cent coups de verges pour le perturbateur et la pendaison pour la moindre intervention.

— Que fait-on du petit cadavre, seigneur ?

— Au dépotoir ! Exécution !

— Tu oublies, seigneur, que tu n'es pas ici en Palestine. Ta décision aura des conséquences

redoutables. Cinquante coups de verges seraient un châtiment suffisant.

— Les verges pour toi aussi, Sabidius, si tu persistes, mais ce sera seulement cinquante coups pour Zénodore.

— Merci de ta bonté, seigneur, dit Sabidius.

Matturus survint quelques instants plus tard, l'air ahuri.

— Tu as dit les verges, seigneur ? Ici, tout de suite ?

— Cela t'étonne ? Rectifie ta position ! Comment oses-tu te présenter à moi sans ta tenue réglementaire ? Tu auras un blâme. A ce qu'on m'a dit, ce ne sera pas le premier. Et débarrasse-nous de cette charogne ! Elle commence à puer...

Aidé de quelques soldats, Matturus dut lutter contre Zénodore, Optatus et Fabia pour leur arracher le cadavre de Justinia. L'un des hommes alla le jeter, en le tenant par les pieds comme une volaille, dans le dépotoir qui brûlait en permanence près de l'auberge. Vide de force et de volonté, Zénodore se laissa entraîner jusque dans les parages du chantier de fonderie où, déjà, on avait rassemblé l'assistance à qui Sabidius avait fait la leçon : pas un mot, pas un geste ! Il se laissa avec une morne indifférence attacher à un poteau. En lui ôtant ses vêtements, Matturus lui dit :

— Ce Rufus est le pire des peaux de vache que j'aie jamais connues. Il se croit aux armées, ma parole ! Le gars que je t'ai désigné tâchera de ne pas trop te faire souffrir. Il a la manière. Mais toi, n'hésite pas à gueuler pour faire de l'effet. Rufus a ramené le supplice à cinquante coups. Il le suspendra avant s'il a un peu de jugeote, à défaut de pitié. Allons, courage,

mon mignon !

Il lui mit un morceau de bois tendre entre les mâchoires et fit signe au flagellant qu'il pouvait commencer.

LIVRE DIXIÈME

BRONZE, VERRE ET CENDRES

Printemps-été 57.

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Rien de tel, mon bon Claudius, qu'une bonne fouettée de verges pour remettre les idées en place et faire remonter la raison des tréfonds de la folie. Je n'irai pas jusqu'à remercier cette brute de Rufus du supplice qu'il m'a infligé et que je t'ai raconté quelques jours plus tard par le menu, car je déteste la souffrance. Cependant je dois convenir qu'aujourd'hui je me sens devenir un autre homme. L'humilité ne peut se conquérir sur la prétention et l'arrogance par un simple mouvement de la volonté ; il faut pour cette lutte des interventions extérieures, des événements, des incidents dont on n'est pas responsable, que l'on n'a ni souhaités ni voulus. Le départ de Sasia, son long silence qui me fait croire à un oubli volontaire de sa part m'ont profondément affecté. Plus tard, la souffrance d'Optatus a été ma souffrance, et j'ai pleuré en voyant les larmes suinter de ses yeux morts. De telles épreuves inclinent en général l'esprit vers la vanité de l'existence et des passions. Je me sentais peu à peu glisser vers un non-être pathétique. Imagine Prométhée sur son rocher, dans l'attente de l'aigle qui viendra dévorer ses entrailles, la lente sclérose de ses souvenirs, l'interminable dépouillement de son être intérieur, l'envahissement inexorable du désespoir.

« L'aigle est venu, pour moi, sous la forme du

bourreau. Je n'imaginai pas que l'on pût souffrir autant dans son être physique. Tandis qu'il m'écorchait le dos, je sentais mon corps se vider de sa vie et la douleur hurler en moi. La salive dégoulinait dans ma barbe à chaque cri que me tirait le supplice. Peu à peu, gagné par l'inconscience, je me sentais partir à la dérive, hors de ma sordide peau d'homme, accéder, coup après coup, à une sérénité qui sécrétait une détermination : si je survivais, je vivrais autrement. Puis une sorte de fureur a fait place à la sérénité. Je m'accrochais désespérément à ces filets de vie qui se retiraient peu à peu de moi, à ce noyau de conscience si dur que la souffrance ne parvenait pas à l'entamer et qui se refusait à sombrer. Je me répétais que, si j'en réchappais, rien ne serait comme avant, que je renaîtrais de mes décombres.

« Comment ai-je survécu à cinquante coups de verge ? A la fin de mon supplice, lorsque Matturus vint me délivrer et, sur ordre de Rufus, m'abandonna dans la boue, on n'aurait pas donné cher de ma peau, mais qui aurait pu se douter que, dans cette charogne qui montrait ses os à vif, une mystérieuse transsubstantiation s'était opérée, que, dans cette flaque de boue mêlée de sang, palpitait la promesse d'une autre vie ?

« Fabia, aidée d'Optatus qui avait soudain échappé au cercle de folie dont il était prisonnier, prit soin de moi. Une fois de plus il fallut faire appel aux services de Tatinia, affronter les odeurs, les saveurs, les contacts répugnants des onguents et des tisanes. En sortant de mon évanouissement, c'est elle que je vis tout d'abord et je crus que quelque Parque vieillissante était en train de trancher le fil de ma vie. J'étais

allongé sur le ventre et Fabia m'enduisait le dos de je ne sais quelle pommade où devait entrer de la graisse de castor ou du sang de crapaud. Ouvrant les yeux, je vis, en face de moi, ce visage décharné autour duquel flottaient de rares cheveux gris, ces lèvres rentrant sur les gencives, qui marmonnaient une invocation à quelque Esculape gaulois en balançant la tête d'avant en arrière : une image de la mort qui me fit instantanément retourner dans les limbes.

« Je reviens de très loin, Claudius, mais je ne regrette pas ce voyage. Il m'a donné conscience d'avoir gaspillé les richesses de ma nature, de n'être jamais allé jusqu'au bout de mes qualités, d'avoir cru que notre œuvre ne se justifie que par le profit que nous en tirons et les plaisirs qu'elle nous dispense. Cette œuvre, celle à laquelle je suis attaché aujourd'hui, y ai-je jamais cru vraiment ? Les rares moments d'exaltation qu'elle m'a procurés se sont vite changés en doute, voire en sentiment de dérision. Je ne croyais guère en elle parce que je ne croyais pas en Mercure, pas plus qu'aujourd'hui. Je ne me suis pour ainsi dire jamais départi des mobiles qui m'animaient à mon arrivée : acquérir gloire et fortune en exerçant mes "petits talents" et faire en sorte que mon "exil", loin de Rome, de mes amis, de mes maîtresses, dure le moins longtemps possible. Neuf ans après mon départ, Rome n'est qu'un brouillard de souvenirs confus, et l'homme que j'étais s'y est peut-être fondu à jamais.

« Ce réveil providentiel aurait dû s'opérer il y a quelques années, alors que l'ampleur et la qualité de mon œuvre commençaient à s'affirmer. J'aurais pu m'investir totalement dans une passion unique, refuser ce qui aurait pu la contrarier, même l'amour de Sasia.

Pourquoi ce sentiment de plénitude surgit-il alors que mon contrat touche à sa fin ? Pourquoi le songe envoyé par Mercure ne m'a-t-il pas été envoyé aux origines, alors que je cherchais sans conviction, moi, le sceptique, à découvrir ce qui, à travers lui, aurait pu donner de l'élan à mon œuvre, faire palpiter le métal comme une chair, laisser, à travers le jeu des formes, transparaître le mouvement d'une âme divine ?

« Je reprends ma tâche demain. Comment vais-je me comporter, moi, l'homme neuf, devant une matière et des hommes qui, eux, n'ont pas changé ? Quels conflits, à la suite de quelles disparités, vont naître de cette confrontation ? Je n'ose y songer. J'ai peur.

« Chaque jour, par l'intermédiaire de Sabidius, Rufus fait prendre de mes nouvelles. Non qu'il s'inquiète de ma santé ; c'est la reprise du chantier qui le préoccupe. Cela fait quinze jours que, par sa faute, il tourne au ralenti. Rufus enrage mais il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. La décision de reprendre mon travail relève de ma seule volonté. Je suis encore faible ; le moindre mouvement me donne l'impression d'une déchirure multiple et insoutenable, mais j'ai hâte, malgré mes appréhensions, de me confronter de nouveau à mon œuvre, de toucher de mes mains la glaise d'où sortira la maquette géante et ces énormes écailles de bronze qui, une à une, composeront le visage de Mercure. Adieu. »

Il a fallu corriger Vibo pour le convaincre de remplir son office, de tenir propre et ordonnée la cabane de Zénodore – elle était devenue un véritable capharnaüm et puait comme un atelier de foulon. Sur la table les reliefs des repas voisinaient avec les

rouleaux tachés de graisse et de vin, sur lesquels le maître d'œuvre jetait ses derniers calculs. Des cochons pie appartenant aux forgerons y entraient comme dans une porcherie, fientaient à l'aise au pied de la statue de bronze et de la maquette d'argile. Vibo avait pris chez les soldats l'habitude de l'oisiveté et du jeu et il avait été difficile de lui réapprendre ses obligations. Il pleurnichait :

— Depuis ton supplice, tu es devenu exigeant et sévère. Tu ne tolères pas le moindre écart et tu me refuses ton lit. J'ai donc cessé de te plaire ?

Je sais que j'ai grossi, que mes dents se sont gâtées, mais ma virilité est intacte. J'en connais qui s'en satisfont...

Zénodore l'avait giflé et l'avait traité d' « insolent ». Vibo avait riposté, une main sur sa joue :

— Si tu me frappes encore, je sais ce qu'il me restera à faire : il y a de la place chez les rebelles de Ségomaro. Il suffira que je me présente...

Une seconde gifle, plus violente que la première, avait envoyé l'esclave buter contre un pilier. Zénodore lui mit un couteau sur le ventre.

— Encore un mot et tu es mort ! J'ai le droit de te tuer puisque tu m'appartiens. Souviens-toi de ce que je t'ai promis : ton affranchissement lorsque je quitterai ce pays. Je peux revenir sur ma promesse si tu m'y contrains. En attendant, au travail ! Si je te prends à fainéanter ou à jouer aux dés avec les soldats, gare à toi !

Vibo avait obtempéré en bougonnant, et Zénodore n'eut plus qu'en de rares occasions à se plaindre de ses services. Il respectait les nouvelles manies de son maître qui semblait avoir passé son temps de

convalescence à lire les stoïciens : il avait déclaré la guerre à la poussière, à la crasse, à la vermine, au désordre. La cabane était redevenue austère et rigoureusement ordonnée, comme le « cubiculum » dans lequel Octave avait vécu avant de devenir Auguste ; le vin était banni, les repas en ville évités ; la chasteté était de règle, au point que Vibo se demandait si son maître ne portait pas la « fibula » comme certains chanteurs et athlètes qui renoncent, pour préserver leur talent ou leur force, aux tentations de la chair.

La même sévérité s'exerçait sur le chantier.

Sans cesser de surveiller la réalisation des maquettes de glaise qui devaient servir à fabriquer les moules où Optatus coulerait le bronze en fusion, Zénodore avait l'œil à tout et ne tolérait aucun relâchement. Il supprima les siestes et certaines des fêtes dont le calendrier de Rome était abondamment pourvu mais qui, pour la plupart, n'avaient aucune signification pour les ouvriers et artisans gaulois travaillant sur le Dumias. Cela ne se fit pas sans murmures ; certains menacèrent même de se croiser les bras, d'en référer au préfet et à la curie. Ces mauvaises têtes furent invitées à se retirer mais elles restèrent sur la promesse d'un pécule, si le colosse était achevé avant l'hiver.

Lors d'une visite qu'il effectua sur le Dumias au début de juin, le gouverneur ne cacha pas sa satisfaction au maître d'œuvre.

La courte chevelure romaine de Vibius Avitus avait blanchi et la rigueur militaire de ses traits avait fait place à une mollesse, sensible surtout au bas du visage

appesanti de plis épais, mais l'œil était toujours clair, bleu et vif. Il expliqua à Zénodore qu'il achevait l'aménagement de sa villa, construite sur une rive de l'estuaire, au milieu des vignes. Il s'y retirerait sans tarder, loin des affaires dont il se sentait de plus en plus détaché.

— Je te rappelle ta promesse, dit-il à Zénodore. Cette statue de bronze qui a servi de modèle au colosse doit venir orner mon atrium, et j'aimerais que ce soit toi qui viennes me la livrer, ton travail terminé. Je ne te cache pas que j'aimerais que tu restes quelque temps près de moi car, cette villa, je souhaite l'orne de statues de pierre et de bronze, et tu es le seul qui ait le talent nécessaire.

— Plus tard, peut-être... Qui sait ? Oublies-tu que Néron m'attend à Rome. Amulius est venu me relancer le mois dernier. Il croyait que j'en avais fini...

— Si tu quittes la Gaule, Rome te reprendra et ne te lâchera plus. Quand on a goûté à la gloire et à la richesse qu'elle dispense, le reste du monde n'existe plus.

Le gouverneur ajouta en clignant malicieusement des yeux :

— Comme tu as changé, Zénodore ! On dit que tu as fait vœu de stoïcisme, mais j'ai peine à le croire. La grâce divine t'aurait-elle enfin touché ou est-ce que tu souhaites hâter ton retour vers Rome ?

Zénodore se retourna, retroussa sa chemise sur son dos.

— Ma réponse, dit-il, la voici ! Ce chef-d'œuvre est signé Rufus, préfet d'Auvergne. Sur le moment, je l'aurais tué. Ensuite je lui ai rendu grâce, sans pour autant me jeter à ses genoux. J'avais besoin de frôler

la mort pour découvrir que la vie vaut d'être vécue et qu'on ne doit pas gaspiller la moindre part du « genius » que les dieux ou le hasard ont déposé en nous.

— J'ai appris ce qui t'est arrivé et j'ai fait un rapport à Rome. Rufus paiera pour cet acte ignoble et maladroit. Damon était une aimable fripouille ; Rufus est une brute. J'avais plaisir à me retrouver chez Damon ; j'évite la compagnie de Rufus. J'ai suggéré sa mutation chez les Bretons ; elle ne saurait tarder.

Ils parcoururent le chantier. Vibius Avitus tint à escalader les échelles qui conduisaient aux parties hautes du colosse. L'été dans sa jeunesse embaumait. D'un immense glacier de nuages surgissaient de petites îles très vertes qui pointaient comme des primevères sous la neige. Des frises de montagnes gaufraient l'horizon, sous un ciel d'une limpidité de source. Ce pays était fait de puissance et de grâce ; il était à la mesure des dieux et des hommes, mais pas de n'importe quels dieux et de n'importe quels hommes. Zénodore songeait à Ségomaro ; il devait être en train de chevaucher avec ses rebelles sous ce dais de nuages. Il pensait souvent à lui en accédant au sommet du colosse et il ne parvenait pas à le haïr.

Il avoua à Avitus :

— Ségomaro, voilà un homme en accord avec ce pays. Plus que tous ces fonctionnaires qui ne rêvent que de partir pour Rome, plus même que Ferro, trop attaché à la fortune et aux honneurs.

Le peu de chose que Zénodore savait de la religion des Gaulois le portait à croire que Rome avait eu tort de condamner à mort ceux qui la pratiquaient ou l'illustraient, de vouloir travestir les anciens dieux de

la Gaule, habitants du ciel, des forêts, des eaux, pour les identifier aux froides et impudiques divinités romaines. Il ajouta qu'on ne tue pas les dieux par décret.

— Ferro m'a révélé, dit-il, que, dans des sanctuaires secrets, les druides continuent à célébrer les anciens cultes. Vois-tu, seigneur, il est aussi difficile pour Rome de changer les croyances de ce pays que d'en bouleverser la nature. Rien, dans ce paysage que nous contemplons, n'a changé depuis des siècles et rien ne changera jamais, malgré la présence de Mercure. Dans cette immensité, il n'est rien qu'une goutte de métal refroidi.

— A propos, dit joyeusement le gouverneur, une bonne nouvelle ! J'ai découvert le maître verrier que tu cherchais pour donner des yeux à ton Mercure. Il vit près de Lugdunum et porte un drôle de nom : Ciirtino. Il a d'abord refusé, prétextant qu'il y a loin des délicates verreries qu'il fabrique et exporte dans tout l'Occident au travail qu'on lui demande d'effectuer. Il a enfin accepté lorsque je lui ai dit que tu étais le maître d'œuvre. Il te connaît et il t'estime. Tu en es surpris ? Ignores-tu que tu es désormais célèbre dans toute la Gaule ? Moi-même, je suis fier d'être ton ami et je me flatte de t'avoir fait confiance.

— Cette célébrité, seigneur, je m'en passerais bien. Il n'est pas de jour, depuis que les pèlerinages ont repris, sans que des gens, venus des quatre coins de la Gaule, et même de Bretagne et d'Espagne, demandent à me voir et à me parler. Excédé, je réponds que Zénodore est absent et ils repartent, déçus.

Zénodore ajouta :

— Ce Ciirtino, quand va-t-il arriver ? Le temps

presse.

— Dans les jours qui viennent. Il est en train de réunir une équipe de spécialistes, la fine fleur m'a-t-il dit. Je tiens à te prévenir : c'est un artiste un peu fou, débordant de fantaisie, mais le meilleur dans son art. Laisse-lui les coudées franches ou sinon, susceptible comme il est, tu risques de le voir reprendre son baluchon, et salut ! Tu n'en retrouveras pas un autre de sa qualité. Il a suivi les leçons d'un maître verrier qui exerce à Rome, dans les parages du cirque Flaminien. L'élève a dépassé le maître. Néron a payé six mille sesterces une coupe de verre ciselé sortie de ses mains.

Sur le chemin du retour, ils se retrouvèrent au milieu d'un flot de pèlerins vénètes qui portaient à la main des statuettes de Mercure en terre blanche achetée à Augustonemetum et venaient les déposer sur l'autel du dieu d'où les questeurs du collège sacerdotal les enlèveraient quelques jours plus tard pour les revendre.

— C'est ma dernière visite avant la cérémonie inaugurale, dit Avitus. Ce sera pour le printemps prochain. Reste dans les bonnes dispositions où tu te trouves et tout ira pour le mieux.

Zénodore ne put contenir la question qui lui brûlait les lèvres.

— As-tu des nouvelles de Damon, seigneur ?

Avitus eut un sourire narquois.

— A quoi bon finasser, mon ami, dit-il. Ce sont, en fait, les nouvelles de la dame Sasia qui t'intéressent. Elles sont excellentes. Il semble qu'elle ait repris une vie conjugale normale et que son époux ait décidé de se rapprocher d'elle. Elle attend un enfant de lui.

Été-automne 57.

L'écharpe de Sasia garde un peu de son parfum, mais Zénodore doit le chercher dans les plis. A force de le respirer, il ne le sent plus ; les espaces de chair dont il suscitait le souvenir s'estompent et disparaissent. Trois fois, il a failli la jeter au feu ; trois fois, son geste est resté suspendu car il devine que c'est le dernier lien qui l'attache à elle et que, si ce morceau d'étoffe disparaît, il devra chercher son souvenir dans des immensités vides et désertes, sans repère, sans ce parfum qui recrée la vie – et alors Sasia sera définitivement morte pour lui.

Enfantillage ! Il sait bien que Sasia est perdue et qu'il ne la reverra jamais. Il n'aime pas ces buées de souvenirs qui, soudain, alors qu'il pétrit la glaise des grandes maquettes ou veille à la pose et au rivetage des plaques de bronze, insèrent un écran entre le monde perdu et la réalité. Le repos et le sommeil le trouvent dans des dispositions moins austères, plus accueillantes, parce que, alors, le souvenir de Sasia, n'interférant pas avec une activité pressante, évolue dans les espaces de liberté qui lui sont ouverts, déploie ses charmes secrets et ses trésors oubliés. Il a beau faire, Sasia lui manque, pour le sel de la vie et pour le simple plaisir. Dans l'existence qu'il s'est composée avec une inébranlable rigueur, la nuit est devenue le sanctuaire des nostalgies refusées, le point de

rencontre des sentiments en exil, le repaire des plaisirs oubliés. Il ne repousse pas ces impulsions récurrentes car il en a besoin comme un organisme de son fiel, de ses humeurs, de ses poisons. Sans ces rendez-vous nocturnes, il sécherait comme un arbre du désert, à l'égal de Liomar, qui avait érigé l'ascétisme en règle de vie et se refusait la moindre faiblesse.

Au terme des arides journées d'été sur le Dumias, ces plaisirs secrets sont, comme il l'a écrit à Novatus, sa « fontaine de folie ». Il n'a pas à désirer sa fraîcheur : elle vient d'elle-même et il ne la repousse pas. Il rêve : Sasia dans l'amour, cette danse des reins au-dessus de lui – ils se contractent, se déploient, se contractent de nouveau pour mieux sentir sa verge plongée profond en elle et provoquer une érection plus intense ; le visage de Sasia remontant de la nuit des fourrures, avec son odeur à lui sur les lèvres ; ses yeux mi-clos, son souffle qui murmure : « Laisse-moi te regarder, tu es beau... » ; le mouvement timide de Sasia lorsqu'elle se retourne, plaque ses fesses contre son ventre et s'ouvre. Sasia... Sasia...

Le matin, il retrouve entre ses cuisses l'écharpe verte souillée de sperme, et il la serre entre ses poings, avec le désir de la jeter sur le brasero, mais sans s'y décider.

— Il te faut une femme, lui a dit Optatus. Tel que je te connais, tu ne pourras pas tenir longtemps. La continence n'est pas ton domaine. Si tu veux, je demanderai à Fabia...

Zénodore pose la main sur l'épaule d'Optatus et secoue la tête. Accepter une femme dans son lit, ce serait risquer de renouer avec un mode d'existence qu'il a renié. Parfois, le soir, des épouses et des filles

d'ouvriers viennent flâner devant sa porte, s'arrêtent pour regarder cet homme seul avec son esclave mâle, en train de dîner, et repartent avec un regret au cœur. Souvent ce sont des filles en groupes rieurs ; elles s'asseyent sur le revers du talus, là où fleurissent les petits œillets roses, et, leur tunique relevée jusqu'au ventre, jouent à le provoquer jusqu'à ce qu'il envoie Vibo les chasser. Il y a aussi cette grande femme, épouse ou concubine du forgeron, belle comme une Junon ; elle est venue plusieurs fois de suite lui apporter des salades de pissenlit et de doucette de la plaine, et lui a proposé de le rejoindre pour la sieste ; elle porte tant d'amour dans son regard, dans le moindre de ses gestes, qu'il a failli céder, mais il n'a pas regretté son refus, car ces jeux solitaires de la nuit, ce spectacle de souvenirs qu'il se donne, c'est tout ce qu'il se permet.

Stellus Ferro confirma la nouvelle : Sasia était enceinte des œuvres de Damon. Elle menait une vie heureuse et paisible, dans une vaste demeure, sur la pente d'une colline dominant le Confluent, non loin du temple d'Auguste. Elle recevait beaucoup : des marchands, des prêtres, des fonctionnaires romains, mais on ne lui connaissait pas d'aventure. Elle occupait un poste important dans l'ordre flaminique et participait avec assiduité aux réunions, aux rites et aux festivités.

— J'ai pu l'approcher et lui parler, dit Ferro. Lorsque j'ai prononcé ton nom, elle m'a regardé sévèrement, un doigt sur les lèvres, et j'ai compris que le passé était à jamais scellé pour elle.

— C'est mieux ainsi, dit Zénodore. Une vie

commune était impossible entre nous. Tu me vois attaché à Sasia ? Elle aurait été malheureuse par ma faute, et moi plus encore. L'artiste est un être solitaire. Il ne peut et ne doit connaître des passions que celles dont se nourrit son œuvre. S'il s'attache, il risque de voir s'éteindre sa flamme créatrice.

Discrètement, Ferro avait reproché à son ami de le négliger. Zénodore savait bien, pourtant, que la demeure du sénateur lui était ouverte et qu'il pouvait se considérer comme le meilleur ami de la famille. La vieille Alvida, même la dame Varuna regrettaient son absence prolongée. Comblé dans ses ambitions, Ferro recevait tout ce que le pays arverne, la province et les Trois Gaules comptaient d'illustrations. Il avait ouvert des marchés jusque dans l'île de Bretagne, pour ses fromages dont les légionnaires s'accordaient à affirmer qu'ils étaient les meilleurs de tout l'Empire. Depuis deux ans, il avait acheté des terres dans la plaine, s'était lancé dans la culture intensive du chanvre et comptait, avec l'aide de ses fils, installer une importante corderie, afin de satisfaire aux besoins des armateurs de tous les rivages du monde occidental. Sa bonne fortune n'avait rien changé à ses habitudes de simplicité et de bonhomie. Avec ses esclaves, ses domestiques, ses paysans et ses fournisseurs, il parlait la langue gauloise, persistait à compter le temps en nuits et se moquait du calendrier romain.

— Tu es un homme heureux, Stellus, lui disait Zénodore.

— Heureux ? Certes, mais je le serais davantage encore sans cette maudite goutte qui me fait mal à hurler. La rançon de la fortune... A chacun ses petites misères.

Été-automne 57.

A la mi-juillet, la tête du dieu avait l'aspect d'une coupe d'où émergeaient les structures de bois que Liomar avait édifiées avant son départ. Rufus ayant confirmé la promesse d'un pécule si le colosse était achevé avant l'hiver, les maîtres et les ouvriers se donnaient de tout cœur à l'ouvrage. Sur un rythme régulier, les écailles de bronze fondues dans l'atelier d'Optatus s'élevaient lentement le long des échafaudages dans le grincement des poulies et le sourd tumulte de la manœuvre, pour s'imbriquer les unes dans les autres. Désormais, rien ni personne ne pouvait s'opposer à l'achèvement de l'œuvre. Des orages grondèrent, ébranlèrent les airs et la terre ; des tornades de pluie et de grêle s'abattirent sur le Dumias sans ébranler le colosse ; la foudre y usa ses dents.

Le maître verrier Ciirtino arriva un matin de juillet.

Il avait passé la nuit dans l'auberge « Au Dieu des Voleurs », au pied de la montagne. Lorsque Zénodore le vit surgir de la brume chaude qui stagnait sur le plateau, il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une de ces troupes d'histrions qui venaient parfois donner des farces sur le Dumias pour les pèlerins. Il descendit des échafaudages et, à travers le voile translucide, chargé de miasmes orageux, il vit s'avancer, monté sur un magnifique cheval noir d'Arabie, un personnage

d'allure majestueuse, coiffé d'un bonnet en peau de chèvre, le poil à l'intérieur, vêtu d'une tunique de coupe singulière, tenant, par les carreaux de couleurs variées qui la composaient, de l'ancienne robe gauloise et, par sa forme allongée et son ampleur, de la toge romaine. Un énorme cabochon de verre bleu bouclait la large ceinture de cuir.

Derrière lui, une troupe de jeunes et joyeux compagnons et de filles échevelées montait, dans des tenues extravagantes, des chevaux et des mules. Une sorte d'ogre, barbu jusqu'aux yeux, fermait la marche ; il portait sur sa poitrine nue une simple cape de lin violet et, à la ceinture, une épée au fourreau richement incrusté de pierres de couleur.

— C'est toi, Ciirtino ? demanda Zénodore. Heureux de te voir, mais je t'attendais plus tôt. Tu as eu des ennuis en cours de route ?

— Des ennuis ? Bien au contraire ! Nous avons dû nous arrêter en maints endroits pour céder aux instances de vieux amis que je n'avais pas revus depuis des années. Quand on parle d'amitié, je suis sans résistance. C'est un de mes travers. J'en ai bien d'autres, que tu apprendras à connaître.

Ciirtino mit pied à terre, tendit la bride de son cheval à un commensal et sa main à Zénodore. Il soupira, s'essuya le visage avec une légère « sudaria » de lin qu'il sortit de sa ceinture.

— Zenodoros ! Zenodoros le Grec ! dit-il. La description qu'on m'a faite de toi était fidèle. Ah ! la Grèce... Je rêve d'aller me baigner dans la lumière qui a vu naître nos dieux, de me lever chaque matin avec, sous ma fenêtre, une colline d'oliviers, les degrés d'un théâtre, un bouquet de cyprès, le péristyle d'un temple

du temps de Phidias...

— Je n'ai mis qu'une fois les pieds en Grèce, bougonna Zénodore. Mon lieu de naissance est Rome et mon nom est Zénodore. Où est ton matériel ?

— Il nous suit de près. Tu es bien impatient de me voir à l'œuvre, on dirait !

Il éclata d'un rire un peu féminin qui découvrit des dents admirables. Il était beau, d'une certaine manière, malgré son visage maigre et blafard, ses yeux trop grands pour le front étroit et les pommettes resserrées, mais pétillant d'un feu d'intelligence et de malice. Il portait les cheveux longs qui, dit-on dans les milieux pudibonds de Rome, sont la marque des artistes et des débauchés.

— J'ai fait construire des cabanes à ton intention, dit Zénodore, mais je crains qu'elles ne soient insuffisantes pour loger toute ta « troupe » de baladins.

Ciirtino fit la grimace devant les murs de torchis qui montraient leur paille et laissaient suinter l'eau de l'argile, les toitures de chaume, l'appentis ouvert à tous les vents qui devait servir d'atelier.

— Mes compagnons, dit-il, devront se faire une raison. Quant à moi, j'ai apporté ce qu'il me faut.

Quelques heures plus tard, une tente digne des seigneurs de Libye de dressait sur un espace d'où l'on dominait l'immensité du paysage et la chaîne des volcans.

— Si tu ne crains pas les vents et les orages, dit Zénodore, tu as fait le bon choix.

— Aucune crainte ! Ma tente est amarrée avec des cordes reliées à des pieux solidement enfoncés dans le sol. Quant aux orages, je revêtirai la peau de veau marin que m'a offerte un officier de retour de l'île de

Bretagne ; elle m'en a protégé des années durant et me protégera encore, avec l'aide des dieux.

— Nous recevons tous les jours ou presque des vivres frais que nous livrent les marchands de la ville et, plusieurs fois par semaine, des paysans viennent nous proposer leurs produits. Tu ne manqueras de rien. Si tu aimes le vin, celui que donnent les vignes de ce pays te plaira sûrement, bien qu'il ne soit pas comparable au Falerne ou à ces fameux vins du Rhône qui doivent t'être familiers : Taburnum ou Sotanum.

— Tu as deviné mes goûts ! C'est vrai, j'aime le vin. Pas de ceux de la Narbonnaise, qu'on maquille à la fumée, mais ceux du Rhône, certes ! Par précaution j'en ai amené quelques futailles dans un chariot. Ils sont raisinés, mais juste ce qu'il faut pour ne pas dénaturer leur bouquet. Au demeurant, je n'en abuse pas. Les ivresses légères sont favorables pour composer.

— Pour composer, dis-tu ? Et quoi donc ?

— Des poèmes et des chansons qui ont fait et font encore le tour des villes importantes des Trois Gaules. Tu as dû en entendre, ici, à Augustonemetum, interprétées par des chanteurs ambulants. J'écris également un traité sur les vérités essentielles qui commandent ou devraient commander le destin de l'homme. J'en suis au troisième livre : celui qui concerne l'amour que l'on doit porter à son prochain, et...

— On prétend aussi, dit ironiquement Zénodore, qu'à tes moments perdus il t'arrive de réaliser des œuvres de verrerie...

Ciirtino fronça les sourcils.

— Je suis devenu un véritable artiste, Zénodore, le

jour où j'ai compris qu'il ne devait pas y avoir de frontière entre les arts, que celui qui savait tourner et graver un petit balsamaire de couleur devrait pouvoir écrire un livre, composer un poème ou une musique, réaliser un spectacle, drame ou comédie. Je sais faire tout cela, oui, et je me flatte de le faire avec un certain talent. Je ne suis guère surpris que le bruit de ma renommée ne soit pas monté jusqu'à toi. Tu vis dans un désert, et depuis près de dix ans, m'a-t-on dit ! Un désert pittoresque, certes, mais où je n'aimerais guère terminer mes jours.

— Nous ne t'en demandons pas tant. Ce qui m'intéresse, c'est ce que tu sais faire. Tes balsamares, réserve-les aux belles dames du Confluent. Ici, nous travaillons dans le grandiose. Sais-tu au juste pourquoi nous t'avons embauché ?

Le mot parut choquer le maître verrier. Il joua des prunelles pour montrer qu'il était des mots dont il supportait mal le son. « Embaucher » ! comme un vulgaire manœuvre !

— Tu dois la faveur de ma collaboration, ajouta Ciirtino, à l'amitié qui me lie au gouverneur de la province d'Aquitaine. C'est un de mes bons clients, mais c'est mieux qu'un client ordinaire. Il s'est dépensé en circonlocutions pour me faire admettre que j'étais le seul maître verrier capable de doter Mercure d'un regard « vraiment divin » – ce sont les mots qu'il a employés. J'ai longtemps hésité car je t'avoue que la perspective de passer un été sur ce perchoir à busards ne m'enchantait guère. Si j'ai fini par accepter, c'est à la suite d'une ultime intervention du seigneur Damon. Quant à la rétribution que l'on m'alloue, pour moi et mes compagnons, c'est une simple aumône : dix mille

sesterces...

— Une aumône, vraiment ? Pour ce prix-là, j'espère que le regard du dieu sera vraiment « divin », comme dit le seigneur Vibius Avitus.

Zénodore assista à l'installation et à l'aménagement de la tente. Elle était composée d'une vaste rotonde centrale et de diverticules latéraux que Ciirtino appelait ses « exèdres » : de petites pièces affectées à divers usages, dans l'une desquelles trônait une baignoire de cuivre ornée de motifs et de poignées d'argent. Des lits pour deux convives, encombrés de coussins multicolores, trouvèrent place dans la pièce centrale destinée aux repas : le triclinium. Des lampes de bronze, façon corinthienne, étaient suspendues aux perches de bois qui soutenaient l'édifice.

— Tu vois, dit Ciirtino, je n'ai rien omis, pas même cet amour de petit laraire que tu peux voir dans cette exèdre, près de mon lit. Ces statuettes sont en or massif et l'habitable de marbre est décoré de motifs de bronze. Je ne conçois mes déplacements qu'à condition de retrouver chaque soir le confort dont je jouis dans ma demeure du Confluent, qui se trouve dans le quartier des Canabae.

— Où as-tu rangé ton outillage ?

— Dans un chariot à part. Nous l'installerons d'ici quelques jours. Rien ne presse. Ce voyage m'a épuisé et je dois me reposer si je veux être en pleine possession de mes facultés et de mes talents.

— Je crois au contraire que le temps presse, Ciirtino ! Tu te mettras au travail dès demain matin. Nous embauchons à l'aube. Une heure d'arrêt pour le repas de midi. Nous fermons le chantier au coucher du soleil. C'est la règle commune.

Ciirtino secoua la tête avec indulgence.

— Nous nous sommes mal compris, mon bon Zenodoros. Je suis ici par amitié pour Vibius Avitus et Caius Julius Damon. Le temps que nécessitera la réalisation de mon œuvre, je tiens à agir à ma guise. Si j'avais des comptes à rendre, ce serait à la curie arverne et à personne d'autre.

— Dans ce cas, je te convie à refaire tes bagages et à déguerpir. Je connais des maîtres verriers qui sont moins habiles que toi dans la miniature mais qui feront aussi bien ce que nous attendons d'eux, et pour beaucoup moins de dix mille sesterces ! Si tu réfléchis et que tu décides de continuer à nous honorer de ta présence, je veux te voir à pied d'œuvre demain, au lever du jour pour installer tes fours et tes pots. Tu feras la grasse matinée les jours fériés. Salut !

Trouver le sable nécessaire – du sable blanc, très tendre et facile à concasser – ne fut pas une petite affaire.

Durant trois jours pleins, tandis que les compagnons verriers, aidés par les maçons, installaient l'atelier avec une célérité due à une intervention intempestive du maître d'œuvre, Zénodore et Ciirtino parcoururent le pays. Ici, le sable était trop épais, là trop fluide, ailleurs grossier. Avec patience, Zénodore écoutait les explications savantes du maître verrier. Le bougre s'y connaissait, comme s'il avait passé son existence à filtrer le sable au bord des rivières.

Lorsque Zénodore manifestait son impatience, il lui disait :

— Toi qui te montres si exigeant sur la qualité de la matière et du travail, tu devrais comprendre mes

hésitations !

Il ne demandait pas que l'on fasse venir du nitre d'Ophir ou du cuivre de Chypre. Par précaution il avait amené dans ses bagages du nitre de Sidon, moins rare que le précédent, mais presque aussi efficace. Quant au sable, il fallait ce qu'il fallait.

Le jour où Ciirtino découvrit la sablière qui correspondait à ses souhaits, ce fut du délire. Il prenait le sable entre ses mains, le contemplait, le respirait, le palpaient entre le pouce et l'index, proclamait qu'il n'avait pas son pareil dans toutes les exploitations fluviales du Confluent.

Ce fut une autre affaire lorsqu'il s'agit de déterminer la couleur de l'iris. Zénodore avoua que ce problème lui avait échappé. Pour Ciirtino, cela tournait à l'obsession : il consacrait des heures prises sur son sommeil – disait-il – à résoudre le dilemme. Le bleu avait sa préférence ; il s'était fait une spécialité de cette couleur qu'il jouait à décomposer en mille nuances que personne ne pouvait imiter ou égaler. Ses secrets de fabrication, il les tenait d'un vieux maître allobroge.

Après mûre réflexion, il décréta que cette couleur était trop tendre, trop « rêveuse » – et Mercure était loin d'être un rêveur. Il pencha pour le vert puis le jugea trop sensuel pour un dieu dont les exploits ne pouvaient se comparer à ceux de Jupiter ou d'Hercule. Après maintes réticences, il se rallia à la proposition de Zénodore qui, excédé de ces hésitations, avait lâché au hasard : « Choisis donc le brun ! »

Ciirtino choisit donc la couleur brune mais pailletée d'or, ou du moins de cuivre. Il convint qu'il n'y avait pas d'autre couleur en rapport aussi étroit

avec la personnalité du dieu des marchands et des voleurs, et fonda sur ce thème une théorie des couleurs appliquée à la nature et au caractère des individus, dont il rebattit toute une soirée les oreilles de Zénodore, qui lui dit en bâillant :

— Maintenant que tu as du sable, des colorants, le matériel et tous les ingrédients souhaitables, tu vas te mettre au travail. J'en ai assez de voir tes petits copains se dorer au soleil sur les terrasses du temple en lançant des œillades aux belles visiteuses !

Restait à déterminer l'orientation du regard : un problème capital ! Ciirtino passa des heures assis sur la joue du dieu, les pieds pendant au-dessus du vide, à procéder, « dans sa tête » disait-il, à des calculs abscons. Il décida que le dieu ne devrait pas regarder au loin ce « pays de sauvages » où l'on avait eu l'idée saugrenue de l'installer, mais que son regard devait « couler sur la foule des fidèles » qui se presseraient à ses pieds.

— Comprends bien, Zénodoros, ce n'est pas le paysage qui l'intéresse, Mercure, mais la bourse des pèlerins, et c'est sur elle et sur eux que, naturellement, il portera ses yeux. Lorsque tu tombes sous le regard d'un dieu, que fais-tu ? Saisi de crainte, tu te demandes quel cadeau tu pourrais lui offrir pour apaiser son courroux et te concilier ses bonnes grâces. Il me sera d'autant plus facile de donner cette orientation au regard que tu as eu la bonne idée de faire s'incliner la tête du dieu, comme s'il regardait ses orteils.

— C'est Anko et le grand financier du collège sacerdotal, répondit Zénodore, qui vont être satisfaits ! L'or va couler à flots dans leurs coffres.

Un soir, alors qu'ils prenaient le frais sur le promontoire où Zénodore s'attardait jusqu'à la nuit complète, Ciirtino lui avoua :

— Je suis heureux d'être ici et de travailler avec toi. Mes préventions à ton encontre ont disparu. J'ai le sentiment que je vais toucher ici au couronnement de ma carrière. Donner un regard à Mercure, voilà qui me change de mes balsamiques et de mes phiales imités de l'antique. Je déteste les statues, celles que l'on croise à chaque pas sur les places, dans les sanctuaires et dans l'atrium des grands personnages de la Gaule. Pourquoi ? Parce que ce sont des personnages aveugles, que ces yeux blancs, à la pupille simplement marquée d'un trait circulaire, sont des yeux de morts. Des dieux morts, des héros morts, des empereurs morts... Quelle tristesse ! Notre Mercure, lui, aura les apparences de la vie, grâce à moi. Ce sera l'honneur de ma carrière.

Zénodore, qui était ce soir-là d'humeur indulgente, lui raconta sa promenade onirique, en compagnie du dieu, dans une ville sans statues et donc sans mémoire, comme dévastée par la chute d'une comète. Il sentit la main de Ciirtino se poser sur son épaule et jugea bon d'abréger son récit.

— Mercure t'aime, Zénodoros, et il veille sur toi. Ce songe, tu en parles en poète. J'aimerais m'en inspirer pour écrire une ode, un hommage au dieu protecteur des artistes, Apollon.

Zénodore se dégagea et se leva.

— Mercure, dit-il, serait plus sensible à un autre genre d'attention de ta part : que tu te mettes au travail sans tarder...

Non sans peine, Zénodore avait obtenu que, durant sa période active, Ciirtino renonçât à ces fameux soupers qui se prolongeaient fort tard dans la nuit et privaient ses convives – en fait ses compagnons – du sommeil qui leur était nécessaire pour accomplir convenablement leur tâche, d'autant que ces repas dégénéraient régulièrement en orgies. Le maître verrier n'avait accepté qu'à la suite d'un orage violent, accompagné de bourrasques, qui avait failli emporter sa tente et dans lequel il avait vu un avertissement des dieux.

Ce soir-là, ayant revêtu sa peau de veau marin, il s'était réfugié dans la cabane de Zénodore et avait fait amende honorable. Puis il avait prié humblement le maître d'œuvre de lui faire une place sur sa couche, prétextant que sa tente était ravagée et qu'il n'avait nulle part où passer la nuit. Il geignait.

— Si tu voyais mon laraire ! Une dévastation ! Les lits du triclinium sens dessus dessous ! La cuisine inondée ! Zénodoros, j'ai peur de l'orage. Fais-moi une place près de toi. J'ai l'impression que tu me protégeras mieux que cette peau qui pue comme la pourpre de Tyr !

— Tu peux rester, mais je te préviens : moi aussi, j'ai peur de l'orage.

Il raconta à Ciirtino la sinistre fête d'éclairs et de tonnerre à laquelle il avait assisté alors qu'il se trouvait en compagnie de Liomar dans le corps de bronze. Un enfer... L'impression que la statue allait s'ouvrir et la terre se crevasser pour les engloutir, que les antiques divinités des volcans allaient réveiller leur troupeau endormi...

Il ajouta :

— L'orage de cette nuit-ci est une simple taquinerie de Jupiter. Attends le mois d'août et tu en verras de plus impressionnants. Si tu veux dormir sous mon toit cette nuit et si tu ne crains pas les mauvaises odeurs, Vibo te fera une place.

Ciirtino ôta d'un air boudeur son lourd collier à cabochon. Avec sa tunique et sa peau de veau marin il ressemblait à un gros poisson et Zénodore ne put se retenir d'éclater de rire. A moitié nu, Ciirtino fit mine d'avoir perdu un objet et de le chercher sur le sol — prétexte, songea Zénodore, à faire valoir son sexe qui amorçait une érection et son joli cul pommelé. A chaque éclair il sursautait, posait ses paumes sur ses oreilles dans l'attente du tonnerre, avec une expression d'effroi bien étudiée. Zénodore constata avec surprise qu'il était épilé sous les bras et sur le pubis.

— C'est simple, lui dit Ciirtino en voyant son expression d'étonnement, il suffit de passer une salamandre vivante sur les parties pubescentes de ton individu. C'est un vieux truc, mais efficace bien que peu ragoûtant. Pouah !

— Pour me débarrasser de ma fourrure, dit Zénodore, un cent de salamandres ne suffiraient pas !

Il le regarda aller et venir, jouer les coquettes, faire sa toilette dans une cuvette de terre, et il se sentait troublé. Il hurla :

— Vas-tu te décider à souffler ta lampe et à te coucher, à la fin ?

— Jupiter ! s'écria Ciirtino. Tu ressembles à Jupiter en colère. Beau et redoutable !

— Assez de stupidités. Va te coucher avec Vibo !

— Avec ce rustre puant et qui ronfle ? Pour qui me prends-tu ? Quant à la lampe, je t'en prie, laissons-la

allumée. L'orage est encore plus terrible dans le noir.

— Alors couche-toi où tu voudras. Tu trouveras des couvertures dans mon coffre. Bonsoir !

Ce n'est pas l'orage qui éveilla Zénodore au milieu de la nuit, car il n'était plus, dans l'immensité, qu'un gros chat qui passait sa colère sur les campagnes, mais un ineffable goût de plaisir, comme si son ventre brûlait d'un feu doux. Il tâtonna pour chercher Ciirtino, et il ne distingua de lui, dans la lumière vacillante de la lampe à graisse, que sa chevelure qui allait et venait entre ses cuisses, et un amour de derrière qui se dandinait par-dessus. Il ferma les yeux et attendit l'éclatement du plaisir.

A l'aube, Ciirtino avait disparu et Vibo faisait grise mine.

Une aube humide et froide, drapée de brumes argentées, se levait sur la troncature du plateau. Entre les cabanes, des espaces d'herbes et de gentianes resplendissaient dans la lumière diaprée. Au loin, la tête du dieu, déchirant les nuages, plongeait dans un lac d'azur froid, d'une densité marine. La journée s'annonçait belle et Zénodore ferma les yeux pour en respirer la promesse. Il avait tenu Ciirtino contre lui toute la nuit et gardait encore sur sa peau son odeur opiacée et entêtante.

Il fit sa toilette, revêtit sa tenue de travail et, tandis que Vibo, muet, boudeur, préparait la bouillie d'orge, il poussa jusqu'au quartier des verriers. Les cabanes avaient assez bien résisté à la bourrasque de la nuit mais la tente, repliée sur elle-même comme un monceau de vieilles peaux, était dans un piteux état. Les compagnons verriers avaient commencé à la

redresser.

— Où est votre patron ? demanda Zénodore.

On lui désigna un pan de mur, vestige de l'ancien « fanum » gaulois dédié au dieu Lug. Ciirtino se tenait derrière, assis sur une pierre, emmitouflé dans un manteau de laine bariolée, sa chevelure emprisonnée dans une résille en crin de cheval destinée à discipliner ses boucles. Il était en train de griffonner sur une plaque de cire posée à même son genou. Tournant vers Zénodore un regard lourd d'humilité, de repentir et de tendresse, il prévint sa question.

— J'écris un poème pour toi, dit-il. Cette nuit, Zénodoros, a été terrible et merveilleuse et j'en tremble encore d'effroi et de plaisir. Laisse-moi quelques instants, je te prie. L'inspiration est un mouvement du cœur et de l'âme si mystérieux, si délicat, qu'un rien peut le briser.

Zénodore lui arracha brutalement la plaquette des mains et lut :

*Cette nuit j'ai dormi dans le souffle des dieux
Leur sommeil et le mien confondus, leurs mains
d'ombre
Palpitant sur ma chair comme une onde de feu...*

— C'est beau, dit Zénodore d'un air bougon, mais on ne t'a pas payé dix mille sesterces pour rimailler. Au travail ! Je veux te voir dans moins d'une heure sur le chantier. Si, dans deux jours, les premières plaques de verre ne sont pas sorties de ton atelier, tu prendras le chemin du retour !

— Mais ce poème est pour toi, Zénodoros ! Laisse-moi cette matinée pour le terminer. Regarde comme le

monde est beau, ce matin, après la colère des dieux. Cette mer de nuages, ce soleil qui perce...

— Je répète : dans une heure sur le chantier. Et pas dans cette tenue de perroquet : tu ferais rigoler mes ouvriers.

— Tu as donc oublié ce qui s'est passé cette nuit, déjà ?

— J'aimerais oublier jusqu'à ton existence. Ce qui a pu se passer m'importe peu. La nuit appartient aux dieux et le jour aux hommes. La prochaine, tu la passeras au clair de lune, mais pas sous mon toit. Au travail !

La cornée, le blanc de l'œil, couleur d'opale ou de vieille neige. La lumière passe au travers mais pas la réalité du monde. Zénodore se souvient de ce chevalier romain, un peu fou, qui avait projeté de construire une demeure en pierre translucide pour vivre baigné dans la lumière d'Apollon en demeurant aveugle aux spectacles de Rome. L'a-t-il construite ? La construira-t-il jamais ? Il caresse de la main et de l'œil la coquille de verre légèrement bombée, rejoint celle de la lumière qui glisse sur elle et la pénètre.

— Beau travail, Ciirtino ! Mais as-tu bien respecté la courbure ?

Ciirtino hoche la tête. Il a procédé à des calculs scientifiques extrêmement précis.

— Ça t'étonne, hein, Zénodoros ? As-tu remarqué la qualité de la matière ? Pas un défaut. Pur comme la neige vierge ! Un secret, mon ami... Tous les verriers de Gaule ont les leurs. Moi, je me flatte de les posséder tous. Ils sont consignés dans ce coffre, sur un gros rouleau, écrits dans la langue grecque archaïque et pas dans ce « koïné » qu'on baragouine aujourd'hui à Athènes et à Massalia. J'ai trouvé ce document il y a quelques années, dans la boutique d'un libraire de Rome. Le vieux Pline y trouverait une mine pour son *Histoire naturelle*, mais je ne lui en ferai pas cadeau et je ne le lui vendrais pas, même s'il me le payait au prix de l'or. J'y ai ajouté quelques autres secrets glanés chez les maîtres romains et chez de vieux artisans gaulois qui ne voulaient pas mourir en emportant ces

mystères dans l'au-delà. Tu y trouverais aussi, bien entendu, des techniques qui me sont propres.

Il ajoute avec un sourire ironique :

— Alors, Zénodoros, tu ne regrettes plus de m'avoir « embauché » ?

Ce regard de verre va insuffler la vie au dieu. Mercure n'était jusqu'à ce jour qu'un bloc de matière inerte, livré aux jeux gratuits de la lumière ; il ne naissait de ses formes qu'une vie illusoire et statique. Ce regard va l'insérer dans le monde des vivants.

— Non, Ciirtino, je ne regrette rien. Tu es décidément un grand artiste. Si cela te convient, tu pourrais me suivre à Rome où je dois édifier l'effigie de Néron. J'en parlerai à Amulius lors de son prochain passage, qui ne saurait tarder.

Ciirtino ne répondit pas. Il semblait préoccupé.

— Il me manque toujours le plomb pour les cloisonnements.

— Tu l'auras d'ici quelques jours, et du meilleur, celui des Cévennes. J'ai envoyé un homme de confiance en négocier l'achat.

— J'aurai besoin aussi de beaucoup de bois sec et léger pour alimenter mes foyers. La fusion dure environ dix heures.

— Tu en auras autant que tu voudras. Il n'en manque pas dans les parages.

Ciirtino a bien calculé les dimensions et les courbures : la première plaque s'insère parfaitement dans l'orbite. Les soufflets ronflent allègrement sous les pots où le mélange de sable et de nitre se liquéfie avec de jolis jeux de lumières colorées. La deuxième pièce égale la première par la perfection de la matière, mais Ciirtino détruit la troisième en raison d'une bulle

à peine visible qui s'est glissée dans la masse, et il a fait un drame de cette banale malfaçon. Le maître verrier est infatigable : on le voit tout le jour, malgré la chaleur atroce des fours, conjuguée à celle du soleil, s'agiter, engueuler ses compagnons en termes orduriers, s'encolérer pour des riens ou alors chanter, plaisanter, déclamer des poèmes – les siens et ceux de ses poètes préférés – rire, interpeller les pèlerins qui viennent admirer son savoir-faire. Le soir, frais comme un gardon, après avoir macéré dans les eaux tièdes et parfumés de sa baignoire, il danse au son de la flûte et du tambourin, joue un dialogue de Plaute où il tient tour à tour les rôles de Mercure et de Sosie, dans l'*Amphitryon*, ouvre le débat sur la morale stoïcienne ou la pluralité des mondes habités, note à la volée, au cours des conversations, des observations qui lui serviront pour ses traités.

Il a obtenu de Zénodote, après un siège en règle et la promesse d'une relative discrétion dans ses ébats, la permission de donner un grand repas « à la romaine », une fois par semaine, « pour ses intimes », dont le maître d'œuvre, a-t-il précisé, fait partie. Zénodote a consenti, non sans réticence, se réservant de revenir, le cas échéant, sur sa permission ; il a même accepté d'être l'invité d'honneur des premières agapes. Sa présence a imposé une certaine retenue aux convives mais, après qu'il eut pris poliment congé de l'assistance, le ton avait changé. Les filles de service ayant répandu sur le sol de la sciure colorée, « pour faire romain », la vraie fête avait pu commencer...

Zénodote a eu des échos de la soirée, le lendemain, par Optatus et Fabia, qui sont restés jusqu'au bout, et il n'a pas regretté d'être parti au milieu du repas : très

vite, après son départ, les agapes ont dégénéré, faisant alterner des scènes d'une telle impudicité qu'Optatus, qui n'en avait pourtant perçu que des bruits, en était revenu retourné, la nausée aux dents.

— Je ne te dérange pas ?

Zénodore haussa les épaules, laissa Ciirtino s'asseoir sur le banc de rocher, près de lui, face à l'abîme au fond duquel commençaient à macérer les brumes annonciatrices de la nuit, autour des montagnes et des plateaux couleur d'améthyste. Ciirtino sortit de sa ceinture à cabochon de verre, qu'il portait depuis que Zénodore lui avait fait compliment de son bon goût, des tablettes de cire.

— Encore un poème, Ciirtino ? Décidément, tu es intarissable !

— Tu crois que j'ai du talent, en tant que poète ?

— Du talent ? C'est peu dire. Tu es à la fois Homère, Virgile et Horace. Un génie universel.

— Tu te moques de moi. Ecoute plutôt...

C'étaient de courts poèmes sur des sujets d'inspiration divers dont une ode à Stellus Ferro qui l'avait invité un soir à une « cena », et une diatribe en forme de iambes contre Rufus dont la présence incommodait le poète.

— Parfois, soupira Ciirtino, je me prends à détester l'art de la verrerie qui m'accapare au détriment de mon œuvre lyrique. Lorsque nous serons à Rome, toi et moi, tu me feras rencontrer des artistes et des écrivains. Peut-être alors pourrais-je me consacrer plus intensément à la poésie. Crois-tu que je réussirai ?

— Sans doute ! Surtout auprès de certains que je connais et qui seront sensibles autant aux rondeurs de

ton cul qu'à ton talent. Tu auras une bonne partie de la Rome pensante à tes pieds.

— Tu me présenteras à Néron ? On dit qu'il a autant de passion pour la poésie que pour la verrerie fine.

— Je m'en garderai bien ! Jaloux et rancunier, s'il ne remporte pas les premiers prix dans les concours de poésie, il fait exécuter et jeter au Tibre tous ceux qui ont eu le toupet de montrer un talent supérieur au sien. En revanche, il se peut qu'il te propose de partager sa couche.

— Pourquoi es-tu constamment ironique envers moi ? La réalité c'est que seul le bronze t'intéresse et que tu es insensible à la poésie des mots et aux sentiments nobles.

— Moi ? Par exemple ! Je suis persuadé que tu deviendras aussi célèbre que le poète Accuis. Je dresserai ta statue à côté de la sienne dans le temple des Muses.

Ciirtino le divertissait mais, à la longue, l'importunait par son babillage futile et ses prétentions. Certains soirs, excédé, il lui refusait sa couche ; d'autres soirs, il lui faisait une place à son côté, se laissait caresser dans l'ombre, substituant à son image celle de Sasia. D'une certaine manière, il demeurait fidèle au souvenir de son ancienne maîtresse. Depuis leur séparation, il n'avait pas touché une autre femme et s'était promis de prolonger cette austérité jusqu'à son retour à Rome, car, là-bas, il le savait bien, la chasteté le rendrait ridicule. Rome qu'il n'imaginait pas sans Sasia... Il serrait les dents sur une colère étouffée lorsque Ciirtino murmurait à son oreille :

— Mon barbare, mon grand sauvage, nous ne nous quitterons plus ! Nous travaillerons ensemble à Rome et je saurai te rendre heureux...

La visite d'Amulius revêtit l'allure d'une cérémonie officielle un peu guindée.

L'envoyé de l'empereur arriva au début du mois d'août, accompagné de deux sénateurs de la curie romaine, d'artistes chargés de la décoration de la future « Maison dorée » de Néron, d'un questeur. Il était suivi de quelques sénateurs arvernes, parmi lesquels Stellus Ferro.

Ciirtino travailla avec acharnement dans les jours qui précédèrent cette visite. Il dota Mercure d'un œil qui donnait déjà au dieu une réalité magique. L'iris paraissait vivant dans le soleil et pétillait de mille feux. Monté sur son cheval noir, le maître verrier avait prospecté avec ardeur les carrières de la région afin de découvrir les teintes d'ocre et de brun susceptibles de donner à cette partie de l'œil la coloration que, d'accord avec Zénodore, il avait souhaitée. Vu de l'intérieur, le spectacle de cette verrière avait tiré des exclamations de surprise et de plaisir aux visiteurs. Ciirtino en avait profité pour glisser à l'oreille d'Amulius quelques mots traduisant son désir d'aller travailler à Rome.

Amulius prit Zénodore à part et lui dit :

— Néron souhaite de plus en plus ardemment te rencontrer. S'il n'était pas à ce point préoccupé par ses histoires de famille et les rumeurs de complots plus ou moins imaginaires contre sa personne, il n'aurait pas hésité à entreprendre le voyage pour venir contempler ton œuvre. A la suite de ma dernière visite, il a exigé

un rapport détaillé et s'en est montré très satisfait. Quand auras-tu fini ?

— En comptant large, dans deux mois. Mais je dois passer l'hiver ici pour procéder au déménagement des chantiers et au nettoyage de la place que je veux laisser nette. L'inauguration officielle, en présence des grands personnages civils, religieux et militaires des Trois Gaules, n'aura lieu qu'au printemps. Ainsi en a décidé Vibius Avitus.

— Je suppose que la perspective de passer un nouvel hiver dans les délices d'Augustonemetum ne te réjouit guère. Tâche donc de te trouver à Rome en octobre, toutes tes affaires liquidées. Nous pourrons commencer à dresser les plans pour le nouveau colosse. Tu reviendras en Auvergne au printemps.

Amulius appela le questeur, lui demanda d'exposer en quelques mots les conditions financières. Ébloui, Zénodore chancela : il serait l'artiste le mieux payé du monde, sans compter la gloire qu'il tirerait de la réalisation de cette œuvre.

— Si tu es d'accord avec ces conditions, dit Amulius, nous pourrons signer un contrat lors de ton prochain séjour à Rome.

Il ajouta à voix basse, en prenant Zénodore par le bras :

— Mais, dis-moi, qui est cet énergumène qui se prend pour un génie, cet inverti juché sur une poutre, en train de déclamer un poème à Mercure ? Est-ce vraiment lui qui a réalisé cette merveille de verrerie ?

— C'est lui, répondit Zénodore. C'est Ciirtino, le plus grand verrier de toutes les Gaules, et peut-être de l'Empire, un véritable artiste.

— Nous le convoquerons à Rome, dit Amulius. Les

véritables artistes n'ont pas de prix.

Automne 57.

— Les Romains, dit Zénodore, ont un avantage sur vous, Gaulois : leurs dieux ne sont pas tristes. Ce sont même de joyeux compères. Ils se chipent leurs femmes ou leurs maîtresses, se font des farces, s'enivrent, se battent comme des chiffonniers... On ne doit pas s'ennuyer sur l'Olympe ! Vos dieux gaulois, en revanche, quelle tristesse... Je n'en connais pas un sur lequel on puisse rapporter une histoire drôle. Jupiter était le dieu du tonnerre mais aussi un grand baiseur ; son homologue, Lug, ou Taranis, on ne lui connaît pas la moindre aventure et leurs parèdres ne sont que des dondons sans histoire. Et puisque nous célébrons la fête des vendanges, cherchez donc, dans votre Panthéon, un personnage qui ressemble à ce jeune fou de Bacchus ! Comment être surpris que vous n'ayez pas fait écrire par vos druides le mémorial de vos dieux ? Il n'y avait rien à en dire.

Zénodore assistait à la fête des vendanges dans la villa rustique de Stellus Ferro lorsque la nouvelle de l'arrestation de Ségomaro le surprit au milieu de son discours sur les qualités comparées des dieux de Rome et des Gaules. Ce fut d'abord un appel venu de la cour, à l'intention du préfet Rufus. Un cavalier fourbu se tenait immobile dans la lumière d'octobre, comme au milieu d'un désert. Le préfet quitta la table et descendit précipitamment en se disant qu'il fallait que

la nouvelle fût d'importance pour qu'on vînt le déranger jusqu'ici.

En son absence, la discussion avait repris mollement entre les convives. On venait de soutirer le vin nouveau ; la canicule, particulièrement ardente cet été-là, lui avait donné un bouquet inégalable.

— Nos dieux, avait répliqué Stellus Ferro d'une voix pâteuse, sont peut-être moins paillards que les vôtres mais ils sont plus proches des hommes et de la nature. Les hommes, vos dieux les méprisent. La nature, ils l'ignorent ou ne s'en servent que comme paravents ou décors de théâtre pour leurs amours dévoyées, quand ce ne sont pas des viols purs et simples. Il est joli, ton Olympe ! Un lupanar, une caverne de brigands...

Le retour de Rufus l'avait interrompu dans sa tirade laborieuse. Agitant ses grands bras maigres du fond de la salle, le préfet s'écriait :

— Mes amis, c'est un grand jour ! La rébellion est jugulée. Nous avons capturé Ségomaro et tué une centaine de ses officiers et de ses hommes.

Sabidius, prenant une coupe, proposa de dédier cette victoire à Néron, le « bon génie », l'« esprit de l'univers », la « source de tous les biens ». Zénodore lui lança un regard ironique : ce Sabidius, ce courtisan, ce lèche-cul, ce flic de bas étage, raisonnait et s'exprimait comme un préfet des fins fonds de l'Égypte face aux populations de fellahs.

— *Tibi bene ! Tibi bene !* s'exclama Sabidius. Au nouveau César, au dieu Néron !

Zénodore trempa ses lèvres dans la coupe, s'efforça de sourire, guetté du coin de l'œil par son voisin dont le visage resplendissait de tous ses bourgeons

suintants. Sabidius se pencha à son oreille, murmura :

— Eh bien, Zénodore, tu ne bois pas ? Je sais que Ségomaro était pour toi une vieille connaissance et presque un ami. Tu regrettes sa capture, reconnais-le. Cette victoire de nos armes te reste en travers de la gorge.

Faisant mine d'ignorer les propos de Sabidius, Zénodore demanda à Rufus où se trouvait le captif et quel sort on lui réservait.

— Il est en route sous bonne escorte pour Augustonemetum, dit Rufus. Il a tenté de se suicider en s'ouvrant les veines mais nos hommes sont survenus à temps pour panser ses blessures. Il ne s'en tirera pas à si bon compte. Mes amis, c'est un exploit dont Rome va parler !

— Tout l'honneur t'en revient, seigneur préfet, dit fielleusement Sabidius.

— A toi et à l'empereur ! ajouta ironiquement Ferro, déjà ivre. Gloire au généralissime Valérius Julius Rufus, terreur des rebelles !

Sabidius s'allongea sur sa couche, son visage proche de celui de Zénodore.

— Nous n'avons pas entendu notre ami, dit-il mielleusement. A croire que la capture de ce fauve et la fin de la rébellion arverne lui causent plus de regrets que de plaisir. Tu étais prolix, tout à l'heure, Zénodore, et te voilà muet ! *Tibi bene ?*

— *Tibi bene !* répondit Zénodore d'une voix hésitante, comme si les mots sortaient à regret de sa bouche. C'est une belle victoire dont je te félicite, seigneur préfet. Tu as obtenu ce que le précédent légat de Rome avait vainement tenté de réaliser. Le pays arverne, grâce à toi, vivra désormais dans la paix

romaine.

Il ajouta à voix basse, à l'intention de Sabidius :

— Cela te satisfait-il ?

— En matière de flagornerie, cela pourrait être mieux. L'enthousiasme ne fait guère vibrer ta voix, et pourtant nous célébrons une double victoire : l'achèvement de ton œuvre et la capture de celui qui en a entravé la réalisation à maintes reprises.

Ferro, qui se doutait de la nature de cet aparté, vola au secours de Zénodore en déclarant :

— Combien de fois le divin Jules a-t-il pardonné aux chefs gaulois qui l'avaient combattu et trahi ? Et à sa suite, tous les généraux, tous les chefs d'État qui se sont succédé à la tête de l'Empire n'ont-ils pas pratiqué le pardon ? La haine devrait s'arrêter avec les guerres. Celle-ci, je ne crains pas de le dire, a été longue, rude, mais loyale.

Sabidius se redressa vivement. Sa coupe roula à terre.

— Loyale ? Vraiment ? Tu oses défendre ces rebelles, pillleurs de convois, rançonneurs de paysans, voleurs d'armes et de bétail, iconoclastes ? Comment pourrait-on avoir du respect pour des gens à ce point acharnés contre l'ordre romain ?

— Il m'est arrivé dans ma jeunesse, dit Ferro, au temps où ils abondaient dans les parages, de tuer des ours et des loups. Chaque fois, je me suis excusé auprès d'eux, avant de les achever, car je respecte tout ce qui vit et tout ce qui est l'image de la liberté. La haine n'a jamais été ma compagne de chasse. Vous avez vaincu le Grand Druide des Arvernes ? Vous avez peut-être anéanti avec lui ce qui subsistait des antiques croyances ? C'est dans l'ordre des choses, mais

n'attendez pas que je vous dresse un arc de triomphe ou que je crache sur les vaincus !

Sabidius se retourna sur sa couche, les yeux perdus dans les fresques délicates qui ornaient le plafond.

— Et voilà, dit-il, comment notre ami Stellus Ferro, bénéficiaire des générosités de nos empereurs, comblé par les dieux de Rome de tous les biens de la terre, promis à de hautes destinées, remercie ses bienfaiteurs ! Ah, souveraine ingratitude des hommes !... Ton vin de l'année est excellent, Ferro, mais je viens de goûter au fond de ma coupe une étrange amertume.

— Alors, s'écria Ferro, renonce à le boire et retire-toi !

Les bras tendineux de Rufus s'agitèrent.

— Mes amis ! Mes amis ! protesta-t-il. Cessez de vous quereller. Nous avons tous des raisons de nous réjouir de l'arrestation de Ségomaro et de la fin de la rébellion, mais dites-vous bien que d'autres batailles nous attendent et que nous aurons besoin de toutes nos énergies. Ce pays est loin d'être pacifié. Il ressemble à ces volcans qui, demain ou dans mille ans, peuvent se réveiller. Je connais de grands personnages des Trois Gaules qui portent des noms empruntés à Rome, utilisent la « trianomina », s'habillent, vivent à la romaine, ne parlent que latin, à qui notre empereur a tout donné, et qui pourtant tiennent des propos séditieux et sont prêts à susciter une nouvelle insurrection contre leurs bienfaiteurs. Je pourrais vous citer des noms !

Sabidius bondit.

— De grâce, seigneur préfet, n'en fais rien ! Tu pourrais t'en repentir car ils ont des espions partout.

Dis-toi seulement que leur cause est désespérée et que leur châtiment viendra à son heure, comme pour Ségomaro ou d'autres que je connais et qui portent des germes d'insubordination dans leur cœur et jusque dans leur comportement et leurs propos.

Il bascula hors de sa couche, s'étira.

— Il est temps de nous retirer, dit-il. Nous avons à préparer l'arrivée dans notre ville de ton héros, Stellus...

« A R. Claudius Novatus, salut !

« Ne ris pas de ce qui va sûrement te paraître futile. Au retour du repas chez mon ami Stellus Ferro, après que j'eus appris la nouvelle de l'arrestation de Ségomaro, dont je te parlais dans mon dernier courrier, je me suis arrêté à mi-pente du Dumias avec mon cheval Bootès, dans un champ de framboisiers sauvages – je devrais dire une forêt tant ils étaient hauts et touffus. Les fruits mûrs et frais me tentaient après le repas un peu lourd, et cette conversation qui m'avait bouleversé.

« J'ai goûté un fruit, puis un autre, et un autre encore, en laissant leur parfum et leur saveur m'envahir le palais, en faisant craquer sous mes dents leurs petites graines.

« J'ai laissé Bootès libre d'entraves brouter à sa guise l'herbe drue et me suis enfoncé à travers les buissons de framboisiers dans lesquels je disparaissais. En levant le tête, la bouche pleine d'une saveur délicieuse, je pouvais apercevoir, émergeant d'une courbe de bruyères fleuries, les épaules et le visage du colosse, qui semblait m'observer de ses yeux diaprés et me sourire. Ce n'est pas à lui que je dédiai cette halte

solitaire et cette libation de jus sauvage, mais à Ségomaro.

« Assis sur une épaisseur humide de sphaignes, j'ai poursuivi ma cueillette. Il suffisait de tendre la main. Terre généreuse, terre libre qui donne en abondance des fruits et des êtres d'exception comme Ségomaro !

« Gavé de framboises, je songeai au Grand Druide, à cette singulière qualité d'amitié que nous partageons, qui n'avait débouché que sur des contradictions, des malentendus, des conflits mais qui prenait du fait de la capture une étrange intensité. Nos doutes nous unissaient aussi fermement que nos affinités naturelles : je travaillais pour un dieu auquel je ne crois pas ; il se battait pour une cause qu'il savait perdue d'avance. En d'autres circonstances, nous eussions été des amis aussi inséparables que toi et moi.

« Ségomaro va partir pour Rome. Durant des jours on va promener cette bête curieuse dans une cage, sous bonne escorte, de ville en ville. A Lugdunum, on l'exposera sur le parvis du temple d'Auguste, au milieu d'un amoncellement de trophées barbares. On lui fera emprunter les grandes avenues de Massilia avant son embarquement pour l'Italie.

« Arrivé à Rome, que deviendra-t-il ? Quel supplice va-t-on lui réserver ? On ne le promènera pas dans le cortège d'un triomphe, puisque, aujourd'hui, Rome se contente de digérer ses conquêtes passées. J'imagine qu'après l'avoir montré à la foule on le jettera aux fauves, dans le cirque, ou qu'on l'étranglera discrètement au fond de quelque ergastule, comme cet autre héros de l'indépendance des Gaules : Vercingétorix, une centaine d'années avant lui. Qui aura hérité de l'améthyste et de l'œuf de serpent ? Et

qui sait où se trouve aujourd'hui cette fameuse épée "Praemia", récompense des héros et symbole de la liberté gauloise ?

« Tandis que je me gavais de framboises, Mercure, du haut de son socle, semblait me dire : "L'événement sur lequel tu te lamentes n'est rien dans le cours de l'histoire : un simple frisson de vent sur un de nos lacs arvernes. Ségomaro et sa petite guerre seront oubliés dans quelques décennies. Seul compte le bonheur des hommes, et ce bonheur passe par la prospérité. Les seules luttes qui valent qu'on s'y sacrifie sont celles que l'on mène contre la misère. Si les hommes m'écoutaient, s'ils faisaient leur préoccupation essentielle du travail, du commerce, des échanges, il n'y aurait plus de conflits. Cette bourse que tu as mise dans le creux de ma main est plus lourde de symbole que cette épée en train de rouiller dans quelque grotte du pays, perdue sans doute à jamais. La liberté n'est qu'un leurre et les combats que l'on mène pour elle sont des combats désespérés. Seule la richesse ou la simple aisance sauveront le monde de la guerre, de l'anarchie, de la destruction. Ce n'est qu'après que l'on pourra proclamer la liberté ou lutter pour elle."

« Je n'ai jamais autant haï Mercure qu'à ce moment-là ; je ne me suis jamais autant réjoui de lui avoir donné le seul visage qui lui convienne : celui de l'esclave Vibo – un beau faciès d'animal humain repu qui n'aurait que faire d'une illusoire liberté. Mercure, dieu des bœufs gras...

« Vibo a refusé l'affranchissement que je lui avais promis au terme de mon engagement. Il souhaite m'accompagner à Rome car il est, dit-il, trop attaché à son maître pour accepter sa libération. En fait, il veut

quitter ce pays, connaître une existence nouvelle, plus large, plus opulente, et je ne l'en méprise que davantage. Puisqu'il tient à sa condition d'esclave, je le vendrai à Stellus Ferro : il aura un nouveau maître à adorer et ne sera pas malheureux.

« Amulius et sa délégation sont repartis voilà une semaine avec mon avant-dernière lettre à ton intention. Nous avons passé une soirée entière, lui et moi, au sommet du Dumias, sous les étoiles froides d'octobre, à parler de notre projet et de cette "Domus aurea" que Néron compte faire édifier, avec comme architectes Celer et Severus – des maîtres – qui furent jadis nos compagnons d'orgie, souviens-t'en.

« Le colosse de cent vingt pieds de haut que je dois construire à l'image de l'empereur se situera dans le plus étonnant ensemble architectural dont on puisse rêver. Où ? Au centre de Rome, sur un emplacement occupé aujourd'hui par les taudis de la plèbe et que seul un gigantesque incendie pourrait détruire de fond en comble. Un immense bassin en occupera le centre. Les portiques longs de mille pieds qui entoureront les bâtiments principaux seront à trois rangées de colonnes. On ne verra partout que marbre, bronze, or et pierres précieuses. Dans toutes les salles, des mosaïques et les fresques réalisées par Amulius et Fabulus. Les plafonds des pièces principales seront revêtus d'ivoire et, par des orifices aménagés à cet usage, pleuvront sur les convives des pétales de rose et des parfums d'Arabie. La merveille des merveilles sera ce qu'Amulius appelle la "Rotonde" : une grande salle qui tournera sur elle-même grâce à je ne sais quel système hydraulique, afin d'affirmer la vocation de Néron "cosmocrator", à la domination du monde et de

l'univers.

« Cette “Maison dorée” sera celle des dieux autant que des hommes. On trouvera à chaque pas des statues de divinités, mais c’est “mon” colosse tourné vers le Forum qui dominera ce lieu sacré.

« Déjà, alors même que ce projet n’a pas reçu le moindre début de réalisation, la curie romaine commence à murmurer. Selon Amulius, un sénateur aurait même déclaré en plein forum : “Cet odieux palais sera construit avec les dépouilles des citoyens de Rome !”

« Cette “Maison dorée” est-elle une nouvelle folie de l’empereur ? J’ai toujours été persuadé que c’est à la beauté et à l’ampleur des monuments qu’ils font édifier, plus que par leurs guerres de conquête, que demeure la gloire des grands de ce monde. La “folie de la pierre” est la plus raisonnable des folies si, s’évadant des contingences parfois exigeantes et brutales du siècle, de l’égoïsme, de l’ignorance, du pragmatisme de l’époque, on s’avance hardiment vers les siècles futurs. Seuls doivent être écoutés et suivis ceux qui construisent, ceux qui créent pour les siècles à venir, et peu importe le prix, si l’œuvre est belle.

« La ruche bourdonne autour de moi sous la pluie d’octobre. Mes ouvriers et ceux de Ciirtino déménagent nos installations à grands cris. Depuis que je suis ancré sur ce rocher, c’est la seule vraie joie que me donnent ces chantiers, même s’il s’y mêle une certaine amertume. D’ici une semaine, la place sera nette, telle que nous l’avons trouvée en nous installant.

« Anko rayonnait de plaisir en prenant la route de sa résidence hivernale ; il m’a appelé, pour la première et dernière fois, “mon fils” et m’a serré contre sa

poitrine. Il attend pour le printemps prochain une masse considérable de pèlerins attirés autant par le colosse que par le temple qui a été nettoiyé et restauré à grands frais par la curie.

« Sur le chemin du retour, je laisserai Optatus à Padoue où il retrouvera sa femme, ses enfants, son atelier qui a périclité durant sa longue absence sous la direction relâchée d'un contremaître. Le moment venu, lorsque je lui ferai signe, il me rejoindra à Rome. Pour le moment, il se tient près de moi, ses yeux morts tournés dans la direction où il entend grincer ma plume. Il est en train de vivre en silence son ultime drame : après avoir perdu la vue, appris le supplice de Bulluca qu'un indiscret lui a révélé, vu mourir sa petite Justina, c'est Fabia qu'il va devoir abandonner. Elle fait peine à voir : elle le caresse comme un enfant, lui parle à l'oreille, lui embrasse les mains. J'ai suggéré à Optatus de l'amener avec lui à Parme. Il a refusé, prétextant que sa femme refuserait cette présence équivoque dans son foyer. Alors c'est moi qui amènerai Fabia à Rome après l'avoir échangée à Ferro, à qui elle appartient, contre Vibo. Ils se retrouveront plus tard. Peut-être.

« Désormais, je compte les jours qui me séparent de mon retour à Rome. Adieu. »

L'air sent la neige. Des nuages couleur de scorie s'amoncellent dans le ciel brumeux. L'hiver sera précoce cette année, comme en témoignent les passées d'oiseaux migrants qui ont traversé le zénith, en avance sur les années précédentes. Les volcans font le gros dos sous leur pelage qui commence à roussir.

Ciirtino tend la main à Zénodore.

— Adieu, maître. Tu m'as fait vivre une belle aventure. Nous reverrons-nous à Rome ?

— Cela ne dépend que de toi. Je te ferai signe. Adieu.

Zénodore a voulu rester seul et le dernier. Debout près des ruines de l'ancien temple, il a regardé partir les maîtres et les ouvriers. Le maître forgeron s'est retiré le dernier, avec sa femme ; il tournait en rond sur l'emplacement de sa forge, les mains dans sa ceinture de cuir, écartant des scories et des pierres du bout de sa chaussure comme s'il cherchait un objet perdu ou la trace d'un souvenir ; il a enfoncé son bonnet sur ses yeux, empoigné les brancards du charreton et fait un signe d'adieu en direction du maître d'œuvre.

Zénodore est seul à présent. Même l'auberge a fermé ses portes. Il ne reste plus qu'un ou deux gardiens armés dans le village habité par le collège sacerdotal durant l'été. Enveloppé d'un vent de neige, à peine froid, il redescend à pas lents, à travers le village des ouvriers où la trace des cabanes et des ateliers se marque encore par des surfaces d'herbe sèche et de terre battue. La sienne était là. Non, là. Pas plus grande que les autres. Comment a-t-il pu vivre dix ans sur ces dix pieds carrés ? L'emplacement de son lit est encore visible, délimité par la trace de deux petites murettes d'argile sèche. Sa première nuit avec Sasia – sa dernière nuit. Tout a brûlé de ce qui pouvait lui rappeler ce souvenir – et même l'écharpe verte – dans le brasier où les ouvriers ont consumé ce qu'ils ne pouvaient emporter dans leur voyage de retour. Oubliée, Sasia ? Il a du mal à retrouver ses traits dans sa mémoire mais sa présence est en lui comme une

graine qui ne germera jamais.

Poussés par le vent qui augmente rapidement d'intensité, les nuages de neige roulent sur le sommet du plateau, commencent à dévorer le socle de la statue et les pieds du dieu. Mercure va faire l'apprentissage de la solitude. La lumière d'octobre a estompé l'éclat de sa chair de bronze. Un dieu triste, un dieu froid, un dieu mort. Le sommeil de l'hiver l'habite déjà ; il ne s'éveillera qu'aux grandes célébrations du printemps, lorsque les foules de pèlerins venus du bout du monde escaladeront les pentes de la montagne. Un vol de corbeaux passe en rafales au-dessus de sa tête ; ils se posent entre les deux ailes qui la couronnent. Durant les mois d'hiver ce seront ses seuls compagnons avec, peut-être, des troupeaux de loups venus renifler la présence de l'homme.

Maintenant la neige est là. Elle tourbillonne comme une draperie autour du torse majestueux, pousse des vagues légères jusqu'au visage. La première neige de l'hiver.

Zénodore retourne vers l'auberge où son cheval s'impatiente. « Mon bon Bootès, notre dernière promenade... » Il monte en selle, se retourne une fois encore. Mercure n'est plus, dans la nuit blanche de la neige, que l'image pathétique d'un arbre foudroyé suant ses cendres froides.

Fin du III^e siècle (date indéterminée)

Toute l'étendue du plateau pue le suint barbare émanant des hordes venues du nord, qui déferlent sur toute la Gaule depuis les frontières du Rhin. Des tribus sans nom, aux origines incertaines, qui ne laissent dans leur sillage ni le souvenir de batailles glorieuses ni le nom de grands généraux. Ceux-là, on les connaît, ce sont des loups de Germanie, des Alamans. On a même appris le nom de leur chef — Chrocus — mais ce sont les Romains qui l'appellent ainsi ; son nom véritable est connu des seuls gens de son peuple, qui ne le prononcent qu'avec vénération. Ces guerriers n'ont pas des allures de vainqueurs ; ils fuient à grande bride, ne s'arrêtant que pour piller, incendier, tuer... ou dormir.

Lorsqu'on les a vus surgir du haut des remparts de Clermont, on a pensé qu'il devait s'agir d'une avant-garde des hordes que l'empereur Constance-Chlore avait engagées dans ses unités d'auxiliaires et qui, battues par les Lingons, refluaient en désordre vers le sud.

Le préfet des Arvernes a refusé de leur ouvrir les portes de la ville comme ils l'exigeaient avec arrogance. Il leur a fait comprendre que la ville est pauvre mais bien défendue, et qu'ils trouveraient à peu de distance, en direction de l'occident, des trésors inestimables. Il a montré, au loin, le Dumias, la

montagne sacrée des anciennes religions de l'erreur : gauloise, puis romaine, en se disant que, tandis qu'ils s'amuseraient à chercher des trésors illusoires au pied du colosse et autour du temple abandonné, comme jadis les néophytes de saint Austremoine, la ville aurait le temps de regrouper ses forces et d'assumer sa défense.

Leur premier mouvement, en débouchant sur la montagne sacrée, a été de rebrousser chemin. Sur la route de l'exode, ils en ont vu, des statues de toutes sortes et de toutes dimensions, mais jamais de cette taille prodigieuse. Sur les pentes qui conduisaient au sommet, ils arrêtaient leurs chevaux et se grattaient la barbe en contemplant l'effigie géante, le visage gros comme une lune verte de printemps, dont le sourire semblait les convier à s'approcher.

Maintenant ils sont là, toute la horde groupée autour du vieux chef tassé sur son cheval, emmitouflé de fourrures au point qu'on ne voit plus que sa barbe flottante, les crins grisâtres de sa chevelure et ses yeux vifs. Le vent âpre du printemps balaie l'étendue déserte du plateau, gronde sur les espaces d'herbe rousse et de gentianes sur lesquels crépitent des chants d'alouettes, siffle à travers les ruines noircies par de vieux incendies.

Un trésor ? Dans cette solitude ? Chrocus se dit que le préfet des Arvernes s'est moqué de lui et n'a cherché qu'à l'éloigner. Il envoie une patrouille en reconnaissance vers le temple et le colosse, dans la crainte d'un guet-apens. Les soldats reviennent en secouant la tête : ce temple a été pillé et incendié depuis longtemps ; il ne reste que des pans de murs,

des colonnes qui ne supportent plus rien, des fragments de statues, quelques plaques de marbre accrochées aux murs et qui dessinent des motifs singuliers, aussi compliqués que ceux qui ornent les monuments de Trêves, de Lutèce ou d'Autun.

« Et le colosse ? » interroge Chrocus. Ils ne s'y sont pas risqués. Les plus courageux n'ont pu supporter ce sourire énigmatique, ce regard maléfique. Leur avis est qu'il vaut mieux passer son chemin, s'attaquer à Clermont. Il n'y a pas de trésor ici et l'endroit est ensorcelé.

Un homme s'avance. Il est vêtu à la romaine, d'une ample cape de laine rouge jetée sur une tunique maculée de boue. Il n'a pas peur, lui ; les maléfices, il n'y a jamais cru ; il ne croit qu'à « ça et ça » – et il montre son glaive et la bourse qui pend à sa selle. Que le chef lui fasse confiance et il inspectera les lieux méticuleusement. En cherchant bien, il doit bien y avoir encore à grappiller. Que d'armes on tirerait de ce colosse de bronze ! Que de bijoux, d'ornements pour les femmes, les chars et les chevaux ! Quant aux yeux du colosse il aimerait bien voir de plus près de quelle matière ils sont faits. Si c'étaient des pierres précieuses...

Sur un signe du chef, il part seul, laisse son cheval au pied du grand escalier du temple, la bride attachée à la jambe d'une Diane de marbre mutilée. Le sol est jonché de débris mêlés de bronze, de pierres de différentes natures, du plomb qui recouvrait le temple et que l'incendie a fait fondre. Il gratte du bout du pied : ni or ni argent. Les pillards qui ont précédé la horde de Chrocus ont fait main basse sur les métaux précieux et saccagé toutes les œuvres d'art.

Au moment d'affronter le colosse, il hésite et évite de lever les yeux. C'est vrai que le dieu semble l'observer, où qu'il se trouve. Ce pays est un nid de sortilèges ; il est difficile de penser que ce sont des êtres ordinaires qui ont pu édifier cette merveille dans une telle solitude. A pas lents, il contourne le socle, caresse de la main les blocs énormes envahis de mousse et de lichen, découvre une entrée. La nuit dans laquelle il s'engouffre sent le salpêtre. A tâtons, par un escalier de pierre, il parvient jusqu'à la base de la statue. Contre la paroi intérieure s'entassent des blocs de pierre noire grossièrement équarris, destinés à lester la base du colosse. Des échelles vermoulues escaladent des profondeurs vertigineuses de nuit et de silence. Il perçoit le dessin rectiligne de vagues échafaudages, puis plus rien : la nuit, une nuit de fin du monde dans laquelle se répercute le moindre bruit.

Il décide qu'il n'ira pas plus loin. Si l'on veut accéder au visage du dieu inconnu, voir de quoi sont faits les yeux, il convient de s'y préparer comme pour une dangereuse expédition. Lui, il se contente de démontrer qu'il n'y a rien de maléfique à redouter, que ce dieu n'est qu'une montagne de bronze toute creuse.

Chrocus observe un long moment de réflexion. Après tout, le « Romain », comme on appelle son lieutenant, doit avoir raison. Le trésor est peut-être là-haut, si inaccessible que personne ne s'est risqué jusqu'à lui. Le « Romain » lui conseille de le laisser décider et agir. Abattre ce géant n'est pas une mince affaire mais, à condition de mettre en œuvre des moyens suffisants, on peut y parvenir. Que le chef se souvienne de cette statue d'Apollon ou de Mars qui dominait un temple en pays éduen : des attelages de

bœufs sont parvenus à l'arracher à son socle en moins d'une journée. Chrocus reste sceptique : la statue dont parle le « Romain » avait cinquante pieds de haut et celle-ci au moins le double ! Et où trouver les attelages de bœufs et tout le matériel nécessaire ?

— Laisse-moi faire, dit le « Romain ». Tu campes ici et tu patientes.

Le lieutenant de Chrocus a parcouru le pays durant deux jours pleins. Il en a ramené des gens apeurés, un plein chariot d'outils, un troupeau de cinquante bœufs choisis parmi les plus robustes et suffisamment de cordes de chanvre et de lanières de cuir pour faire une ceinture aux remparts de Clermont.

Le « Romain » prend en main le chantier. Une centaine d'hommes du pays sont employés à enlever les blocs de lest, à attaquer les attaches de la base, les deux pieds en même temps, à enlever les échelles et les échafaudages vermoulus et, avec des troncs d'arbres abattus dans la forêt voisine, à dresser de nouvelles structures afin d'accéder sans danger à l'étage supérieur. A partir de là, le bois est résistant comme au premier jour.

Muni d'une torche, le « Romain » accède le premier à l'étage supérieur, la tête du dieu : une caverne de bronze éclairée par une lumière délicate, de couleur indéfinissable. Grandes comme des roues de char, les iris enveloppant la pupille brune crépitent de mille feux. A travers le blanc laiteux de la cornée, on distingue la lumière du jour mais aucun détail extérieur. Entre les deux yeux, contre la large glabelle, une inscription. Le « Romain » approche sa torche, découvre un nom qu'il déchiffre difficilement : « ZEN... », et un millésime illisible. Un fil de vent s'insinue aux extrémités des

yeux par des orifices larges comme une tête d'homme, par lesquels on distingue, dans un chaos de nuages d'un blanc de neige, une petite tache claire : la bourgade de Clermont, l'antique Augustonemetum.

Il a fallu une semaine aux Barbares pour détacher le colosse de ses assises. Il reste maintenant à l'ébranler. Certains, superstitieux, le contemplent avec un sentiment d'inquiétude : qui sait si, à présent qu'il est libéré de ses attaches, il ne va pas, sortant de son sommeil séculaire, descendre de son socle, marcher contre la horde, la piétiner ?

Plusieurs jours ont été nécessaires, durant cette semaine, pour réunir en forme de câbles gros comme des cuisses d'homme les cordes de chanvre et les nouer au poignet du colosse, celui qui pend au côté gauche.

Maintenant tout est prêt. Cinquante bœufs sont attelés sur deux files, à une distance suffisante du socle pour que la chute de Mercure ne provoque pas une catastrophe. On attend que le vent tourne afin que sa puissance aide à la traction du troupeau. Et voilà que, peu après, dans la direction souhaitée, le vent se met à souffler en tornade sous un ciel de schiste d'où tombent en dansant les premiers flocons d'une neige de printemps.

Immobile sur son cheval, près du vieux chef, le « Romain » se prend à penser, une angoisse au creux du ventre, que les pupilles du dieu mort ne sont, peut-être, que des parcelles de verre coloré – un art dans lequel les anciens Gaulois étaient passés maîtres. Qu'importe, le moment d'agir est arrivé. Il lève la main et les deux troupeaux parallèles s'ébranlent dans un tumulte de cris et de meuglements. Par-dessus les

ruines du temple les câbles se redressent lourdement, se tendent, frémissent, grincent.

— Il a bougé ! s'écrie le « Romain ».

— Non, dit Chrocus. Tu te trompes.

On laisse se reposer le grand troupeau, puis, sur un nouveau signe du « Romain », la fantastique traction se remet en branle, les bœufs s'arc-boutant en meuglant, leurs sabots accrochés au tuf épais, fous de douleur sous le fouet et l'aiguillon.

Et soudain, comme à l'instant d'une victoire, un cri jaillit de la horde. Le dieu a bougé ! Lentement, insensiblement, il s'incline au-dessus des ruines avec un mouvement de plongeur, semble hésiter un instant et soudain, alors que la traction s'accroît, il bascule dans un bruit de tonnerre, comme si les volcans se réveillaient.

Détachée du corps, la tête du colosse traverse comme un météore tout l'espace du plateau, roule vers la horde à une vitesse vertigineuse, y creuse un sillon de sang et, poursuivant sa trajectoire, disparaît sur la pente comme un soleil mort.

Achevé d'imprimer le 11 janvier 1985
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Robert Laffont, 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06
Dépôt légal : février 1985.
N° d'Édition : L 120. N° d'Impression : 2555-1860.

- {1} Arles.
- {2} Lyon.
- {3} Feurs.
- {4} Fréjus.
- {5} Bordeaux.
- {6} Narbonne.
- {7} Toulouse.
- {8} Clermont-Ferrand.
- {9} Lezoux.
- {10} Nîmes.
- {11} Saintes.
- {12} Vichy
- {13} Autun.
- {14} Autun.
- {15} Saintes